

M. Séguin

La Revue Populaire

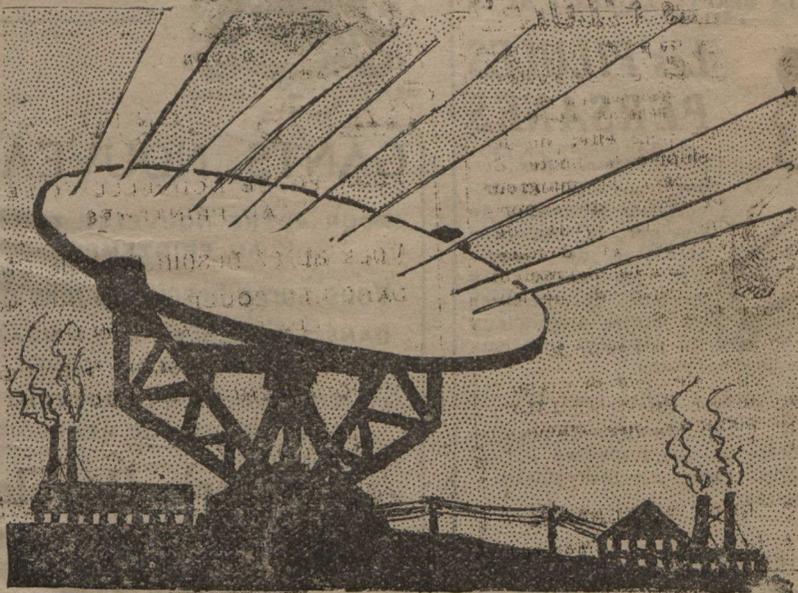
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 5

MAI 1919

PRIX: 15 CENTS



Moyen suggéré pour communiquer avec Mars, en 1924. (Voir intérieur)

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR**MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc****Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Sa montagne Limitée.

Bloc Balmoral**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)****SUCCURSALES :****L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.****BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.****Un Buste Bien Dessiné**

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

**Les PILULES
PERSANES**

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer les creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux
qui déparent une jeu-

ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux —
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



NEW YORK LONDON
PARIS

GANTS NOUVEAUX

POUR VOTRE NOUVELLE TOILETTE
AU PRINTEMPS

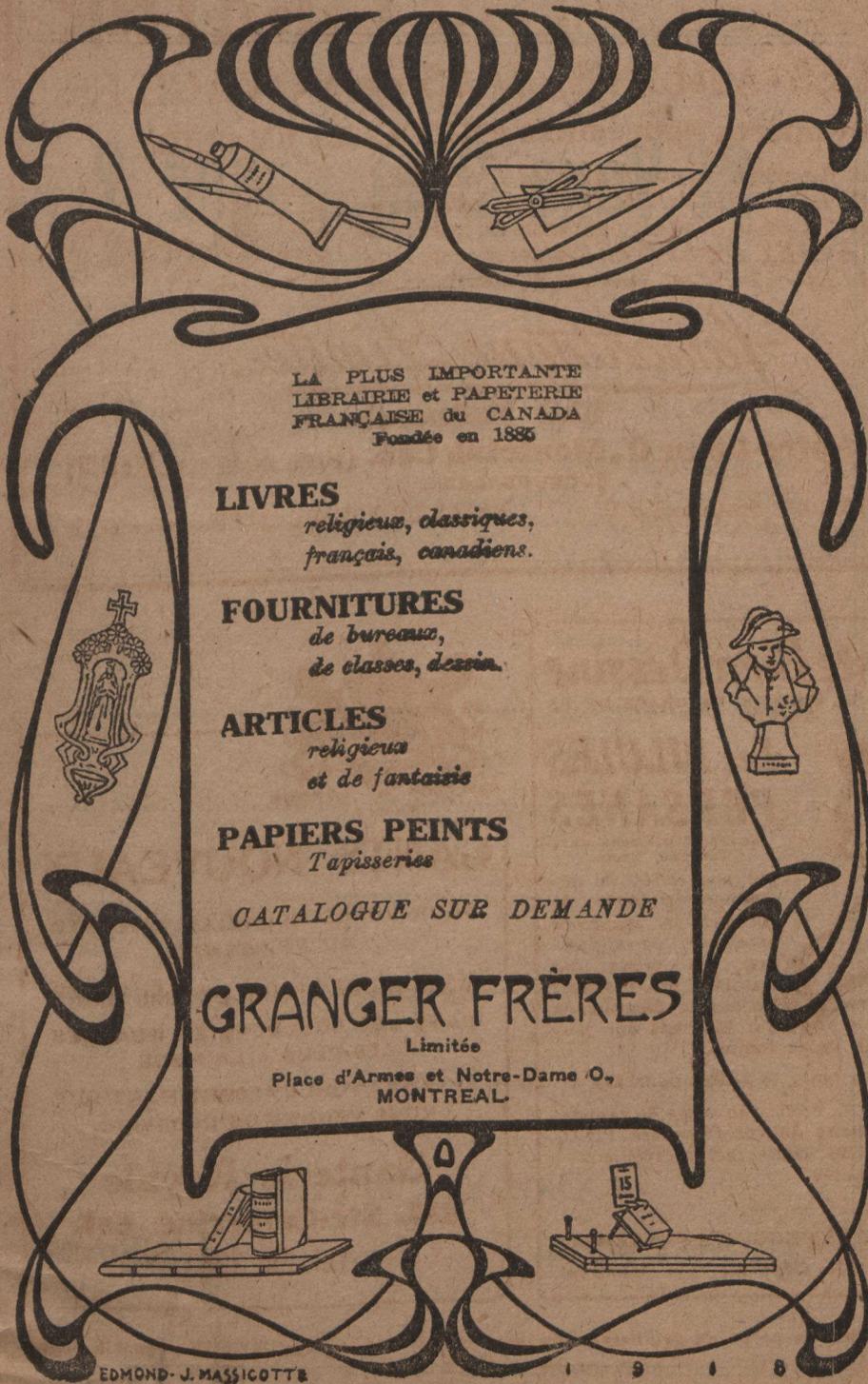
Vous aurez besoin de jolis gants
DANS LES COULEURS ET NUANCES
LES PLUS A LA MODE

VENEZ VOIR L'ASSORTIMENT QUE
NOUS VENONS DE RECEVOIR.

Ganterie Royale**483, Ste-Catherine, Est,**

— Tel. Est 3341 —

ERRATUM—Dans le corps du feuillet, lire comme suit: de la page 111 à la page 118 conti-
nuer ensuite de 118 à 112.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieux, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.

EDMOND J. MASSICOTTE

1 9 1 8

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 12, No 5

Montréal, Mai 1919

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux,
MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

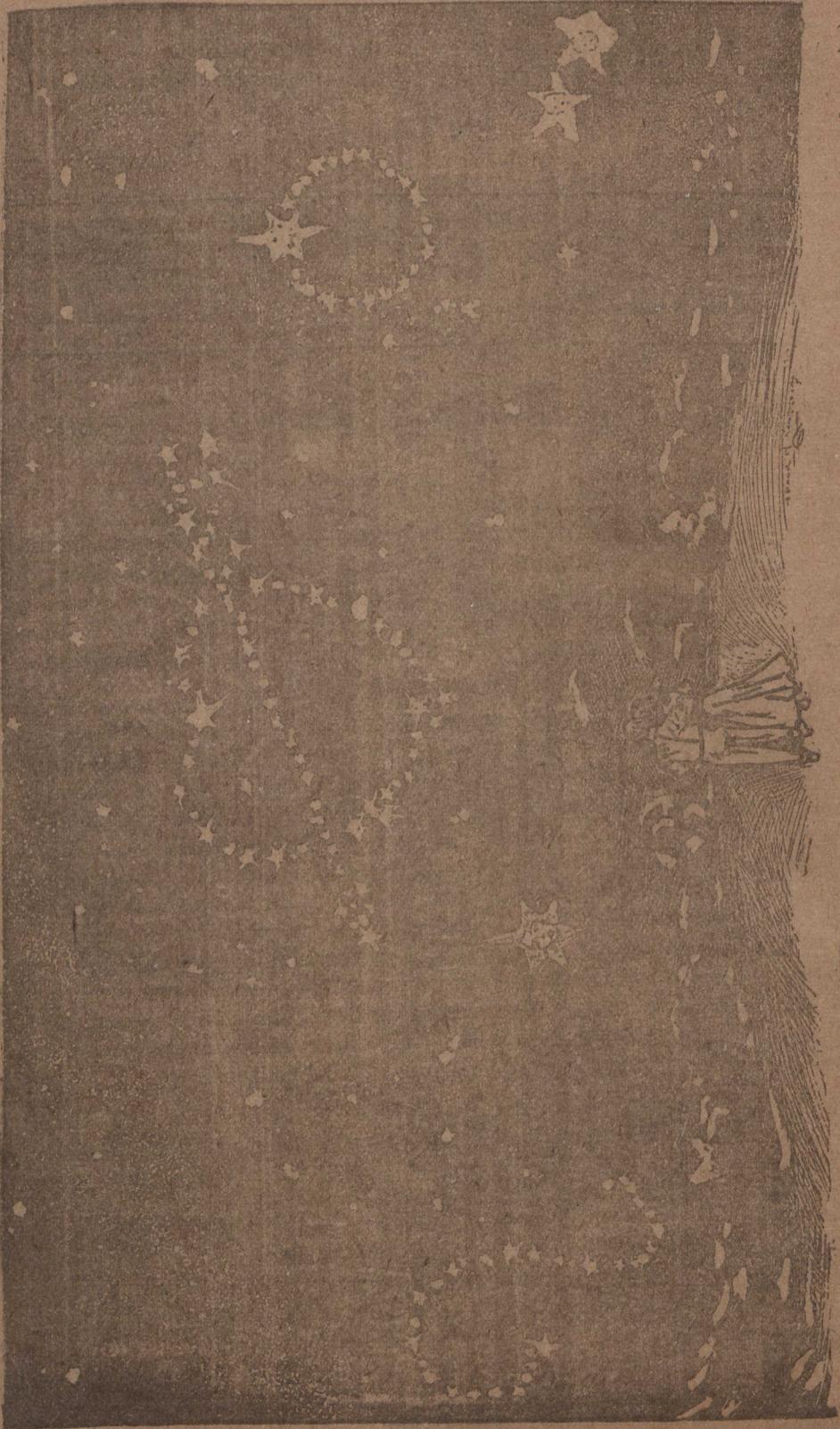
C'est le Printemps fleuri

L'ALMANACH nous apprend qu'il y a belle lurette, — depuis le 21 mars dernier, — que le riant soleil du printemps nous a fait son bonjour. Mais, sans aller jusqu'à prétendre que l'almanach puisse radoter, vous admettez bien comme moi, qu'au Canada comme ailleurs, le printemps devrait être autre chose que giboulées, tempêtes de neige, verglas, mares d'eau croupissante, rhumes et rhumatismes.

Les astronomes nous affirment qu'à la susdite date qu'ils désignent sous le nom d'équinoxe, le Soleil est à cheval sur l'Equateur, et que c'est à ce moment précis que commence le printemps. Pour nous qui ne lisons pas dans les astres, peu nous importe cette position plus ou moins équestre de l'astre du jour, et comme nous voulons un printemps fait de bourgeons, de verdure, de fleurs, de promenades sentimentales dans les allées perdues, d'ouverture de la navigation, de déménagements, de maringouins et de serments éternels, nous attendons avec impatience que le Soleil ait "désenfouiché" son Equateur pour venir à notre rencontre en nous réchauffant de ses vivifiants rayons. Car, tardif ou précoce, le printemps est toujours le bienvenu chez nous, puisqu'il est le précurseur des jours altiers où la vie en plein air devient possible à tous ceux qui ont besoin de renaître et refaire leurs forces alanguies par les frimas, précurseur des jours glorieux où le bonheur de vivre succède à la torpeur des coeurs, des jours riants où les modes sont plus gracieuses, les femmes plus fraîches et les folies plus immanentes.

Le printemps, c'est la saison où la terre, en dépit de son âge avancé, se fait coquette, se pare et se parfume; la saison où nous nous sentons meilleurs sous le charme des effluves vivifiantes. Et, comme c'est aussi la saison des grands ménages et des transformations salutaires, pour les peuples encore plus que pour les individus, actuellement, ne serait-il pas permis, dans un moindre ordre d'idées, à la "Revue Populaire" de se présenter de nouveau à ses nombreux et fidèles lecteurs, en ce mois de mai 1919, dans une toilette encore plus attrayante et plus invitante aux nouvelles et prochaines conquêtes, afin de se tenir à la hauteur de sa réputation acquise de premier magazine de langue française en Amérique?

GUSTAVE COMTE



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)



JUPITER OLYMPIEN

VOTRE HOROSCOPE

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Popu-
laire")

CLÉF EXPLICATIVE—(a) Influences as-
trales combinées.—(b) Ce que sont les per-
sonnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce
qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne
sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de
faire.



LE TEMPLE de JUPITER

M A I

1. — (a) Jupiter, Vénus et Mars (b) Per-
sonnes douées d'une rare habileté tant
pour les travaux manuels que pour ceux
exigeant un effort cérébral; aimant le
confortable et le plaisir; appelées à oc-
cuper les premières places dans les ad-
ministrations publiques; générosité et
bon coeur, mais souvent vindicatives,
une fois trompées; (c) Doivent soigner
leurs relations, protéger leur famille et
leurs amis, s'habituer de bonne heure à
se dominer; rechercher le calme et la
paix. (d) Ne sont pas toujours simples
dans leurs goûts et leur mise, et ne sa-
vent pas toujours rester agréables lors-
qu'elles sont sous l'empire de la colère;
ne cherchent pas continuellement des
défauts chez les autres. (e) Doivent
éviter de rechercher des plaisirs illu-
soires en dehors de la famille; ne doi-
vent pas s'irriter pour des riens; doi-
vent éviter de dépenser inutilement leur
argent avec des personnes peu dignes.
2. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes
portées à la rêverie et aux plaisirs;
confiantes et souvent trompées, aimant
la parure; quelquefois capricieuses et
naïves, mais généreuses; ont une bon-
ne mémoire. (c) Doivent se montrer
bienveillantes envers tout le monde;
être gaies et d'humeur égale; doivent
se souvenir que le mariage est une af-
faire sérieuse et ne doivent pas abuser

du "flirt" en société; doivent épouser
des gens nés en janvier, septembre et
octobre. (d) Pas toujours sincères ni
trop patientes; n'aiment pas l'argent
pour l'argent même mais pour ce qu'il
peut procurer; pas toujours heureuses
dans le choix de leurs amis; ne sont pas
difficiles à conquérir si on les com-
prend. (e) Ne doivent pas se montrer
négligentes dans leurs affaires et leur
intérieur; les hommes doivent éviter de
porter des parures de femmes et les
femmes ne doivent pas chercher à se
masculiniser puisqu'elles sont nées sous
l'influence de Vénus, c'est-à-dire de la
grâce.

3. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Per-
sonnes souvent tourmentées par des pro-
blèmes inexplicables et inexplicables,
surtout dans l'ordre psychologique; at-
tendent souvent le dernier jour de l'é-
chéance avant de solder; se défient de
tous et souvent plus d'elles-mêmes. (c)
Doivent dominer leurs superstitions et
s'entraîner aux mortifications; doivent
s'efforcer d'avoir un visage souriant en
société; doivent étudier les arts, car un
grand nombre d'artistes sont nés ce
jour; doivent porter des toilettes de
couleurs claires. (d) Ne sont pas sou-
vent d'une gaieté communicative et
bruyante, mais ne se mêlent pas plus
qu'il ne faut des affaires des autres; ne
sont pas toujours aussi heureuses en mé-
nage qu'elles pourraient l'être si elles

parvenaient à dompter leur tempérament. (e) Doivent éviter le jeu et les opérations de bourse, car les Saturniens sont rarement heureux au jeu; doivent éviter la rigidité dans leurs opinions et se montrer plus accueillants pour autrui.

4. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Personnes douées du sens de l'invention et de l'imitation; trouvent spontanément et sans étude; ont beaucoup de goût pour le beau dans les arts et dans le mobilier; sont cependant destinées à souffrir dans leurs inclinations car se livrent trop facilement et avec trop d'enthousiasme. (c) Doivent préférer la lecture, la poésie, la contemplation; peuvent manifester de l'originalité dans leur mise, car souvent elles donnent le ton à la mode; plusieurs jeunes filles nées ce jour ont des succès comme mannequins. (d) Ne s'occupent que fort peu des affaires des autres, car leur peu de modestie les occupe assez au sujet de leurs propres affaires; ne sont pas assez sceptiques au sujet des louanges qu'elles reçoivent; ne sont cependant pas de mauvais époux. (e) Doivent éviter de donner trop libre cours à leurs caractère indépendant; doivent éviter de rechercher trop de richesses dans le mariage ainsi que les maladies des yeux.

5. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes douées d'une grande loyauté envers les amis, mais en amour ne sont pas aussi sincères; ne sont pas souvent attirées vers la vie de famille; ont peu de volonté et d'énergie; les femmes sont souvent bavardes et capricieuses, mais ont une imagination très active; (c) Doivent prendre garde à leurs bavardages, s'efforcer de plaire et d'être plus constantes dans leurs entreprises; doivent rechercher en mariage des personnes nées en septembre et octobre, (d) Ne sont pas souvent simples dans leurs goûts, surtout en littérature ou en peinture; ne sont pas trompeuses par mé-

chanceté, mais plutôt par curiosité et manque de force de résistance; ne sont pas faciles à convaincre lorsqu'il s'agit d'oublier une injure. (e) Doivent éviter de manger beaucoup et avec glotonnerie et doivent éviter de s'alarmer constamment sur leur état de santé. Ne doivent pas toujours chercher à imiter les autres, mais plutôt penser à créer; doivent éviter d'épouser des personnes plus âgées qu'elles.

6. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes généreuses, magnanimes, ordinairement d'une grande prodigalité; conservant toujours leur sang-froid et n'attachant que peu de prix à la vie; aimant tout ce que la vie peut leur procurer de bon. (c) Doivent se montrer indulgents pour les défauts des autres; doivent surveiller leurs relations galantes, car l'alliance de Mars et Vénus les prédispose à de faciles victoires; doivent contrôler leur tempérament parfois trop irritable. (d) Personnes pas toujours sobres dans le boire et le manger, ni modestes en parlant d'elles-mêmes; ne croient pas à la malhonnêteté d'autrui avant d'avoir été personnellement trompées. (e) Doivent éviter les occupations qui font couler le sang, comme celles du boucher, de chirurgien; éviter les querelles, les rixes, les endroits trop bruyants, les combats de boxe; les femmes doivent se méfier de leur sympathie trop hospitalière.

7. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes souvent petites de taille mais lestes et gracieuses, habiles aux exercices du corps et dans des jeux comme le billard, le tennis; vivacité de caractère et amour des sciences occultes, la magie; douceur, amabilité et supériorité réelle dans le commerce et la finance. (c) Doivent se convaincre de bonne heure que l'esprit gouverne la matière et doivent diriger leurs aspirations vers le commerce, la haute finance, la construction et les entreprises pratiques; en

amour doivent considérer le mariage comme un contrat dépourvu de clauses échappatoires. (d) Ne sont pas toujours trop scrupuleuses en affaires et les femmes ne sont pas toujours fidèles bien qu'elles fassent le plus souvent beaucoup de frais pour plaire; elles ont de l'ordre dans leur intérieur et savent recevoir avec affabilité. (e) Doivent éviter de marier des gens dont la jeunesse est passée; les femmes doivent éviter de se montrer trop comédiennes; ne doivent pas craindre d'afficher plus de sincérité; ne doivent pas rechercher uniquement l'argent dans le mariage.

8. — (a) Jupiter, Vénus et Mars. (b) Personnes orgueilleuses, ayant de belles manières et fort plaisantes en société; aiment leur familles et lui aident à parvenir; ont une excellente mémoire et ne manquent jamais d'arguments dans une discussion. (c) Doivent s'instruire en écoutant discuter les autres; les femmes nées ce jour qui ont épousé des hommes moins intelligents qu'elles doivent s'efforcer de les élever à leur niveau intellectuel; c'est là qu'est pour elles le bonheur. (d) Ne sont pas attirées vers les plaisirs trop violents mais préfèrent les affections calmes et durables; ne sont pas toujours fortes dans les temps d'épreuve, et pour cela ne doivent pas s'abandonner aux éternels regrets. (e) Ne doivent pas rester inactives quand les autres travaillent, et doivent éviter le gaspillage de leurs biens ainsi que les excès de confiance envers des personnes qu'elles ne connaissent pas assez.

9. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes possédant une rare intelligence et une grande bonté d'âme et de coeur; aimant à rendre service et capables de sacrifices considérables pour leur famille, au point de compromettre un état de santé déjà délicat et précaire; ont cependant trop d'imagination et ne sont pas exemptes de jalousie; agissent parfois

avec trop de promptitude, mais assez franches et loyales pour reconnaître leurs torts; ont beaucoup d'originalité naturelle et sont artistes dans la décoration, les travaux d'aiguille; ont un soin outré de leur personne et de leur intérieur. (c) Doivent étudier des sciences précises et humanitaires comme la médecine, et épouser des personnes nées principalement en mars; ne doivent aimer l'argent que pour son utilité mais non pour thésauriser; doivent rechercher les soirées et les distractions gaies. (d) Ne vont pas chercher leurs voisins pour dire leur façon de voir, lorsqu'elles ont quelque chose sur le coeur; n'aiment pas à décrier les autres, mais n'acceptent pas facilement la critique; ne sont pas souvent chanceuses au jeu. (e) Doivent éviter les emportements à propos de peccadilles; éviter de se faire des montagnes avec des riens; éviter une croyance trop aveugle dans les sciences occultes et éviter de parler trop brièvement ou pas assez longuement au téléphone.

10. — (a) Saturne, Mars et Vénus. (b) Personnes au coeur large et aimant, plutôt brunes de teint, prêtes à obliger les autres, charitables, ayant de solides qualités d'esprit; aptes aux organisations considérables; obtiennent de réels succès dans les sciences et surtout les lettres; douées d'une grande mémoire, sachant recevoir et amuser leurs invités; donnent de l'entrain dans tous les jeux de société; les femmes font d'excellentes mères de famille. Ces personnes ne sont pas douces, mais l'influence maligne de Saturne se trouve contrebalancée par l'influence immédiate de Mars. L'influence de Vénus n'est qu'accidentelle parce que trop éloignée. (c) Doivent se montrer indulgentes pour les fautes d'autrui, étudier les beaux arts où elles sont appelées à avoir des succès; doivent épouser des personnes plus hautes de taille et plus

âgées qu'elles; doivent porter des toilettes ni trop pâles ni trop foncées. (d) N'oublie pas facilement une injure, et ne sont pas mesquines dans leurs sentiments; ne sont pas étroites d'idées, mais n'aiment pas à se laisser gouverner par les autres; n'aiment pas beaucoup les exercices physiques, la marche, le canotage. (e) Doivent éviter les excès dans leur caractère trop indépendant, car l'influence de Saturne les prédispose à la révolte; ne doivent pas trop imiter ou singer les autres, autrement dit ne pas abuser de leur talent naturel pour l'imitation; éviter de se laisser dominer par la superstition.

11. — (a) Apollon, Mars et Vénus. (b) Personnes d'humeur égale et d'une gaieté douce; atteignent la perfection dans nombre d'entreprises et arrivent souvent à la renommée vers la quarantaine; sont d'un commerce fort agréable en société. (c) Doivent chasser les mauvaises pensées, entreprendre des voyages à pied, soigner leur chevelure, leur teint, leurs amis et leurs lectures; ne pas trop se laisser séduire par la beauté des formes; épouser des personnes principalement nées en janvier. (d) Ne sont pas souvent assez observateurs et ne distinguent pas toujours le vrai du faux en amour; ne se montrent pas toujours énergiques en face des difficultés et des épreuves. (e) Doivent éviter les excès d'originalité dans leur mise et leurs actions; éviter de dépenser leur argent et leurs loisirs avec les flatteurs; éviter de trop parler de leurs affaires et surtout de parier aux courses.

12. — (a) Lune, Mars et Vénus. (b) Personnes un peu trop indolentes de caractère lorsqu'elles ne réagissent pas, mais possédant cependant une rare habileté dans les travaux manuels ou intellectuels; et aiment les plaisirs plutôt faciles et ne sont pas aptes à diriger les autres. (c) Doivent apprendre de bonne heure à

dompter leurs penchants, à l'indolence, à la langueur, à l'inertie, et aux plaisirs parfois dangereux; doivent aimer la franchise, dominer leur penchant à la superstition au point de faire du vendredi leur jour de chance. (d) Ne sont pas fermes dans leurs résolutions, et ne s'occupent presque pas des affaires des autres souvent par crainte de se donner du tracass; ne sont cependant pas antipathiques. (e) Doivent éviter surtout les stimulants, l'alcool, le jeu, les endroits de débauche et les mauvais amis; doivent éviter d'épouser des personnes trop jeunes et subissant aussi l'influence directe de la lune.

13. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes tantôt grandes, tantôt petites, mais les signes de Mars ne se confinent pas exclusivement à la taille. Il arrive souvent que celles qui, par la taille, ont plutôt le type guerrier subissent davantage l'influence voisine de Vénus, ne sont pas aussi fortes qu'elles l'annoncent et sont parfois lymphatiques, extrêmement sensibles et souvent malades. Par contre, il arrive aussi que celles dont la taille n'a rien de guerrier, contiennent une rare énergie sous des dehors chétifs. Côté moral, ces personnes aiment à dominer, et quelques-unes sont fort roublardes; elles aiment à rendre service, mais ne veulent pas rester ignorées, et elles ont en général un goût prononcé pour les beaux arts. (c) Doivent chercher à atténuer leur amour de la parure et leur tendance à l'exagération dans les soins de leur personne et de leur intérieur; doivent de préférence épouser des personnes plus âgées qu'elles et nées en août; peuvent épouser également des personnes ayant les mêmes aspirations artistiques qu'elles. (d) Ne recherchent pas la fortune dans le mariage et font de bonnes épouses; ne sont pas médisantes et ont plutôt de l'indulgence pour les défauts des autres; ne sont pas non plus sans expé-

dients et savent parfois fort bien jouer la comédie. (e) Doivent éviter de ruiner leur santé par leur amour des réunions trop fréquentes; doivent aussi éviter de pousser, d'encourager les autres à la superstition; doivent surtout éviter les amitiés de hasard.

14. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes à l'esprit vif et alerte, souvent petites de taille, fort versatiles et se pliant facilement à nombre d'exigences sociales; les femmes sont expertes en broderie et ont le sens de la couleur décorative. (c) Doivent ne pas trop se donner de mal pour plaire et s'habiller avec goût; surtout être elles-mêmes et rechercher avant tout la franchise; elles doivent porter une agate, une émeraude, leurs principales pierres de chance. (d) Ne sont pas toujours patientes et parfois peu délicates en affaires; certains types de Mercure sont dangereux, quand l'influence de Mars ne se fait pas sentir; ne trouvent pas toujours l'idée première d'une chose, mais elles savent perfectionner et rendre pratique les théories qu'elles entendent exposer; les femmes ne sont pas toujours sincères. (e) Doivent éviter de profiter de leur charme fascinateur pour exciter des sentiments qu'elles ne sauraient partager; on doit aussi éviter d'envoyer les enfants à l'école avant sept ou huit ans, parce que leur intelligence trop active se surmènerait vite.

15. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes recherchant les bons côtés de la vie, les fêtes, le plaisir, les pompes, les cérémonies, la vénération; cependant, préférant trop souvent l'étalage au mérite véritable; cèdent trop facilement devant des amis décorés mais peu sincères. (c) Doivent suivre leur penchant et aider leur famille de préférence aux étrangers; ne doivent cependant pas négliger leurs amitiés pour cela; doivent cependant ne pas se montrer trop autoritaires dans les mariages; les

femmes doivent déclarer franchement avant de se marier, les besognes qui leur répugneraient. (d) N'ont pas le sentiment religieux très développé; préfèrent le faste et les cérémonies à la religion elle-même; ne conservent pas de fiel et ne doutent pas de l'honneur chez leur prochain. (e) Doivent éviter le jeu parce que souvent trop droites et trop généreuses; éviter aussi les excès dans le boire et le manger, ainsi que de dépenser leur argent avec les inconnus.

16. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes aimant la mise élégantes, les vêtements clairs; recherchent le plaisir et sont surtout portées à l'amour; bonnes, douces, affaibles et souvent naïves. Ont un goût prononcé pour les parfums et les fleurs odorantes; sont originales et souvent artistes. (c) Doivent souvent suivre leur première pensée et s'efforcer d'aimer l'étude; doivent se montrer bons, bienveillants et charitables; doivent surtout ne pas craindre un effort pour réussir. (d) Les hommes n'ont pas toujours les sentiments réellement virils qu'on attend d'eux. Les femmes n'aiment pas à se mêler des affaires des autres parce qu'elles s'inquiètent trop de leurs propres entreprises; ne sont pas exemptes de jalousie. (e) Doivent craindre les applaudissements et éviter plus le besoin de brieller que de plaire, dans leur travail; ne doivent pas rester inactives à côté d'autres qui travaillent sans cesse. Doivent éviter d'épouser des personnes beaucoup plus jeunes qu'elles.

17. — (a) Saturne, Mars et Vénus. (b) Personnes possédant un ascendant naturel et appelées fort souvent à de hautes situations; cependant sont plus fanatiques qu'enthousiastes; aiment la solitude et sont surtout mélancoliques; elles ont une bonne mémoire et aiment les discussions. (c) Doivent montrer parfois plus d'ambition et de gaieté; elles doivent surtout avoir plus de con-

fiance en elles-mêmes, et moins de mépris pour le genre humain; doivent se marier jeunes avec des personnes nées en septembre, janvier et octobre. (d) Pas toujours amusantes en société, sont tenaces dans leurs entreprises amoureuses ou autres; ne donnent pas facilement leur coeur, mais font parfois d'excellents ménages. (e) Les parents doivent éviter de faire faire à leurs jeunes enfants nés ce jour, des besognes qui leur répugnent, car il ne faut pas oublier que les Saturniens sont souvent révoltés et mauvaise tête; doivent surtout éviter le doute persistant dans les entreprises; enfin doivent fuir les jeux de hasard et les paris.

18. — (a) Apollon, Mars et Vénus. (b) Personnes très orgueilleuses et souvent trop fières, bien que d'un naturel compatissant et charitable; aiment avant toutes choses à paraître, et sacrifient parfois leurs meilleurs intérêts afin d'y réussir; sont souvent méconnues à cause de leur intransigeance. (c) Doivent s'efforcer de comprendre mieux, les humbles et leurs besoins; cultiver leurs aptitudes pour les sciences occultes ou exactes; écouter davantage les sages conseils de personnes bien avisées, même si ce sont des subalternes qui les donnent. (d) Ne sont pas portées vers le véritable amour auquel elles préféreraient les splendeurs et l'apparat; plusieurs croient aimer une personne, alors que ce qu'elles n'aiment réellement c'est de se faire voir en compagnie de l'objet de leur culte. (e) Doivent éviter de s'attacher trop facilement à des êtres indignes de leur amour ou de leur affection, mais doivent aussi éviter de s'imaginer être d'essence divine et en profiter pour tyranniser leurs inférieurs.

19. — (a) Lune, Mars et Vénus. (b) Personnes parfois lentes de corps et souvent d'esprit flegmatiques, et plutôt mystiques que religieuses; cependant ont une imagination active et se nour-

rissant d'illusions; on trouve chez elles des amis fidèles mais peu d'amoureux ardents; elles aiment la société mais non les réunions tapageuses. (c) Plusieurs de ces types aiment le voisinage des rivières, les voyages et elles doivent prendre garde aux accidents d'une manière particulière; doivent s'efforcer d'être plus généreux en action qu'en paroles; les femmes doivent porter des toilettes pâles et des bagues ornées d'émeraudes et d'agates. (d) Ne recherchent pas l'argent pour l'argent mais ont horreur de la médiocrité; ne sont pas naturellement constantes en amour, mais quand l'influence de Mars est directe, ces personnes sont susceptibles de sentiments intenses et profonds. (e) Doivent éviter de négliger leurs affaires et leur ménage, éviter de trop s'alarmer souvent inutilement sur leur état de santé; éviter en un mot les excès d'indolence.

20. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes de constitution assez robuste et de formes gracieuses, aimant avant tout le panache et la vie facile, aiment à dominer et à parler haut, mais méprisent le danger; parfois mauvaises têtes mais bon coeur; portées aux plaisirs dangereux. (c) Les hommes ont de l'initiative et de l'audace et des succès les attendent s'ils deviennent entrepreneurs, ingénieurs, avocats, politiciens, les tribuns populaires subissent l'influence directe de Mars; doivent apprendre à se maîtriser s'ils veulent avoir assez de calme pour diriger les autres. (d) Les femmes ne sont pas patientes et leurs colères tombent vite; elles ne sont pas refractaires à l'enthousiasme; elles ne sont pas mauvaises langues bien qu'elles aiment énormément les vantardises; sont d'un commerce agréable bien que parfois tapageur. (e) Doivent éviter de prendre des stimulants ou toute autre cause susceptible de les irriter et à les porter à des actes de violence tels

que le bris de la vaisselle, etc.; doivent éviter de contracter des mariages trop riches ou trop pauvres; éviter d'épouser des personnes d'un caractère aussi bouillant que le leur.

21. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes d'intelligence vive, de pensée rapide et à la conception spontanée; on trouve parmi elle des grammairiens, des philosophes, des orateurs; elles aiment le beau mais ne se laissent pas emballer inutilement; sont avant tout pratiques. (c) Doivent apprendre de bonne heure que c'est la tête et non le coeur qui dirige l'individu, doivent aussi se surveiller au cours de leurs entreprises commerciales, à cause de leur amour immodéré du gain. (d) Ne sont pas poussées à épouser des personnes de leur âge; sont susceptibles de mariages d'amour mais ne perdent pas de vue leur intérêt qui prime tout; lorsque l'influence de Mars est suffisante cela fait d'excellents ménages. (e) Doivent éviter le maniérisme, l'excès de coquetterie, et aussi une tendance à se moquer de leur prochain; doivent éviter de croire trop aux sciences occultes, à la magie et à l'astrologie.

22. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes ambitieuses aptes aux affaires, nobles de coeur, douces, faciles et placides; cependant portées à se laisser tromper par les apparences; aiment les beaux arts, le confort, la bonne table et la joyeuse compagnie où elles dominent. (c) Les femmes doivent chercher à éduquer les maris qu'elles ont épousé alors qu'elles ne savaient pas qu'ils étaient plutôt terre à terre; elles sont heureuses lorsqu'elles arrivent à ce résultat; elles peuvent chercher à diriger sans trop faire sentir leur autorité. (d) Ne sont pas rancunières, oublient vite les injures et pardonnent souvent avec facilité; ne sont pas trop curieuses ni anxieuses de se marier trop tôt. (e) Doivent éviter de se laisser

abattre par un échec, et éviter de donner leur confiance au premier venu; les parents doivent éviter de faire quelque chose à leurs enfants sans leur donner de motif plausible. Ils doivent éviter de leur enseigner la mesquinerie.

23. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes aimant les réunions de plaisir, plus pour le groupe d'amis à rencontrer que pour la table elle-même; portées à la rêverie et aux plaisirs sensuels; préfèrent la mélodie à l'harmonie en musique; bonnes, bienveillantes et charitables, mais fuyant l'effort. (c) Doivent s'entraîner à la tolérance, diriger leurs aptitudes vers le théâtre, la poésie, la musique; en amour doivent se confier à des personnes plus âgées et accepter leur avis. (d) Ne sont pas toujours fiables, mais elles sont fort dévouées et généreuses; elles n'ont pas une ambition effrénée pour l'argent, et ne sont pas toujours modestes dans leurs toilettes. (e) Doivent éviter les penchants à la paresse et l'indolence et ne pas laisser travailler les autres pour elles; les femmes doivent éviter les consentements trop faciles et sans discussion, ce qui leur fera faire des mariages appelés à être heureux.

24. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes ayant de grandes ambitions mais souvent empêchées de les réaliser à cause de leur caractère révolté et indépendant; nées dans les hautes sphères, elles sont souvent appelées à régner; d'intelligence brillante, mais pas toujours gaies; cependant savent se plier aux usages du monde où elles ont des succès. (c) Doivent surveiller leur intestin et les troubles de l'estomac, car elles sont trop souvent sédentaires; doivent cultiver leurs talents spéciaux puisqu'elles jouissent d'une ténacité nécessaire pour les faire réussir. (d) Ne sont pas larges d'idées, ne sont pas crédules, ne sont pas avares ne sont pas non plus des gaspilleurs. (e) Doivent

éviter de se montrer inutilement trop indépendants; doivent éviter aussi les manques de persévérance et croire que le succès vient toujours à qui sait attendre.

25. — (a) Apollon, Mars et Vénus. (b) Personnes surtout dignes, ne demandant jamais; bonnes, d'humeur égale, ont une grande pénétration et voient juste; aiment la beauté dans la nature et dans les arts. (c) Doivent comprendre que le mariage est mieux qu'une loterie, parce qu'il s'y trouve autant de gros lots qu'on sait s'en façonner soi-même; doivent épouser des gens nés en janvier, septembre et octobre, et peuvent commencer leurs entreprises le vendredi avec de grandes chances de succès. (d) Ne sont pas toujours heureux dans le choix de leurs amis; ne sont pas de mauvaise foi et ne sont pas mesquines ni rosses. (e) Doivent éviter de trop planer dans les nuages, éviter de se laisser leurrer par les flatteurs, éviter les accidents aux yeux et même aux pieds; doivent éviter de croire au succès d'une entreprise avant qu'elle soit complètement terminée.

26. — (a) Lune, Mars et Vénus. (b) Personnes appelées à réussir dans toutes les entreprises demandant de la fantaisie et de l'imagination, mais ont peu de chances de succès dans les affaires pratiques et de chiffres; aiment les succès faciles et sans efforts; s'imaginent souvent avoir des tas de maladies. (c) Doivent surveiller leurs désirs et leurs pensées intimes, doivent avoir également une persévérance plus grande en eux-mêmes; doivent écouter les avis salutaires et les mettre en pratique et ne pas trop s'écarter de la formation première reçue dans la famille et chez les instituteurs. (d) Ne sont pas assez constantes et n'ont pas assez de volonté pour certains actes de la vie courante; ne sont pas vives de corps ni d'esprit, mais aiment quand même les longs voyages

pouvant exciter leur curiosité. (e) Doivent éviter de marier des personnes plus âgées qu'elles mais aussi éviter d'épouser des personnes d'imagination aussi vive que la leur; ne doivent pas chercher uniquement la fortune et les grands, mais avant tout la paix au foyer.

27. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes plutôt grandes et sveltes, quelques-unes ayant de précoces cheveux gris. L'influence voisine de Vénus empêche la brusquerie des mouvements; natures généreuses, mais réfléchies, aimant la société où l'on potine; n'aimant pas outre mesure les grandes réceptions, mais aimant les beaux-arts et l'ordre dans leur intérieur; les femmes font d'excellentes mères de familles. (c) Doivent porter principalement des toilettes claires; doivent bien réaliser que leur influence réfléchie pourrait parfois opérer de réelles cures morales autour d'elles si elles voulaient s'en donner la peine. (d) Ne sont pas excessivement sentimentale, et ne sont pas du tout désintéressées dans les affaires; ne sont pas prêtes à sacrifier l'éducation de leurs enfants pour les plaisirs mondains. (e) Doivent éviter de trop parler du prochain; éviter les manques de charité; éviter surtout l'amour déraisonné du gain, et éviter de sacrifier leur originalité naturelle aux tyrannies de la mode.

28. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes appelées à réussir dans la finance, l'immeuble, les entreprises d'une nature commerciale; ont une intuition remarquable; sont perspicaces et toujours rusées; étudient toutes choses avec conscience, persévérance et amour. (c) Doivent choisir un mari qui puisse leur donner un certain luxe, car les femmes nées ce jour n'aiment pas beaucoup les travaux du ménage; ces types doivent être gais mais savoir y mettre du tact afin de ne pas blesser personne. (d) Ne s'emballent pas facilement et comme el-

les ont une nature assez froide, elles ne sont pas toujours scrupuleusement honnêtes en affaires, à moins que l'influence de Mars n'intervienne; n'intervient pas hors de propos dans les affaires de leurs voisins, les femmes ne sont pas toujours sincères. (e) Les femmes doivent éviter les abus de leur pouvoir fascinateur, les regards trop langoureux; doivent éviter de se moquer de leur prochain, doivent aussi éviter l'abus des stimulants bien que ces types ne soient guère portés à ces excès.

29. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes orgueilleuses mais désireuses de profiter des meilleurs avantages de la vie. D'une rapide conception mentales, aptes à diriger les autres. Plusieurs sont écrivains et peintres de renom; en politique elles arrivent vite au ministère; les femmes aiment la société brillante et les éloges. (c) Doivent vivre dans le calme et la paix, se défier des gens artificieux; chercher à plaire mais maîtriser leur envie de tout et toujours dominer; doivent maîtriser également leurs premiers mouvements. (d) Ne sont pas simples dans leurs habitudes et leur toilette, cherchent parfois plutôt l'apparence de l'amour que l'amour véritable; ne sont pas sans céder trop souvent à l'égoïsme. (e) Doivent éviter les blessures principalement à la tête; ne doivent pas permettre que leurs sympathies soient surtout faites de pitié; doivent plutôt faire la part de la véritable affection si elles veulent éviter de froisser leurs obligés.

30. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes ayant un pouvoir hypnotique particulier et sachant faire passer l'amour avant le calcul; les femmes ne sont pas dépourvus de talent mais ont besoin d'une sûre protection pour développer ces derniers; ne sont pas ordinairement de vraies femmes d'intérieur. (c) Doivent s'entraîner à l'énergie et à la volonté; doivent s'étudier elles-mêmes en vue du

mariage qu'elles doivent considérer comme un contrat sérieux et de longue durée; doivent cultiver leur don de charmer et d'attendrir. (d) Ne sont pas toujours constantes avant leur mariage, mais une fois engagées dans les indissolubles biens, ces personnes sont susceptibles d'apprendre à aimer leur foyer; elles ne visent pas tant l'argent que le solide bonheur dans le mariage, et elles ne cherchent pas à se marier trop jeunes, bien que leur amour soit l'un des grands facteurs de leur existence. (e) Ne doivent pas permettre que leur sympathies s'affirment au point de provoquer des procès, des querelles, des rixes; ne doivent pas se montrer elles-mêmes jalouses avec exagération; ne doivent pas s'abandonner à des excès de langageur.

31. — (a) Saturne, Mars et Vénus. (b) Personnes douées d'une grande patience et obstination; peu voluptueuses et peu sensibles à l'amour, ce qui ne les empêche pas d'être des amis dévoués; ne sont pas d'une gaîté exubérante mais sont quand mêmes plaisantes; aiment les sciences et les mathématiques et savent garder les biens acquis. (c) Doivent s'efforcer de porter des habits de couleur claire, fuir les lieux humides à cause de leur prédisposition aux rhumatismes; les femmes peuvent être heureuses en ménage, à condition de ne pas vouloir s'entêter de porter les culottes; elles ont de rares qualités d'ordre et d'économie. (d) Ne doivent pas chercher uniquement la richesse; éviter surtout l'acharnement à s'enrichir vite. (e) Éviter les entreprises sérieuses un samedi; doivent éviter la solitude prolongée à cause de leur caractère mélancolique.

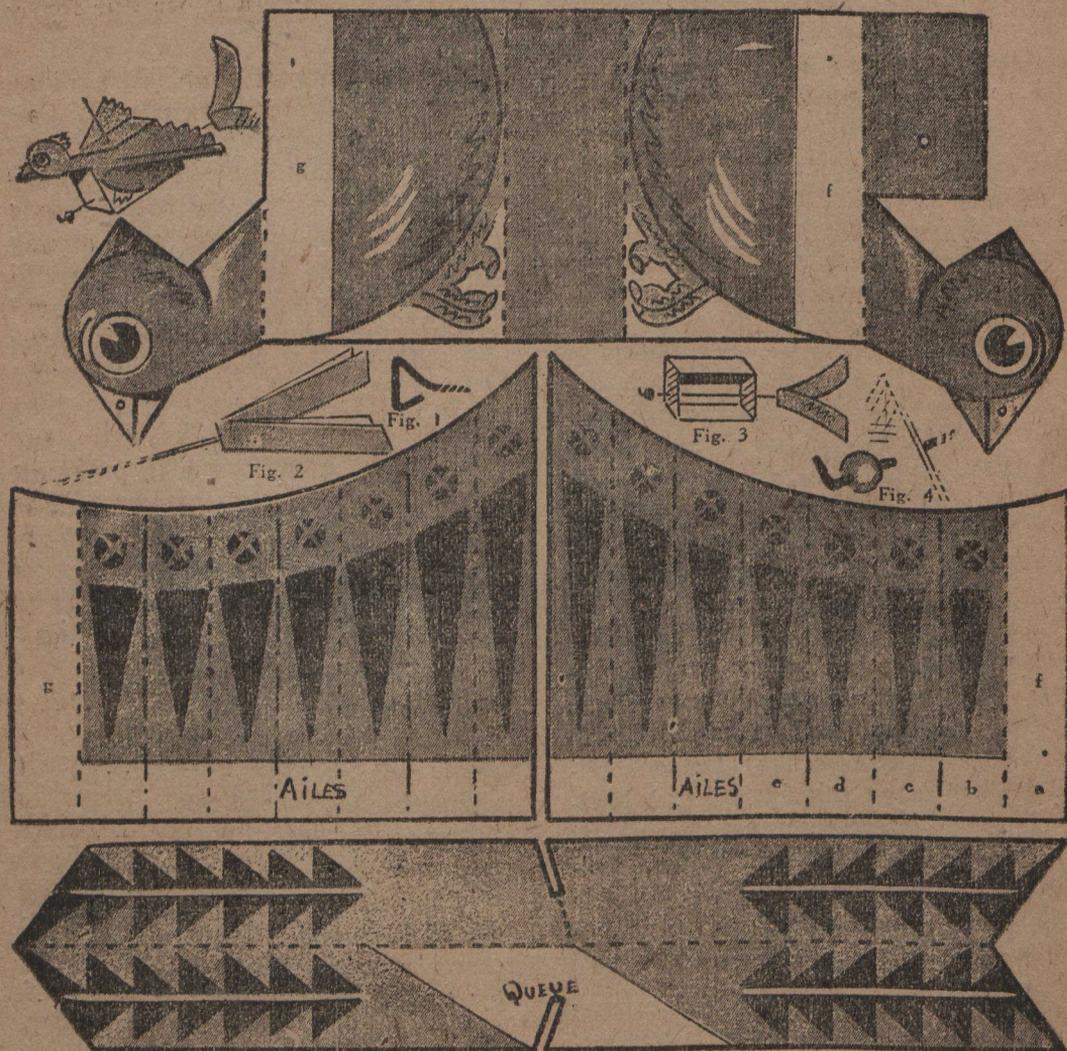
Quelques personnages nés en Mai

Le Dante, la reine Victoria, l'Impératrice Eugénie, Melba.

L'horoscope de Juin dans le prochain No de la "Revue Populaire".

UN OISEAU QUI VOLE REELLEMENT

Direction.—Découpez la tête, le corps, les deux ailes et la queue de l'oiseau; pliez en arrière toutes les lignes pointillées de cours traits, et pliez en avant les lignes formées de traits plus allongés. Collez le corps de l'oiseau sur le couverct d'une boîte d'allumettes à tiroir, laissant libre la tête et le cou. Collez les deux parties de la tête mais non le cou. Collez ensemble les bordures blanches de chaque aile, une fois pliées, de manière à ce qu'elles ressemblient à un éventail; A sur B, B sur C, C sur D, etc. Collez aussi les extrémités blanches des ailes, F et G l'une sur l'autre. Collez ensemble et en longueur, l'une contre l'autre les deux côtés de la queue et pliez les lignes pointillées tel qu'indiqué. Redressez une broche à cheveux et détachez-



en une tige de quatre pouces. Pliez-en une extrémité; introduisez la partie pliée entre les deux parties pliées que vous gommez solidement afin que la broche tienne. Percez des petits trous dans chaque extrémité de la boîte d'allumettes, à distance égale du bas et du haut et à un quart de pouce de chaque côté. Passez votre broche fixée à la queue dans ces trous; mettez un arrêt à l'extrémité de la broche que vous pliez à angle droit afin qu'elle ne sorte. Courbez les deux parties de la queue en manière d'hélice. Percez un trou dans le petit cercle sur le dos de l'oiseau et passez un fil avec noeud à l'intérieur, pour empêcher la sortie. Voyez à ce que la boîte d'allumettes soit bien détachée de la queue qui devra tourner librement, parce que projetée en arrière. Regardez le modèle en réduction et essayez de balancer l'oiseau par sa corde; il verra réellement et sa queue tournera pour activer son vol.



PAGES CANADIENNES



LA CRIMINALITE AU CANADA N'EST PAS CONSIDERABLE

**Les cinq-sixièmes des délits de meurtre sont attribués aux étrangers.—
Le système des sentences suspendues et la réhabilitation des prisonniers.—Les prisonniers à la guerre.**

Les dernières statistiques criminelles canadiennes démontrent le fait consolant que la criminalité n'est pas élevée, au Canada, et que 6,321 personnes ont été libérées des diverses cours criminelles du Dominion, la peine étant différée, ou après sommation de garder la paix. Sur 19,160 personnes condamnées pour délits, 6,786 furent condamnées à la prison avec option d'amende; 3,816 personnes furent envoyées en prison pour des périodes de moins d'un an; 666 pour un an et moins de deux ans; 799 personnes furent condamnées au pénitencier pour deux ans et moins de cinq ans; 178 pour cinq ans et plus; cinq personnes ont été condamnées à l'emprisonnement à vie, et 568 ont été envoyées à des maisons de réforme. Sur 21 personnes trouvés coupables de meurtre en 1916, trois seulement étaient nées au Canada; et durant les derniers cinq ans écoulés, sur 130 personnes condamnées pour meurtre dans le Dominion il n'y en avait que 26 (soit un cinquième du tout) qui étaient nées au Canada.

Dans son rapport pour 1918, l'inspecteur des pénitenciers pour le Canada est fortement en faveur du système d'auto réhabilitation des prisonniers, et il dit entre autres choses: "Avec le système de la libération conditionnelle nous avons maintenant le noyau d'une organisation très forte qui pourrait fonctionner concurremment avec une sentence suspendue sans faire un nouvel appel à nos ressources. Il y a quelques années, j'eus l'occasion de m'enquérir au sujet du système de temps d'épreuve ou probation dans le Massachusetts, où des officiers étaient nommés pour recevoir tous les cas compris au Canada sous la dénomination de "sentence suspendue". La clause du Code criminel canadien autorisant le juge ou le magistrat à exercer la prérogative de prononcer une sentence suspendue pour un prévenu comparissant pour la première fois constitue l'une des meilleures réformes que nous ayons jamais eues depuis des années dans nos statuts. Afin de rendre la loi plus efficace, il faudrait une organisation très complète, et des officiers spéciaux ou des amis qui seraient chargés de recevoir au tribunal tous les cas de ce genre et qui verraient à ce que ces cas soient examinés à fond. Je suggérerais aussi que l'une des conditions soit que restitution soit faite autant que la chose puisse être possible. Il a été constaté que, dans l'état du Massachusetts, 99 pour 100 des hommes et

femmes libérés depuis dix ans sur sentence suspendue, ou ce que l'on nomme "système de probation", ont donné satisfaction. Il m'est arrivé souvent de constater, dans nos pénitenciers et prisons, qu'en ce qui concerne la réforme d'un détenu, la crainte d'une nouvelle condamnation, avec l'accompagnement de souffrances morales résultant de la perte de sa situation sociale, inflige une punition suffisante pour qu'il n'y ait pas lieu de redouter qu'il commette une seconde fois le même délit. Durant le dernier exercice, 6,321 individus ont été libérée sur sentence suspendue par tout le Dominion.

"Je suis convaincu qu'il y a nombre de délinquants qui auraient pu redevenir de bons citoyens s'il y avait eu une organisation quelconque faisant du système de parole le corollaire de la sentence suspendue, car ce système est maintenant sorti de la période d'expérimentation et est généralement reconnu comme l'un des premiers mouvements réformistes du siècle, et cela sans amoindrir en quoi que ce soit la puissance de la loi dans son fonctionnement. S'il se trouve, ainsi que la chose a été démontrée, dans nos institutions pénales, un pourcentage de prisonniers en qui on peut avoir confiance, surtout quand il s'agit de délits secondaires, pour lesquels sentence est purgée dans des maisons de réforme ou autres institutions de ce genre, et à l'honneur desquels on fait appel, sans les soumettre à la surveillance de gardiens, alors une question très vitale pourrait fort bien être posée, à savoir: Si ces prisonniers reconnaissent volontiers de bons traitements de ce genre quand ils sont en prison, pourquoi les incarcérer?"

"J'ai suivi de près le fonctionne-

ment de ce mouvement partout où il est en vigueur, et je crois sincèrement qu'on peut en faire l'un des meilleurs moyens qui aient jamais été adoptés en aucun pays pour le rétablissement et le traitement économique des délinquants, et j'attire avec instances là-dessus l'attention et la considération des autorités compétentes en ces matières. Je crois aussi devoir suggérer que tous les prisonniers, dans le moment libérés sur parole, qui donnent satisfaction depuis deux ou trois ans, qui observent bien les conditions de leurs permis et travaillent avec activité, soient dégagés de la responsabilité de se rapporter, et même, quand on le considère à propos, que plein pardon leur soit accordé.

"Pour tous ceux qui veulent se donner la peine d'observer, il doit sembler évident que le système de libération conditionnelle en arrive graduellement à s'affirmer comme une entité organique, s'harmonisant avec les idées les plus avancées concernant le traitement social des criminels, et offrant à la société et aux criminels des espérances d'avenir que l'emprisonnement seul ne peut pas donner. Les partisans des systèmes de libération conditionnelle et de probation peuvent logiquement invoquer le principe que tant qu'on ne donnera pas à la surveillance des hommes sortis de prison la même attention qu'à ceux qui font leur temps de prison, on ne peut pas dire qu'une libération conditionnelle aura donné ses pleins résultats.

"A la fin du dernier exercice, 410 hommes, qui avaient été antérieurement libérés sur parole et se livraient de nouveau à leurs diverses occupations, se sont offerts comme volontaires, et ayant été acceptés par les autorités militaires furent envoyés au

front dans diverses unités. Près d'une centaine d'autres se sont aussi enrôlés durant l'année, ce qui fait un total d'un peu plus de 500 hommes qui ont rendu des services dans la grande guerre. Invariablement, les rapports concernant ces hommes ont été satisfaisants, plusieurs même ayant reçu des marques de distinction pour leur bravoure et leur bonne conduite.

La criminalité en Angleterre

En Angleterre et le pays de Galles. Sur 40 millions de population, le nombre total des délits, en 1913-14, a été de 136,494, soit seulement 3,695 par 100,000 de population. En 1884, il y a eu 160,836 condamnations, soit 604 par 100,000 de population, ce qui montre une diminution générale de la criminalité. Le chiffre n'en est maintenant que de 60 pour cent de ce qu'il était en 1884. Depuis 1905, le nombre total des condamnations à la prison est tombé à 61,517, soit 31 pour cent. Cela est consolant pour nous au Canada, où nonobstant le développement du système de parole, des stations agricoles pénitenciaires, etc., la population criminelle est à peu près stationnaire, avec légère tendance à diminution depuis deux ans. Depuis ces quelques dernières années, la diminution est encore plus frappante.

Dans les années 1907-08, le nombre des condamnations pénitenciaires a été de 1,173, soit 3.4 par 100,000, alors qu'en 1913-14, le chiffre a été de 797, soit une diminution de 31.6 pour cent en six ans.

La population criminelle entière ne représente maintenant que 60 pour cent de ce qu'elle était en 1884.

LE SISMOGRAPHE

De nos jours, on use de sismographes tellement sensibles pour percevoir les secousses qui agitent l'écorce terrestre qu'il est facile d'enregistrer les coups que donnent sur une route les sabots d'un cheval qui galope à plusieurs milles. Nos grands-pères étaient loin de posséder des appareils aussi parfaits. Le premier sismomètre est celui de Salsano, un Napolitain, qui l'établit vers 1784. Celui de Cacciatore, perfectionné dans la suite est également l'un des plus anciens. C'est un vase de verre rond de 8 pouces de diamètre au centre duquel se trouve un godet rempli de mercure jusqu'au bord. Tout autour sont disposés seize godets plus petits et, à la moindre secousse du sol, une partie du mercure se déverse dans le godet le plus rapproché de la direction de cette secousse. Le poids du mercure écoulé mesure aussi l'intensité du choc.

Dans le système de Mallet, ce sont de petits cylindres de bois plantés sur du sable fin qui en tombant indiquent la direction de la secousse.

Il existe encore plusieurs appareils à pendule dans lesquels le pendule susceptible d'osciller dans tous les sens porte à son extrémité une pointe qui trace sur du sable fin un sillon d'amplitude variable.

De nos jours, on préfère de beaucoup les types de sismographes à charnière qui sont constitués par un corps pesant, se mouvant dans un châssis autour d'un axe vertical, comme une porte sur ses gonds. Les mouvements de l'appareil sont communiqués par un levier à une pointe de crayon laquelle trace sur un papier les courbes représentant l'allure des secousses. Enfin, au Vésuvius et dans plusieurs autres observations, on utilise des sismographes électriques d'une sensibilité extrême.

Grâce à ces ingénieux appareils, on peut ausculter notre planète absolument comme un être vivant et suivre minute par minute la marche de son mal.

LES JOURS FÉRIÉS SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

CEUX qui consultent les vieux documents ne manquent pas de constater qu'il y avait autrefois beaucoup plus de jours fériés que maintenant, mais quels étaient-ils ?

D'abord, à l'ordinaire, on compte 52 dimanches du premier janvier au trente et un décembre, mais il y en a 53 dans les années non bissextiles commençant par un dimanche ainsi que dans les années bissextiles commençant par un samedi ou un dimanche.

Si on ajoute 37 fêtes d'obligation y compris celle de la paroisse que l'on n'oubliait jamais, on arrive, selon le cas, à 88, 89 ou 90 jours de chômage.

Huit fêtes étaient mobiles : Pâques et les deux jours suivants ; l'Ascension ; la Pentecôte et les deux jours suivants, puis la Fête-Dieu.

Vingt-huit fêtes étaient fixes :

Janvier : 1. Circoncision ; 6. Epiphanie ;
Février : 2. Purification de la B. V. M. ;
24 ou 25. S. Mathias, apôtre ;

Mars : 19. S. Joseph ; 25. l'Annonciation ;

Mai : 1. S. Philippe et S. Jacques, apôtres ;

Juin : 24. Nativité de S. Jean-Baptiste ;
29. S. Pierre et S. Paul, apôtres ;

Juillet : 25. S. Jacques, apôtres ; 26. Ste. Anne ;

Août : 10. S. Laurent ; 15. Assomption de la B. V. M. ; 24. S. Barthélémy, apôtre ;
25. S. Louis ;

Septembre : 8. Nativité de la B. V. M. ;
21. S. Mathieu, apôtre ; 29. S. Michel ;

Octobre : 28. S. Simon et S. Jude, apôtres ;

Novembre : 1. Toussaint ; 30. S. André, apôtre ;

Décembre : 3. S. François-Xavier ; 8. Immaculée-Conception ; 21. S. Thomas, apôtre ; 25. Noël ; 26. S. Etienne ; 27. S.

Jean, apôtre. En plus, le patron principal de chaque paroisse.

Actuellement, il n'y a plus que six fêtes d'obligation.

— : o : —

QUEBEC AGRANDIRA SES PEPINIÈRES

AU COURS de l'année dernière, plus de 500,000 plants d'arbres ont été expédiés de la pépinière forestière de Berthierville, Québec. Le forestier provincial, G. C. Piché, dit, en son rapport, que ce nombre, il y avait 200,000 pins blancs, 180,000 épinettes de Norvège, 82,000 pins d'Ecosse, 20,000 sapins de Douglas, 8,000 pins rouges, 7,000 épinettes blanches et 6,000 pruches ; le reste se composait de petites quantités de diverses espèces, la plupart des bois durs, pour répondre aux demandes des cultivateurs. La majorité de ces plants était cependant destinée au reboisement des terres brûlées et impropre à l'agriculture. La *Laurentide Company* et la *Ricardon Pulp and Paper Company* ont acheté une grande quantité de ces jeunes plants cultivés à la pépinière provinciale ; elles ont planté en outre d'autres sujets pris dans leurs propres pépinières. La seigneurie de Perthuis a fait aussi l'acquisition d'un grand nombre de petits arbres chaque année de la pépinière de Berthierville, depuis sept ans.

La pépinière nationale a expédié jusqu'à présent 1,500,000 plants depuis son origine ; elle a fourni plus de la moitié de ce nombre depuis deux ans. La demande d'arbres pour la plantation est si forte qu'il est question d'agrandir la pépinière afin qu'elle puisse fournir 3,000,000 de plants annuellement. L'épinette de Norvège, la plus apte à produire de la pâte à papier, y sera l'essence dominante.

— : o : —

UNE ANECDOTE AUTHENTIQUE AU SUJET DU GENERAL PAU

LE général Pau, l'illustre manchot de France, qui nous rendait visite en mars dernier, et que, comme il convenait, nous avons accueilli avec tant d'enthousiasme, est certainement l'une des plus grandes figures des deux grandes guerres que la France a soutenu contre les Boches. Il perdit son bras en 1870, alors qu'il n'était que tout jeune officier et il a eu le rare bonheur de contribuer à l'éclatante revanche des Alliés, en se couvrant de gloire. Tout jeune, il indiquait ce qu'il serait plus tard et l'anecdote authentique suivante montre bien l'énergie de ce caractère magnifiquement trempé. Blessé au bras droit par un obus prussien, l'amputation de la main fut jugée nécessaire. Le jeune lieutenant d'alors entendit les médecins de l'ambulance chuchoter à voix basse, et il comprit que le chloroforme se faisait rare. Sans hésiter, il dit aux chirurgiens: "Gardez le chloroforme pour les soldats, moi, vous m'opérez à froid". Et tendant son bras mutilé aux hommes de l'art, il mit son mouchoir dans sa bouche afin de ne pas crier, tandis que l'instrument sciait les chairs et les os du poignet. Puisque nous avons eu le bonheur de voir de près ce grand général, rappelons-nous entre autres paroles réconfortantes qu'il nous a laissées en nous quittant, celles-ci:

"Vous ne pouvez vous faire une idée de l'émotion qui nous étreint de fouler ce sol sacré sur lequel flotta autrefois le drapeau de la France et qui, traversant les mers, laissa ici cette si fière race canadienne-française.

"La France est restée fidèle à son passé et à ses traditions. Elle est restée tenace pour maintenir intacte ses droits".

Au nom de la mission le général Pau remercia ensuite les directeurs, officiers, professeurs et élèves de Laval de cette ré-

ception chaleureuse qui lui a été faite dans ce foyer des traditions et de la langue française.

Et il ajouta:

"Je dirai au gouvernement de la France, la façon fraternelle dont vous m'avez accueilli et je crois que les graves événe-



Le général Pau, l'illustre manchot de l'armée française.

ments actuels auront comme effet de provoquer un rapprochement plus étroit entre la France et le Canada".

LE CINEMA DANS UN HOPITAL D'ANGLETERRE

Voici une curieuse photographie montrant des soldats américains, blessés du front occidental, prenant leur bain pendant qu'un opérateur de *films* fait défiler sous leurs yeux des vues cinématographiques.



Ces blessés, incapables de se mouvoir, par conséquent inaptes à prendre aucun genre de distraction, passent le temps de leur traitement à l'hôpital militaire de Cambridge, en Angleterre. Nous les voyons ici dans une baignoire où l'eau est tenue à une température de 98 degrés Fahrenheit par un jet continu.

Ce procédé a été reconnu comme très efficace, pour la désinfection et la guérison des blessures. Ces bains sont munis de coussins et d'oreillers. Les hommes ont de l'eau jusqu'à la ceinture, sur le bain se trouve une tablette qui sert de table.

Lorsque le traitement est terminé on arrête l'eau et la baignoire est immédiatement transformée en lit.

Les représentations de vues animées pour les blessés de l'hôpital de Cambridge avaient lieu deux fois par semaine et procuraient une distraction aux blessés.

UNE TRAPPE ELECTRIQUE POUR ATTRAPER LES INSECTES

Les autorités roumaines viennent de partir en guerre contre les insectes nuisibles qui dévorent les moissons et sont la plaie des champs et la terreur des cultivateurs.

Pour détruire ces insectes le gouvernement roumain vient d'inventer une trappe électrique. Cette trappe consiste en un puit artificiel, deux puissants réflecteurs et plusieurs éventails électriques d'une grande puissance. La nuit venue on lance une projection lumineuse qui attire tous les insectes sur une distance d'un demi-mille. Les insectes suivent le rayon lumineux jusqu'au moment où ils sont attirés par la force aspirante des puissants éventails électriques, laquelle force les jette dans le puit destiné à cet effet.

Les essais de cet appareil furent des plus heureux. En une seule nuit, un seul appareil a recueilli 3 tonnes d'insectes, ce qui représente plusieurs millions d'insectes.

Il serait à souhaiter que ces appareils fussent mis en usage au Canada. On peut également se servir de ce système pour détruire les chenilles qui pullulent au pays



Appareil pour détruire les insectes nuisibles.

et qui dévastent tant nos arbres à certaines époques. Les éventails électriques sont assez puissants pour détacher les chenilles des arbres à 200 pieds de distance. Dans une heure de travail, on pourrait vider un bois complet de trente arpents carrés, de toutes les chenilles qui l'habitent.

—:o:—



ETERNEL FEMININ

A propos de déménagement.— On ne fait que changer ses chagrins et ses surprises.

Et, voici que c'était encore le jour du déménagement!

Et le mari se leva tôt, et ayant "démonté" le lit, dit à sa docile moitié: "O la joie délirante d'évacuer cette repoussante grange!"

Et, une voix, douce comme un Crémone muni de sa sourdine, elle lui répondit: "O l'ineffable, l'incomparable bonheur d'aller couler de tranquilles jours dans un véritable paradis en miniature!"

—Oui, répondit le chef de famille, nous allons vivre dans les "hauteurs", loin des hommes méchants et des taxis puants, tout en haut de cet édifice rempli de logements, assez haut pour que les vents du ciel nous soufflent en été, leur haleine caressante et rafraîchissante, et pour que l'hiver, les rayons du bon soleil, père des choses, nous réchauffent généreusement et économiquement.

—De l'atmosphère, de l'espace, ah! je respire d'avance, j'ouvre tout grands mes délicats poumons, rétorqua la suave voix de chanterelle!

—En réplique, la contrebasse du mari surenchérit: "Plus personne au-dessus de nos têtes pour crevasser notre plafond, pour exaspérer nos nerfs, interrompre notre repos et gâcher nos rêves. Rejoie! Rejoie!"

—Oui, très cher, et combien agréable cela sera! N'est-ce pas que nous allons refaire murs et plafonds tout de blanc émaillé, et que notre chez-nous resplendira comme une phrase joyeuse dans un salon de rastaquouères?"

Et, le joli mois de mai étant enfin arrivé, avec ses bourgeons en fleurs et ses lacs boueux de neige fondue, le couple alla occuper le logis rêvé, idéalisé depuis trois longs mois. On le baptisa le "Studio", parce qu'il était

clair et ensoleillé, et de bonheur, on s'y embrassa, dès le premier soir.

Puis, douze autres mois furent marqués au cadran de la vie, et ce fut de nouveau la saison des changements de nids.

Et, monsieur se levant encore aux petites heures, "redémontant" le lit, enveloppant le matelas dans les draps de fine toile, ficelant l'étui de son trente-deux reflets après y avoir logé son rasoir de sûreté, son blaireau, la cafetière, le réveil-matin ainsi qu'un portrait de Laurier "désencadré", dit, en épongeant son front olympien :

— Par la grâce du Maître des choses, voici que nous allons enfin évacuer ce dépotoir !

— Quel bonheur que celui de pouvoir nous échapper de cette prison, — répliqua la douce voix déjà connue, — et de pouvoir aller habiter un "home" aux vastes pièces où je pourrai ouvrir le tiroir de mon chiffonnier sans renverser le tea-wagon" (table roulante à desservir ou servir,) où je pourrai promener librement mon beau "tea-wagon" sans accrocher le phonographe, et où je pourrai "monter" le phonographe sans être obligée de déplacer la chaise Morris; un "home", mon loup, où l'on ne sera plus obligé de reculer le lit pour ouvrir la porte de la garde-robe ! Quel bonheur, pense-tu, tra, la, la !

Et, la jolie voix douce comme une chanterelle "ensourdinée" se mit, telle une petite folle, à esquisser des entrechats, des "fox" et des "turkey trots" fantastiques.

— Dire que je ne serai plus obligé d'ouvrir ma fenêtre pour enfiler mes sous-vêtements, creusa en mi bémol le mari; que nous n'habiterons plus sous les toits, à des altitudes insensées que la bienfaisante chaleur ne peut atteindre, où les bains et les dou-

ches sont presque tout le temps à sec, où les plafonds remplacent les douces lorsqu'il pleut et que ce n'est pas le temps de prendre un bain; dire que les vents du pôle ne nous tiendront plus en glacière l'hiver, et que l'été nous ne tirerons plus la langue à cause du simoun, ou du sirocco poussiéreux et microbien montant de l'asphalte ! Dire qu'on ne verra plus de murs naïvement blancs, se confondant avec le plafond à partir du sommet de la porte, où si souvent je me suis bosselé, craquelé et estropié le front !

Dire qu'enfin nous allons vivre au "large" et dans le confort béni !

Oh ! oui, soupira la gentille épouse ; c'est si beau que j'ose à peine y croire !

Et, comme tous deux se préparaient à esquisser joyeusement une valse des adieux sur un thème anti-mélancolique, une voix qui semblait venir du tréfond de leur conscience même, leur souffla ironiquement aux oreilles :

"Ne vous imaginerez-vous pas, pauvres fous, que demain comme hier sera fait de chagrins et surprises. Car, vous êtes des citadins, et ce qui pis est, des citoyens de la métropole, et vous êtes destinés à toujours courir après l'impossible. La satisfaction est à jamais disparue de l'âme de ceux qui ont goûté au vertige des métropoles, que quelques-uns désignent sous le nom de progrès.

"Vous, le gros, le fort, vous me faites l'effet d'un homme changeant continuant son fardeau d'épaule, tandis que vous, la petite femme aux cheveux pâles, vous êtes comme la coquette qui change son mari pour un autre, enfin, tous les deux, vous êtes comme le pays qui change de gouvernement ou de premier ministre. Vous

abandonnez toujours une tristesse pour prendre un autre chagrin. Pour vous, le mal est sans espoir!"

* * *

Je veux bien croire qu'à cause de la rareté des logements due à l'inertie des années précédentes dans la construction, Montréal, a moins "déménagé" cette année que par le passé, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il y a eu et qu'il y aura toujours des gens pour qui c'est un besoin irrésistible de changer de quartier et de logement, lorsqu'il y a à peine un an, ils s'installaient un nid pour "y rester". Ce sont les oiseaux migrateurs des grandes cités cosmopolites.

Mais, sans entrer dans les détails du projet, je dirai que j'ai confiance en l'initiative du gouvernement qui vient en aide aux municipalités au sujet de la construction de logis ouvriers salubres et de coquette apparence. En construisant ainsi des logements que l'ouvrier peut acheter par versements assimilables à un loyer, on aide à désencombrer les quartiers surpeuplés et l'on éloigne de beaucoup les dangers d'une épidémie du genre de celle que nous avons eue si meurtrière avant le mois de décembre dernier.

La situation immobilière va sans doute s'améliorer considérablement à Montréal et dans la province, mais, même avec un plus grand choix d'habitations et des loyers moins dispendieux, on trouvera toujours des mécontents et des blasées se fatigant vite des mêmes voisinages, des mêmes horizons, cherchant à ne voir dans la vie que l'éternel panorama de la même comédie humaine, mais jouée par des acteurs différents.

Il y en a aussi qui profitent du printemps pour "déménager" leur

coeur et lui faire voir des "pays nouveaux", mais ces déménagements-là n'ont pas, à vrai dire, de saison fixe; ils se font aussi bien en juillet et en janvier, qu'au mois des lilas en fleur, cher aux poètes.

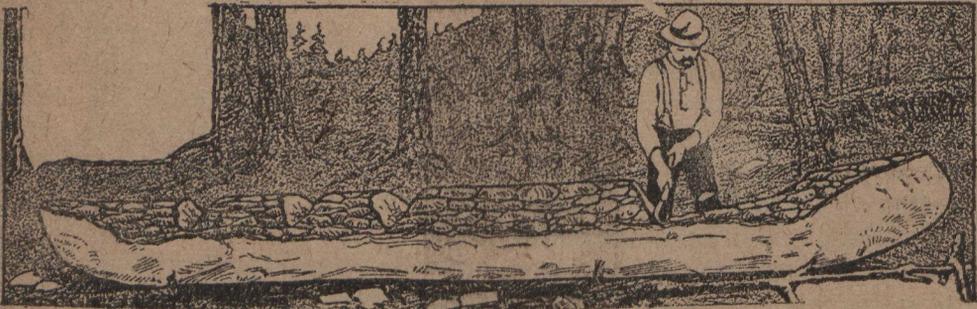
Je suis persuadée que la plupart de mes lectrices, parceque trop constantes, ne connaissent ce genre de déménagements que pour en avoir entendu parler. Quant à celles qui auraient intérêt à ce que certain monsieur ne change pas son coeur d'un "local" dont elles connaissent la propriétaire, peut-être un jour leur donnerais-je certaine recette infailible pour guérir de la maladie du "changement".

Manon.

LE TREFLE DOMESTIQUE ET NOS CULTIVATEURS

ON a semé de la graine de trèfle domestique à côté de semence étrangère, dans le comté de Dundas, où la Commission de la Conservation dirige un travail de démonstration. La graine récoltée sur les fermes du comté a donné de meilleurs résultats. Puisqu'il en est ainsi, et que la graine de trèfle se vend très cher cette année, chaque cultivateur de la Province de Québec devrait en récolter.

Il faudrait réserver à cette fin toutes les pièces de trèfle qui ont bonne apparence; mais on devra éviter de les faucher de bonne heure. Pour savoir si les épis sont mûrs, en frotter quelques-uns dans le creux de la main; si la graine en sort facilement, il est temps de les faucher. Les cultivateurs qui récoltent eux-mêmes leur propre semence seront portés à en employer une plus grande quantité par acre, afin de s'assurer une bonne levée. Ne laissez pas en pâturage un champ de trèfle qui peut produire de la graine de semence.



Comment faire soi-même un canot avec un billot.

COMMENT CREUSER UN CANOT DANS UN BILLOT

LES personnes voyageant dans les forêts du nord du Canada ont toujours besoin de canots qu'ils transportent sur leurs épaules et qui sont de gros embarras lorsqu'ils ont à traverser des bois de plusieurs milles de long. Si tous les trappeurs connaissaient la manière de faire des canots avec des troncs d'arbres ils s'évitent une grosse somme de travail.

Tout homme sachant manier une hache peut faire lui-même un canot en moins de deux jours, un canot assez grand pour contenir deux personnes et des victuailles pour quinze jours.

La construction d'un canot est un ouvrage assez fatigant mais qui donne cependant un exercice salutaire pour l'homme qui passe son existence devant un bureau.

Le canot que nous illustrons aujourd'hui a été fait par deux Québécois, au lac Edouard.

Presque toutes les forêts de cet endroit ont été dévastées, il y a une couple d'années par des feux qui ont endommagé des centaines et des centaines de milles carrés de bois. Mais au nord du Lac Edouard, se trouve un petit oasis qui n'a pas été touché par les flammes, et les trappeurs ainsi que les amateurs de chasse trouvent là tout le bois qu'ils ont besoin pour leurs expéditions lointaines.

Nos voyageurs prirent un arbre ayant 26 pouces de diamètre au tronc, sans aucune branche jusqu'à la hauteur de trente pieds, l'abattirent et firent un billot de 16 pieds de long. Un côté du billot fut aplani, ce côté ayant 16 pouces de largeur, et devant servir pour le haut du canot.

Une fois ce travail terminé, ils retournèrent le billot sur lui-même pour faire la taille de la coque. Ils commencèrent le

taillage à deux pieds des extrémités afin de donner au canot la coupe des canots d'écorce ordinaire. La coque une fois terminée, le canot fut de nouveau retourné sur lui-même pour faire le creusage intérieur. Ils donnèrent à leur canot une profondeur de 16 pouces. Ce travail est le plus compliqué qu'il y ait à faire, car un seul mauvais coup de hache peut démolir et détruire tout le travail fait précédemment. Ils laissèrent 2 pieds de bois "plein" à chaque bout du canot, ce qui laissa une surface intérieure de 12 pieds.

Le travail du creusage une fois terminé, il s'agit de donner au canot une coupe égale des deux côtés et le polir au rabot afin qu'il glisse facilement à la surface de l'eau.

Le canot doit avoir au moins trois quart de pouce d'épaisseur et le fond, c'est-à-dire la coque proprement dite un pouce et demi d'épaisseur. On se sert de trois petites planches pour faire les sièges du canot. Avec un peu de patience et d'habileté tout homme peut se fabriquer lui-même son canot dans un tronc d'arbre.

— : o : —

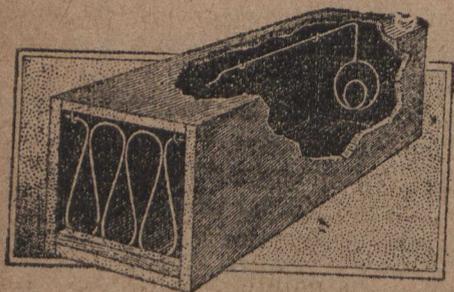
Au moyen âge, la peste noire, comme on la désignait alors, fit la consternation partout et décima les populations. On estime que dans la seule année 1348-49, il y eut plus de vingt-cinq millions de victimes en Europe, soit un quart de la population entière. En 1665, la peste bubonique causa plus de 70,000 décès à Londres; la ville fut complètement désertée par les survivants qui s'enfuirent dans les campagnes. Enfin, en 1720, la peste de Marseille terrifia la ville et la côte méditerranéenne de la France.



UNE TRAPPE A LAPINS

Cette trappe à lapins consiste en une trappe de bois ayant une porte en broche ou en fil de fer.

La trappe est faite de bois et vernie à l'intérieur. Il faut cinq côtés: deux côtés de 1 par 6 par 22; deux côtés de 1 par 8 par 22; et un côté de 1 par 6 par 8.



Ces côtés sont reliés ensemble pour donner un espace intérieur de 6 par 6 par 22.

La porte d'entrée doit être faite d'un fil de fer solide. Cette porte est tenue ouverte au plafond de la trappe par un crochet qui va jusqu'à l'autre extrémité de la trappe. Lorsque le lapin pénètre dans la trappe il se dirige aussitôt vers l'appât, dès qu'il touche celui-ci, la porte se referme sur lui et le maintient prisonnier.

Comme appât on peut mettre de la salade, du chou ou des carottes, le lapin étant très friand de ces légumes.

OBJETS PRATIQUES POUR LA MAISON

Voici quelques objets pratiques et absolument indispensables pour la maison.

Voici d'abord une barrière pliante, que l'on peut placer dans l'embrasure d'une porte pour empêcher les enfants de passer et d'aller salir les autres pièces. Elle est peu encombrante et se fabrique très facilement. Un autre objet également très utile est l'escabelle pliante, que l'on a toujours besoin. Cette escabelle se pliant sur elle-même ne déplace que peu d'espace et peut se mettre derrière une porte ou on l'a toujours à la main en cas de besoin.



Le séchoir pliant est aussi un objet de première nécessité et présente de grands avantages.

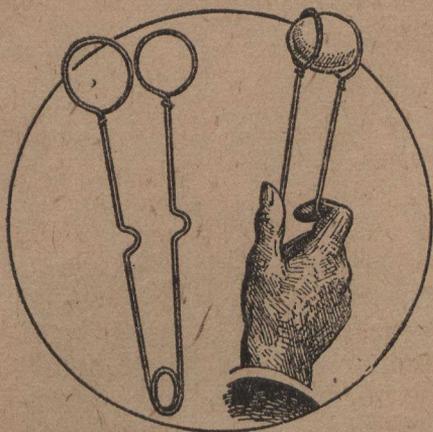
POUR PRENDRE LES OEUFS

Combien de fois, mesdames, ne vous est-il pas arrivé de vous brûler les doigts en prenant des oeufs fraîchement sortis de la bouilloire?

Avec ce petit ustensile de cuisine, ceci n'est plus à craindre.

Cet instrument est fait d'une broche enroulée de telle sorte que l'oeuf est captif et ne peut s'échapper. Cet instrument est presque indispensable et ne coûte que quelques sous chez les marchands de quincailleries.

Essayez-le et vous éviterez de briser



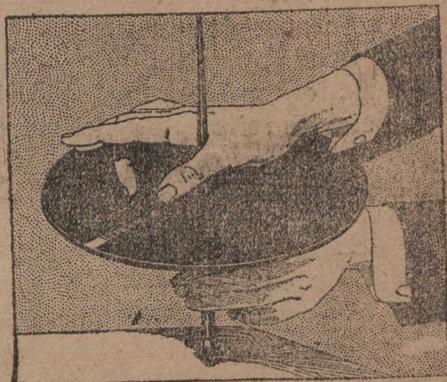
vos oeufs en les échappant par terre parce qu'ils sont trop chauds pour que vous puissiez les tenir dans la main.

FAIRE JOUER UN DISQUE DE GRAMOPHONE AVEC UN ONGLE

On peut faire jouer un disque de gramophone avec l'ongle et une personne un peu habile peut procurer beaucoup de plaisir à ses auditeurs par ce procédé.

Le disque est placé sur un porte-plume ou sur un crayon et supporté par la main gauche, tel qu'illustré par notre vignette. Le mouvement de rotation est donné par la main gauche pendant que l'ongle du majeur de la main droite porte sur le disque.

Il est bien évident qu'il faut un peu de pratique pour réussir à faire jouer un disque complètement dans ces con-



ditions et comme début on ferait bien de se servir de vieux disques pour ne pas risquer d'abîmer les bons.

COUTEAU A PAIN INGENIEUR

Un couteau à pain très ingénieux peut être fabriqué avec une simple planche de bois blanchie, un couteau et une crampe.

Prenez une planche polie soit au rabot ou au papier sablé; à une extrémité de cette planche clouez une crampe tout en laissant assez d'espace pour y placer la pointe d'un couteau, prenez ensuite un couteau pointu dont vous faites pénétrer la pointe dans l'espace laissé libre dans la crampe. Vous tenez votre couteau de la main droite et vous poussez votre pain avec la main gauche.



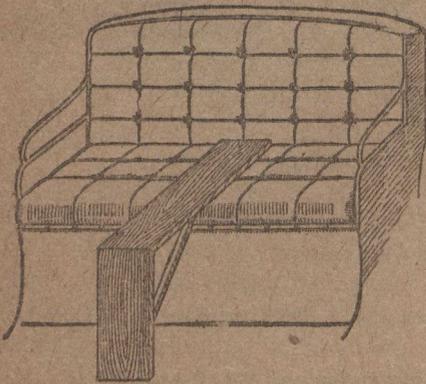
Sur cette même planche vous pouvez également trancher les viandes.

Cette planche à pain est facile à faire et demande peu d'entretien et d'espace.

COMMENT FAIRE UN TROISIEME SIEGE A UN AUTO

Il est facile de faire un troisième siège à une voiture ou à une automobile qui n'en possède que deux.

Prenez deux planches polies que vous clouez ensemble à angle droit. Mettez, pour les relier plus facilement



encore, une petite tige de fer perpendiculaire aux deux planches.

Vous appuyez une partie de ce siège sur le plancher de la voiture ou de l'auto et l'autre extrémité sur le siège même de la voiture.

Sur ce siège original, une troisième personne se trouve parfaitement à l'aise et cela lui permet de faire le voyage sans être forcé de s'asseoir entre les deux autres personnes déjà à l'étroit.

CHARITE INGENIEUSE DES DAMES ANGLAISES

Les grandes dames de la cour anglaise s'amuse, dit-on, à habiller des poupées. Et une vente a été faite chez la duchesse de Sutherland au profit des Orphelins de la Guerre. La poupée de la reine d'Angleterre a obtenu le prix de \$260 et, détail piquant, la photographie de M. Lloyd George a été payé \$20.

Aux femmes anglaises revient une initiative touchante en faveur des blessés de

la guerre. Celle de sacrifier chacune une perle de son collier à la Croix-Rouge Britannique. Plus de 3,500 perles ont été obtenues de cette façon et les bijoux formés par cette collecte ont été mis aux enchères au profit de la Croix-Rouge.

On nous signale une mode anglaise assez originale: des robes et des chapeaux garnis de vrais fruits ou de fleurs fraîches! Des branches de cerises ou de fleurs de pêcher égalaient les pailles souples et des petits groupes de fraises alourdissent les pans de nos ceintures légères!

UNE CANNE A PECHE LUMINEUSE

On vient d'inventer, à Columbus, Ohio, une canne à pêche éclairée à l'électricité, ce qui fait les délices des pêcheurs de l'endroit, pour la pêche de nuit.

Le manche de la canne à pêche est



vide et contient deux batteries sèches qui ont leurs points de contact au moulinet de la ligne. Un fil électrique court le long de la ligne jusqu'au flotteur. Il y a une lumière au flotteur et une autre sur la ligne même. La lumière sur la ligne doit être pourvue d'un réflecteur. Dès que le poisson mord l'hameçon, une petite vibration est donnée à la lumière et vous ne pouvez guère le manquer.

Tous ces accessoires sont ajoutés ou retirés après votre canne à pêche en moins de trois minutes.

COMMENT FABRIQUER UN HUI- LEUR A PEU DE FRAIS

La vignette ci-contre est suffisamment éloquente par elle-même. Vous n'avez pas de huileur et vous voulez en avoir un sans vous donner le trouble d'aller en acheter un qui ne vous donnera peut être pas satisfaction. La chose est facile, si vous avez sous la main un de ces ustensiles dont on se sert pour écraser les pommes de terre. Vous prenez le bec de votre huileur hors de service et vous le soudez au bas de l'ustensile, vis-à-vis le trou que vous aurez préalablement percé. Il ne reste plus qu'à emplir votre nouveau huileur d'huile ou de graisse, et en pressant à volonté sur le levier supérieur, vous donnez de l'effet au pilon, et la graisse comprimée est forcée de sortir par le bec du nouvel appareil. Cet appareil de fabrication do-

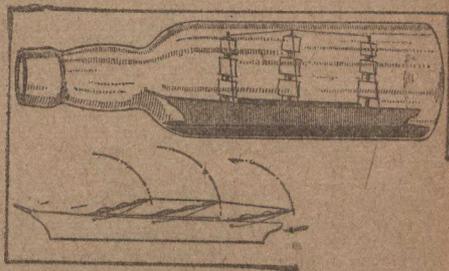


mestique fort simple, rend parfois plus service qu'un huileur neuf, où la pression à exercer est souvent insuffisante et en tout cas sans contrôle.

COMMENT FAIRE ENTRER UN NA- VIRE DANS UNE BOUTEILLE

Plusieurs personnes en voyant dans des vitrines de petits navires dans des

bouteilles s'imaginent qu'il a fallu une somme de travail et de patience considérable à l'ouvrier pour réussir à placer dans une bouteille un travail aussi compliqué.



Pourtant c'est un travail absolument facile pour qui sait le faire.

Vous devez prendre une bouteille de bonne dimension et en verre blanc de préférence. Construisez un petit navire de même dimension que le goulot de votre bouteille, au-dessus du navire faites trois trous pour placer la mâture du navire. Dans les trous vous placerez de la colle forte. Dans votre bouteille renversée vous introduirez de la peinture verte, puis entrez votre petit navire avec sa mâture renversée; à l'aide d'une grande broche à chapeau, vous relèverez la mâture que vous placerez dans les trous déjà remplis de colle forte.

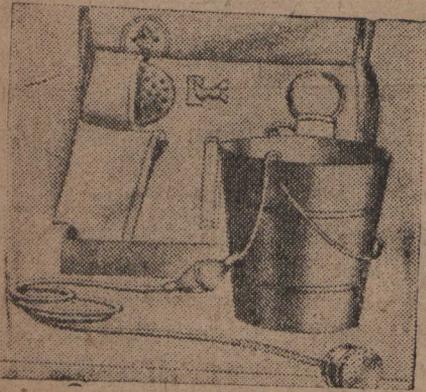
Une fois la peinture séchée elle donnera l'illusion de la mer. Ce petit truc est facile et des plus simple à faire.

APPAREIL A DOUCHE POUR LA CAMPAGNE

Le grand inconvénient que l'on rencontre dans les campagnes où l'on est éloigné des cours d'eau est le manque de baignoire.

Avec l'appareil que nous mettons aujourd'hui sous vos yeux cet inconvénient disparaît partiellement.

Prenez une chaudière ordinaire que vous suspendrez au plafond à l'aide d'un crochet en forme d's, à une hauteur de six ou sept pieds du sol. Mettez dans cette chaudière un long tube en caoutchouc terminé au bout par une pomme d'arrosoir. Au milieu de ce tube, placez une boule également en caoutchouc que vous presserez avec la main pour former un siphon.



Cette chaudière emmagasine assez d'eau pour vous donner une bonne douche et vous rappeler en petit, les meilleurs établissements de bains de la métropole.

L'appareil complet ne vous coûtera que quelques dollars.

— o —

L'ALMANACH GOTHA

IL FAUT plaindre ce pauvre M. Justus Perthes.

— Juste perte! diront les mauvais plaisants.

— Justus Perthes était l'éditeur du fameux almanach Gotha. C'était pour ainsi dire, le Bottin des têtes couronnées. Les cours allemandes étaient extraordinairement nombreuses, et la chute des trônes nous a appris bien des noms que ne connaissaient que les fidèles lecteurs du célèbre Almanach.

En Russie, il n'y a plus de czar ni de grands-ducs. Les princes ne feront pas certainement une démarche pour tenir l'almanach à jour. Le Kaiser n'a plus de trône, les rois et les grands-ducs sont balayés par la tourmente...

Toutes ces révolutions entraînent une petite révolution de librairie. Le petit livre rouge, le précieux Gotha, qui paraissait depuis un siècle et demi, n'aura plus que quelques pages. Quelle catastrophe!

— : o : —

L'IDOLE HINDOUE

À L'ÉPOQUE où Sadi-Carnot était ministre des Finances en France, Gustave LeBon, revenant d'un voyage aux Indes et au Népal, lui offrit une petite idole de pierre d'un travail curieux.

— Il y a une tradition sur cette statuette, dit le savant voyageur. Le radjah qui me l'a donnée souhaitait de s'en défaire. Elle passe pour assurer le pouvoir à l'un des membres de la famille qui la possède, mais elle doit aussi le faire mourir de mort violente. Le prince hindou voulait bien régner, mais il ne voulait pas périr tragiquement.

La légende parut piquante et le bibelot rare fut joyeusement accueilli.

Le soir de l'élection inattendue de Sadi-Carnot à la présidence, Gustave LeBon recevait de Mme Carnot ce billet laconique: "C'est la statue..."

Quand Mme Carnot mourut à son tour, ses enfants trouvèrent inséré dans son testament la prière expresse de ne pas conserver l'idole.

Les fils, respectueux, s'en défirent aussitôt.

Où est-elle aujourd'hui?... En quelles mains a-t-elle passé?

— : o : —



HOMMES

Toutes les femmes que j'ai connues jadis ont essayé ou de m'épouser ou de me marier à leurs amies.

* * *

Vous mariez-vous? — Réponse: J'aime à vivre en garçon. J'aurais pourtant un parti! Dieu m'en garde. Quinze ans! Tant pis. Fille d'esprit! Bavarde. Et belle. Autre danger! Grand nom. Orgueil! Des talents. Trop, ça me fera enrager! Et de plus cent mille dollars! J'épouse.

* * *

Les hommes ont de l'orgueil, mais les femmes n'ont que de la vanité: les hommes veulent être loués, mais les femmes veulent être flattées.

FEMMES

Le coeur d'une femme est la plus grande des contradictions; rien n'est plus indéchiffrable que ses sentiments, et la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses amours.

* * *

Les femmes sont de véritables caméléons; elles sont un mélange de légèreté et de prudence, d'amour pour le plaisir et de respect pour la vertu, de bonté et de vengeance, d'ambition et de générosité.

* * *

Quoiqu'on ait dit bien du mal des femmes, il est plus rare d'en trouver de parfaitement belles que de passablement bonnes.

Tout homme a besoin d'une femme pour lui rappeler sa haute naissance, ses bons instincts, et d'une autre femme pour les lui faire oublier.

* * *

Toutes les blagues pour "chiner" le mariage ont été faites par des célibataires qui n'attendent que l'oiseau rare pour faire les mêmes blagues.

* * *

Si votre auto n'est plus à la mode, vous la vendez; si votre bonne pipe n'est plus bonne, vous la jetez et en achetez une autre; mais qu'est-ce que vous voulez faire avec une femme qui a perdu son chic d'antan? Triste!

* * *

Quand un homme a essayé pendant 20 ou 30 ans de comprendre le caractère de la femme, il abandonne ses travaux pour étudier quelque chose de plus facile; la politique, la haute finance ou un moteur d'automobile.

* / * *

Les célibataires que le vin rendent "brillants" dans une soirée sont bien "sombres" le lendemain matin.

* * *

Dans la plupart des hymens, on voudrait croquer sa femme les premiers jours du mariage et au bout de six mois on regrette de ne pas l'avoir fait.

* * *

Un homme n'est jamais bien traité par sa femme que le jour où il lui donne une rivale.

* * *

Tous les hommes sont convaincus de la faiblesse des femmes, et tous les hommes en sont esclaves.

* * *

Si les hommes ont construit la tour de Babel, les femmes ont construit la tour de Babil.

* * *

L'égalité des sexes existera le jour où les journaux donneront la description du trousseau du marié.

Les femmes mettent à profit l'esprit, la beauté, la ruse et toutes les minauderies dont elles font métier pour conquérir l'amour d'un homme.

* * *

Dès qu'il s'agit de faire l'éloge d'une femme, les deux sexes ont leur langue à part: les femmes disent qu'elle est assez bien, et les hommes la trouve adorable.

* * *

D'après une jeune fille il y a deux catégories d'hommes; les imbéciles qui ne l'aiment pas et les hommes intelligents qui l'adorent et le lui disent.

* * *

Une femme n'aime qu'une fois... c'est-à-dire le même homme!

* * *

Les grandes amoureuses ont l'art de pardonner à un homme une offense qu'elles lui ont faite.

* * *

Une femme n'a besoin de connaître que le quart du caractère de son mari; les trois autres quarts sont une réplique du caractère de tous les autres hommes.

* * *

Il y a trois choses qui n'ont jamais donné satisfaction à une femme: son photographe, la forme de son nez et la manière dont son ami l'a demandée en mariage.

* * *

Chaque femme s'imagine être différente de sa voisine, le malheur, c'est que les hommes s'imaginent, eux, qu'elles sont toutes semblables.

* * *

Une femme passera dix minutes pour résoudre le problème de la reconstruction du nord de la France, et deux heures pour savoir quel genre de coiffure elle se fera pour recevoir son "cher et tendre".

* * *

L'amour d'une femme est la lumière allumée sur le canevas de la vie d'un homme. Sans cette lumière, la carrière masculine même la plus brillante est sombre et triste.



SANS ASILE!

Par Pierre DAX

I. — LA LETTRE

Malcie d'Anicet traversait le porche de son hôtel quand la concierge, qui guettait de puis un grand moment, regarda si la jeune femme était seule.

Comme tous les jours, à peu près à la même heure, personne autre que la nourrice portant dans ses bras un superbe bébé joufflu, alors qu'une mignonne fillette de quatre ans trotte à ses côtés sur les pavés inégaux de la voûte.

Devant la loge, Malcie tourna la tête, sourit, donna un petit coup de tête gracieux, en assujettissant le dernier bouton de son gant.

La nounou, déjà dans la rue, tournait à droite pour arriver à la rue du Faubourg Saint-Honoré et, là, continuer vers les Champs-Élysées, but de la quotidienne promenade.

La concierge fit alors un pas dans la direction de l'élégante jeune femme.

Elle lui tendit une lettre en la fixant, essayant de découvrir sur ce visage heureux à travers l'expression sereine, autre chose que la quiétude extérieure, la rayonnante joie : une arrière-pensée, un trouble.

Elle dit :

— C'est pour madame,

Et ajouta d'une voix basse :

— Pour madame seule... Elle la lira quand elle sera seule.

A son tour, la jeune femme regarda la concierge.

Elle hésita, puis machinalement, tendit la main, répétant :

— Pour moi seule?..

— Oui, madame, c'est une recommandation de la personne qui me l'a remise.

— N'est-elle donc pas arrivée par la dernière distribution cette lettre?

— Non, madame, c'est un monsieur qui me l'a donnée. Et même qu'il ne doit pas aimer que ses volontés soient contrecarées.

Intriguée, mais ne voulant pas attirer outre mesure l'attention de la brave femme à qui était confiée la garde de l'immeuble, Malcie prit l'enveloppe en murmurant :

— Un quémendeur sans doute, M. d'Anicet l'eût accueilli aussi favorablement que moi.

— Peut-être. Vu la recommandation, que madame en prenne d'abord connaissance. Elle fera ensuite comme elle le jugera à propos.

Dans la rue, Malcie tourna et retourna l'enveloppe blanche qui portait la suscrip-

tion très nette, très fermée, d'une plume masculine :

*"Madame Malcie d'Anicet,
née d'Hallon".*

Née d'Hallon?

Quelqu'un qui la connaissait sans doute.

Leurs relations, celles de sa famille, de son père, de sa mère étaient nombreuses.

Cependant, la recommandation de lire "seule" le contenu de l'enveloppe ne lui allait pas.

Aucune de ses pensées, aucun de ses actes ne restaient inconnus de celui dont elle portait le nom.

A l'idée de dévier pour la première fois, de la ligne de conduite, rigoureusement observée depuis six ans Malcie éprouva un malaise.

Ne pas faire part à Jean?

Oh! non.

Elle secoua les folles idées que la remarque suscitait.

Y avait-il de quoi se mettre martel en tête?

Une demande d'argent?

Elle y accéderait.

Elle y accédait à l'avance.

Faire le bien, beaucoup de bien, n'était-ce pas préparer un avenir de bonheur à l'adorable fillette, au joli poupon qui la précédait de quelques pas?

Elle s'en voulut de la crainte qu'avait occasionné ce pli.

N'eût-il pas été plus simple de le recevoir comme tout autre?

Il en arrivait tant de banals, tant d'indifférents!

Elle laissa flotter la jupe à forme sur sa chaussure fine, et, du bout de ses doigts fluets déchira la partie du papier qui était gommé.

En confettis irréguliers, les parcelles blanches tournoyèrent, marbrèrent la poussière de la chaussée jusqu'à ce qu'enfin la lettre pût sortir librement.

Malcie lut:

"Madame,

"Je voudrais vous écrire une lettre assez longue.

"Dois-je l'adresser à votre domicile?

"Ce que j'ai à vous communiquer vous étonnera peut-être. Il est bon, néanmoins, que vous sachiez.

"Toute créature doit être au courant de ce qui, de près ou de loin la concerne.

"La vie est la vie. Pour quelques-uns: un rêve doré. Pour d'autres: un calvaire atrocement douloureux. Pour un plus grand nombre une suite de joies, de peines, de sourires, de pleurs.

"Un jeu, quoi, une comédie qu'il est bon de bien jouer.

"Je vous écrirai où vous m'indiquerez.

"Veuillez me répondre à ce même bureau aux initiales "R. H.", si vous daignez y prendre ma prose.

"Au cas où vous craignez de vous compromettre par un mot ou une signature, envoyez simplement une feuille blanche. Ce sera l'acquiescement convenu.

"Vous voyez que je ne suis pas très exigeant et que mon intention n'est pas de vous attirer dans un guet-apens.

"Voilà six mois que me poursuit l'idée que je mets à exécution aujourd'hui.

"Je n'agis pas à la légère.

"Maintes fois je vous ai suivie.

"Vous avouerez que j'y ai apporté quelque discrétion, puisque ni vous, ni aucun des vôtres ne s'en est jamais aperçu.

"Une fois, cependant, au Louvre, vos yeux et les miens se sont rencontrés.

"J'ai fui votre regard.

"Le capitaine Jean d'Anicet vous accompagnait. Mon insistance aurait pu attirer son attention.

"J'ai passé...

"J'ose compter sur une réponse, ou tout au moins sur un encouragement: la feuille blanche.

"Un silence qui se prolongerait au-delà de huit jours me donnerait l'occasion de déposer une seconde lettre chez la concierge de votre hôtel...

“J’ai résolu de communiquer un roman qui vous intéressera.

“Consentez à le lire ou à m’écouter.

“R. H.”

“Bureau restant, 33,
“Rue de Rennes.”

La lettre ouverte entre ses mains, le regard vague, à quelques pas de la nourrice, Malcie resta interdite.

Toutes les phrases, lues lentement, dans un trouble fondu de curiosité et de stupéfaction, se heurtaient dans son esprit.

Que signifiait cette prose?

Qui en était l’auteur?

Pourquoi de simples majuscules à la place d’un nom?

En tout cas, quelqu’un qui la connaissait qui s’était attaché à ses pas, quelqu’un qui était au courant de sa vie.

Elle chercha à se rappeler.

Non, elle ne se souvint pas d’avoir été suivie.

Quelquefois, auprès d’elle, une louange, une exclamation flatteuse avait caressé son oreille, mais sa beauté blonde ne s’en était jamais effarouchée.

Femme honnête, que pouvait lui faire l’admiration d’indifférents.

Follement aimée de Jean qu’elle adorait, son amour lui suffisait.

Pour la première fois, elle éprouva une sorte de gêne.

Cette lettre bizarre, énigmatique, mystérieuse que, jusque-là, elle avait gardée à demi-ouverte entre ses doigts assombrit son front calme.

Qui l’avait écrite?

A mesure que les minutes atténuaient l’espèce de confusion suscitée par l’existence des phrases se détachaient nettement dans son cerveau.

Mentalement, elle répéta: “Toute créature doit être au courant de ce qui, de près ou de loin, la concerne”.

Qu’ignorait-elle?

Chez elle, chez son père, chez sa mère, il n’y avait pas de secret.

Leurs existences s’écoulaient tranquilles, saines.

Pas de dessous angoissants.

Pas de compromissions troublantes.

Cependant l’inconnu insistait, insistait, insistait même avec amertume, avec ténacité.

Il écrirait encore si Malcie ne répondait pas.

Son teint laiteux de jolie blonde se colora.

Ecrire à un homme qu’elle ne connaissait pas?

Lui écrire poste restante?

Jamais!...

Jamais!...

La vision de Jean, la guettant, l’épiait, suivant ses mouvements, son expression, pendant qu’elle lirait la lettre, la bouleversa.

— Jamais! répéta-t-elle.

Cette simple feuille blanche qu’il lui demandait ne deviendrait-elle pas une preuve, une compromission?

Pouvait-elle la lui faire parvenir, cette feuille banale, sans tracer l’adresse, les deux initiales qui l’obsédaient?

Ce jeu là, elle ne le jouerait pas.

Cependant, en arrivant avenue Mari-gny, elle se dit qu’il y avait de la délicatesse dans la prose claire, mesurée du mystérieux personnage...

Il évitait de la rencontrer.

Il avait fui son regard pour ne pas attirer l’attention du capitaine Jean.

Encore une fois, que signifiait tout cela?

La malheureuse petite femme ne pouvait sortir du labyrinthe dans lequel ses pensées la jetaient.

Elle ne pouvait échapper à l’angoisse qui, fatalement, devait lui tordre le coeur avec le souvenir de la dernière phrase: “Un roman qui vous intéressera”.

Brusquement elle s’arrêta.

Elle vit rouge.

Jean!... Jean peut-être?

Un roman dont Jean serait le héros!

C'était la première fois que cette pensée lui venait depuis leur union.

Ce fut une horrible souffrance.

Son Jean!...

Oh! ça n'était pas possible.

Il n'y avait pas mari meilleur, plus attentionné, plus délicat que Jean d'Anicet.

L'homme peut-il mener deux amours de front?

La griffe du doute s'était appesantie sur le coeur troublé.

Le bonheur complet, sans nuages, avait fui à jamais.

Elle rejoignit ses enfants un pli au front, une inquiétude dans le regard, une angoisse dans l'âme.

Ses phrases, en s'adressant à la plantureuse Bretonne, se teintèrent de mélancolie, ses grands yeux bleus scrutèrent autour d'elle.

Celui qui, plusieurs fois, l'avait suivie, était peut-être non loin.

Elle se retourna.

Folie!

Personne ne l'observait, dans cette foule riieuse, toute aux ébats des petits et à leurs manèges innocents.

Ce jour-là la promenade lui parut longue, morne.

Il lui semblait que chacun lisait en elle sa torture.

Dix fois, elle voulut revenir sur ses pas, rentrer chez elle.

Il ne fallait pas éveiller l'attention de celle qui l'accompagnait. Elle resta.

Le soir, deux pensées obsédantes, se combattant l'une l'autre, la harcelèrent sans répit.

Elle voulut connaître ce roman!

Oui, elle voulait savoir si l'idée torturante, cause d'un si grand choc, était un pressentiment.

Et alors elle décida de répondre, sinon avec des mots, du moins par l'acte en apparence insignifiant que proposait l'inconnu.

Puis, tout à coup, anxieuse, troublée, la décision flotta, ne s'implanta pas.

Malcie avait huit jours pour réfléchir.

Elle les prendrait.

Ils s'écoulèrent vite, ces huit jours, malgré la série d'heures pénibles où tout devint sujet de suspicion sous l'idée importune.

Elle observait Jean... l'étudiait.

Mais non, le coeur de son mari lui appartenait tout entier.

Se montrerait-il gai, heureux comme il le faisait? fredonnerait-il du matin au soir les refrains du mess? Jouerait-il avec sa fille comme un enfant? Pelotonné sur le tapis en des pauses comiques, ferait-il "caché-cache" avec son fils, le descendant des d'Anicet, race de braves et de héros, si une passion formait la moitié de sa vie.

Aussi, par moments, Malcie s'en voulait.

Elle chassait l'affreuse pensée comme une honte.

Si Jean savait!

Par la même voie que la première, une seconde lettre arriva.

Elle ne contenait que ces mots:

"Madame,

"Si, mercredi prochain, dans trois jours, je n'ai rien à retirer au bureau indiqué, j'aurai l'honneur de me présenter à votre hôtel, mercredi soir entre quatre et cinq heures.

"Peut-être serait-il préférable que vous consentiez à apprendre... hors de chez vous. Si, au contraire, je trouve au bureau restant l'enveloppe aux initiales convenues, vous pourrez y retirer le lendemain dussé-je passer la nuit à l'écrire, un récit qui vous renseignera.

"Je vous l'enverrai à l'adresse E. T.

"Votre serviteur,

"R".

Malcie crut défaillir.

Décidément cet homme voulait qu'elle sût!

Mais quoi, grand Dieu...

Est-ce que dans sa famille l'honneur n'était pas intact!

Est-ce que l'atmosphère dans laquelle elle avait vécu n'était pas une ambiance de loyauté inattaquable?

— En tous cas, se dit-elle, dans une minute où sa volonté fléchit, en supposant qu'il y ait eu "quelque chose" ce "quelque chose" avait dû être réparé.

A bout d'arguments et de combinaisons, la jeune femme conclut, la veille du jour indiqué; "qu'un papier blanc ne pouvait la compromettre..."



*Pour quelques-uns la vie est un rêve doré;
pour d'autres un calvaire.*

"Qu'elle déguiserait son écriture pour la suscription.

"Qu'elle porterait l'enveloppe à une poste éloignée..."

Ce fut le jour même, presque de gaieté

de coeur, dominée par un sentiment curieux, que la pauvre petite femme mit le pied dans un calvaire atrocement douloureux

II. — LE PEINTRE ROGER

Quelques jours plus tard, les journaux du soir relataient:

"Catastrophe à Ouest-Ceinture"

"Un accident qui aurait pu avoir de terribles conséquences s'est produit à cinq heures quarante-cinq dans un train de banlieue qui arrivait à Ouest-Ceinture.

Le train allait entrer en gare quand les deux roues de devant du tender sautèrent des rails.

"Malgré le sang-froid et la présence d'esprit du mécanicien qui renversa immédiatement la vapeur, le train parcourut une distance de deux cents mètres, et le wagon qui venait après le tender fut jeté hors la voie.

"Affolés, les voyageurs, très nombreux, crurent à un tamponnement. Ils poussèrent des cris déchirants. Quelques-uns eurent l'idée malheureusement de sauter hors du compartiment.

"On ne semble déplorer jusqu'ici aucun accident mortel.

"La victime qui paraît la plus atteinte est un jeune homme qui a dû être transporté sur une civière dans le bureau d'un chef de gare, où un docteur, mandé en hâte, lui a donné les premiers soins.

"Il a été conduit à son domicile dès qu'il a pu donner son adresse.

"On attribue l'accident aux pluies de la semaine".

Malcie entendit la lecture de cette note avec attendrissement.

— C'est épouvantable! murmura-t-elle. On n'est jamais tranquille. Aujourd'hui, le chemin de fer, hier, le métro, demain, les tramways, les omnibus. Heureusement qu'on n'y pense pas aux dangers que l'on court!

— Il faut convenir appuya Jean, que

les accidents arrivent un peu trop souvent. Il vaut encore mieux mourir dans son lit, chez soi, que sur une voie ferrée ou sur une avenue.

— Pauvre jeune homme! exclama Malcie pensant toujours à l'insertion. Parti sans doute de chez lui gai, heureux, il y revient inutile. Quel coup pour une famille!... Mais aussi quelle imprudence de sauter d'un compartiment!

— Ma chérie, tu raisones de sang-froid, tandis qu'à ces heures d'affolement, personne ne sait ce qu'il fait. C'est l'instinct qui pousse, c'est le sauve qui peut. On est affolé, quoi. C'est tout dire. En restant tranquille, on éviterait quelquefois la mort. En agissant on se jette dans ses bras.

— C'est triste, soupira la jeune femme. Il y a des gens qui sont nés sous une mauvaise étoile.

Pensive, elle ajouta encore:

— Le journal aurait dû donner quelques éclaircissements sur ce jeune homme.

... Est-ce une fils de famille?

... Un isolé?

—... Un déshérité qui a besoin de secours?

... Un jeune homme! qu'est-ce que cela peut dire?

... A-t-il quinze, dix-huit, vingt-cinq ans? On ne sait pas.

— Je parie que tu regrettes de ne pouvoir lui offrir tes secours, continua Jean souriant.

— S'ils lui étaient nécessaires, j'en serais heureuse, mon ami. Rien ne nous manque à nous, et ils sont si nombreux, les autres, les déshérités!

— Je m'en doutais!... Dommage que l'adresse reste inconnue...

Il y eut un silence.

Ce fut encore le capitaine Jean qui le rompit.

— Ma chérie, je te recommande d'être prudente dans tes tournées charitables. (Tu n'as pas l'âge où une femme — il la regardait amoureusement — peut pénétrer dans toutes les mansardes. Prends tes

informations. Ne t'aventure pas partout. A Paris, il y a des vies étranges, des dessous dont tu n'as pas l'idée.

Elle ne répondit pas.

Cette phrase du mari lui rappelait l'autre: "un roman qui vous intéressera".

— Ceux qui vivent ces existences compliquées doivent, un jour ou l'autre, se trahir.

— Tu crois, mignonne?

— De tels secrets doivent être difficiles à garder.

— Lorsqu'on a un coeur droit comme le tien, une conscience loyale comme la tienne, oui, ma petite femme, c'est difficile! C'est même impossible... Mais il est des êtres que la destinée, le hasard, la fatalité, a jetés dans de fausses voies. L'habitude laisse à ceux-ci un extérieur tranquille. Leur frein se ronge en dedans.

Il la baisa dans le cou sous les cheveux frisotants.

La soirée prit fin.

Le lendemain matin, Malcie avait les paupières boursoufflées par l'insomnie.

Son teint blanc était plus pâle encore. Une grande lassitude donnait à ses membres, à toute son allure, une somnolence qui ne lui était pas coutumière.

Ses rêves horribles l'avaient brisée.

Par moments ils la poursuivaient encore.

N'était-il pas affreux ce cauchemar, qui, dans une vision, de mort, avait estompé devant elle un panorama lugubre de wagons renversés, de blessés qui poussaient de terrifiants appels de mourants qui râlaient...

... Ce cauchemar qui faisait surgir des décombres sanglants une tête livide casquée de cheveux blonds comme les siens... une tête expressive qu'éclairaient deux grands yeux bleus qui l'implorèrent...

... Ce cauchemar qui perlait de sueur les tempes du malheureux...

... Ce cauchemar affreux qui voyait les lèvres blêmes essayer le balbutiement d'un nom: le sien.

Même avec de l'énergie, comment la jeune femme aurait-elle pu chasser complètement cette vision impressionnante?

Elle se vêtit, s'occupa de ses enfants.

Dix heures sonnèrent.

Nerveuse, émotionnée, elle prit le parti de sortir, sans but, pour changer de place, pour donner un nouveau cours à ses idées.

L'air la calmerait.

Tout à coup son oeil se fixa sous une pensée brusque.

N'était-ce pas mercredi? jour convenu pour retirer là-bas, de l'autre côté de l'eau, le mystérieux récit?

Elle allait s'y rendre à pied.

Cela distrairait.

Vingt-cinq minutes de marche: une bagatelle.

Elle regarda la pendule de la chambre.

Elle avait grandement le temps nécessaire avant le déjeuner d'une heure.

Pendant que la nuit, Malcie souffrait de ses rêves, une scène d'une extrême tristesse se passait dans un atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Comme nous l'avons dit, le blessé d'Ouest-Ceinture avait reçu les premiers soins dans la gare même puis, deux heures plus tard, il avait été reconduit chez lui.

Le fiacre s'arrêta devant une petite porte donnant accès à un couloir étroit, long, ruelle entre deux immeubles qui conduisait à une cour au fond de laquelle s'élevait un local très éclairé que recherchaient les peintres.

Trois paysagistes l'habitaient.

Du fiacre sortit un homme aux cheveux grisonnants. C'était le docteur compatissant qui avait tenu à accompagner son malade jusque chez lui.

Il lui tendit la main.

— Merci, je descendrai seul. Je suis chez moi. Merci, docteur. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

Le blessé était sur le trottoir.

Un bandeau entourait son front. Une écharpe soutenait son bras droit.

— Vous ne voulez pas que je monte chez vous?

— Pas d'imprudences, n'est-ce pas, mon ami? Rien qui puisse susciter la fièvre. Si vous souffrez, voici l'adresse d'un confrère qui habite à deux pas. Envoyez-le chercher de ma part.

— Merci.

Le médecin repartit, tandis que le jeune homme faisait un pas dans le couloir.

Il portait la main à son front pour atténuer des lancinements de douleur aigue quand une exclamation le fit retourner.

— Est-ce que je ne me trompe pas?... Toi, Roger!... Que t'est-il arrivé, misère de Dieu?...

— Un nouveau coup du destin!... La fatalité toujours!... C'en est fait, je suis condamné à crever comme un chien.

— Mais d'où viens-tu?

— Le train a déraillé... J'ai la tête cassée. Quant au bras, je ne sais ce qu'il a.

— Mais, mon pauvre ami, tu ne peux rester seul ainsi chez toi?

Le blessé ricana:

— Ah! oui, l'hôpital!... Jamais!...

Tous deux avaient traversé la cour, et, à la lueur d'une allumette bougie, ils arrivèrent au premier étage dans une chambre spacieuse que meublaient un lit, deux chaises et dans un désordre inouï, des palettes, des chevalets, des boîtes de couleurs, tout un attirail de peintre.

Sur la tablette de la cheminée, des rouleaux de croquis, de livres, une lampe à réchaud.

L'ami balbutia:

— Comment c'est-il arrivé?

En quelques mots, le blessé narra l'accident.

Il conclut, regardant l'autre bien en face:

— Et il va falloir que je parte comme un chien avec un enterrement de dixième!...

— Es-tu fou?

Il continua:

— Tandis que d'autres sont gorgés de

bien-être?... Ah! non!... Demain, dès qu'il fera jour, tu reviendras, entends-tu, Maurice? Je n'ai qu'un ami, c'est toi. Si je ne puis me traîner, tu me porteras dans un sapin et tu me conduiras chez une grande dame que je te nommerai. Tu sonneras à sa porte et tu diras au valet de chambre qui ouvrira, la phrase que je te soufflerai.

... Je meurs de soif. Donne-moi à boire.

— Tu vas me faire le plaisir de te coucher. Après, je ferai tout ce que tu voudras.

— Donne-moi à boire... Je brûle.

— Y a-t-il quelque chose ici?

— Dans le placard, tu trouveras du thé; dans la cruche, de l'eau.

— Couche-toi, je te dis... Ça va être prêt dans cinq minutes.

Assez lentement le jeune homme obéit.

Chaque secousse brusque lui arrachait un cri.

— Doucement, voyons, ne te martyrise pas.

— Tu en parles à ton aisé, toi!... Doucement! doucement! peut-on aller doucement quand on a le coeur plein de fiel, quand on voudrait avoir devant soi une créature à qui l'on voudrait crier son mépris, sa haine.

Il s'enfila dans les draps.

Sa tête tomba sur l'oreiller et continua:

— Je suis un être bizarre!... Il y a en moi des délicatesses poussées à l'excès. A côté de cela, je possède un fond de canaillerie, de violence que je ne définis pas. Je suis capable de tout!...

— Pour le moment, reprit l'ami Maurice, tu as une tête qui me paraît avoir besoin de repos. Fais-moi le plaisir de te taire. Y a-t-il une tasse dans ton mobilier?

— Parbleu! Il y en a trois... toujours dans le placard... Oh! que j'ai soif... Je suis dans le feu, Maurice, je hais la société, je hais ceux qui m'ont donné le jour.

— Tu es fou.

— Il n'y a que toi. Je n'ai rencontré que toi de bon sur la terre.

— C'est quelque chose! Heureux de te plaire!

L'eau bouillait.

L'ami jeta dans l'ébullition une pincée de thé, laissa infuser et présenta le liquide au blessé.

— Mets de l'eau froide. C'est brûlant.

D'un trait, il but.

— Prépare-en d'autre. Si j'ai soif, la nuit, je boirai... C'est égal, j'ai été rudement touché!... Matin!... Pour un coup, c'en est un qui n'a pas râté!

— Pas de blague. Qui va te soigner?

Un ricanement amer sortit encore de la gorge du malheureux.

— Ah! voilà!... Eh bien, oui, qui va me soigner! On ne sait pas, puisque je n'ai personne! Dis-donc, comprends-tu ce que cela veut dire: "Personne!" quand on aurait pu tout avoir?

L'ami le contempla.

— Ne déraisonnait-il pas?

Ce choc subit, l'apeurement, la folie qui l'avait fait sauter hors la voie, tout cela n'avait-il pas provoqué une lésion au cerveau?

Ses yeux étincelaient.

Deux pommettes rouges faisaient ressortir la blancheur de son teint de phtisique.

Il continua, gesticulant de la main gauche.

— Je pourrais tout avoir... une mère... une soeur... oui, je pourrais avoir une mère et aussi une soeur...

... Eh bien... je n'ai rien parce que je ne suis rien... Tu comprends, n'est-ce pas? C'est très clair... surtout pour moi... Oh! oui, surtout pour moi. J'avoue que c'est rude à force d'être long.

... Est-ce que tu m'écoutes?

— Certainement.

— Ne crois pas que je sois fou... Non, je ne suis pas fou... Ecoute. Tu vas t'en aller. J'ai besoin de dormir. Demain matin, j'aurai ma brave concierge.

... En passant, tu lui diras de venir demain à huit heures... Dis-donc?

— Quoi ?
 — Je voudrais que tu me rendes un service.
 — Tout disposé.
 — Vois-tu un sous-main, là-bas, sur la table en bois blanc ?
 — Oui.
 — Y a-t-il du papier et des enveloppes dans la pochette ?
 — Oui.
 — Tu trouveras, j'espère, une plume convenable.
 ... Trouves-tu ?
 — Trois, au lieu d'une.
 — C'est une lettre que je veux te dicter... une lettre pas commode...
 — A quelqu'un des tiens ?
 Le blessé ne répondit pas.
 — Je suis prêt, dicte...
 — C'est une lettre que tu déposeras toi-même au bureau de la rue de Rennes. C'est ton chemin.
 — Entendu.
 — Sur l'enveloppe, mets simplement deux initiales: E. T.
 Maurice leva la tête.
 Jamais un nom de femme n'était tombé des lèvres de Roger... Il y en avait une dans sa vie!... Après tout, il faut que jeunesse se passe!
 Les paupières du malade se rejoignaient indice d'une extrême faiblesse.

La volonté seule lui permit de continuer.

— Ajoute: bureau restant, 53, rue de Rennes.
 — Bureau restant 53, rue de Rennes. Voici pour l'adresse à la lettre maintenant.,
 — Oui, à la lettre... Dis donc pas de suppositions. Tu sauras peut-être un jour!
 — Dicte ta lettre. Laisse faire les suppositions.
 — Tu as pris du papier convenable, n'est-ce pas? C'est qu'elle n'est pas habituée aux trivalités, aux choses communes, elle!... Qu'importe! je dicte:

“J'aurais pu mourir, hier, dans l'accident d'Ouest-Ceinture.

“Je n'en vaux pas mieux, madame.

“Si un sentiment de compassion vous fait pousser jusqu'à mon domicile, je vous dirai de vive voix ce qu'il m'est impossible d'écrire puisque j'ai le bras en écharpe.

“Mais si — dans la vie, il faut tout prévoir philosophiquement — quand vous viendrez, vous ne trouviez qu'un cadavre, cette lettre vous donne l'autorisation de fouiller chez moi et d'y prendre un pastel; une tête de femme que vous n'aurez pas grand-peine à trouver.

“La dédicace qui y est inscrite deviendra le noeud de l'énigme que je vous ai soumise.

Il soupira et dit:

— C'est tout.

— Est-ce que tu signes ?

— C'est préférable. Donne.

L'ami présenta la lettre étrange au malade qui griffonna.

“Roger”.

ajoutant en marge:

“Vous n'aurez qu'à demander ici le peintre Roger”.

— Cachète, dit-il, et n'oublie pas de la mettre à la poste en sortant.

— Tu peux compter sur moi.

Le peintre Roger, selon sa dénomination, était très bas.

Les derniers efforts l'avaient épuisé.

Il murmura:

— Laisse-moi, j'ai besoin de repos.

— Me promets-tu de ne pas commettre d'imprudence.

— Je n'en ferai aucune.

— Je vais te recommander à la loge et demain je viendrai prendre de tes nouvelles.

— C'est cela.

— Souffres-tu ?

— Pas énormément.

— Allons, à bientôt.

— C'est entendu. Merci.

Les deux jeunes gens se serrèrent affectueusement les mains.

Le blessé ferma les paupières et Maurice partit.

Après un arrêt de quelques minutes chez la concierge, l'ami du paysagiste peintre également, se disait tout en descendant la rue Notre-Dame-des-Champs :

— Pourvu qu'aucune complication ne surgisse, ça ira bien!... Pauvre diable!...

S'arrêtant :

— Triple sot que je suis, la Compagnie lui doit une indemnité!... Il n'y a pas songé!... Ça ne lui ferait pas de mal, je crois. Demain, je lui soufflerai cela.

Passant subitement à une autre idée.

— J'ai laissé ma carte, bien en vue sur sa table de travail. Ma foi, si quelque dénouement arrive, la concierge m'avertira...

... Il y a un mystère dans la vie de cet isolé, un mystère que je crois comprendre. Le pastel, en cas de besoin, me donnerait des renseignements.

Il descendit la rue de Rennes dans la direction de la rue Saint-Germain-des-Prés.

Les tramways glissaient sur les rails qui, sous les becs de gaz, brillaient en longs rubans d'argent.

Mais le jeune homme ne se laissait distraire ni par le va-et-vient des promeneurs ni par la course vertigineuse des grandes voitures à traction électrique qui montaient et descendaient.

"Cependant, se dit-il, il y a quelqu'un dans sa vie... Cette femme a qui j'ai écrit? Une parente? Une amie?"

A cette dernière évocation, une négation s'imposa.

— Ce n'est pas avec de tels termes qu'il lui eût écrit?...

... Après tout, conclut le jeune homme, ces lignes vont être lues demain, sans doute, à la première heure. Cela lui vaudra une visite.

Soudain, sous un choc d'idée, il entra dans un café, et, devant un bock qu'il se fit servir, il écrivit :

"Madame,

"Je sors de chez mon excellent Roger. Qui que vous soyez, parente ou amie, veuillez vous rendre immédiatement chez lui.

"Il me semble qu'il ne peut rester seul dans l'état où il se trouve.

"Il souffre. Je crois que ses chagrins l'épuisent davantage que ses douleurs physiques.

"Une femme sait guérir les plaies.

"Quant à moi, je n'ose poser à mon ami aucune question.

"J'ai peur d'être indiscret.

"Je me demande si le nécessaire ne lui manque pas, et je sors de chez lui navré.

"Veuillez agréer, madame, l'hommage de mon respect.

"Maurice NEEN".

Il remit les initiales énigmatiques sur une seconde enveloppe et y glissa le tout, puis déposa sur la table en marbre blanc le prix de la consommation inscrit sur la soucoupe et partit.

A quelques mètres, il trouva le bureau postal.

La lourde enveloppe glissa dans l'ouverture béante.

Un bruit sec indiquait qu'une levée venait d'être faite.

.. .. .

Mme d'Anicet partit de chez elle.

C'était un mois de mai superbe.

Le soleil dorait toutes choses.

Une délicieuse matinée de printemps.

Des bouquets de violettes ornaient le corsage des petites Parisiennes.

La joie, un air de fête, flottaient dans l'air.

Sans se laisser distraire par le renouveau, comme indifférente à ce déploiement de la nature, Malcie, par la rue Boissy d'Anglas, arriva place de la Concorde. Elle la traversa, toute à ses pensées, à son appréhension, et suivit les quais jusqu'à la rue Bonaparte.

Oppressée, à mesure qu'elle avançait, son pas devenait plus lent.

Qu'allait-elle apprendre?

De quel nature le roman?

Quel serait le héros?

Elle arriva place Saint-Germain-des-Prés. Ordinairement mouvementée, la placette était vide.

Elle quitta la rue Bonaparte, inclina à droite, regardant autour d'elle.

Quelques pas, et elle aperçut le bureau, sa façade vitrée, ses inscriptions, sa peinture noire.



“Lorsqu'on a un cœur droit comme le tien.”

Dans un jeu perpétuel, incessant, elle vit le public, un public affairé, entrer, sortir, céder le pas.

Elle s'arrêta, pourpre.

Se présenter à un poste restante.

Des pudeurs de femme honnête la rendaient hésitante, paralysaient ses mouvements, la rendaient gauche.

Encore, elle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne ne la connaissait.

Allons! un mouvement, un seul et le bureau était franchi.

Allait-elle, après une marche d'une demi-heure, manquant de courage, retourner sur ses pas?

Une jeune femme passa auprès d'elle alerte, résolue.

Malcie la suivit.

La première se présenta délibérément à un guichet qu'elle avait l'air de connaître, demanda une lettre chiffrée.

Le cœur de la femme du capitaine Jean sauta.

Poste restante!...

Comme elle!...

L'employée prit dans un casier grillé une liasse d'enveloppes de toutes dimensions, les passa une à une jusqu'à ce que, d'un geste, il présentât sur la plaque en cuivre l'enveloppe demandée.

Prestement la lettre fut enlevée et la place devint libre, laissant Malcie étourdie devant le guichet.

— Et vous, madame?

Blême, comme si elle allait défaillir, s'appuyant à la tablette, elle balbutia les deux initiales, ces deux lettres, les deux dernières de son nom que, depuis la veille, elle voyait partout.

La lettre était la deuxième du paquet.

Tremblante, la jeune femme glissa, timide, presque honteuse, dans le groupe qui stationnait auprès d'elle.

Elle soupesa le papier.

Elle le trouva lourd.

Où la lire, maintenant, cette lettre, cette prose qui lui brûlait les doigts?

Ici même?

Sur le trottoir?

Là-bas, à la station d'omnibus?

Rien ne lui parut suffisamment discret.

Attendre son retour chez elle?

Non.

Elle avait assez souffert, assez enduré. Plus Plus d'hésitation.

Cette nuit, cette matinée d'attente avaient été horribles.

Elle sortit, et là, en plein air, à la vue de tous les passants qui pouvaient se rendre compte de sa surprise, de son trouble, de son bouleversement, Malcie lut les lignes de Maurice d'abord, puis celles de la double enveloppe.

Une minute, elle resta les yeux fixés sur la chaussée, comme clouée, ne voyant rien, n'entendant rien, la pensée seule agissant.

Que faire?

Elle regarda sa montre.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Elle eut un geste.

La décision était prise.

Non, plus d'attente.

Quel qu'il fût, ce roman, elle le connaissait. Tant pis si elle mettait le pied dans un chemin couvert d'épines.

Elle voulait savoir!

Un fiacre passait.

Il s'arrêta.

Elle se jeta dedans pour la rue Notre-Dame-des-Champs.

Là-bas de l'autre côté, à l'angle de la rue du Four, un officier immobile la regardait.

C'était le capitaine Jean d'Anicet!

.. .. .

En quelques minutes le fiacre arriva à l'adresse donnée par Malcie.

Par deux fois, celle-ci s'assura que le cocher ne s'était pas trompé.

Les chiffres blancs sur la plaque bleue — au-dessus de la porte — correspondaient à ceux de la lettre.

— Attendez-moi, dit-elle.

Dans le couloir, le tapotement de ses talons se mêlait au frou-frou d'un costume en drap noir d'une élégante simplicité.

Elle traversa la cour et lut, droit devant elle sur une porte vitrée, le mot : *concierge*.

Une femme la regardait, surprise. Elles étaient rares ou pour parler plus exacte-

ment, madame Barbillon n'en avait jamais vu des dames aussi cossues s'arrêter à sa loge, depuis sept ans qu'elle était gardienne de la maison.

Sous le regard inquisiteur. Malcie souleva le loquet.

— Est-ce ici, malame, qu'habite le peintre Roger?

La concierge se leva comme un ressort:

— Jésus-Dieu!... Vous venez pour monsieur Roger?... Oui, madame, c'est ici. Même qu'il vient de lui en arriver une à ce pauvre jeune homme!... Je descends de chez lui, il n'y a pas une demi-heure. Je le crois bien malade.

— Vraiment?

— Fort heureux qu'il n'y ait pas déjà laissé sa peau... Tous les journaux en parlent ce matin... de l'accident d'Ouest-Ceinture...

— Pourrais-je le voir?

— Bien entendu. Un jeune homme si gentil!... si bien élevé que jamais ça ne dit une parole plus haute que l'autre!... Et honnête! Ah! oui, honnête, pour sûr! Sans restriction!... Y a des choses, vous savez! Puis, enfin, quoi, quand on a vingt-six ans, on a vingt-six ans, parbleu!... Il y en a d'autres jeunes gens dans la maison, et dame, quand ils ont bien travaillé, ils se divertissent un peu... Ils rigolent... reçoivent de la jeunesse...

... Chez M. Roger? Je n'en ai jamais vu, madame.

Malcie écoutait avec satisfaction, mais elle trouvait la tirade un peu longue.

— Voudriez-vous m'accompagner chez lui?

— Comment donc! mais, certainement! Un si brave enfant! Je le regarde quasiment comme si c'était mon fils.

— A-t-il de la famille à Paris.

Mme Barbillon était sortie de sa loge.

Elle en avait fermé la porte à clef.

D'une voix basse, confidentielle, elle répondit, s'arrêtant au bas des marches:

— Ca, madame, je ne pourrais pas vous le dire. Pour ces questions de parenté, je

n'ai jamais pu arracher un mot à M. Roger. Quelquefois, en faisant la chambre, on cause... Tout le monde en est là, n'est-ce pas? On n'est pas fâché de savoir! Il détourne la conversation quand je touche cette branche-là. Alors, vous comprenez? Inutile de faire de la peine à un si gentil jeune homme. Pour ce qui est des visites? Zéro. Pour la correspondance? Zéro.

Malcie montait.

— Nous y sommes. Voici sa chambre.

— Vous voudrez bien entrer la première et lui demander si une personne qui s'intéresse à lui peut lui parler.

— Oui, madame, ça tombe à pic tout de même! Je l'ai toujours dit, moi, qu'il y avait un bon Dieu pour les braves gens! De vrai qu'il aurait pu, hier, lui tendre la main le bon Dieu pour éviter qu'il se casse la tête, mais que voulez-vous, il aurait pu en attraper davantage... rester sur le coup, quoi!

Mme Barbillon frappa, tendit l'oreille. Pas de réponse.

Elle renouvela son signal plus vigoureusement.

! Mémé silence.

— Il doit dormir! Pauv' gosse! tant pis, j'ouvre.

— Est-ce que sa porte n'est pas fermée?

— Non. Je l'en avais prévenu.

Lentement, très lentement, elle tourna la clef dans la serrure.

— J'y mettrai de l'huile à cette fermeture... Ça grince.

Elle entrebâilla.

Très émue, Malcie se tenait derrière elle.

Une exclamation de terreur fit écho dans l'escalier.

— Ah! mon Dieu!... Mon Dieu!...

Effarée, la concierge regardait la visiteuse, qui, déjà avait aperçu le corps allongé sur le carrelage, près du lit.

— Pourvu qu'il ne soit pas mort!... j'en avais quasiment le pressentiment. Jour de malheur!...

D'un bond, elle s'élança vers le jeune

homme, Sans parole verbeuse, sans hésitation, mue par un dévouement sincère, elle le souleva dans ses bras vigoureux, comme elle l'eût fait d'un enfant, et l'étendit sur sa couche.

— Mon bon monsieur Roger!... Qu'est-ce qu'il y a donc, hein?

Elle palpa ses mains, remonta les couvertures sur sa poitrine, lui caressa le front avec des attentions touchantes.

— Si j'allais chercher un docteur, balbutia Malcie, blanche comme de la cire.

— Il est préférable que vous restiez ici. Vous ne connaissez peut-être pas le quartier, bonne Madame!...

— Monsieur Roger, vous seriez bien gentil si vous vouliez ouvrir les yeux et regarder une jolie dame qu'est venue vous faire une visite.

Les paupières restèrent closes, pendant qu'un soupir passa entre les lèvres très pâles.

— Allez vite, commanda Malcie, vite un docteur. Ramenez-le avec vous. Je me charge des frais.

La jeune femme resta seule.

— Mon ami, balbutia-t-elle très troublée, dans un murmure qui partait de son cœur, compatissant, vous m'avez appelée, je suis venue... En quoi puis-je vous être utile?

Il lui sembla que dans sa main brûlante, l'autre, celle du blessé, s'agitait doucement. Il lui sembla que le visage se colorait légèrement.

Il lui sembla que les artères reprenaient leur mouvement régulier.

Il lui sembla enfin, que les paupières s'entr'ouvraient.

Les yeux bleus mélancoliques, pleins de tristesse, rencontrèrent ceux de la jeune femme.

L'évanoui murmura dans un souffle:

— Vous!...

— Oui, moi... Moi que vous connaissez. Moi qui ne sais rien de vous..

Encore à bout de forces:

— Soyez béni!

— Mon ami, murmura la femme du capitaine Jean, vous me témoignerez plus tard une reconnaissance que je ne mérite pas encore. Où souffrez-vous ?

Il suivit sa pensée.

— Je savais bien que vous aviez du cœur, vous !...

Oubliant ses blessures, il tourna la tête pour regarder cette fois de plus près, en face, celle qui était à son chevet.

Une douleur aiguë lui arracha un cri.

— Vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas ? Avant qu'il ait répondu la porte s'ouvrit.

Mme Barbillon amenait un docteur, celui que le médecin de la veille avait recommandé.

Déjà au courant de tout par la concierge, il s'approcha du lit, fit débander la tête, observa les blessures, articula le bras, ausculta et jeta un coup d'oeil dans la chambre.

Il regarda Mme d'Anicet, puis la concierge.

— Quelle est la personne qui le soigne ?

— Moi, monsieur.

— Vos fonctions vous permettent-elles d'être ici toutes les heures ?

— Parfaitement.

— Je vais rédiger une ordonnance. Vous en remplirez exactement, très exactement, les prescriptions.

— Oui, monsieur.

Sur une des feuilles laissées par Maurice Néen, il écrivit, puis se leva.

— Je reviendrai ce soir.

Malcie le suivit sur le palier, l'interrogea.

— Etes-vous une parente, madame ?

— Non, une personne qui s'intéresse à lui.

— Les blessures ne sont pas dangereuses, mais je dois vous avouer que ce jeune homme est à un début de phtisie ; une phtisie qui, d'ailleurs pourrait être combattue. Ce sont les privations qui ont amené l'extrême faiblesse qui le domine. Grands soins,

grands ménagements, si l'on veut obtenir un résultat.

— Pourrait-on le tirer de là ?

— Avec le temps, peut-être. Il faudrait des ressources qui ont l'air de manquer.

Malcie revint dans la chambre.

— Si vous pensiez n'être pas suffisamment libre, dit-elle à Mme Barbillon, vous me feriez plaisir en cherchant quelqu'un qui donnerait des soins à votre jeune locataire.

— Que nenni, madame ? Je n'abandonne pas M. Roger comme ça... N'est-ce pas, M. Roger, c'est moi que vous voulez ? Pas d'autres.

— Il sourit.

— Toutes les heures, donnez-lui un peu de bouillon. Allez en prendre chez le boucher.

Hanté de son idée, le peintre les interrompit.

Il regardait Malcie.

— Je voudrais vous parler.

— C'est facile, acquiesça Mme Barbillon, je vous laisse et je reviendrai avec les médicaments et du bon bouillon.

Dès qu'ils furent seuls, Malcie s'interposa.

— Quoi que vous ayez à dire, fit-elle d'une voix douce, mais ferme, vous ne le ferez pas aujourd'hui.

Il allait protester.

— Non, pas aujourd'hui. Vous allez vous reposer. Il faut que vous guérissiez vite. Entendez-vous... Je le veux.

— Vous le voulez ?

— Je le veux, vous dis-je.

— Ne le regretterez-vous pas ?

— Par exemple ! Et je veux aussi que vous me promettiez de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour cela.

Attendri, il la regardait.

Sur sa route, une main de femme calmerait-elle donc toutes les blessures... toutes les douleurs !

Un doute encore jaillissait.

Si elle savait, parlerait-elle ainsi !...

Elle lui tendit la main.

— J'emporterai votre promesse, n'est-ce pas?

Il hésita encore.

Son cœur rempli de tristesse, son esprit disposé à la mélancolie ne parvenaient pas à chasser les papillons noirs qui, pendant si longtemps avaient peuplé sa vie.

Il balbutia :

— Ne croyez-vous qu'il serait préférable de s'en remettre... au hasard ! et, puisque vous êtes là, de me laisser parler.

— Non.

— Si vous n'alliez pas revenir ?

— Je reviendrai.

— Qui sait ! On ne fait pas soi-même sa destinée... On la subit.

— Ce n'est pas mon avis.

Une ébauche de sourire mortellement triste effleura les lèvres du blessé.

— Je vois que nous n'avons pas les mêmes idées, dit Malcie, en s'efforçant de ne pas remarquer l'amertume qui débordait du pauvre cœur. Avant peu, les miennes déteindront sur les vôtres, voulez-vous parler ?

Elle sentit une étreinte de doigts qui colora légèrement son visage, pendant que Roger murmurait :

— J'avais pressenti !... oui, un grand et noble cœur... une âme sublime !... J'ai peur ! Pourvu que vous reveniez !

— Je ne sais pas ce qui m'en empêcherait.

Il la contempla.

Lui, ce jeune homme de vingt-six ans, cet enfant aux membres fluets, aux traits féminins, aux joues pâles, était un homme de volonté très mûre qui connaissait la vie, la vraie vie avec ses dessous compliqués, ses énigmes douloureuses, ses navrantes tristesses, ses méfiances.

Il craignait tout.

Ne suffisait-il pas d'un mot, d'un rien, d'une volonté exprimée, pour qu'elle n'y revint pas dans l'atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs ?

Ne suffisait-il pas d'une arrière-pensée du mari ?...

... de la paix familiale à entretenir ?
Il répéta comme un écho ?

— J'y compte. Vous reviendrez.

Résolument, loin de pressentir la plus légère anicroche elle répondit :

— Je reviendrai, je vous le promets. Ce soir, cela me sera très difficile. Mais demain, je serai là.

... Maintenant, ajouta-t-elle, vous savez que je ne m'appartiens pas.

— Je sais.

— Dans l'existence d'une femme, dans celle d'une maman de deux bébés, des imprévus dont on ne peut se défendre peuvent surgir. Donc, s'il m'était absolument impossible de revenir demain comptez sur moi après-demain.

— Dans ce cas, je vous promets de remplir les prescriptions du docteur jusque-là.

— Allons, vous voilà déjà un peu plus raisonnable.

En causant, elle avait inspecté la chambre.

De tous côtés, pendus aux murs, des tableaux de toutes dimensions ; presque tous des paysages, des sous bois.

Sur un chevalet : un cadre recouvert d'une toile.

Était-ce le pastel en question ?

Elle n'osa pas interroger.

Elle n'osa même pas — c'eût été cependant facile — faire un léger mouvement, sous un prétexte futile, sans prétexte même, et soulever, la toile...

Chez un peintre, tout n'est-il pas sujet d'admiration ?

Du reste, Mme Barbillon était de retour.

Elle soufflait comme un phoque, l'excelente femme.

— Je n'ai pas perdu une minute : je vous l'assure, ma bonne dame. Il est midi : J'ai pensé qu'on vous attendait chez vous.

— Je vais en effet partir. Je compte sur vous, madame, pour soigner M. Roger. Je compte sur le malade pour se laisser dor-

loter, puisqu'on ne lui demande que cela.

Il sourit.

— Allons au revoir.

— Au revoir, madame, et... à bientôt.

Il souleva sa tête du traversin pour la regarder s'éloigner, pour ne perdre aucun de ses mouvements, pour vivre d'elle jusqu'à son retour.

Dans l'entrebâillement de la porte, elle se retourna encore, sourit et dit :

— Je serai très sévère... J'exigerai que tout ce que j'ai demandé soit accompli.

Les yeux pleins d'attendrissement, d'affection, aussi fixés sur elle comme sur le phare qu'entrevoit le marin qui se débat dans les flots, il murmura :

— Vous en aurez le droit... mais je serai obéissant. Il n'y a pas un mot, pas une parole que je n'oublierai moi non plus.

Dehors, Mme d'Anicet retrouva le cocher qui commençait à se demander si la belle dame ne lui avait pas faussé la politesse.

En un quart d'heure, Malcie arriva rue d'Agnesseau.

III

ÉTINCELLE SOUS LA CENDRE

Lorsque le capitaine Jean s'était trouvé rue de Rennes — angle de la rue du Four — il avait été surpris d'apercevoir sa femme sur le trottoir d'en face.

D'habitude, celle-ci, chaque matin, parlait de ses courses.

Lorsqu'elles concordaient avec celles de son mari, ils faisaient chemin commun.

Ce jour-là, Malcie n'avait rien dit.

Sans le trouble qui, pendant la lecture des lettres avait envahi la jeune femme, Jean n'aurait eu aucun frisson de doute, aucune arrière-pensée.

Mais cet émoi, cette lutte d'une minute pour prendre une décision, le geste résolu, tout cela l'avait aiguillonné.

Le rouge de la jalousie le congestionna.

Quelle était donc cette prose qui lui oc-

casionnait tant d'émotions? Cette prose lue sur un trottoir devant un bureau?... Une lettre retirée à la poste?

Une lettre retirée à la poste?

Le flot pourpre s'accentua encore, rivalisant avec l'uniforme.

Il se toucha le front.

Non, cela n'était pas possible.

Il divaguait.

L'étrangeté, l'imprévu, attira encore sa pensée.

Une exclamation sur ses lèvres ne put sortir sous la contraction des nerfs.

Il fit un pas pour rejoindre sa femme.

Un encombrement ralentit sa marche.

Il suffit, cet encombrement pour donner le temps à Malcie de se jeter dans le fiacre qui, entre eux, mettait la distance.

Il suffit, pour éviter les paroles acerbes, le scandale, la discussion que rien n'efface.

Le capitaine Jean retrouva un peu de calme. Au lieu de regretter ce qu'il aurait pu appeler une malchance, il se dit qu'au contraire, le hasard le servait.

Mais le dard qui l'avait atteint, en plein bonheur, dans la lune de miel, qui, depuis cinq ans, n'avait pas eu encore une ombre, était entré trop profondément pour que le mal se cicatrisât facilement.

Sur le coup, dans une minute folle, il avait vu rouge.

Mais, habituellement prudent, réfléchit, ne s'emballant pas, la nature reprit le dessus et son plan fut bientôt tiré.

Il pouvait se tromper.

Il le souhaitait même.

Il observerait... et sa surveillance serait telle qu'il défiait d'avance, l'intrigue la mieux ourdie de lui échapper.

Il abandonna sa course de l'École militaire, fit volte-face et revint du côté de l'eau par la rue des Saint-Pères.

Il réfléchissait.

Toutes les suppositions lui vinrent.

Dans une rage folle, dans un sentiment jaloux qui soulevait tout son être, il crispait les poings et, les yeux à fleur de tête, sans se soucier des passants, il répéta par deux fois :

— Je serai terrible!... oui terrible!

On le regarda.

Il n'y prit pas garde.

Il étouffait: il prit son képi à la main.

La marche ne le calma pas.

Plus il y pensait, plus il s'exaltait.

Etait-ce vraiment possible?... Oui, possible?...

Il s'arrêta net place de la Concorde, et là, sous le choc d'une des multiples pensées qui le bouleversaient il se dit:

— Voyons, si c'est vrai, eh bien, oui, si



“Soyez bénie...”

c'était vrai, serais-je donc réellement moins fort qu'elle?

... Elle aurait un amant et saurait jouer, calme, sereine, ce jeu ignoble?

... Elle aurait des rendez-vous et en sortirait pour reprendre, tranquille et souriante, sa place dans la famille?...

... Et moi, je n'aurais pas la confiance de quelques jours d'espionnage?... de quelques jours d'une surveillance active?...

... Allons donc!...

... Les d'Anicet n'ont jamais capitulé.

... Ils ont toujours vaincu.

... Et moi, Jean, le capitaine Jean, je serais moins habile qu'une femme!

Le sourire qui erra sous la moustache noire comme du jais, sourire qu'accompagna un signe de tête impératif, indiqua une fermeté de résolution que rien ne ferait fléchir.

Près d'arriver, il ralentit son pas, s'efforça de reprendre une allure calme, une physionomie tranquille.

A aucun prix, il ne fallait pas, chez lui, qu'on surprit la souffrance endurée, la guerre sourdement ouverte.

Il essaya de se distraire avec les bibelots des devantures.

Il écouta, avec l'apparence d'un homme heureux, les boniments des camelots.

Il se procura des journaux.

Il acheta des fleurs que lui offrit, près de l'Elysée, une marchande au panier, de telle sorte que, lorsqu'il arriva rue d'Aguesseau, aucune trace de la lutte n'existait.

C'était un homme en pleine possession de soi, un homme résolu à observer habilement, patiemment, afin d'aller ensuite plus sûrement à l'attaque.

Le dîner réunit à la table de famille toute la maison, c'est-à-dire le jeune ménage d'Anicet, puis M. et Mme d'Hallon, père et mère de la jeune femme.

Les premiers habitaient le second étage de l'hôtel, tandis que les parents avaient pris le premier.

C'était l'unique changement que le mariage de leur fille unique avait amené dans la vie commune.

Les repas de midi et du soir se prenaient toujours chez les parents à la satisfaction de tous.

La conversation ne chôma pas.

De temps en temps, Jean jetait un regard furtif à Malcie.

Aucune gêne.

Aucun de ces malaises que subit la femme qui n'est pas complètement pervertie en face de celui qu'elle trompe.

Des sourires bons, tendres, affectueux.

Des câlineries même.

Aucun indice de rêveries.

Encore moins de ces irritations qu'occasionne la présence d'un autre que l'aimé.

Mais Jean était poursuivi par l'obsession qui le tyrannisait.

Il ne désarma pas.

— De quel côté as-tu dirigé tes pas, ce matin, chère amié? demanda-t-il avec calme, comme une question non préméditée.

Elle évita de le regarder, eut une légère hésitation et répondit:

— Je suis allée du côté du Bon Marché.

— A pied?

— Mon Dieu, oui. Il fait une journée superbe.

— Au Bon Marché? D'ici, si j'allais au Bon Marché, le plus court serait de me rendre aux quais et de prendre la rue du Bac.

... Est-ce cela?

Ce n'était pas du tout l'itinéraire suivi par Malcié. Elle se troubla, mais répondit néanmoins:

— Oui.

— C'est loin, reprit-il très posément. Tu aurais pu prendre une voiture ou l'omnibus.

— A quoi bon, puisque j'avais le temps?

— De jolie emplettes?... interrogea-t-il encore.

— Aucune. J'ai vu beaucoup de choses, mais je n'ai rien choisi. Ce n'est pas toujours facile.

Leurs yeux se rencontrèrent.

Malcié crut voir dans son regard à lui, autre chose que la bonté, quelque chose qu'elle voulut retrouver, pour s'assurer: cela n'existait déjà plus.

Elle se troubla.

Dans un éclair de pensée, elle refit sa course du matin, revit Roger, entendit ses paroles, se rappela les siennes.

Pourquoi mentait-elle?

Pourquoi cachait-elle cette démarche?

Il lui aurait été si simple de dire qu'un hasard l'avait mise au courant de l'évène-

ment dramatique du chemin de fer et qu'elle avait couru chez le blessé dont les journaux avaient parlé.

Jean eût trouvé cela naturel, puisque Malcié consacrait deux matinées par semaine à visiter les malheureux.

Et Jean aurait peut-être arrêté là son inquisition.

Pourquoi ne le fit-elle pas?

Parce qu'elle ne connaissait pas ce "roman" promis et elle craignait de près ou de loin. Jean y entrât pour quelque chose.

Avant de parler, elle voulait savoir.

Hélas! serait-elle la plus forte!... la plus habile!...

Aurait-elle l'astuce nécessaire pour se dissimuler longtemps?...

Ne se perdrait-elle pas elle-même?

— Pourquoi me demandes-tu cela, Jean?

— Quoi donc? si tu as fait des emplettes.

— Cela d'abord.

— Mais... pour rien... pour juger de ton bon goût.

Elle sourit, le regarda encore.

— Les messieurs n'aiment pas beaucoup les stations des dames dans les grands magasins.

— Ma chère amie, tu sais bien que là-dessus, je n'ai jamais contrecarré tes projets et que tu fais ce que tu veux.

— C'est vrai.

— Et toi, qu'as-tu fais?

— Moi? fit-il bonnement. L'explication sera vite donnée. Je suis parti d'ici pour Saint-Germain-des-Prés.

Elle redressa la tête.

Le mouvement n'échappa pas au capitaine qui continua, affectant de regarder son assiette.

— Là, j'ai monté une partie de la rue de Rennes avec l'intention de me rendre chez le commandant Brisquet. Tout à coup, je me suis rappelé qu'il avait pour ce matin un rendez-vous. Alors, cahin-caha, je suis revenu tout doucement ici,

comme un brave bourgeois content de vivre.

Malcie but un verre d'eau.

— Un moment même, continua l'officier toujours souriant, j'avais cru t'apercevoir d'un trottoir à un autre... Il m'avait semblé voir dans ta coiffure un petit toquet. Mais, tu sais, ça été une lueur... un tulle, une fleur qui passe... Je me suis certainement trompé.

Elle éprouva une gêne, mais la chance voulait qu'aucune rougeur ne la trahit.

Elle assura sa voix.

— Tu as pu me voir dans la rue de Rennes... dans le commencement de la rue de Rennes... J'y suis passée... Un de ces jours, j'avais vu du côté de la rue d'Assis des dentelles que je n'ai jamais pu retrouver.

Jean ne protesta pas, mais le rictus des lèvres ne lui avait pas échappé.

M. et Mme d'Hallon se mêlèrent à la conversation qui, en devenant générale, toucha à la banalité.

M. d'Hallon était ce qu'il est convenu d'appeler un brave homme.

Il avait aimé sa femme. Il adorait sa fille, raffolait de ses petits enfants et ne savait comment remercier son gendre du bonheur qu'il donnait à Malcie.

Mme Angèle d'Hallon ne ressemblait guère à son mari.

L'entente, dans le ménage, était sans doute, venue des concessions que Maxime avait faites.

C'était une femme impénétrable, un marbre, une créature impassible à qui jamais une parole irréfléchie n'avait échappée.

Et cela aussi bien à vingt ans qu'aujourd'hui à quarante-cinq ans sonnés.

Dans un salon, elle trônait par sa prestance, ses manières de grande dame, ses mots aimables, et, faut-il le dire, par l'eau bénite de cour dont elle savait asperger tous ceux qui passaient grands et petits, riches et humbles.

Active, elle sortait beaucoup, plaçant par-dessus tout ses devoirs mondains.

D'élan généreux, tendre, bon, on ne lui en connaissait pas. Tout paraissait chez elle, voulu, réfléchi.

Personne n'attendait de sa part de chaudes démonstrations. C'était autre chose qui paraissait incompatible à sa nature.

Elle avait dominé son mari qui s'était laissé faire, elle avait mené sa fille par le petit doigt jusqu'au jour de son mariage précipité par elle.

— "Il est bon, disait-elle, de marier jeunes ses enfants. Ils ont le temps de voir grandir les leurs".

Les cérémonies accomplies, elle avait eu le tact d'abandonner les rênes de son autoritarisme.

La paix régnait dans les deux maisons.

On se voyait aux heures des repas et on se séparait ensuite.

Jamais aucun sujet de discussion.

Ce jour-là le service s'activait.

— Et ce soir, que faisons-nous? demanda Jean.

— Je sors avec les enfants, je rentre ensuite répondit Malcie.

— C'est tout?

— Mais, oui, et toi?

— Moi, je ne sais pas, je vais voir. Et vous papa?

— Je suis comme vous, Jean, je ne sais pas. Je vais d'abord fumer un cigare, puis si je trouve quelque nouvelle exposition dans les journaux, je prends ma canne et je m'y rends.

Ils se levèrent.

Le jeune ménage remonta chez lui.

La petite Colette, donnant la main à son père, faisait de grands efforts pour poser son petit pied sur le tapis des marches en même temps que son papa.

Il était fou de sa fille, Jean d'Anicet.

Malcie montait devant eux.

Jean la contemplait l'esprit flottant, inquiet.

Pouvait-on rester insensible devant une femme pareille.

Comme elle était belle!...

Comme il était fier que cette adorable créature soit la sienne!

Son cou aux lignes pures, son buste souple, ses bras ronds, potelés, firent courir un frisson de désir et de jalousie dans ses veines.

Oui, il y avait de tout cela dans ce soulèvement de lui-même.

Il la regarda entrer, fermer la porte, il recueillit le sourire enivrant de ses lèvres pourpres, et dès qu'ils furent dans le nid calfeutré, il ouvrit ses bras et l'attira si violemment contre lui que Malcie laissa échapper un petit cri.

Moins troublée, elle eut certainement senti battre le cœur de Jean sous l'uniforme.

— Dis donc, mère, est-ce que j'aurai un mari moi aussi, demanda la fillette.

— Certainement, mignonne.

— Un petit mari gentil comme papa?

— Oui, ma chérie.

Malcie emmena sa fille dans le cabinet de toilette pour redresser le ruban bleu posé tout drôlement dans les cheveux de soie blonde.

Jean rentra dans son cabinet. Machinalement, ses yeux tombèrent sur le panneau de la cheminée décorée d'une panoplie. Des épées, des yatagans, des revolvers, en tout une dizaine.

Sa pensée travaillait toujours.

Il eut un geste du côté des armes.

— Une preuve! une seule preuve!... Le nom du manant, et ça ne fera pas un pli! Je n'ai pas pris des leçons d'armes pendant cinq ans pour aller tuer des loriots dans le bois de Meudon!... Au Bon Marché!... Elle n'y a pas mis les pieds, au Bon Marché!... J'en mettrais la main au feu.

Longtemps il resta plongé dans ses réflexions. Tantôt il marchait de long en large d'un pas nerveux.

Tantôt assis devant sa haine, la tête dans ses mains, il cherchait à trouver des indices, des expressions, de ces choses qui reviennent à la mémoire dans les heures

tragiques et qu'on est stupéfait de ne pas avoir remarquées plus tôt.

Malgré lui, il arrivait toujours à la même conclusion.

— Il y a quelque chose.

Et ce quelque chose, il voulait le découvrir avant même que rien n'ait éclaté.

Lui, la risée du régiment?

Ah! non!

Une demi-heure plus tard, il sonna.

Son valet de chambre arriva.

C'était un Breton qui avait vu grandir Jean. Celui-ci l'avait pris à son service au moment de son mariage.

D'un dévouement de chien, il se serait fait hâcher plutôt que de désobliger son maître.

A l'office, on se tenait devant lui sur une certaine réserve.

On trouvait quelquefois sa présence gênante.

L'honnête serviteur avait l'air de ne pas comprendre.

— Flubert?

— Monsieur.

— Où est madame?

— Dans sa chambre avec Mlle Colette.

La nounou vient de monter. On fait la toilette du petit monsieur et de la petite demoiselle.

— Ecoute-moi.

Le vieux domestique regarda son maître. Il lui trouvait un air étrange, les traits étirés, un regard fixe qui n'étaient ni l'air ni le regard habituels du capitaine.

— Quand le courrier arrive, où porte-t-on la correspondance. Ici ou en bas.

— La plupart du temps, c'est moi qui la prend à la loge. Je dépose au premier les lettres du premier et je porte ici les lettres d'ici. C'est-il qu'il en manquerait une à monsieur?

— Non. Es-tu sûr de la concierge?

— Oui, monsieur. C'est une brave femme. Elle n'est pas capable d'un détournement. Pourquoi donc que monsieur le capitaine me fait ces questions?

Jean se toucha le front.

Ses yeux étincelaient.

— Je le sais bien pourquoi!... Je me demande si je deviens fou!... J'ai toutes les idées dans le cerveau et je ne sais à laquelle m'arrêter... Fulbert, je compte sur toi. Je parle avec toi comme je ne le ferais pas avec un ami. Tu m'as élevé, tu as connu toutes mes joies, tu dois savoir toutes mes peines.

Le Breton fit un pas dans la direction de son maître. Bouleversé, il interrogea :

— Mais, alors, quoi donc qu'il y a ?

Les yeux de l'officier se fixaient.

— Il y a... Ah! ça ne peut pas sortir de là, tellement ça me révolte...

... Après tout, je ne t'ai pas fait venir pour entendre des sornettes... Tu sauras... Je me demande, mon ami, si... ma femme...

Le regard des deux hommes se croisa.

Ils s'étaient compris.

— Tu as saisi, n'est-ce pas?... Si ma femme n'a pas un amant!...

Fulbert aurait reçu une décharge électrique qu'il n'eût pas été secoué davantage.

Il voulut parler; un son rauque sortit de sa gorge.

Il se remit pourtant.

— Oh! ça, non!... non!... faut pas que M. Jean se mette ça dans la tête!

— Fulbert, je l'ai vue ce matin devant un bureau de poste lire une lettre. J'ai été mordu au cœur. Je veux détruire l'incendie avant qu'il éclate. Je veux le tuer, lui. Quant à elle...

Il s'arrêta.

... Quant à elle... je verrai!... La vengeance sera digne de son infamie!...

Fulbert était un peu remis.

— Bien, M. Jean, à dire vrai, moi, j'y crois pas. Ecoutez, quand le soir vous n'êtes pas rentré à l'heure que vous retardez seulement de quelques minutes, ce qui peut arriver à tout le monde, pas? v'là qu'il lui passe des blancheurs sur la peau que ça en fait pitié!... Si on sonne, madame saute

comme un ressort sur son fauteuil et elle dit à la petite demoiselle :

— "Voilà papa, chérie". Immédiatement, les roses lui reviennent sur les joues.

... Mâtin! ça veut tout de même dire quelque chose, ça, ou en amour, je n'y connais rien.

... Maintenant, je vais vous lire une remarque que je me suis faite à part moi, souvent. Paris c'est Paris, pas? A moins de suivre un homme ou une femme toute la journée, on ne peut pas savoir où qu'ils passent leur temps. Le mieux, c'est d'y aller de confiance, à moins de se mettre le sang à la torture comme je vois que vous faites.

... M. Jean, faut pas en avoir de ces idées là.

— Tu en parles à ton aise, toi!

— Pas tant que ça! Je vous assure que c'est plus d'une fois que je me suis fait des réflexions... Quant à madame, y a pas une plus belle femme.

... Vous êtes de mon avis, hein? Et ma foi, c'est impossible, quand elle passe sur un trottoir, que les hommes ne la reluquent pas un peu!...

... C'est plus fort qu'on ne veut des fois qu'il y a!...

... Elle y répondre!... Pas de risque!

... Ecoutez, monsieur Jean, faut pas être trop exigeant surtout dans ce coquin de Paris. Tenez, moi, je suis jaloux, je me connais. Chacun a ses défauts. Ben, on m'aurait coupé en deux que je ne me serais pas marié avec une Parisienne. Je me serais imaginé des histoires. Et ça m'aurait tourné, fichtre, comme ça vous tourne. Ces mâtines! Lorsqu'elles passent à côté de vous, que ce soit une gente petite ouvrière ou une dame de la haute, c'est la même chose. Elles vous ont des manières, elles vous frôlent de leur coude qu'on dirait toujours... Vous comprenez, n'est-ce pas? Plusieurs fois je me suis retourné. Dame! on n'est pas en bois!

... Ben, non, rien! Elles étaient déjà loin.

... "Cré nom, que je me disais, c'est rien que bon pour te faire damner".

— Ton raisonnement a du bon. N'empêche que lorsque cela touche de près on ne raisonne pas facilement. Enfin, tu es sûr des lettres?

— Oh! bien sûr.

— A partir d'aujourd'hui, tu ne les remettras qu'à moi, entends-tu. En sortant, je vais dire à la loge que toute la correspondance devra t'être remise.

... Maintenant, j'aurais peut-être un service plus délicat à te demander. J'ai besoin d'y réfléchir un jour ou deux. Cela va dépendre des événements. Je t'avertis que je les précipiterai, car je ne veux pas, non, je ne veux pas vivre de cette fièvre, je deviendrais fou.

... J'ai mon ordonnance. Mais c'est une moule incapable de faire un pas habilement.

... C'est sur toi que je compte.

— Je suis dévoué à monsieur corps et âme, nuit et jour.

— Je le sais, mon brave Fulbert. La confiance que je te fais prouve que je sais le reconnaître.

— Monsieur Jean fera bien de ne rien laisser voir à madame, monsieur lui ferait du mal et de ces maladies je crois qu'on n'en guérit pas facilement.

— Je serai fort... Je suis très fort quand je veux. Je l'ai été au déjeuner, je t'en réponds.

— Le fait est que je n'aurais jamais cru que monsieur avait ce tourment-là.

Comme tous les jours, Malcie sortit avec ses enfants.

Jean la laissa partir.

Il descendit quelques minutes après elle et s'arrêta chez la concierge.

— Madame, dit-il, d'un ton bref, je désire que toutes les lettres de ma maison soient remises à Fulbert, mon valet de chambre, qui me les donnera à moi-même. Quand je dis toutes, je ne fais pas d'exception. Un manquement à cet ordre serait

votre congé. Vous voudrez bien ne pas oublier ma recommandation.

Le ton était significatif.

Mme Mulet se contenta de répondre affirmativement.

En songeant aux deux lettres arrivées quelques jours auparavant, elle se dit :

Est-ce qu'il y aurait grabuge dans le ménage du capitaine?...

Comme la place était bonne, les étrennes généreuses, la besogne de peu d'importance, Mme Mulet prit la résolution de remplir à la lettre l'ordre du maître.

Si la nuit porte quelquefois conseil, elle ne calma pas Jean d'Anicet.

Il réfléchit et la réflexion lui suggéra que si Malcie avait des rendez-vous, ce devait être le matin.

Dès sa toilette achevée, il appela le Breton.

— Ecoute-moi et, surtout, comprends-moi bien... Si Mme d'Anicet sort, ce matin, tu la suivras.

— Monsieur...

— Pas d'objection. Tu la suivras en fiacre, même si elle va à pied.

... Tu diras au cocher : "Suivez cette dame... A l'heure... Bon pourboire".

... Tu paieras sans chipoter. Je veux que tu puisses me donner le numéro de chaque maison où elle sera allée...

... Ne t'inquiète pas de ton service. L'après-midi sera là. Compris, n'est-ce pas?

... C'est une besogne malpropre que je te fais accomplir. Je ne veux pas mettre un tiers dans une affaire de ce genre. Suis-la depuis sa sortie jusqu'à son retour. Est-ce compris?

Fulbert baissait la tête.

— Je sais que, pour toi, ce n'est pas très agréable. Tu fais ce que je te commande. Tu n'as à t'occuper de rien autre. Si cela te répugne, dis-le. Je me rends à l'instant dans une de ces agences où, en payant largement, je trouverai dix limiers pour exécuter ce que je désire.

— Oh! monsieur Jean, ne mettez pas le public là-dedans. Croyez-moi.

- Alors, tu agis?
 — C'est embêtant tout de même.
 — Oui ou non?
 — Puisque vous l'exigez, faut tout de même que je m'exécute... J'aimerais mieux. Jean fit un pas.
 — Encore une fois, accomplis-tu ma volonté?
 — Est-ce que ça presse tant que ça
 — Il faut commencer ce matin même.
 — Dame, puisque vous l'exigez, je suis obligé de me soumettre...



— Dis-donc, mère, est-ce que j'aurai un mari, moi aussi? »

IV. — LE RÉCIT

Une heure plus tard, Malcie en toilette du matin, quittait l'hôtel à pied. Dans la rue du faubourg Saint-Honoré elle arrêta le premier fiacre qui passa.

Elle se pencha, donna son adresse et se blottit dans la voiture.

Fulbert était à quelques pas.

— Une course en sapin, se dit-il, c'est loin.

A son tour, et, dès qu'il avait vu stopper le premier véhicule, il en avait retenu un pour lui.

L'hésitation n'était pas possible.

L'ordre avait été formel.

— Dites donc, mon ami, vous voyez, n'est-ce pas, cette dame qui donne des ordres à un de vos copains.

— La dame en noir?

— Oui, avec un amour de chapeau tout en lilas et en roses.

— Je vois.

Fulbert se courba.

L'automédon l'imita.

La valet de chambre du capitaine posa une main en paravent, et, à voix basse :

— Vous allez la suivre. Que cela dure une heure, deux heures, trois heures, peu importe. Tant qu'elle roulera, nous roulerons. Lorsqu'elle s'arrêtera, vous vous arrêterez... à une petite distance... pour qu'elle s'aperçoive de rien... Moi, je ne sortirai pas de la voiture. Compris hein?

— Entendu.

— A l'heure et bon pourboire. Ayez bon oeil.

— Soyez sûr. Du reste, je connais le collègue. C'en est un de l'Urbaine: 13.013.

— Vous dites?

— Numéro 13.013.

— Ah! là! là! C'est un numéro de malheur! Ous'qu'elle a été se fourrer, la pauvre petite dame?

— Montez vite. Elle file mazette!

L'explication était suffisante.

D'un coup d'oeil, le cocher s'était rendu compte du monde auquel appartenait Malcie, tandis que la tête de Fulbert, ses favoris rasés de frais indiquaient ses fonctions de valet dans une bonne maison.

— Ben, se dit-il, la petite dame n'a pas l'air de se douter du coup du temps. Veine! v'là une matinée d'assurée. Le gousset doit être garni. On est toujours riche quand on fait, pour soi, ou pour le compte

des autres, des promenades de cette sorte...
Hue, Rosette!...

Lorsque le premier fiacre s'arrêta dans la rue Notre-Dame-des-Champs, le second stoppa deux numéros plus bas, assez près pour que le second cocher entendit :

— Vous m'attendrez?

— Oui, madame!

Malcie disparut dans le couloir.

Dès que la concierge l'aperçut, elle sortit de sa loge.

— Ah! madame, il va mieux, M. Roger. C'est votre visite qui lui a fait du bien. Je crois que je ne l'avais jamais vu aussi souriant. Il souffre toujours le pauvre jeune homme, mais il me semble qu'il est content, qu'il a un poids de moins sur le coeur. Hier, il ne me croyait pas si près, bien sûr, il était tourné contre le mur. Il a dit comme s'il s'adressait à quelqu'un : "Maintenant, je supporterai beaucoup. Je puis tout supporter".

— Tant mieux, répondit Mme d'Anicet. Puis-je monter?

— Certainement. Très heureux qu'il sera.

— S'est-il restauré de façon à recouvrer des forces.

— Peu à la fois, mais souvent. L'appétit viendra petit à petit.

Malcie prit l'escalier, monta lentement, s'annonça.

— Entrez.

C'était un rayon de soleil, que l'arrivée de la jeune femme dans le modeste atelier. C'était le souriré, l'apaisement des tempêtes, la joie.

Il lui tendit la main.

— Eh bien, mon ami, comment allez-vous? Vous voyez que je n'ai pas oublié ma promesse. Je l'exécute même plus vite que je ne pensais. Comment cela va-t-il?

— Mieux, madame, je vous remercie beaucoup.

— Avez-vous reposé?

— Un peu! Davantage que je ne pensais, moi aussi.

— Le docteur est-il revenu? Qu'a-t-il dit?

— Que la fièvre tombait, que le calme et le repos triompheraient de tout.

— Il faudra l'envoyer chercher aujourd'hui.

— Inutile, puisque je me sens mieux.

— Un mieux ne suffit pas. Il faut que vous guérissiez.

Il sourit divinement.

— La guérison ne peut pas venir tout d'un coup. Il faut lui donner le temps. J'ai le pressentiment que je guérirai. Moi aussi, maintenant, je voudrais guérir, après avoir souhaité tant de fois la mort.

— La mort? à votre âge... voulez-vous vous taire!

— A mon âge. Personne n'a souffert ce que j'ai enduré, moi. Personne n'a connu mes luttes.

— Allons, je ne veux pas que vous pensiez à de tristes choses. Entendez-vous. L'imagination fait son oeuvre sur la santé sans qu'on s'en doute.

D'une voix de tête, Roger murmura :

— L'imagination, oui, un peu. C'est le coeur surtout! Etes-vous très pressée?

— Pas précisément.

— Voulez-vous vous asseoir?

Elle approcha du lit en fer la chaise en bois blanc comme la table de travail.

Le blessé murmura :

— Je me demande si je ne rêve pas, si c'est bien vrai que quelqu'un s'occupe de moi. Même devant la réalité, je m'interroge. J'y suis si peu habitué.

— Cependant, il n'est guère facile de douter.

Il la voyait devant lui, il entendait le murmure de sa voix, il répétait les reconfortables paroles et encore, il se demandait si cela était.

Tous deux se regardaient en souriant, comme s'ils s'étaient toujours connus.

— Ecoutez, dit-il, en se retournant un peu brusquement, il ne faut pas perdre notre temps. Il est trop précieux.

... Pour ce qui est de moi, j'éprouve un

grand désir de parler. Quant à vous, madame, il doit vous tarder de connaître l'explication que je vous dois. Ce que je vous ai écrit était bizarre : j'étais dans un tel état d'esprit?...

... Si mes projets ont été brutaux, pardonnez-les-moi.

... Si vous saviez combien j'ai lutté, tout ce que j'ai souffert avant de vous les adresser.

Malcie l'interrompit.

— Avant tout, dit-elle, voulez-vous me dire comment vous m'avez connue. D'après votre lettre, il y a longtemps que vous me connaissez...

Lentement, les paupières du peintre se rapprochèrent.

Un mot, un seul mot, la réponse à cette question qu'elle lui posait, le roman était connu et toutes les explications se trouvaient données.

Il hésita.

Sa volonté et son coeur luttèrent.

Eh bien, non, puisqu'il s'était promis de le lui faire connaître le roman, il le ferait, mais avec de grandes précautions, avec d'innombrables ménagements.

La faire souffrir?

Oh! non!

Faire tomber les mots avec brutalité sur ce coeur bon, généreux, compatissant?

Encore moins.

Ce serait assez de ce qu'il ne pourrait éviter.

Avec un sourire forcé, il répondit :

— Je répondrai à cela comme à tout ce que vous voudrez bien me demander. Promettez, toutefois, que cette question arrive en dernier.

— En dernier?

— Oui.

Malcie se renversa sur sa chaise.

— Dans ce cas, dit-elle gentiment, puisque je ne dois pas intervertir l'ordre des choses, je ne demanderai rien. Parlez. Cependant que le récit ne soit pas trop triste. Il ne faut plus de tristesse dans l'atelier.

Son regard courait sur les jolis paysages, sur les canards qui s'ébrouaient dans l'air, sur les amoureux qui, sur les bottes de foin, se contaient fleurette... et elle cherchait la toile que, la veille, elle avait aperçue, voilée sur le chevalet.

Toile et cadre avaient disparu.

Sur la tablette reposait une marine d'après nature.

— Je ne puis affirmer que ce sera très gai, répondit Roger. Cela ne peut pas l'être. Mais d'avance, et quoique je dise, vous pouvez être sûre que le récit me soulagera. Déjà les plus grands points noirs sont atténués.

— Alors, j'écoute.

Il détourna les yeux.

Il avait cru la chose facile. Au moment de commencer, toutes les difficultés s'amoncelaient.

Pourtant, il ne pouvait pas abuser de la patience de la jeune femme.

D'un autre côté, plus tôt, il aurait fini, plus vite, il serait soulagé.

Il commença :

— J'ai eu une enfance assez calme.

“Je suis né d'un amour illégitime.

“Partout, ma situation dans la société est celle d'une épave, celle de ces pauvres êtres auxquels personne, ou à peu près, ne s'intéresse.

“J'ai été élevé dans les environs de Paris par une brave femme qui s'était attachée à moi, et avec qui j'ai vécu jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

“Elle est morte en me laissant toute sa fortune; quinze cents francs, plus une lettre ou plutôt une sorte de testament que lui avait confié mon père pour qu'elle me le remit lorsque j'aurais l'âge d'homme.

“De cela, elle ne m'avait pas dit un mot.

“J'ai trouvé le papier précieux épinglé aux trois obligations qu'elle me destinait.

— Votre père vit-il?

— Il est mort.

— Et votre mère, interrogea Malcie captive?

— Elle vit.

— La voyez-vous ?

— De loin... répondit-il amèrement.

— Vous ne lui parlez pas ?

Il s'arrêta sur le point de prononcer une phrase blessante.

Simplement, il dit.

— Non.

Et continua :

« Tant que je n'ai rien su, j'ai vécu comme l'oiseau sur la branche, privé des douleurs de la vie de famille, mais n'en souffrant pas, puisque la brave femme qui m'a élevé m'avait dit qu'elle était ma tante et que je n'avais qu'elle au monde.

« Cela a tout changé lorsque le papier révélateur m'a tout appris.

« Je suis devenu irascible, méfiant.

« J'ai pris la société en horreur.

— Vous exagérez... Vous vous calomniez.

— Pas le moins du monde. Lorsque je pensais que j'aurais pu être heureux, que j'aurais pu avoir ma voie comme d'autres... un avenir... ou, tout au moins, être à l'abri du besoin, je me révoltais.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de voir votre mère ? Sait-elle que vous viviez ?

— Je suis très fier, répondit Roger. Elle m'avait renié, abandonné, pourquoi aurais-je cherché un rapprochement ?

... Une femme qui renie son enfant, voyons est-ce une femme ?

... Est-ce une mère ?

... Prononcez.

Malcie se tut.

Son avis était celui du jeune homme.

A quoi bon le surexciter davantage ?

Il reprit :

— La voir pour faire du sentiment ?... une mise en scène ?

... Je vis par le coeur. Elle n'en a pas. Nous ne nous serions pas compris.

Il s'arrêta une minute et continua :

— Avec les quinze cents francs de ma bonne Adrienne, j'ai vécu pendant quelque temps, puis, je me suis mis à travailler.

... J'avais des dispositions pour la peinture,

... Je suis allé au Louvre, j'ai étudié les maîtres.

... Ça été dur.

... Le tout n'est pas de barbouiller une toile, c'est ensuite de la caser.

... Qu'importe d'avoir reproduit un joli coin, si personne n'en veut.

... J'ai vécu d'atroces jours.

Il porta la main à son front.

— Est-ce que je ne vous ennue pas.

— Non. Seulement, vous êtes très impressionnable et ces souvenirs vous bouleversent.

— C'est vrai, mais aussi quand j'aurai fini !...

Il poursuivit :

— Je me suis promis de ne pas être fatigant, je ne le serai pas.

... Tant que j'ai été seule j'ai tout enduré.

... Lorsque la volonté est tenace, on peut beaucoup.

... Malheureusement, je dis malheureusement — l'avenir se chargera d'appuyer ou de rétracter l'expression — depuis quelque temps, j'aime une jeune fille idéalement bonne, idéalement douce, idéalement pure, la soeur d'un ami, le seul à qui je puisse donner ce titre. A-t-il découvert mon amour ? Je ne le sais pas. En tout cas, toutes les effusions de mon coeur se sont concentrées sur l'adorable jeune fille que j'aime follement.

... Je ne lui ai jamais avoué mes sentiments.

... Elle les a devinés.

... L'amour que j'éprouve, elle l'éprouve aussi.

Il s'arrêta.

Malcie ne rompit pas le silence.

Il était si franc, si loyal, dans son récit, ce pauvre isolé, qu'une immense compassion dilatait le coeur de la jeune femme.

Si elle pouvait aplanir ses chagrins, elle s'y emploierait de toutes ses forces.

Elle se le promettait.

Il continua.

— Je vous ai dit que tant que j'ai été seul, j'ai tout enduré.

«Aujourd'hui que ma vie se dédouble, qu'un coeur semble comprendre le mien, je suis moins résigné.

Son ton devenait cassant.

— Je m'oublie... C'est plus fort que ma volonté. Excusez-moi.

— Vous avez tort, mon ami, dit Malcie, de vous irriter. Raisonsons froidement, voulez-vous?

— J'essaierai.

— Vous dites que vous aimez.

— Oh! oui.

— Et l'on vous aime?

— Je le crois.

— A deux, on supporte plus facilement les épreuves. Si je comprends bien, vous songez, n'est-ce pas, à unir votre vie à l'idéal de vos rêves.

Il se redressa.

— Voilà, voilà justement où les difficultés surgissent, se dressent, barrent la route, me tuent.

... J'ai donné à comprendre à mon ami l'isolement de ma vie. Il ne sait rien de précis.

... Comment voulez-vous que moi, un garçon sans famille, je demande d'entrer dans une famille honnête?

... Je serais éconduit.

... Je subirais la faute des autres.

... J'ai tout approfondi. J'ai considéré toutes les situations... J'ai eu l'idée de partir, d'aller en Algérie. Je ne l'ai pas pu. Non, je ne peux pas. Elle est ma vie. Je l'aime!

... Après tout, je me demande pourquoi je condamnerais mon coeur à l'immolation? pourquoi je souffrirais mille tortures, celles de la faim, au besoin, lorsqu'il y a sur la terre une femme qui m'a donné le jour et à qui rien ne manque...

... Oui, j'ai agi par fierté, je n'ai rien voulu demander.

... Aujourd'hui, du moment qu'il ne s'a-

git plus de moi seul, je suis résolu à tout.

... Je ne veux pas qu'elle souffre, elle!... et je veux par mon amour, lui faire une vie de bonheur.

Avec bonté, Malcie essaya de le calmer.

— Ne blâmez pas sans savoir, mon ami. Qui vous dit que celle dont vous parlez amèrement n'est pas à plaindre?

— Tout.

— Qui vous dit qu'elle ne souffre pas?

... Quel âge avez-vous?

— Vingt-six ans.

Très doucement, comme si la question eût dû rouvrir une plaie, Malcie demanda :

— Est-ce qu'elle habite Paris, votre mère?

Roger la fixa.

L'oeil brûlant, les lèvres sèches la gorge contractée, il monosyllaba :

— Oui.

Elle hésita encore. Mais, lorsque celles qui sont foncièrement bonnes se dévouent est-ce qu'elles s'arrêtent à mi-chemin?

Ne regardent-elles pas le but, et droit au but, ne vont-elles pas?

Malcie balbutia :

— Voyons, c'est l'enfant qui doit plier devant la mère.

Il allait protester.

— Je vous en prie, oublions tout. Le passé n'est plus. Le présent seul existe, ne considérons que ce présent. Il peut préparer un avenir imprévu.

... Accepteriez-vous une intermédiaire entre elle et vous?

Son regard se fixa sur Malcie, sur sa chère et dévouée créature qui ne se doutait pas du Calvaire qu'elle se préparait.

— Un intermédiaire? Qui voudrait? Et puis ne serait-il pas préférable que j'agisse moi-même? A nous deux, l'un devant l'autre nous nous expliquerons.

— Quand les situations sont aussi délicates, lorsqu'elles sont aussi tendues, il vaut mieux confier sa cause à autrui.

... Voyons, votre mère ne peut pas vous renier.

— Elle ne le peut avec ce que m'a laissé mon père.

Malcie réfléchissait.

— Vous n'avez donc personne, absolument personne, pour vous seconder dans cette démarche délicate?

— Personne. Je vous ai dit que je ne possédais qu'un ami. Certes ce n'est pas lui que je chargerai de pareille corvée.

Après une minute de silence, la femme du capitaine Jean proposa :

— Eh bien, mais... est-ce que vous mettriez?

... Pensez-vous que j'aurais, dans la circonstance, assez de tact...

... Vous n'auriez qu'à me confier l'adresse...

... J'essaierais.

... Il faut bien se rendre utile.

... Entre femmes, certaines choses s'expliquent plus facilement. Il y a des cordes qu'on arrive toujours à faire vibrer.

... Je suis sûre, qu'au fond, elle serait heureuse.

... Elle peut être fière de vous.

... Vous avez un grand talent. Vous pouvez devenir célèbre.

... Qu'est-ce qui vous manque?

... Un rien, peut-être, une relation, un article dans la presse.

Elle parlait simplement, avec cœur.

Roger regardait avec extase cet ange de bonté qui voulait lui ouvrir le ciel, aplanir les difficultés de son chemin.

Une allégresse le détendait.

Sa joie passa dans son regard. Son visage s'empourpra.

Il lui tendit la main et mit dans l'étreinte toute la force nerveuse de sa fragilité physique.

Saisis d'une gêne, Malcie retira ses doigts. L'espoir de relever une créature malheureuse dissipa l'émotion passagère.

Avec un accent de profonde sincérité, elle dit :

— Paul, vous étiez sur le point d'accomplir des bêtises. Avec mon aide, nous allons essayer autre chose. Je vous promets

mon concours. Quant à vous, à partir d'aujourd'hui, vous aurez deux buts. Je ne parle pas de votre guérison qui n'est plus, je pense, qu'une affaire de jours. Vos deux buts seront la charmante jeune fille dont vous me parlez... et votre art...

... Il faut que vous deveniez célèbre.

... Tout me dit que vous le deviendrez.

L'abandonné avait trouvé sa voie.

Une main de femme, la lui montrait.

Il la suivrait.

Absorbés dans leurs pensées, ni l'un ni l'autre n'avaient entendu un avertissement à la porte du peintre.

Il fut renouvelé.

— Quelqu'un chez vous, dit Malcie.

C'était l'ami du jeune homme.

— Madame, expliqua Roger, je vous présente l'ami sincère dont je vous entretenais. Maurice Meen. C'est à lui que je dois à peu près toutes mes joies.

— Madame, il y a beaucoup d'exagération dans ce que vous entendez. Nous éprouvons une mutuelle sympathie l'un pour l'autre, voilà tout.

... Eh bien, comment cela va-t-il?

— Je suis à moitié guéri.

— Une autre fois, tu feras en sorte de ne pas nous occasionner de frousses pareilles.

Malcie se leva.

— Je vous laisse tous deux.

— Est-ce ma présence qui occasionne votre départ, madame? J'en serais désolé.

— Non, monsieur. Ma visite a été un peu longue, beaucoup plus longue que celles que je fais d'habitude le matin. Je suis heureuse que tout va pour le mieux. Je reviendrai un de ces jours.

— Je serai certainement levé.

— Pas d'imprudences.

— Je n'en ferai pas. Voudriez-vous me dire, madame, si vous reviendrez le matin ou dans l'après-midi?

— Si cela ne vous fait rien, répondit Malcie, je préfère le matin. En général, je suis plus libre de mes matinées que de mes après-midi?

Le temps n'avait paru long ni au peintre ni à la jeune femme.

Trois quart d'heure s'étaient cependant écoulés depuis l'arrivée de Malcie.

Dans le fiacre, Fulbert se tournait et se retournait.

Un instant, il était sorti du véhicule, car l'air lui manquait avec toutes les idées qui lui venaient et qui le congestionnaient.

Cela n'avait pas été long. Il craignait de voir, tout à coup, sa maîtresse devant lui. La corvée lui paraissait assez ennuyeuse sans la compliquer davantage.



Une heure plus tard, Malcie quittait l'hôtel, à pied.

Comme le cocher n'avait pas les motifs d'inaction, il était descendu de son siège pour faire un brin de causette avec son client.

En devisant, ils brûlèrent des cigarettes jusqu'au moment où l'automédon regarda Fulbert d'un air significatif.

— Mon ami, ça y est!... Voilà la blonde apparition! Chacun à son poste!

De satisfaction, Fulbert se recampa. Le premier fiacre déambula.

Le second suivit.

A quelques minutes d'intervalle, Malcie et Fulbert rentrèrent à l'hôtel de la rue d'Aguesseau.

Le capitaine Jean attendait.

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur, nous avons été rue Notre-Dame-des-Champs.

— Directement?

— Oui.

— En voiture?

— En voiture.

— Là-bas, n'est-ce pas, dans le haut de la rue de Rennes?

Jean, à part lui, se disait:

“C'est au même endroit que l'autre matin, après la lecture de la lettre”.

— Du reste, expliqua Fulbert tirant de sa poche un carnet qui devait avoir de longues années de service, l'affaire est d'une telle délicatesse que je ne veux pas qu'il y ait confusion. J'ai pris des notes. Voilà le numéro du fiacre retenu par madame.

... Le numéro de la maison.

... Le nom de la rue.

... L'heure de l'arrivée.

... Celle de la sortie.

... La visite a duré quarante-cinq minutes, montre en main.

— C'est bien. Je ne te croyais pas aussi habile. Tu m'es dévoué. Je t'en serai reconnaissant.

— Ce que j'ai accompli ce matin, je le renouvellerai quand monsieur le capitaine le commandera.

... Mais que Monsieur Jean attende pour s'inquiéter... pour se monter la tête. Je mettrai ma main au feu qu'il n'y a rien de ce que monsieur s'imagine.

— Je te remercie de tes conseils. Va à ta besogne. Fais-toi aider par l'ordonnance.

... Fulbert?

— Monsieur le capitaine.

— Comment est-il, cet immeuble où madame d'Anicet a pénétré?

— Monsieur sait qu'à Paris ce n'est pas comme en Provence: les devants ne don-

nent aucune idée de ses derrières. Ce n'est pas un magasin.

— Est-ce un hôtel?

— Non.

— Une maison bourgeoise?

— Ça n'en a pas l'air... Madame s'est enfilée dans un couloir.

— Un couloir qui conduit à quoi?

— C'est que je ne m'y suis pas aventuré.

Si nous nous étions trouvés nez à nez, monsieur pense que cela aurait fait de la belle besogne. Qu'est-ce que j'aurais répondu, si, tout à coup, madame s'était montrée devant moi?...

— C'est bien. Va-t'en.

Même calme, même sang-froid, mêmes câlineries de la part de la jeune femme.

A peine de temps en temps, une pensée qui semblait l'absorber, mais c'était comme une de ces lueurs qui, tout à coup, se manifestent, et tout à coup disparaissent.

Jean ne questionna pas sur la sortie du matin.

Il évita de paraître renseigné.

Pour cela, il attendrait que les notes soigneusement compulsées, ne permettent pas une négation.

Malcie parla de promenade avec ses enfants. Fulbert fut libre.

Mme d'Anicet sortit en effet avec les bébés, mais, en sortant, elle avait une idée fixe.

Chez Roger, elle avait vu la carte laissée volontairement par l'ami, le jour de l'accident.

Elle en avait retenu l'adresse, et, pendant son retour, chez elle, elle s'était proposée de se rendre dans la famille du jeune homme pour obtenir, si possible, quelques renseignements.

Maurice Meen, habitait rue de Pontthieu, avec sa mère et sa soeur.

A deux pas.

— J'ai une course à faire tout près, expliqua-t-elle à la nourrice, lorsqu'elles furent aux Champs-Élysées. Je vous rejoindrai ici. Ne vous éloignez pas.

— Madame me retrouvera ici.

En quelques minutes, Malcie était à l'adresse retenue.

Ce fut une charmante jeune fille qui l'introduisit auprès de sa mère, dans un petit salon très coquet, minutieusement propre.

— Madame, expliqua-t-elle. J'ai été mise au courant d'un accident arrivé à un ami de monsieur votre fils. Je désirerais avoir quelques renseignements sur le jeune homme, dont il s'agit.

— Rien n'est plus facile, madame. Veuillez vous asseoir. Mon fils est ici. Berthe, préviens ton frère, mon enfant.

Subitement, la jeune fille avait rougi puis elle était devenue très pâle.

Lorsqu'elle revint, son frère l'accompagnait. Elle lui laissa sa place en pleine lumière, et elle se mit, elle, à contre jour.

Maurice avait reconnu la visiteuse.

— Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur. Je m'intéresse à votre ami. Avant de poursuivre des démarches que j'ai l'intention d'entreprendre, je souhaiterais obtenir quelques indications. Quelle est la situation pécuniaire de ce jeune homme?

— En deux mots, madame, je vais vous dire tout ce que je sais. Roger est fier. Je crois qu'il a beaucoup souffert. Il est un peu aigri. Il n'a aucune famille.

— Aucune?

— Je le crois. Nous nous sommes connus il y a près de cinq ans. Il possède des qualités rares. Chez lui, l'honneur et le devoir sont poussés à l'excès.

... Sa situation pécuniaire, pour répondre à votre question, est des plus modestes. Je ne lui connais que les ressources de son pinceau. Mon ami mourrait plutôt que de tendre la main.

— Dans ce cas, l'obliger deviendra difficile.

— Quelques ménagements seront nécessaires pour ne pas le froisser.

— Ses oeuvres paraissent bonnes.

— Elles sont excellentes, madame. Mais mon ami reste trop replié sur lui-même.

Il est artiste. Il devrait se faire connaître. Il ne va pas assez de l'avant. La fortune n'est qu'aux audacieux.

— C'est dommage! soupira Malcie.

Après une pause:

— Croyez-vous qu'il vendrait quelques-une de ses toiles.

— Il en serait ravi. Il ne demande que cela.

— Un inconvénient se dresse. Il faudrait être un connaisseur. Malheureusement, ce n'est pas mon cas. A votre avis, que vaudrait ce petit tableau qui représente une allée ombreuse fort bien rendue. Dans l'allée se trouve une fillette qui apprend à un caniche le jeu du cerceau.

— Ces choses-là n'ont pas de prix, madame. Tout dépend de l'acheteur et de la signature.

— Mais encore!

— Roger serait peut-être très heureux d'en trouver vingt, vingt-cinq francs.

— Vous pensez?

— Oui, madame. Je ne sais si vous avez remarqué l'élan du chien, le coup de vent dans les cheveux de la fillette, les branches qui, en route, s'entrecroisent.

— L'ensemble m'a plu. Je n'ai pas examiné de très près. Tenez, voici trente francs, voulez-vous en faire l'acquisition de la part d'une personne que vous diriez connaître.

... Ce mensonge est permis, n'est-ce pas, interrogea-t-elle gracieuse?

— Oui, madame, répondit la mère de Maurice, lorsqu'on fait le bien aussi délicatement, tout est permis. Ici-bas, rien, ne se perd. Cela vous portera bonheur.

— Je suis très heureuse, assura Malcie. Mais j'ai des enfants. C'est en vue de leur bonheur à eux que je me dévoue. C'est pour obliger la Destinée à leur envoyer des joies.

Elle se leva, puis comme si elle s'était parlé à elle-même:

— Je vais essayer dans mes relations, quelques placements.

Berthe restait silencieuse, mais comme

elle aurait voulu crier sa reconnaissance à celle qui partait.

Comme elle aurait voulu lui dire "merci" de tout son coeur, du fond de son âme!

Trente francs! Il y avait trente francs pour Roger sur la cheminée.

Ce n'était qu'un commencement.

Les relations de cette dame devaient être nombreuses... et de hautes et belles relations!...

Elle trouverait des acquéreurs.

On connaîtrait celui qu'elle aimait.

Il aurait des commandes. Le bien-être viendrait, puis l'aisance... Souvent elle avait entendu dire: "Un tour de roue suffit!... une chance!..."

Après l'aisance, ce serait...

La chère enfant n'osait encore regarder l'horizon qui paraissait s'entr'ouvrir.

Son rêve!...

Oh! mon Dieu!... serait-ce possible!...

Eh! oui, son rêve, si Roger parvenait à se faire jour.

Ce n'est pas que la fortune la tentât! Oh! non!

Au contraire, il lui semblait que plus l'ami de son frère serait pauvre, plus son affection, à elle, serait grande et plus elle aurait de motifs de se dévouer. Mais sa mère était là et jamais Mme Méen ne consentirait à ce que Berthe devienne la femme du peintre dans ces conditions.

Pouvait-elle lui envoyer des acheteurs! Faciliter la vente de ses tableaux? Hélas!

Aussi le coeur débordant de joie, elle suivait la visiteuse, écoutant le froufroutement des dessous en soie, la regardant, la détaillant pour ne pas l'oublier, pour la reconnaître, si, dans la rue elle passait à côté.

— Madame, dit la mère de Maurice, nous aimons beaucoup M. Roger. Je vous assure que nous sommes bien heureux que vous vous intéressiez à lui. Il est digne d'intérêt, le cher enfant.

Le regard de Mme d'Anicet et celui de la jeune fille se rencontrèrent.

Ils furent si éloquents les yeux de Berthe que la femme du capitaine se dit :

— Il ne me trompe pas, la chère petite l'aime aussi.

... Cela se voit.

La première personne qui parut indiquée à Malcie pour une requête, fut sa mère.

Ces deux femmes se trouvant seules, quelques heures plus tard, dans le petit salon du premier étage. Mme d'Anicet ne laissa pas échapper l'occasion.

Ni M. d'Hallon, ni Jean n'étaient encore rentrés.

— Mère, commença Malcie, toute rieuse, j'ai besoin de votre aide.

— Je trouve que cela arrive quelquefois mon enfant.

— Je suis absolument de votre avis, mère. A qui irai-je, sinon à vous, quand je désire quelque chose ?

— Je vous préviens que je suis à sec.

— Pas tout à fait. Du moins, je le souhaite.

... Je ne fixerai rien. Vous donnerez ce que vous voudrez.

— De quoi s'agit-il ?

— Droit au but, n'est-ce pas ? Vous avez raison. Les phrases ne conduisent à aucun résultat.

... Chez nous, nous n'aimons pas les obliques.

... Vous ne m'avez pas habituée à des tergiversations et je suis encore ce que vous m'avez faite.

Mme d'Hallon attendait.

Malcie continua :

— J'ai parmi mes protégés...

— Est-ce que vous avez conservé cette manie de courir après les misérables ?

— Que voulez-vous que je fasse ? Lorsque je ne vais pas à eux, ils viennent à moi.

— Vous avouerez que ce n'est pas moi qui vous ai inculqué ce goût. J'exècre cela.

... Vous arriverez, ma chère, à avoir une cour de loqueteux.

Un joli rire de la jeune femme s'égrena dans l'appartement.

— Je vous assure que, dans le nombre, il en est de très intéressants.

— Je n'en doute pas, des manchots, des infirmes, des gens qui vous soutirent tout ce qu'ils peuvent, et qui, vous partie, ne se souviennent pas seulement de votre nom. Très joli encore s'ils ne se moquent pas de vous ?

— Quelques-uns peuvent avoir l'oubli facile. Il en est d'autres qui sont dignes d'intérêt et très reconnaissants.

— Si cela vous plaît... Chacun prend son plaisir où bon lui semble ! En tout cas, soyez prudente. N'apportez pas d'épidémie des taudis et des mansardes où vous pénétrez. Vous êtes mère de famille. Vous avez besoin de votre santé ! Vous ne devez pas vous exposer.

— Non, mère, non, je ne rapporterai rien de tout cela. Ne craignez pas.

— Ne vous montrez pas trop crédule non plus. Ces gens-là cachent leur vie la plupart du temps. Ils mentent.

— Lorsqu'on ne dit pas la vérité, mère, cela se devine. Les fourbes, les hypocrites sont toujours pris dans leurs pièges.

Il y eut un très court silence.

— Tout cela ne m'explique pas ce que vous désirez.

— Il s'agit d'un jeune artiste fort intéressant.

— Je m'en doutais. Ils sont toujours très intéressants... Il y a toujours eu dans leur vie des fatalités... des revers de fortune... un petit boniment préparé pour la crédulité des naïfs.

— Pour celui-ci, mère, on ne peut nier. Vous-même vous vous rendriez à l'évidence.

— Et il est sans le sou, n'est-ce pas, et vous faites la quête pour lui ? Je vous vois venir.

— Je crois bien qu'en fait de ressources il ne possède que son art.

... Aussi, c'est son talent que je cherche à caser.

— Décidément, Malcie, devenez-vous folle? Vous voilà placeuse de bibelots. Est-ce que vous avez parlé de cela à Jean?

— Pas encore. Mon mari ne mettrait aucune entrave à mes démarches j'en suis sûre.

... Il me faut, peut-être, comme vous, quelques réflexions. Au fond, il serait très content.

... Il est bon, généreux, Jean. Vous aussi, mère. C'est pour cela que vous achèterez un tableau de mon jeune artiste.

— Alors votre protégé d'aujourd'hui est un peintre.

— C'est un peintre.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas de places pour des cadres, chez nous, avec les tentures.

— Je sais. J'ai pensé qu'à certaines époques de l'année, on s'adressait à vous pour des bazars de charité. Cela vous ferait un lot tout trouvé.

— En attendant, le remiserai-je au grenier?

— Avec un peu de bonne volonté, nous trouverons peut-être une autre place. Vous acquiescez, n'est-ce pas?

— J'acquiesce! J'acquiesce! Cela dépend de la mise. S'agit-il d'un vieillard?

— Un vieillard? mais, ma mère, c'est un jeune homme plein de talent, qui a peut-être un grand avenir devant lui. J'en parlerai à Renaud. Il n'est pas cause, le malheureux, si un déraillement a failli le tuer sur le coup.

— Tenez, ces gens-là m'intéressent peu. Vous m'inscrivez pour dix francs. Pas davantage.

— Vous permettrez bien que j'augmente de cinq. Ce sera à quinze. C'est conclu à quinze francs. Je vous remercie.

— Ne me remerciez pas. J'agis un peu contre ma volonté. Je sais que vous êtes tenace et que vous y reviendriez. Autant en finir tout de suite. Quel est l'âge de cet artiste en herbe?

— Vingt-six ans.

Mme d'Hallon eut un mouvement.

Elle regarda sa fille.

— Vous dites vingt-six ans?

— Oui, mère, avec cela très intéressant.

Un jeune homme sans famille.

Avec un peu de gêne, la mère demanda:

— Qui vous l'a déniché, celui-là?

Une hésitation.

— Le hasard. Un simple hasard comme toujours.

— Vous n'allez pas vous exalter. Ils sont nombreux ceux qui sont seuls à Paris. S'il fallait leur tendre la main à tous. La solitude convient aux artistes. Elle leur est nécessaires pour concevoir leurs oeuvres.

— C'est une bonne chose au moment du travail. Lorsque la solitude est constante, ce doit être lourd quelquefois.

Madame d'Hallon se tut.

Le tic-tac très doux de la pendule occupa le silence observé.

Poursuivit par une idée, la mère de Malcie demanda:

— Est-il alité, ce jeune peintre?

— Oui, mère.

— Qui vous a introduite chez lui.

Malcie la regarda.

Elle lui trouva de l'insistance dans le regard.

Il se pouvait que cette fixité fût le résultat de la crainte déjà exprimée.

La jeune femme n'y ajouta, pour l'instant, aucune attention.

Elle répondit simplement:

— La concierge de l'immeuble. J'ai toujours recours à leur obligeance lorsque je sais qu'il s'agit d'une personne qui vit seule.

— Vous faites bien. C'est prudent. Il arrive de drôles d'histoires à Paris. Les journaux en sont pleins sans compter celles que le public ignore.

— Quelques personnes vont au-devant.

— Pas toujours.

Madame d'Hallon se leva.

— A votre âge, il va de soi qu'on ait

un brin de sentimentalité. Cela vous passera. Cela m'a passé il y a longtemps.

Le timbre vibra.

Le beau-père et le gendre qui s'étaient rencontrés dans l'escalier entrèrent ensemble.

D'elle-même, la conversation des deux femmes tomba.

Le lendemain de la visite de Malcie, Roger se leva et Mme Barbillon lui trouva aux joues des "roses" de santé.

— Il me semble, dit le jeune homme, que je pourrais presque sortir.

— Monsieur Roger, attendez encore un jour.

... Vous serez un peu plus d'aplomb. Rien ne presse, n'est-ce pas?

Il sourit.

— Pas précisément. Cependant, je serais très heureux de faire une visite qui me tient au coeur... pour montrer que je ressuscite... Et puis, vous ne savez pas, madame Barbillon, il me tarde de me remettre au travail. Des tubes me manquent. Je me les procurerais.

... Il faut que je fasse du beau. Il faut que j'arrive. C'est décidé. J'ai des plans que je réaliserai. Si la fortune me sourit, vous verrez que je saurai montrer ma reconnaissance.

Emue, Mme Barbillon protesta.

— Monsieur Roger, je suis largement payée. Si je m'occupe de vous, c'est parce que vous me plaisez, voilà tout. Vous pensez bien que je n'agis pas de cette façon avec tous les locataires.

— Bonne madame Barbillon!

— Si vous saviez comme je suis heureuse de monter, de m'occuper de vos petites affaires, de venir constater...

— ... Que je vais mieux?

— Oui, et beaucoup d'autres choses. Tenez, cette dame qui vient vous voir aurait dû commencer plus tôt ses visites.

... N'est-ce pas, qu'elle vous font du bien?

— Vous ne vous trompez peut-être pas.

— Quand le coeur va, monsieur Roger, tout va. Surtout lorsqu'on est jeune.

Il souriait.

Sa joie illuminait ses yeux.

— Vous pensez que ce ne serait pas prudent de sortir cet après-midi?

— Non. Restez tranquille chez vous. Demain est là. Vous avez de quoi vous amuser avec vos pinceaux et vos couleurs. Voulez-vous des journaux? J'irai en chercher au kiosque.

— Vous êtes vraiment trop bonne. Ne vous dérangez pas. J'attends mon ami. Il en a toujours plein les poches. A dire vrai, nouvelles et politique m'intéressent peu. J'ai un autre but. J'en ai même deux. Je ne dois penser qu'à eux. Je les atteindrai, madame Barbillon, vous verrez!

— Y aurait-il indiscretion à demander de les connaître?

— Vous avez droits à tous mes secrets répondit le jeune homme, car vous êtes aussi dévouée que l'a été pour moi Adrienne, à qui je dois tout. Voulez-vous cependant, me permettre de ne pas vous les faire connaître aujourd'hui? un peu de patience. Vous les saurez. Ce ne sera que justice.

— Il ne faut donc rien demander?

— Pas pour le moment.

— Dites-moi, monsieur Roger, cette dame, est une grande dame, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est-il une parente?

— C'est un ange de bonté, Mme Barbillon.

— C'est-il une amie?

— Ce sont ses paroles réconfortantes qui me font reprendre pied dans la vie.

Il ne voulait pas parler.

Elle n'insista plus.

Tout en donnant un coup de plumeau autour d'elle, la concierge continua:

— Après tout, cela ne me regarde pas. Du moment que ses visites vous font du bien, elle n'a qu'à venir. Je la recevrai toujours de mon mieux. Elle vous plaît! A

moi aussi. Seulement, monsieur Roger, je m'étais fait, à part moi, une réflexion.

— Ah!

Ils se regardèrent.

— Je parie que vous me comprenez.

— Mon Dieu, Mme Barbillon, c'est un peu difficile. On a tant d'idées, ajouta-t-il en souriant finement.

Son poing sur la hanche, elle le considéra.

— C'est vrai, mais je me comprends.

— Comment donc?

— Eh! bien, oui... Jolie, comme elle est! Mazette!... Y êtes-vous, monsieur Roger?

— Il me semble que vous craignez que j'en fasse ma maîtresse.

Elle s'arrêta droite devant lui.

— Ben, voyez, non, je ne l'ai pas eu une minute, cette pensée-là. Je vous connais. Non, ça ne m'est pas venu du tout.

— Vous avez eu raison. Qu'avez-vous donc pensé?

— Vous voulez que je vous le dise?

— J'en serais heureux.

Elle hésita, puis:

— Mariée, n'est-ce pas?

— Oui, elle est mariée.

— Ne craignez-vous pas que le mari apprenne... qu'il devienne jaloux... et qu'il vienne vous chercher noise!...

Les paupières de Roger se rejoignirent.

Il avait pensé à tout.

En lançant sa première lettre, hanté par une idée, affolé par une cuisante obsession, aucune considération ne l'avait arrêté.

Mais depuis que Malcie était venue, depuis qu'il l'appréciait, depuis qu'il la voyait à l'oeuvre, bonne, suave, il avait approfondi ce qui avant lui échappait.

Aussi sa détermination était prise, il se disait:

"A sa première visite, elle saura tout. Il faut qu'elle sache. Elle ne peut venir à chaque instant avant que les situations soient nettes.

... Le choc sera rude. Qu'importe! Aujourd'hui je ne puis reculer. Je dois pré-

venir les complications qui pourraient surgir."

Il répondit:

— J'y ai songé, madame Barbillon, beaucoup plus pour elle que pour moi, et je vais agir en conséquence.

— Voyez-vous le mari venant faire ici de l'esclandre! du sabbat! Ça en serait du joli, par exemple!

— J'y ai pensé, répéta Roger. Ne craignez rien. Un mari qui possède un tel trésor de bonté et de joliesse doit être, en effet, facile à émoustiller. Je prendrais les devants... La venue de...

Il s'arrêta sur le point de prononcer son nom et continua:

— La venue de cette dame a un but que vous connaîtrez peut-être... pas encore... plus tard... Il sera atteint à sa première visite. Elle agira ensuite comme elle le jugera à propos, car elle sera maîtresse de la situation.

Moralement, elle m'aura relevé. Je lui devrai tout. C'est moi, qui, maintenant, doit me montrer courageux en agissant.

Déjà il préparait palette, pinceaux, chevalet, Mme Barbillon le quitta.

L'arrivée de Maurice, des projets qu'ils échafaudèrent, une nuit réparatrice, une matinée passée, devant une toile contribuèrent à lui faire trouver le temps court.

Roger était tout guilleret lorsqu'il s'apprêta à sortir dans l'après-midi.

Un pressentiment lui disait que Malcie viendrait le lendemain et ses pressentiments le trompaient rarement.

Il endossa son pardessus et partit. Dès qu'il fut dans la rue, Roger pensa avoir trop présumé de ses forces.

Les jours de chambre l'avaient rendu faible.

La grande lumière le grisa.

Le bruit l'étourdit.

Les jambes flageollèrent.

Il essaya de se remonter.

Son épaulé se mouvait cependant sans difficulté. Il ne ressentait plus aux tempes les douleurs des jours précédents.

Certes, il ne voulait commettre aucune imprudence, mais un effort de volonté remonta son courage.

Soutenu par l'attrance irrésistible, par le sentiment plus fort que la sympathie, par toute l'effusion d'un premier amour dont son coeur était plein, il continua jusqu'au bureau d'omnibus.

Une demi-heure plus tard, il arrivait dans la famille Méén.

Son coup de sonnette était connu.

Berthe tressaillit.

Cependant, avant d'ouvrir, elle s'arrêta une minute.

Son coeur battait si fort qu'elle craignait de ne pouvoir parler.

Oh! la puissance, la force d'un premier amour! l'attrance magique que rien n'égale... L'amour sans calcul, sans arrière-pensée!... l'amour dans ce qu'il a de plus sublime: le dévouement, l'acceptation de tous les sacrifices, l'immolation de l'être en vue du bonheur de la créature aimée!

Roger se trouvait introduit.

Il avait tendu la main à la gracieuse enfant qui avait soupiré d'une voix assourdie par les battements de son coeur:

— Oh!... vous!... M. Roger!...

— Mais oui, moi. Il me tardait!...

Mme Méén arrivait, Maurice qui avait entendu, accourait aussi.

— Cher enfant!...

— Tu me réservais cette surprise!...

Dans le petit salon, on l'installa dans le grand fauteuil. La mère et la fille se firent conter toutes les péripéties des jours précédents.

Elles avaient su beaucoup. Les détails leur paraissaient incomplets.

Pendant le récit que coupaient des exclamations de surprise, des effarements passaient dans les yeux de Berthe.

Il s'en était fallu de si peu que l'accident fût mortel!

Pendant que Roger parlait, il semblait à Mme Méén que la mélancolie habituelle de son peintre avait disparu.

Elle lisait au fond de sa prunelle une espérance.

Berthe écoutait remuée jusqu'au fond de l'âme. Et, quand Roger parlait de ses rêves, lorsqu'il disait en souriant et en la regardant: "C'est une date qui fera époque dans ma vie. Je crois que l'avenir ne ressemblera en rien au passé..."

Elle était éblouie.

Une flambée d'espérance et d'amour illuminait son visage rayonnant de jeunesse.

— Votre sortie n'est-elle pas imprudente, demanda la mère.

— Non, c'est la fin de ma guérison.

— Et votre travail?

— Il est repris depuis ce matin. Je vais marcher.

— Vous ferez-vous part de vos joies?

— Vous n'en doutez pas, je pense.

— Vous savez que je vous considère un peu comme mon enfant.

Accablé par cette phrase affectueuse, Roger fit attendre sa réponse.

Sous l'intensité de la béatitude de la félicité qu'il éprouvait, il craignait de commettre une maladresse.

Pour ne pas exalter sa joie, il se contenta et répondit simplement:

— J'aime Maurice comme mon frère. Je vais faire en sorte que vous ne regrettiez pas de m'avoir accueilli.

V

RÉVÉLATIONS

Malcie se trouvait dans l'atelier.

Un peu d'ordre avait été mis partout, un ordre sans symétrie, avec des lignes droites raides.

Une main de femme n'y avait pas présidé!

Roger était décidé à parler.

Rien ne devait plus l'arrêter.

Il en faisait une question d'honneur.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, madame, dit-il, du dévouement que vous m'avez témoigné. Vous êtes venue à

moi sans savoir qui j'étais. Ce que vous savez ou du moins le roman que je vous ai annoncé, vous ferait faire pires suppositions que la réalité.

... Inutile!

... Peut-être, par mon entrée en matières un peu trop brutale, ai-je lancé votre imagination à côté des choses qui sont, celles-ci, indéniables. J'ai, en mains, des preuves.

La sérénité de la jeune femme disparut. Son visage devint très sérieux.

— Affirmer que je n'aie fait aucune supposition, serait mentir. Dire qu'autour de moi, depuis votre première lettre, je n'ai pas cherché à voir des choses que je n'avais vues; dire que je n'ai ni observé, ni étudié, ne serait pas la vérité. J'avoue cependant que je n'ai rien découvert et qu'il me tarde de savoir.

— Cela ne me surprend pas. Les natures droites, loyales ne croient pas aux noirceurs.

— Eh bien, dit résolument Malcie, puisque vous êtes rétabli et que vous avez décidé de parler, expliquez-vous. Je préfère cela.

— Moi aussi, madame. Seulement, quoi que je dise, et de quelque façon que je m'y prenne pour la révélation, je ne puis empêcher que vous souffriez. C'est ce que j'aurais voulu éviter. D'avance, excusez-moi.

Malcie eut un mouvement nerveux.

— Vous me l'avez déjà donné à entendre. Trêve d'explications superflues, je vous en prie; plus tôt vous aurez dit, mieux cela vaudra.

— Je le sais et cependant je me demande encore si je ne ferais pas mieux de me taire.

... Ce n'est pas à vous que j'aurais dû écrire, c'est à une autre. Il est vrai qu'en agissant ainsi, je pensais l'atteindre, elle, plus profondément. C'est une canaillerie dont je me repens à cause de vous.

Malcie se redressa.

Dans son oeil bleu passa une flamme de

volonté. Elle releva la tête hardiment et d'un air de reine:

— Parlez, c'est moi maintenant, qui exige. Qu'avez-vous à m'apprendre?

— Il faut que je remonte où nous étions restés le jour où je vous ai entretenue de moi.

— Je me souviens. Nous avons parlé de votre mère. Je me suis offerte comme intermédiaire. Vous avez dû y penser souvent. Acceptez-vous?

Il détourna les yeux.

Etait-ce possible que rien ne lui fit entrevoir la réalité.

La vertu est-elle donc si profondément ancrée en certaines natures qu'elles ne puissent concevoir le dessous fangeux de



“Comment voulez-vous que moi, un garçon sans famille, je demande d'entrer dans une famille honnête?”

l'existence, même lorsqu'on leur met le doigt dessus?

Roger répondit:

— Vous jugerez vous-même. Il faut d'abord que vous sachiez qu'elle est riche, que rien ne lui manque, qu'elle est entourée de serviteurs empressés.

— Oui.

— Est-elle mariée?

Malcie balbutia:

— C'est peut-être sa situation de femme qui l'a empêchée de s'occuper de vous comme elle l'aurait dû.

Roger ricana:

— Sa situation d'épouse?

— Oh! je ne l'excuse pas. Evidemment si elle n'est privée de rien, c'est un crime de vous avoir abandonné.

... N'a-t-elle vraiment jamais fait aucune démarche en votre faveur?

— Je serai franc, répondit le jeune homme.

... Je ne l'accable pas pour le plaisir de l'accabler.

... Je ne le sais pas. Ce qui me le fait supposer, c'est qu'Adrienne ne m'a jamais parlé de ma mère.

... Recevait-elle pour m'élever quelques subsides? Je l'ignore, mais je ne le crois pas; parce qu'après sa mort rien n'est jamais arrivé, parce que jamais aucune femme ne s'est occupée de moi, parce que je n'ai jamais reçu de caresses.

... Si ma mère m'avait embrassé? Oh! j'aurais compris!... J'aurais deviné!...

... Malheureusement, Adrienne a succombé en quelques minutes à une congestion. Elle est partie sans que je puisse éclaircir le mystère.

— De son mariage, votre mère a-t-elle des enfants?

Il murmura dans un souffle:

— Oui.

Malcie balbutia:

— Si personne n'a jamais essayé de vous rapprocher, peut-être croit-elle... que...

— ...je suis mort?...

...ou que vous avez fait votre chemin et que vous êtes heureux.

Brusquement, Roger sortit de son veston une enveloppe jaunie.

Dans cette enveloppe, il y avait une lettre qui avait dû être lue souvent. Les froissures du papier l'indiquaient.

— Vous m'en avez prié, et, vous l'avez dit: le plus court sera le meilleur.

... Je souffre autant que vous.

... Veuillez écouter ces lignes écrites par mon père:

"Mon cher enfant,

"Sur le point d'entreprendre un long

voyage dont je ne reviendrai peut-être pas, je tiens à te laisser quelques lignes.

"Si tu es heureux, suis ton chemin et ne t'inquiète de personne.

"Mais, si tu souffres un jour, si tu as à subir un de ces coups de la Fatalité qu'on ne peut prévoir, n'hésite pas, va frapper à la porte de la femme dont je te mets le nom et l'adresse au bas de cette lettre.

"Demande-lui si elle a connu Jacques d'Anvertout, dans quelles conditions, et ce qui est résulté de leurs relations.

"Attends sa réponse.

"Demande-lui ensuite pourquoi elle n'a pas épousé ce même Jacques d'Anvertout.

"A cette dernière question, cette femme te répondra, s'il lui est resté un peu de franchise:

"— Parce qu'il était pauvre.

"Demande-lui encore comment elle s'est acquittée de ses devoirs de mère et de quelle somme elle a gorgée une femme masquée qui, un soir, à minuit est venue te porter chez moi.

"Je te laisse libre d'agir envers elle comme bon te semblera.

"Cette femme-là, c'est celle qui t'a donné le jour.

"J'étais sans fortune, c'est vrai, mais lorsque j'ai su que tu allais naître, je lui ai offert de légitimer ta naissance par un mariage. Nous serions partis en Afrique. J'avais des relations. Je serais arrivé à la fortune. Lorsqu'un homme se sent encouragé, secondé, soutenu, il va loin.

"J'ai été évincé par un concurrent qui apportait ce que je n'avais, moi,, qu'en espérance.

"Je te confie à une brave femme, Adrienne Montaut.

"Elle remplacera celle qui t'a renié, celle qui t'a abandonné.

"Elle me l'a juré.

Jacques d'ANVERTOUT.

Roger était livide.

Sur ses tempes, quelques gouttes de sueur perlaient.

— Vous n'auriez pas dû vous imposer le supplice de cette lecture, balbutia Malcie, blanche comme une morte. Il fallait me remettre cette lettre. J'en aurais pris connaissance sans vous...

... Voulez-vous me la donner?

... Je verrai le nom, l'adresse. J'essaierai une démarche, je vous le promets.

— J'ai tant fait, murmura-t-il, que je puis maintenant aller au bout...

... Dans vos relations de famille — elles sont si nombreuses — n'avez-vous jamais entendu ce nom d'Anvertout.

— Non.

La femme du capitaine Jean redit, à haute voix, la pensée chercheuse: "Jacques d'Anvertout!"

Puis:

— Jamais, ou du moins je ne me souviens pas.

Roger n'avait pas besoin pour se le rappeler, de le lire, ce nom, répété dans ses rêves, dans ses cauchemars, dans ses révoltes. Il le voyait sans cesse devant lui, en lettres de feu. Mais, comme pour cacher sa dernière souffrance, il exhaussa la feuille et acheva d'une voix rauque, étranglée:

— Ma mère se nommait Angèle Landry. Elle est la femme légitime de Maxime d'Hallon.

Malcie se leva.

Ses yeux lancèrent des flammes.

Fût-ce un cri, fût-ce un râle qui tomba de ses lèvres.

Roger ne sut pas, mais il fut terrifié lorsqu'il entendit d'une voix de folle, avec des yeux agrandis et un geste de mépris:

— Vous mentez!...

Elle répéta encore avec une expression hagarde:

— Vous mentez!... et cet homme, cet homme qui a écrit cette lettre, lui aussi a menti?...

Roger s'attendait à un choc.

Pas un instant, l'idée ne lui était venue d'un doute sur sa parole, sur le récit du mort.

Ses lèvres s'agitèrent.

Il voulut parler, mais il se tut devant la douleur affolée de cette femme qui avait crié sa souffrance dans le spasme qui lui était monté aux lèvres.

Il attendit et contempla la chère créature de beauté.

Sa souffrance était trop visible pour qu'il ne s'apitoyât pas.

Malcie s'affaissa sur sa chaise et laissa tomber ses bras sur la table.

Elle ne pensait.

Son cerveau s'y refusait.

Un mot seul se précisait dans son esprit: "Sa mère!"

Comme une démente, elle répéta, le regardant, hébétée:

"Ma mère? ma mère?"

Son oeil était fixe, sa pâleur extrême Allait-elle s'évanouir.

D'un bond Roger se leva. Il s'agenouilla devant la pauvre femme et timide, prit une de ses mains.

— Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait.

... Je le pressentais.

... Vous avez insisté.

... Pouvais-je reculer?

... N'ai-je pas fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous donner à comprendre...

... Chère, chère créature, pardonnez-moi de vous faire souffrir.

... De grâce, dites que vous ne m'en voulez pas.

... Dites-le. Votre silence me torturerait.

Elle porta la main à son front et répéta encore:

— Ma mère!... ma mère!... mais alors?

Leurs yeux se rencontrèrent.

Roger comprit.

Il étreignit la main qu'il retenait emprisonnée et conclut:

— Oui, devant la loi, je ne suis que Roger. Mais, par le sang, je suis... votre frère!...

— Est-ce que je ne rêve pas?

Non. Libre à vous de continuer maintenant l'oeuvre impie de celle qui est Mme

d'Hallon, née Angèle Landry, libre à vous de ne pas m'abandonner comme un paria.

Assommée, elle se tut.

Comme la vie était amère!

Quelles heures décevantes elle ménageait!

Une lutte atroce se livrait en elle.

Sa mère!... Pareille infamie!...

Sa mère, heureuse, souriante, qui vivait une vie de mensonge!...

Au fur et à mesure de ses pensées, elle interrogea:

— Vous m'avez dit que votre père n'était plus?

— Oui.

— En êtes-vous certain?

— Absolument. J'ai fait des démarches.

— Où est-il mort?

— Au Gabon.

— Comment l'avez-vous su?

— Envoyé là-bas en mission, par le gouvernement, il s'adonnait, lui aussi, à la peinture. Arrivé à son poste, il s'est aperçu que des couleurs lui manquaient. Il a écrit à Adrienne qui lui a adressé ce qu'il désirait. Le colis est revenu portant la mention: "Décédé".

... Par le même courrier, grâce à l'adresse que mon père portait constamment sur lui, le ministère des colonies avisait Adrienne de la mort.

D'une voix basse, chaude, persuasive, Roger ajouta:

— Vous avez foi en moi, n'est-ce pas!

... Maintenant que le coup est porté, que le choc s'est produit, ne voyez dans la révélation aucune oeuvre de chantage.

... Oh! vous me tueriez si vous suspectiez ma loyauté.

... Non, non, je ne suis pas capable de pareille infamie.

Sans lever les yeux, elle dit:

— Je ne doute pas!... Mais ça été si brusque, si imprévu! Il ne faut pas m'en vouloir, j'ai besoin d'asseoir mes idées, de réfléchir! Je suis bouleversée? Voulez-vous me donner cette lettre?

— Pourquoi faire?

— Pour la relire.

A quoi bon! Pour renouveler votre souffrance? C'est assez, c'est beaucoup trop. Je vous en conjure, dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Elle l'écoutait à demi.

Il reprit:

— Je vous ai expliqué, n'est-ce pas, que si ç'avait été pour moi seul, je n'aurais tenté aucune démarche. A bout de luttes, sans affection autour de moi, sans but de la vie, ma décision aurait été prise. Le grand fleuve qui traverse Paris n'est pas loin. Deux vagues auraient fait office de linceul. En ne me voyant pas, ma concierge se serait inquiétée. Elle aurait averti la police... Personne n'aurait entendu parler de moi. C'eût été fini... Mon cas est différent.

... Je vous l'ai avoué; j'aime et je crois être aimé. Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Le désespoir n'est jamais permis, balbutia Malcie, les lèvres blêmes.

— Il ne me restait alors qu'une solution: celle de me présenter à l'hôtel de madame d'Hallon.

... J'en ai été tenté plusieurs fois.

— Vous avez bien fait d'user de ménagements, soupira la pauvre petite femme. Je vous en supplie à mon tour. Il me faudra peut-être du temps, de la patience... Vous n'êtes pas seul, maintenant.

... Ayez du courage. Je tâcherai d'en trouver suffisamment pour le devoir qui m'incombe.

— Pardon! Pardon! vous êtes ma soeur, mais ce titre, je ne vous le donnerai que lorsque vous m'y autorisez, noble créature qui me tendez la main. Je suis l'épave!... Vous ne rougirez pas de moi, je vous le promets. Imposez ce que vous voudrez... D'avance je vous le promets.

... Prenez quelques jours. Réfléchissez... Vous me ferez part ensuite de vos pensées. Je ne veux pas être une entrave dans votre vie.

Accablée, Malcie le quitta quelques minutes plus tard.

En bas, dans la rue, Fulbert trouvait le temps long.

Lorsqu'il vit sortir sa maîtresse, lorsqu'il l'aperçut pâle, marchant lentement, l'air soucieux, il se dit :

— D'où vient-elle, mais d'où vient-elle, pour qu'elle soit ainsi bouleversée? Pourvu qu'il n'en retourne pas quelque histoire".

Les oreilles du capitaine Jean chauffèrent lorsqu'il entendit que la sortie avait eu encore pour but la rue Notre-Dame-des-Champs.

— Trois dans une semaine, se dit-il. Il faut croire qu'elle y trouve du plaisir. J'irai moi-même explorer cet immeuble".

Pendant l'heure qui les rapprocha, Jean n'eut pas de peine à trouver à sa femme une mine bouleversée.

Habituelle à communiquer toutes ses pensées, Malcie souffrait de l'idée torturante qui lui comprimait le cerveau et paralysait ses élans.

Elle ne savait pas se déguiser.

Lorsqu'elle se retrouva devant sa mère, elle crut défailir.

La même lutte que là-bas s'engagea.

Était-ce possible?

Elle n'osait ni y penser, ni approfondir la situation.

Pourrait-on vivre, sourire, se montrer heureuse avec un tel remords au coeur?

Ce jour-là, Malcie parla peu.

A tous ceux qui s'adressaient à elle ses réponses étaient brèves.

Son entraînement avait disparu.

Elle ne pouvait pas se surmonter.

Plus que tout autre, Jean l'observait.

A la moindre question directe, le visage de Malcie se bouleversait; qu'est-ce que cela signifiait?

— Sortez-vous cet après-midi? demanda Mme d'Hallon.

— Non. Je suis un peu souffrante. J'ai besoin de repos. Et vous, ma mère?

— Moi? Je vais à Bois-Colombe, chez les Santoire. Je serai là à cinq heures.

... A propos avez-vous casé vos tableaux? Vous ne m'en avez pas parlé depuis l'autre jour.

Comme si Malcie avait été prise en flagrant délit, elle devint pourpre.

On aurait dit que la faute, dont la pensée ne la quittait pas, lui était personnelle.

Jean la regardait en fumant.

— De quels tableaux parlez-vous? Je ne suis pas au courant.

— Oh! répondit-elle sans pouvoir maîtriser un tremblement dans la voix, ce sont des paysages que j'aurais voulu placer pour tirer d'embaras.

Elle toussota et acheva avec difficulté: — ... un jeune homme sans ressources. Ce n'est pas aussi facile que je pensais...

— Je crois bien, riposta Mme d'Hallon. Si vous vous imaginez que tout le monde est aussi naïf que vous. Les oeuvres pullulent, ma chère. On est bien obligé de refuser quelquefois, à moins de se mettre sur la paille.

Malcie se tut.

Ces paroles froides, sèches, égoïstes, tombèrent sur son coeur comme un bloc de marbre.

C'étaient les oeuvres de l'enfant de sa mère, de son frère, à elle, dont elle était la placeuse!...

Jean veillait toujours.

— Si vous m'aviez initié à vos secrets, je serais peut-être devenu un bon aide, Malcie.

Son sourire était forcé.

— Des secrets? Croyez-vous que j'aie des secrets?

— Il faut le croire, puisque c'est la première fois que j'entends parler de tableaux et aussi de peinture.

Si, jadis, elle communiquait toutes ses pensées, le pouvait-elle maintenant?

Pouvait-elle dire à Jean, qu'il était entré dans une famille où il y avait une tare?

Pouvait-elle dire que sa mère avait abandonné son enfant et que sourire et entraîn cachaiement depuis six ans une faute?

Oui, elle avait un secret, et quel secret, puisque la divulgation tuerait du coup, la confiance de cet homme aux cheveux blancs, son père!... puisque la divulgation de ce qu'elle a entendu là-bas, apporterait ici chagrin, déshonneur, honte!...

Elle ne protesta pas, convaincue que quelques heures de repos la calmerait!...

Après, peut-être verra-t-elle clair dans la situation et sera-t-elle à même de parer les coups.

Il en eût été ainsi, si Jean qui aimait n'avait pas été atteint par le sentiment qui torture, aiguillonne, arme, fait commettre des folies...

Mais, pour lui, la situation devient intolérable. Il ne veut plus se débattre dans le doute et les énervantes suppositions. Il résolut d'en finir.

Il projette de se rendre le jour même rue Notre-Dame-des-Champs.

Il interrogera la concierge.

Il paiera.

Qui résiste à la puissance de l'or?

Son projet caressé, prêt à l'exécution, lui parut pêcher par la base.

Quel atout a-t-il en mains?

Pas même le nom de l'amant.

Et puis, celui-ci peut le connaître, lui Jean d'Anicet. Ne suffit-il pas d'un hasard pour les mettre en présence?

Malcie sera prévenue.

Les rendez-vous auront lieu ailleurs.

Inutile d'embrouiller l'écheveau... Jean connaît le mot. C'est au nid qu'il prendra les amoureux.

Cette idée lui paraît la meilleure. Il attendra le moment favorable pour agir.

Malcie souffrante, garde plusieurs jours l'appartement, puis elle décide de revoir Roger.

Cependant, avant de se jeter, confiante, dans la voie nouvelle, elle veut questionner sa mère.

Un mot des hésitations appuieront le ro-

man, et Malcie, qui ne doute maintenant qu'à demi, agira plus délibérément.

Le hasard lui tend la main.

Mme d'Hallon arrive, résolu, haute, en femme à qui rien ne résiste, et qui a toujours triomphé des difficultés.

Elle rentre.

Chapeauté très élégamment, vêtue d'un superbe foulard en feuille morte, elle se jette dans un fauteuil, face à la jeune femme.

— Eh bien! toujours casanière!

— Aujourd'hui encore. Cependant j'ai décidé de reprendre demain mes sorties.

— Je ne comprends pas que vous puissiez rester quatre jours consécutifs calfeutré dans un appartement. La houle qui vous arrive par-dessus les toits ne vous enivre donc pas?

— Non.

— Ce flot incessant, cette foule dont vous entendez le remous ne vous attirent pas non plus? Autant d'aller vivre en Savoie, en Auvergne, dans un désert.

— Pas tout à fait.

— Voyons, je ne comprends Paris que pour lui-même, c'est-à-dire son mouvement, son ambiance, l'engrenage auquel on ne peut résister. Le soir, vous ne préparez donc pas vos lendemains?

— Quelque fois. Il y a cependant des lendemains qui ne peuvent répondre aux calculs de la veille.

— Quand vous me verrez rester la moitié d'une semaine chez soi, vous pourrez dire que votre mère ne va pas du tout.

— Il me semble que vous n'avez pas toujours aimé autant à vous dépenser.

— Moi? Le mouvement, l'air, la lumière ont toujours été ma vie!... Même quand j'étais jeune, je raisonnais ainsi. De l'action, toujours de l'action.

— Certains devoir forcent à mettre de côté des sorties purement mondaines.

— Vous avez toujours été un peu collet monté, vous!... Je ne sais vraiment pas de qui vous tenez!

— Moi collet-monté! Oh! par exemple!

J'avoue que je n'aime pas négliger certaines obligations. Mon père est comme moi.

— Votre père exagère. Il en est ridicule, le cher homme.

— Vous trouvez ?

— Absolument.

— Dites-moi, mère, quel âge aviez-vous lorsque vous vous êtes mariée ?

— Quelle idée !... J'avais vingt-deux ans.

— C'est à Paris, je crois qu'a eu lieu votre mariage.

— Vous connaissez cette histoire-là de longue date. Oui, à Paris.

— Vous y avez toujours vécu.

— A peu près... en mettant de côté des absences plus ou moins longues occasionnées par des voyages.

— Vous voyagez beaucoup lorsque vous étiez jeune fille ?

Les deux femmes se regardèrent.

Madame d'Hallon répondit avec une indifférence affectée.

— Oui, assez.

— Où avez-vous fait la connaissance de mon père ?

La mère enleva ses gants.

— Je vous l'ai dit au moins cent fois.

— Oh !

— C'est si vieux !

— Il y a des choses dont on doit toujours se souvenir.

Avec un regard fuyant, la mère répondit d'un ton badin :

— Ma chère, vous êtes insupportable avec vos anciennes histoires. Savez-vous que cela ne rajeunit pas... Je vous ai dit que c'était dans un bal chez les Montord.

— Papa vous a plu tout de suite ?

Mme d'Hallon sourit.

— Il faut croire.

— Était-ce la première demande en mariage que vous receviez ?...

Malcie s'efforça de laisser son regard indifférent.

Dans les yeux de la mère passa une lueur étrange.

— Vous me faites de singulières questions, vraiment.

... Est-ce l'appartement qui vous lance dans l'histoire ancienne ? je vous en prie, tenez-vous en au moderne.

— Ce que je vous demande est tout naturel. Histoire de causer du reste. Jean a été le premier qui a demandé ma main. Je ne m'en cache pas. Je le dirai à mes enfants et à mes petits enfants lorsque je serai grand-mère.

Mme d'Hallon manifesta une gêne qui n'échappa pas à sa fille.

— Vous vous êtes mariée à dix-huit ans, expliqua la première, moi à vingt-deux. C'est l'âge où les soupirants approchent. Si votre père n'a pas été le premier, c'est lui qui a été agréé.

Le ton était aigre-doux.

Après un silence, Malcie ajouta :

— Vous avez été une privilégiée. Vous avez épousé le meilleur des hommes. La maternité ne vous a pas trop éprouvée... Je n'ai jamais eu ni frère, ni soeur, n'est-ce pas ?

L'interrogation qui, dans un autre moment eut passé inaperçue, joua sur les nerfs de Mme d'Hallon.

Jamais sa fille ne l'avait autant questionnée sur le passé. Quelle mouche la piquait. Avait-elle trouvé quelqu'un qui ait fait des révélations ?

Impossible ! Quant à lui, il était mort depuis longtemps, mort dans les colonies.

Morte aussi la sage-femme, qui aurait pu parler.

Que craignait-elle ?

Des paroles en l'air ? Des versions exagérées ?

Qu'elle est la femme jeune, jolie, qui n'a pas subi de critiques ?

Elle paya d'audace.

Un regard d'acier tomba sur Malcie, puis Mme d'Hallon éclata de rire.

— Mais oui, j'ai été favorisée, comme vous dites, et toujours très heureuse, parce que j'ai toujours su faire la part des choses.

— Ce n'est pas toujours facile.

— Avec de la volonté et de la ténacité, on vient à bout de tout.

Elle se leva.

— Eh! mais, dites-le donc, vous n'avez pas l'air d'avoir des idées folichonnes. Distrayez-vous. C'est absolument nécessaire à la santé. Quant à vos devoirs, comme vous disiez en commençant, remplissez-les, mais n'en soyez pas l'esclave. On se fait soi-même sa vie.

Malcie soupira.

— Chacun entend les choses à sa façon.

Une barrière s'élevait entre la mère et la fille.

VI

MARI ET FEMME

Décidée, en attendant mieux, à apporter un peu de bien être dans la vie de celui qui aurait dû avoir une autre place au soleil. Malcie emplut son porte-monnaie et se prépara à sa troisième visite à l'atelier.

Jean allait et venait.

Fulbert était venu lui demander:

— Monsieur le capitaine n'a pas de courses à me faire faire ce matin?

— Non. C'est moi qui m'en charge.

Puis d'une voix basse:

— Est-ce que mes vêtements de civils sont prêts?

— Oui, monsieur.

Dès que la porte claqua derrière Malcie, Jean lança l'uniforme sur les meubles et endossa des habits noirs sous un pardessus mastic.

La toilette ne dura pas deux minutes.

De son cabinet, il passa dans son bureau, décrocha une gaine de dessus la cheminée pendant que Fulbert grommelait inquiet du dernier geste:

— Que Monsieur soit prudent! Il y a des choses qu'on regrette... lorsqu'il est trop tard. Si Monsieur permettait que je l'accompagne.

Pas de réponse.

Jean avait aux oreilles le bruit de la porte. Il voyait sa femme descendre, traverser le porche.

Il la voyait dans la rue.

— Tu dis qu'elle prend toujours le faubourg Saint-Honoré?

La réponse ne vint pas à Fulbert qui eut un pressentiment de malheur devant la surexcitation du capitaine.

D'une marche lente, mais sûre, Malcie tourna à droite.

Jean fut surpris.

Qui sait? Peut-être avait-elle l'idée qu'on la filait.

Elle ne se retourna pas une seule fois.

Devant son allure qui était celle d'une femme qui se possède le capitaine se dit: "Est-elle donc à ce point tombée, qu'une existence en partie double lui laisse un extérieur tranquille?"

... Chez qui va-t-elle?... Il s'agit sans doute d'un peintre. Elle était trop troublée, hier, lorsque je l'ai questionnée.

... Pourquoi ne m'en avoir pas parlé de cet artiste, de ses tableaux, s'il n'y a rien de louche entre eux?

Ses poings se crispaient.

Sa face se violait.

Ses yeux lançaient des flammes.

Tout en la suivant, le regard fixé sur elle comme sur un phare, il se disait, passant d'une idée à une autre.

"Sa peau!... la peau du séducteur! Pas de rémission!..."

Au coin de la rue d'Anjou, Malcie s'arrêta, regarda à droite, à gauche.

Elle attendit.

Hésitait-elle à continuer?

Un remords.

La pensée du mari, des enfants. L'honneur de la famille!

Mais, aussitôt, la roue d'un fiacre rasa l'angle du trottoir.

Avec le manche de son ombrelle, Malcie fit un signe.

— Retenu, belle dame!... Dommage!...

En effet, deux hommes occupaient le véhicule.

Elle continua à pied jusqu'à la rue Royale.

Là, cinq voitures pour une semblaient l'attendre.

Un coup d'oeil suffit pour qu'immédiatement un des cochers montât sur son siège.

Malcie ouvrit la portière, jeta l'adresse monta.



"Il ne me trompe pas, la chère petite l'aime aussi."

Ce matin-là comme par un fait exprès, la course fut pleine d'entraves.

La jeune femme était cependant tombée sur un automédon qui connaissait son Paris et qui avait pris au plus court.

Mais, dans la rue Bonaparte, devant l'École des Beaux-Arts, il fut arrêté par une foule qu'un accident groupait. Un ou-

vrier, fâcheusement tombé d'un échafaudage, gisait à demi mort sur le trottoir.

Un médecin était accouru.

L'état du malheureux demandait son entrée immédiate à l'hôpital.

La Charité se trouvait à deux pas. On attendait une civière pour le transport, et pendant ce temps, la circulation était impossible.

Las d'attendre, sous les insultes d'autres copains, le cocher de Malcie avait pris la rue Jacob pour tomber dans celle des Sts-Pères.

Il se trouvait derrière une file d'omnibus qu'un convoi retardait.

Force encore de mettre sa bête au pas. Aussi, lorsqu'il déboucha sur le boulevard Saint-Germain, un vigoureux coup de fouet cravacha les flancs du cheval étri-qué.

De là en quelques minutes, le but fut atteint.

Comme d'habitude, Malcie donna l'ordre d'attendre et elle disparut sous la porte.

Ce n'était pas sans difficultés que la voiture occupée par Jean avait suivi la première.

Lorsqu'elle s'arrêta le capitaine ne bougea pas.

— Mazette, se dit le cocher, je roule un mylord qui a l'habitude des valets de pied! On y va!... Je m'en doutais!...

Il assujettit les guides, descendit et, la main sur le bec de canne de la portière:

— Si celui qui a l'honneur de la course ne s'est pas trompé de numéro je crois, monsieur, que nous y sommes.

Jean ne fit pas un mouvement.

— Est-ce que l'autre fiacre est arrêté?

— Il est arrêté.

— Et la dame?

— Disparue dans le couloir... lestement... d'un joli petit pied français... Dans ce couloir ci... monsieur n'a qu'à se pencher.

... Monsieur ne s'en doute pas, mais j'ai failli y laisser l'oeil sur le sapin de l'A-

beille, là-bas, au tournant de la rue de l'Université.

— Vous n'êtes pas pressé, n'est-ce pas ?

— Moi ? Pas du tout... tout ce que monsieur voudra. Le temps, c'est de l'or avec des clients comme monsieur.

— Alors, accordez-moi quelques minutes. Je suis arrivé. C'est l'essentiel.

“Mâtin, se dit le cocher, en v'là un qu'est malin ! C'est pas au moment des civilités qu'il veut les pincer !”

Il se retourna.

— Est-ce que monsieur désire que j'attende... le temps de la visite ?

Jean réfléchit.

— Non, merci.

— C'est absolument à la volonté de monsieur. Je ne vois pas par là de station de fiacres.

— Merci.

Le mot fut bref, saccadé.

Le cocher n'insista plus.

Il y avait cinq minutes justes — et cinq minutes lorsqu'on attend, c'est long — que Malcie avait pénétré dans l'atelier de Roger, lorsque Jean sortit de sa prison.

Il y alla d'une pièce de cinq francs au cocher qui guignait de l'oeil un bar très proche et il prit le même chemin que Malcie.

Se composer un visage, chasser le trouble, la nervosité, la rage qui le soulevaient fut affaire d'une minute.

Il ralentit son pas, agrafa le premier bouton de son pardessus, palpa la poche où il avait glissé l'étui du revolver, traversa la cour, en apparence très calme, et aperçut Mme Barbillon.

Elle le regardait.

Cette femme-là devait être renseignée.

Cette femme-là en savait plus long que lui.

Au plus habile.

Occupée à un ouvrage de couture, la concierge regarda l'escalier. Ses mains retenaient sa lingerie.

— Madame, dit Jean, chapeau bas, avec une infinie souplesse dans la voix, j'ai un

rendez-vous ici avec Mme d'Anicet pour des acquisitions de tableaux chez un jeune artiste dont nous nous occupons elle et moi.

... Pourriez-vous me dire si elle est arrivée.

Avant la réponse, le capitaine regarda sa montre et ajouta :

— Je crois être exact. C'est l'heure, à cinq minutes près, que nous avons fixé pour la rencontre.

Enchantée de la veine qui souriait à son jeune locataire, la concierge se leva...

Des acquisitions de tableaux !... Roger était sauvé !

— Monsieur, répondit-elle, je ne connais pas le nom de la dame que je vois ici, depuis quelques jours. Elle vient, en effet, de monter. A peine quelques minutes.

... Monsieur la trouvera chez M. Roger.

— C'est bien le nom du peintre en question. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer l'étage de son domicile ?

— Domicile et atelier.

— Oui... je sais.

— C'est au premier, monsieur, la porte en face l'escalier.

— Le nom est sur la porte ?

— Non, mais monsieur ne se trompera pas. La porte en face l'escalier.

— Merci, madame.

Il n'était pas luxueux, l'escalier, avec ses marches usées et sa mince rampe en fer !

Le capitaine eut un sourire ironique. Il balbutia : “Quand on est artiste, l'imagination supplée au luxe !”

La rampe faisait un coude, Jean voyait la porte... en face de lui.

Il crut qu'il étouffait.

Il s'arrêta.

Des voix lui arrivaient. Celle de sa femme très distincte.

Il dégrafa son pardessus, retint son souffle, ralentit son pas.

Les murs dégradés, lui disaient qu'il ne devait pas y avoir de tenture derrière la porte.

Il voulait écouter.

Il ricana.

Elle a du goût ! La garçonnière ne manque pas de charme. L'hôtel de la rue d'Anguesseau est loin d'en posséder autant !

Il monte une marche puis une autre.

Il y est.

Entrer tout de suite ? brusquement ?

Non.

Il veut, lui aussi, la jouer habilement, la comédie qui est sur le point de devenir un drame !...

C'est son plan. Il en sera ce que suggérera son imagination en délire, son désir violent de vengeance. Dans ces heures de révolte, ce n'est plus la raison qui guide : les événements dépendent de l'instinct.

Sur le palier, Jean glisse à droite de la porté.

Il sort de sa poche le tube en maroquin noir, y prend le revolver chargé, et là, les oreilles bourdonnantes, le visage sanguin, il pencha la tête,

.. .. .

Malcie a trouvé Roger à ses pinceaux.

Tous deux se sont installés pour une longue conversation.

— Je vous attendais. J'avais le pressentiment de votre visite.

— Vraiment ?

— J'aurais voulu venir plutôt. Impossible. Vous comprenez, n'est-ce pas, que j'ai des ménagements à prendre. Ma mère ne doit se douter de rien, du moins pour le moment. Quant à mon mari, je ne tiens pas non plus à ce qu'il sache.

... J'ai réfléchi beaucoup. Je compte sur le temps.

... La situation est délicate. Elle ne demande pas de brusquerie.

— Vous êtes un ange, balbutia Roger.

— Non. Je voudrais simplement que tout le monde fut heureux.

— Chère créature ! cher trésor de vaillance. Vous vous glorifiez du bien que vous me faites.

— Aujourd'hui, mon plus grand désir est de vous voir arriver.

... Il faut que vous vous fassiez un nom. Vous le savez, le monde est imbu de sots préjugés. Pour lui, et quoi que vous fassiez — pardonnez-moi ma brusque franchise — quoi que vous fassiez aujourd'hui, il vous tiendra un peu à distance parce que vous n'avez pas de nom... Faites-vous en un. Devant le talent et devant l'or, rien ne résiste.

... Ceux qui vous auront tourné le dos accourront... Lorsque vous aurez signé une oeuvre, une oeuvre, vous entendez, chacun vous exaltera. Ce sera à qui souhaitera vous connaître et être quelque chose dans votre vie.

Elle l'exaltait par son raisonnement juste, droit et profond.

Il affirma :

— J'y arriverai.

— Je l'espère. Seulement, vous n'y arriverez pas en un jour. La vie est la vie avec ses luttes et aussi ses exigences quotidiennes... Je ne veux pas que vous souffriez.

Il se redressa, rayonnant d'énergie et de jeunesse.

— Moi, souffrir ? Ne craignez rien. Peu me suffit.

Il continua, une flamme d'espérance dans les yeux.

— Du reste, maintenant, je vais sortir de ma coquille. Je vous dit que je suis un nouvel homme... J'offrirai mes tableaux, je les vendrai, j'entreprendrai mille choses que je n'ai jamais faites.

... Voulez-vous encore que je vous rassure ?

... Je suis moins pauvre qu'il y a huit jours ; j'ai eu des aubaines.

Elle détourna les yeux pendant qu'il continuait :

— Mon loyer est payé pour un semestre.

— N'importe, dit-elle, très simplement, nous allons partager mon argent de poche.

— Je ne le souffrirai jamais.

— Et moi, je ne souffrirai pas que vous refusiez. Expliquons-nous clairement. De deux choses l'une ou nous sommes indiffé-

rents, étrangers l'un à l'autre, et alors mes visites deviennent inutiles, équivoques. Elles doivent cesser.

... Ou bien la révélation du secret de votre naissance a fait vibrer en nous...

Elle s'arrêta pour achever, dans un souffle que nul autre que Roger ne put entendre :

... la voix du sang.

Ecrasé d'une telle délicatesse, Roger balbutia :

— Je préférerais qu'il n'y ait pas, entre nous, de question d'argent.

— Et moi je ne souffrirai pas que le nécessaire vous manque. Le bien-être dont je suis entourée me deviendrait lourd.

Elle déposa de l'or sur la table et ajouta :

— Ma première satisfaction sera de savoir que vous ne vous privez pas.

— Je ferai en sorte de ne pas en avoir besoin.

— Je vous défends de vivre de privations. Le docteur a déclaré que des soins vous étaient nécessaires. Donnez-vous-les. Vos oeuvres se ressentiront de votre santé. Pas de mièvrerie. De la vie. Comprenez-vous ?

Il sourit et murmura :

— A mon tour, maintenant, de penser à votre quiétude.

Ils se regardèrent et se comprirent.

Roger expliqua :

— Votre désir n'est-ce pas, est que le secret qui nous uni reste entre vous et moi.

— Oui, tout pendant que je n'aurais pas préparé les voies.

... Je ne sais vraiment comment j'y arriverai.

— Peut-être au moment où nous nous y attendrons le moins.

... Mon père et mon mari, tous deux hommes d'honneur, ne doivent se douter de rien.

... Malgré les difficultés, ayons confiance.

— Est-ce que personne, chez vous, n'a idée de vos venues ici ?

— Personne. Il est nécessaire que ce soit ainsi.

— Je vous comprends. Aussi, vous pensez que mon plus vif désir est de ne pas être pour vous, un sujet d'inquiétude.

... Je vous aime de l'affection la plus tendre.

... Vous êtes pour moi l'ange qui montre le salut.

... Je vous dois tout.

... Mais, si vous croyez devoir vous abstenir ou tout au moins espacer vos visites, faites-le.

Un bruit léger, quelque chose comme un crépitement de bois qui travaille, se mêla à la voix chaude du peintre.

Ni lui, ni la jeune femme ne s'y arrêtaient.

— Mon mari a en moi une confiance absolue, expliqua Malcie, mais, enfin, un rien pourra attirer son attention et entraver une liberté à laquelle je tiens, par-dessus tout. Comme vous, j'ai tout approfondi.

... Entre nous, la prudence devient nécessaire. Dorénavant, je vous préviendrai par un mot quand je devrai m'absenter.

... Vous absentez-vous quelquefois ?

— Jamais. Je veux dire que je ne quitte jamais Paris.

— Je vous préviendrai toujours, la veille de ma visite. Si toutefois une circonstance imprévue, une affaire; vous empêchait d'être chez vous, n'écrivez pas pour un contre-ordre.

... Ne l'oubliez pas. N'écrivez jamais.

... Une course de plus pour moi, qu'importe ! Je reviendrai, voilà tout.

— D'avance, soyez certaine de ma présence, étant prévenu.

— Il y a des circonstances impossibles à prévoir.

Roger ne se possédait pas.

Une allégresse se dilatait.

— Comment voulez-vous que je n'arrive pas à être quelqu'un ? Croyez-vous que je repose toutes les nuits depuis que je vous connais ?

... Oh ! non, je vous vois devant moi.

... J'écoute votre parole encourageante.
... Je vois vos grands yeux bleus comme ceux d'une madone.

"Pour elle, j'irai au bout du monde".

Il se leva, fit glisser sa chaise près de celle de la jeune femme, se rassit brusquement, prit une des mains gantées de Malcie, et là, tout près d'elle, son souffle l'effleurant, il murmura :

— Que sera-ce le jour où vous me permettrez de remplacer ce nom de Mme Jean d'Anicet, par le prénom très doux, très gracieux, de... Malcie?

Il se courba davantage encore, et près de son oreille :

— ...par le doux nom de soeur!...

Bouleversée, la jeune femme retint, affectueusement la main de l'artiste, son frère, et elle murmura d'une voix troublée :

— Nous ne devons ni l'un ni l'autre nous laisser dominer par l'émotion. Nous avons besoin de courage... Roger?

Il ne fut plus maître de lui.

Dans un élan de tendresse, il porta la petite main à ses lèvres, la baisa, la rebaisa avec transport sur le poignet, audessus du gant.

Un bruit violent les fit sursauter tous deux.

Ils se tournèrent du côté où il s'était produit ce bruit.

Le bras armé, l'air tragique, l'oeil dilaté, Jean d'Anicet pénètre dans la chambre.

Il lève la main, s'arrête, s'avance d'un pas encore et fait feu...

... Une fois... deux fois, tirant au hasard, ne sachant où.

— Misérable!... Que faites-vous?...

Une troisième balle part, sifflante, allant trouer le "Pont de Joinville".

Malcie a vu Jean.

Affolée devant l'arme, elle lève la main, mais, tout à coup, sa tête s'incline lentement. Elle tombe sur le plancher.

Entre les deux hommes, ce fut une lutte terrible.

— Lâche fulmina Roger, vous avez atteint la plus sublime des femmes.

— Arrière!... arrière!... cria Jean comme un forcené. Il braqua le canon devant la poitrine du jeune homme.

Roger a vu le mouvement.

Parant le coup, il saisit le poignet du capitaine et fait dévier la dernière balle.

Les détonations ont été entendues de la loge.

La concierge se lève, les yeux hagards, les jambes flageollantes, elle court à l'escalier.

Impossible de monter.

Tout son sang refoulé au coeur lui occasionne de violentes palpitations.

La pauvre femme a le pressentiment de ce qui se passe là-haut.

Des pas derrière elle lui font retourner la tête, sa main restant sur la rampe.

Un homme sanglé dans des vêtements à petits carreaux s'avance vers elle, la fixe.

— Vous! madame, souffrante, voulez-vous mon aide.

— Merci. Que désire monsieur?

Avec un accent qui ne permettait pas de mettre en doute son origine, l'étranger demanda :

— Concierge de la maison, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

Il consulta un superbe calepin et demanda :

— Est-ce bien ici le home du peintre Roger?

— Oui, monsieur.

— Moi, grand amateur de peinture.

— C'est-il bien vrai, balbutia la brave femme non remise et l'oreille aux écoutes.

— Comment vrai? que je veux voir sir Roger? Je crois que oui que c'est vrai, et même bonne affaire pour lui. Ne faites pas attention à mon langage. Pour parler "quickly" je n'ai pas toujours l'expression propre.

— Je ne sais comment expliquer à monsieur...

L'air atterré de Mme Barbillon fut éloquent.

— Catastrophe?... Quoi!... Fréquentes aux Etats-Unis, à New-York, les catastrophes. Mais, quelquefois, bon signe. Vous autres, Français, ne savez pas du tout prendre la vie...

...A quel étage le peintre Roger?

Au même instant, au-dessus d'eux, une porte fut ouverte. La concierge et l'Américain entendirent d'une voix menaçante:

— Nous nous reverrons. Nos comptes ne sont pas encore réglés.

Des pas. Et ils virent passer devant eux le capitaine Jean, emportant Malcie avec une force que donne seul un décuplement de violence et de folie.

— Monsieur... articula livide, Mme Barbillon.

Jean n'entendit pas ou ne voulut pas répondre.

Il continue, traverse la cour, et près du trottoir, il trouve le fiacre retenu par celle qui est victime de son dévouement.

— Evanouie?... Interroge l'étranger avec une flamme démontant.

La gorge nouée, Mme Barbillon se tait.

Sa pensée est là-haut.

Qui a été atteint?

Elle? Lui?

Tous deux?

Le visage terreux, elle expliqua:

— J'y monte, si monsieur veut me suivre.

Roger est affalé sur une chaise lorsque sa porte se rouvre devant l'Américain pendant que la concierge exclame:

— Ah! monsieur Roger!

— Ne m'en parlez pas? C'est de la démente! Cet homme est fou. Rien ne motivait pareil esclandre.

— Etes-vous atteint?

— Non.

Raide, impassible, sans un geste, sans une expression dans le regard, l'étranger dit:

— Un mari jaloux?... Très nombreuses les histoires de mari jaloux.

— Vrai, vous n'êtes pas atteint?

— Non.

— C'est une chance, une grande chance!

— Mais, regardez donc autour de moi!

L'Américain et Mme Barbillon inspectèrent les murs.

— Ni plus ni moins pour les dégâts, monsieur Roger! Vous l'avez échappé! c'est tout ce qu'il faut... Qui l'aurait dit! Je vous assure qu'il m'a caché son jeu. En bas, il s'est montré d'un poli, d'un miel-leux!

Elle se pencha.

— Le mari, hein?

— Oui.

L'étranger contemplait les paysages accrochés aux murs, les coins de berge de la banlieue parisienne, la gamme de notes avec laquelle Roger avait magnifiquement étalé de larges espaces de jolis ciels fouillés.

Il arrive au "Pont de Joinville" s'arrêta longuement et, avec un geste automatique:

— Trouée par la balle?

— Oui.

— Par la balle du mari?

Le silence du peintre fut la réponse.

— Alors, paysage a grande valeur... double valeur... Des articles dans journaux feraient monter très haut la peinture.

— Oh! protesta Roger indigné!

— Là-bas, à New-York, ce serait ains... Donc, consentirez pas à mettre dans la presse?

— Oh! non.

— Eh bien, je l'achète.

— Comment?

— Oui. Je suis ici pour deux tableaux et envoyé par mon ami Renaud que j'ai connu il y a vingt ans au 57 de la vingt-quatrième street du West à New-York. M'a recommandé votre talent. A eu raison. Regrette pas, very interesting dans date... Et very very jolie, la Parisienne que j'ai vue... Touchée, elle aussi?

— Je ne le crois pas, mais je n'en sais rien. En tout cas, il faut qu'un homme

soit fou pour se refuser à une explication quelconque.

La concierge disparut.

Les deux hommes restèrent dans le désordre des chaises et des toiles bouleversées.

Non remis, Roger murmura :

— C'est inouï!... Si encore il y avait motifs.

Avec un sang-froid britannique, William Vanderbrook dit :

— Demain, les journaux en parleront.

— Je voudrais voir!...

— Dommage!... Vous avez tort!... En Amérique, vrai coup de fortune pour un peintre!...



“Qui vous a introduite chez lui?”

— Oh! jamais!... renouvela Roger, je préférerais mourir de faim.

En regardant tout autour de lui, l'Américain expliqua :

— En venant chez vous, j'avais peur de trouver, un peintre impressionniste... Shockissoq, les oeuvres impressionnistes! J'abomine, et vous?...

— Il faut avoir des dispositions spéciales pour se livrer à de pareilles études. Il y a des amateurs.

— Oh! pas moi!... Jamais moi pour cela!... En France, vous êtes riches en peintures... Pas à New-York! Ne possé-

pas d'Ecoles nationales... Aussi très grands, gloire d'avoir dans son home spacieuse galerie de tableaux...

... Je veux celui-ci... Entendu... et puis un autre, mêmes dimensions. Avez-vous?

— Excusez-moi, monsieur. Vous vous présentez dans une circonstance si tragique que j'ai peine à réunir mes idées.

— Je reviendrai.

— Non.

— Suis au Terminus-Hôtel.

Les paupières du jeune homme se rejoignirent pour éviter une vision torturante.

— Vous désirerais, dites-vous, un pendant à ce “Pont de Joinville”? Vous voulez me l'enlever.

— Je paierai autant de dollars que vous voudrez et même, si vous venez un jour à New-York, vous verrez que je lui ferai honneur.

Les yeux de Roger tombèrent sur Porlaissé par Malcie.

Y toucher?

Jamais.

Une occasion se présentait...

Raide, William Vanderbrook, un monocle sous l'arcade sourcillière, sa lorgnette pendue en bandoulière, se promena encore devant les toiles du jeune peintre et déclara :

— Celui-ci me plaît également. Je le désire. Je vous donnerai deux cents dollars... cent pour chacun... Trouvez-vous assez

— Deux cents dollars, répéta Roger, croyant mal comprendre.

— Ce qui doit faire en monnaie française, mille francs, plus vingt.

— C'est trop.

— Cela vaut cela à cause de la balle... Contrat signé? Je donnerai un chèque. Vous irez...

Il réfléchit.

— No... Times is money.

Il sortit de son portefeuille deux billets de cinq cents francs et chercha de l'or.

— C'est assez protesta Roger presque honteux.

— Alors, venez dîner avec moi, ce soir.
Je vous ai dit : Terminus-Hôtel. J'inviterai Renaud, votre ami.

— Mon ami ?

— Oui, votre protecteur. Vous viendrez, j'y compte.

— Ce soir ?

— Oui. Ça dissipera chimères, romans, amours. En Amérique, on ne reste pas sur une idée triste.

... A ce soir. Acceptez.

— A quelle heure ?

— A six.

— Mille fois merci.

— Ah ! c'est moi. J'ai peur de solitiou-de. Jamais je ne reste seul. Good-bye !

— Au revoir, monsieur, mille fois merci.

— Moi aussi.

Sur le palier, l'Américain se retourna. Un franc rire montra ses dents d'un blanc intense, sous une épaisse moustache blond ardent.

— Là-bas, personne n'aura le vrai, l'authentique !... Personne !... Veine d'être arrivé au moment précis.

Il tendit sa main à Roger.

— Chagrin de coeur passe !... A ce soir, à six heures.

Il fit un pas.

— Devriez étudier votre grand maître Chartran. Pour nous, c'est le roi du pincean. Deviendrez millionnaire en envoyant vos peintures aux Etats-Unis.

... Vous seriez payé là-bas cent dollars comme un penny. Goodbye.

Resté seul, Roger revécut l'heure tragique.

N'était-il pas le jeu d'un cauchemar ?

Hélas ! et l'évidence !

Trois balles avaient été tirées.

Une dans le tableau acheté par l'Américain.

L'autre s'était perdue dans la cimaise.

La troisième avait perforé une valise béante qui regorgeait d'esquisses.

Il se rappela l'entrée, les gestes de Jean.

Il entendit les menaces.

Il revit Malcie chanceler, tomber.

Il la vit emportée sans mouvement, sans vie.

Tout à coup, son regard se fixa. Était-il fou lui-même pour avoir accepté à dîner avec William Vanderbook ?

Il enverrait un télégramme. La seule sortie qu'il eût dû se permettre, il ne pouvait pas l'exécuter.

Et pourtant, il fallait qu'il sût ce qui se passait à l'hôtel de la rue d'Aguesseau.

Par lui, ou indirectement, il devait y arriver.

Roger sortait pour envoyer à Terminus Hôtel un petit bleu, quand Mme Barbillon l'arrêta devant sa loge.

L'habitude de se voir, de parler de sa vie, de ses occupations, ne devient-elle pas un besoin de réciproques confidences ?

L'homme ne peut pas tout garder pour lui. Aussi concentré qu'il soit, la nature parfois s'impose.

Dire ses inquiétudes est un soulagement. Conter ses préoccupations, les diminue.

A qui Roger se serait-il confié ?

Mme Barbillon n'était-elle pas la seule personne au courant de sa vie, la seule qui s'occupât de lui, aussi bien mieux qu'une parente ?

Ils échangèrent quelques pensées sur l'échauffourée du matin — échauffourée dont personne ne saurait rien — puisque, chance extraordinaire, les autres locataires se trouvaient absents. Roger communiqua son but de sortie.

Mme Barbillon l'écouta et dit :

— Avez-vous bien raison, monsieur Roger.

— Pensez-vous que j'aurais le courage de faire bonne figure à ce dîner qui sera un vrai festin ?

— Je ne dis pas, monsieur Roger, je ne dis pas !

... C'est souvent que, dans la vie, on fait bon coeur, contre mauvaise fortune.

... Il n'y croira pas à votre excuse, l'Américain !

... Manquer un richard pareil ! Qui sait,

vous pouvez le retrouver sur votre chemin, monsieur Roger.

... A votre place, je garderais ses bonnes grâces et je ferais en sorte d'avoir son amitié.

— Je n'hésiterais pas si quelques jours s'étaient écoulés. Aujourd'hui même?... Ce soir?...

— Je vous comprends!... Réfléchissez encore avant d'envoyer votre bleu, croyez-moi.

Adossé au chambranle de la porte, Roger, le regard vague, mais la pensée travaillant, dit, perplexe :

— Votre raisonnement est juste, surtout dans l'impasse où je me trouve. Si je veux aller de l'avant, il ne s'agit pas de fermer toutes les portes devant moi.

— Eh! non, eh! non, monsieur Roger. Vous devez même faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour les ouvrir. Et puis, lorsqu'elles seront entrebâillées, allez-y d'un coup d'épaulé. C'est la vie!...

Lorsque le peintre quitta la loge, il avait abandonné le projet du télégraphe.

Dans l'après-midi en palpant les billets de banque versés par William Vanderbrook, Roger se dit :

— Maintenant que me voilà presque riche, je ne puis aller dîner au Terminus dans l'accoutrement que j'ai sur moi.

Il ouvrit les battants d'un placard.

— Un peu maigre mon porte-manteau!

Il partit pour le boulevard Sébastopol où il acheta un complet et, à six heures moins cinq, il arrivait à l'hôtel.

L'appartement retenu pour quinze jours par William Vanderbrook se composait d'une chambre et d'un salon.

C'est là que fut introduit, presque en même temps que Roger, un vieil ami de Maxime d'Hallon, le peintre Renaud.

— Très heureux de faire votre connaissance, mon ami. Elève de Baudruche, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Et, ce qui a pour moi un très grand

prix recommandé par Mme d'Anicet, ma délicieuse petite Malcie.

Roger changea de couleur.

C'était donc elle qui avait parlé de lui à Renaud? et c'était Renaud qui lui avait adressé l'Américain?...

— Un vieillard!... dit l'étranger. Il fera son chemin.

Quand un artiste est aimé des femmes il fait toujours son chemin!...

Renaud rit d'un rire très franc. Le sourire de Roger resta mélancolique.

Le dîner fut au champagne.

Roger n'avait jamais assisté à pareille débauche gastronomique.

Il se souviendrait toute sa vie du menu princier.

Au dessert, une franche amitié liait les trois convives.

— Je me mets entièrement à votre disposition, mon ami, affirma Renaud. Nous ne sommes pas du même âge, puisque ma barbe est toute blanche, mais nous appartenons à la même école, cela suffit.

— Vous savez, appuya William Vanderbrook amis de nos amis sont amis. Je viens à Paris tous les ans. Faites du beau, nous nous reverrons...

... Voulez-vous mon adresse?

— Certes, je ne demande pas mieux.

En tendant un bristol glacé, l'Américain ajouta.

— Je ne réponds pas aux lettres très exactly, parce que je suis toujours en voyage, moi!... Mais je réponds toujours. Soyez sûr que vous recevrez réponse. J'aime cela, very much de répondre aux lettres.

— Avez-vous fait des affaires ensemble demanda Renaud.

— Oh! my dear! Je suis très content. Deux pictures superbes.

Les yeux ronds de l'Américain rencontrèrent les yeux de pervenche de Roger.

Ceux-ci le suppliaient.

Avec un sourire dont la malignité échappa à Renaud, le richissime expliqua seulement :

— Ravi, parce que à New-York, Wil-

liam Vanderbook posséder seul, le pont...
de quoi?

— De Joinville.

— Perfectly... oui c'est cela.

— Tu le connais.

— Moi? oh! non.

— Nous y sommes allés ensemble par la Bastille.

— A Joinville?

— Oui. La station après Nogent-sur-Marne.

— Aoh! c'est vrai. Excusez-moi. Perfectly. Charmant... Heureux de posséder ce paysage. Délicieux, Joinville!

... Oui, très gentil, très coquet, comme toute la banlieue de Paris.

VII

RUE D'AGUESSEAU

Malcie est allongée sur une chaise longue de sa chambre.

Non désarmé, Jean a jeté des mots fous à Mme d'Hallon.

— Votre fille, la mère de mes enfants, est une femme que j'ai surpris dans les bras d'un homme.

... J'ai entendu le bruit des baisers.

... J'ai tiré.

... Je ne les ai tués ni l'un ni l'autre. J'aurais pu les tuer!

Il a jeté sur le tapis le revolver, et la malheureuse, blanche à mourir ne fait pas un geste.

Dans un souffle, elle murmura :

— Jean!

— Est-ce que je mens?

— Jean!

— Vous a-t-il embrassée cet homme?

— Vous vous trompez.

— Misérable! Je les ai entendus, les baisers... deux... trois... passionnés... les baisers d'un amant.

— Oh! Jean!

La mère était terrifiée.

Elle eut préféré ne pas assister à la scène.

Elle regarde sa fille.

Leurs yeux se rencontrent.

Une douleur navrante passa dans ceux de la pauvre martyre.

Sa tête tombe sur le coussin de velours rouge.

Elle halète :

— Cela... n'est... pas...

Puis, devant la surexcitation de Jean, elle comprend que, quoi qu'elle dise, ses assertions seront mises en doute. Elle se tait.

Chez elle tout a été ébranlé, cerveau et cœur.

Une fièvre se déclare qui déjoue toutes les prévisions.

Pendant une semaine, elle est entre la vie et la mort.

Les sommités médicales se succèdent.

Les consultations se renouvellent.

Après ceux-ci, ceux-là.

*Tous hésitent à se prononcer devant la gravité du cas.

Deux organes sont atteints, ébranlés.

Soigner l'un est désorganiser l'autre.

Tous sont convaincus que la femme du capitaine Jean ne se remettra pas.

Entre eux, en sortant de l'hôtel ils disent :

— Il faudrait un miracle! Quant à la science, elle est impuissante.

Malcie délire, des délires intermittents, pendant lesquels des mots sans suite tombent de ses lèvres et, fréquemment, parmi eux, dans le vide de la pensée :

— Ce n'est pas!... Ce n'est pas!...

Puis elle rit, d'un rire qui n'est pas la manifestation d'une joie, c'est un rire d'instinct, un rire de folle.

Tous sont atterrés.

Folle? Ah! Dieu!... mieux vaudrait la mort!...

Elle a des enfants, Malcie.

Seront-ils les enfants d'une folle?

Jean va et vient. Il parle peu. Il est d'une surexcitation extrême. Personne ne le questionne.

Mme d'Hallon dirige avec calme les deux ménages.

Le coup de foudre l'a bouleversée. Mais, la minute tragique écoulée, ses mouvements et son visage sont redevenus ceux d'une personne maîtresse d'elle-même.

— Il faut bien, dit-elle, que dans les moments pénibles de la vie, quelqu'un ait assez d'énergie pour y faire face.

Celui qui paraît le plus atteint ou du moins celui qui ne peut pas réagir c'est Maxime d'Hallon.

Le brave homme cependant ignore le drame qu'on est parvenu à lui cacher.

Il passe la moitié de ses jours dans la chambre de sa fille. Il la regarde, prend ses mains dans les siennes et murmure d'une voix nouée qui ne peut en dire davantage.

— Ma pauvre petite enfant, guéris vite. C'est bien triste sans lui.

Malcie entr'ouvre les yeux.

Elle comprend, puisque dans la main du vieillard ses doigts s'agitent.

Elle se tait.

S'il savait!...

Il se détourne les yeux pleins de larmes, va jusqu'à la fenêtre, afin qu'elle ne voit pas sa tristesse, regarde, dans la cour, revient murmurant d'un ton qu'il s'efforce de rendre ferme.

— Va, nous partirons pour la mer dès que tu pourras entreprendre le voyage. Jean demandera un congé.

A l'office, silence complet.

A part, Fulbert, le personnel ignore le drame. La faiblesse de la malade est telle qu'on s'attend à un dénouement.

A la loge, deux femmes causent.

Une d'elles, la concierge de l'hôtel, se penche de temps en temps.

Pas commode, le capitaine Jean d'Anicet, depuis quelque temps... Tout l'irrite. On comprend que, pour un oui ou pour un non, il ferait maison neuve.

Très bas, les deux femmes reprennent leur dialogue.

— Alors, la pauvre petite dame ne va pas?

— Tout ce que j'en sais, madame Barbillion, c'est par les domestiques.

— C'est égal, ce serait un malheur si elle s'en allait! Une dame bonne comme le pain!... Une dame qui n'a qu'une idée: faire le bien! Et voilà que son mari se monte le bourrichon! Faut convenir aussi que, lorsque les femmes sont jolies — parbleu elles le savent bien — elles devraient se tenir sur leurs gardes, de ne pas se lancer dans les aventures!...

— Malgré tout, il faut espérer. Elle est jeune. Ça vaut mieux que tous les médicaments, madame Barbillion.

— C'est tout de même un bonheur qu'il ne soit pas arrivé malheur plus grand. Si vous aviez vu l'atelier après l'algarade.

— C'est miracle, en effet, appuya la concierge de l'hôtel.

— Je suis bien aise d'être venue. J'ai hésité. Quand on ne se connaît pas. On a beau être du même métier. Et puis toutes ces choses sont si délicates. Comme a dit M. Roger: "Allez-y franchement, madame Barbillion. Expliquez les choses telles qu'elles sont. Pas de détours. Cela ne vaut jamais rien, à plus forte raison dans pareilles circonstances.

... Me permettez-vous de revenir.

— Toutes les fois que vous voudrez. Je vous communiquerai ce qui arrivera. Je me figure facilement la préoccupation de votre locataire.

... Ce n'est pas lui, n'est-ce pas, qui peut se présenter ici?

— Dieu l'en garde! Ça en serait du joli si le capitaine l'apercevait!

Dès le départ de Mme Barbillion, la concierge de l'hôtel se souvint des deux lettres passées dans ses mains avec la recommandation de les donner à Mme d'Anicet seule.

Elle avait flairé quelque histoire d'amour, et dès le jour de la catastrophe, elle s'était dit que la petite femme n'avait pas joué assez serré.

Et voilà que, maintenant, au lieu de ses réactions qu'elle s'était gardée de commu-

niquer, elle se surprenait à s'apitoyer sur le sort de Malcie.

Elle n'avait plus le geste qu'accompagnait, quelques jours auparavant une phrase qui lui venait facilement aux lèvres.

"Je m'en lave les mains, fait ton métier et ferme les yeux".

Elle excusait, plaignait la pauvre créature.

Tout était vrai dans le récit de sa collègue de la rue Notre-Dame-des-Champs. Tout était sincère. Il y a des accents qui ne trompent pas.

"Ma foi, finit-elle par se dire, c'est bien le moins que les femmes se soutiennent entre elles. Tout ce que je saurai, je le lui dirai".

Les jours s'écoulèrent, longs, tristes, alternés de réveils qui semblaient être un pas vers la guérison, auxquels tout à coup, succédaient des torpeurs qui faisaient craindre une fin prochaine.

Cela dura trois semaines.

Enfin, la jeunesse, un tempérament que rien n'avait jamais ébranlé, triomphèrent de l'horrible crise.

Malcie se lève, fait quelques pas.

Les médecins sont déroutés.

Ils viennent constater l'amélioration.

Cela durera-t-il?

Ils en doutent.

Cependant, peu à peu, les heures de lever augmentent. Malcie va d'une chambre à une autre. Elle monte, descend, s'occupe de ses enfants qu'elle ne pouvait supporter au moment de la crise.

Mais! comme elle est différente de l'élégante jeune femme que nous avons connue!.

Le rire franc, toujours prêt à se manifester, a fait place à un sourire de tristesse.

Des larmes sont toujours prêtes à tomber de ses paupières.

La mésestime de Jean pèse sur elle, cette mésestime qui lui a fait dire:

— Pour le monde, vous serez toujours

madame d'Anicet. Entre nous, c'est fini à jamais!

Elle a entendu la sentence et, maintenant, lorsqu'elle se la rappelle, elle ne parvient pas à sortir du labyrinthe où elle la jette: rester perdue dans l'amour du mari en taisant la faute de la mère.

... Ou recouvrer la paix, l'entente, en dévoilant à Jean le crime perpétré pendant vingt-six années.

Par moments, dans la souffrance de son coeur une flamme fait briller sa prunelle.

Elle ne peut pas vivre ainsi. Elle ne peut pas supporter le mépris de l'homme à qui elle appartient.

Elle veut parler.

Elle le veut et elle ne le veut pas.

Ne serait-ce pas une monstruosité?

Les jours s'écoulent lentement.

Une autre idée la hante.

Que se passe-t-il dans l'atelier?

Roger est-il resté aussi longtemps sans s'inquiéter, sans chercher à savoir!

Son coeur répond non.

Mais ses pensées, très lucides, maintenant lui rappellent la défense:

"Quoiqu'il arrive, n'écrivez jamais".

Cette consigne, il ne l'enfreindra pas. Elle projette de lui envoyer, elle, quelques mots dès qu'elle pourra se rendre à un bureau de poste.

L'idée est sur le point de se réaliser lorsque, un matin, Jean arrive dans la chambre de Malcie.

— Le colonel m'envoie à Cambrai, explique-t-il. Je ne serai pas ici avant demain soir.

— A Cambrai? Une grève?

Non. Pas de grève. Et puis, lors même qu'il y aurait grève?... En quoi cela pourrait-il vous intéresser.

Elle pâlit.

— Taisez-vous. Vous ne savez pas le mal que vous me faites.

Il balbutia, la regardant à la dérobée:

— Le mal!

— Oui, le mal!... Vous le regretterez un

jour. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!...

Dans l'entrebâillement de la porte, Jean la contemple.

Cette femme est celle qu'il a tant aimée!...

Si son teint a pâli, si son buste s'est courbé, n'est-elle pas toujours la créature qui lui a donné deux superbes enfants? celle qui, malgré tout, reste admirablement belle.

Un désir le secoue.

Son coeur bat à l'étouffer, car en travers de cette violence qui le fait frissonner, vient de se mettre la vision torturant de l'atelier.

— Si vous avez à sortir, dit Jean en se violentant, Fulbert vous accompagnera.

— Pour ma première sortie, répondit Malcie avec un sourire très triste, j'attendrai votre retour.

Ce fut tout.

Pas un mot de plus.

Pas une caresse.

Le capitaine Jean s'éloigna.

Ni un appel, ni une protestation de la malheureuse.

A peine, lorsque la porte fut refermée, un gémissement, moins que cela, une plainte d'oiseau, coupa-t-il le silence dans lequel retomba la chambre.

Seule, ce fut à la lettre qu'elle avait eu l'intention d'écrire à Roger qu'elle pensa.

L'exécution s'en trouvait ajournée.

Non, elle ne sortirait pas. Elle ne devait pas donner prise à une nouvelle surveillance. Si Jean ne l'avait pas surveillée, serait-il arrivé là-bas, à point nommé?

Une furtive coloration glissa sur son visage, serait-il arrivé là-bas, à point nommé?

Une furtive coloration glissa sur son visage, puis elle redevint aussi blanche que les pétales d'un lys.

A force de songer, tantôt désespérant, tantôt reprenant confiance et espoir, une idée lui vint qui lui redonna une apparence de vie.

Son oeil même brilla.

Cette pensée, elle allait l'exécuter.

Comment ne lui était-elle pas venue plus tôt?

Lorsque Fulbert revint d'accompagner son maître, il trouva Malcie dans la même position qu'à son départ.

Le vieux domestique qui aurait donné cher pour ne pas avoir trempé dans l'événement tragique, regarda sa maîtresse d'un air de grande compassion.

Malcie soupira.

— Les beaux jours sont biens courts, mon bon Fulbert.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent comme s'il allait parler.

Il ne trouva rien à répondre.

Malcie continua:

— Je t'assure que la fin de tout est préférable à certaines existences!

— Dites pas ça, madame!... Les mauvais jours passent et les bons reviennent.

— Il y a des choses qui ne s'effacent jamais.

— Que si!... Que si!...

— Vois-tu, c'est tout ce qu'il y a de plus triste, de plus épouvantable, de plus horrible pour une jeune femme que de voir son bonheur suspecté.

— Ecoutez, madame. Bien sûr que ce n'est pas à moi, à donner un avis, mais faudra essayer une explication avec monsieur Jean... Bah! autrefois, dans l'hôtel, on n'entendrait que des rires. Maintenant plus rien... Non, non, ça ne peut pas durer... Il est bon, au fond, monsieur Jean, mais, dame, ça été une idée qui lui a passé dans la tête...

... Toute explication est impossible. Elle ne ferait qu'aggraver.

Malcie joignit les mains.

— Moi, coupable? oh! mon Dieu! N'avoir qu'un but, et voir ses actes suspectés! C'est triste, va!

— Mais, sacredine, j'en aurais mis ma main au feu cent fois!... Ecoutez, madame, il ne faut pas le brusquer du tout. Je le connais que diable, puisque je suis ren-

tré au service de feu monsieur Honoré, quand monsieur Jean avait deux ans.

... C'est un tempérament comme ça!... Bon à l'excès, mais vif!... Trop!... Je me rappelle des scènes quand il était petit!

... Tenez, il n'en a rien dit, car depuis ce jour de malheur, il est muet comme une carpe, même avec moi, mais je suis sûr qu'il regrette!... Oh! oui, il regrette.

Malcie soupira :

— Les services que j'essayais de rendre feront époque dans ma vie.

— Parbleu! je le savais bien, moi, que c'était des services! des charités! Il aurait mieux valu que madame n'en rende jamais des services.

Malcie se tut.

Fulbert ne bougea pas plus qu'une borne.

— Fulbert?

— Madame.

— Prépare-moi tout ce qui est nécessaire pour écrire.

— Est-ce que cela ne fatiguera pas madame?

— J'y tiens.

— S'il n'y a rien qui presse, madame pourrait attendre.

— On ne sait pas. Nous ne pouvons pas savoir nous!... C'est le secret de celui qui dirige le monde. Prépare tout.

En déposant sur la table une écritoire complète, Fulbert grommela :

— Il est en route pour Cambrai, monsieur le capitaine, mais ses idées sont peut-être ici. D'habitude, lorsqu'il part, il y a toujours une poignée de mains pour Fulbert et des recommandations!... faut attendre! Ce matin? ni recommandations, ni poignée de mains: — "Merci". Pas autre chose. Quand on n'y est pas habitué, on a beau dire, ça vous passe froid sur la peau et on baisse la tête de la gare du Nord jusqu'à son domicile.

... Madame n'a pas besoin d'autre chose?

... Non, Fulbert, merci. Monsieur le ca-

pitaine a dit qu'il rentrerait demain soir, n'est-ce pas?

— Oui, il l'a dit... Reste à savoir si malgré tout, le temps ne sera pas long à Cambrai, jusqu'à demain soir.

— Je n'ai plus besoin de toi, Fulbert.

— Que madame ne se fatigue pas et qu'elle fasse tout ce qui dépendra d'elle pour que l'hôtel redevienne ce qu'il était.

Malcie garda le silence.

Le valet de chambre quitta l'appartement.

Aussitôt, Mme d'Anicet glissa jusqu'à la table sur laquelle, à portée de sa main, tous les objets étaient préparés.

Elle prit la plume.

Une répugnance la lui fait poser.

Vivement elle se ressaisit.

"Victime pendant un temps, c'est bien, mais dans l'estime du mari, même dans l'au-delà? Non".

Elle écrivit :

"Mon cher Jean,

"Je prépare ces lignes pour le cas où je viendrais à mourir.

"Avant d'aller plus loin, jurez-moi que le secret qui en sera la déduction restera le vôtre.

"Vous êtes homme d'honneur, j'ai foi en vous et je continue.

"Vous avez cru que celle qui avait juré au pied des autels de n'être qu'à vous était devenue la maîtresse du peintre Roger, et, sans que rien ne motive cette terrible méprise de votre part, du jour où l'idée s'est implantée en vous, j'ai vécu privée de vos caresses, accablée de votre froideur, écrasée de la lourde pensée que vous faisiez peser sur moi.

"Me croire capable de mener une vie en partie double est me connaître bien peu.

"Sur l'amour qui nous a réunis pendant six ans, sur l'amour d'aujourd'hui car je vous aime toujours et je ne crois pas que vous ne m'aimiez plus, sur la tête de nos enfants bien-aimés, je jure que je suis innocente.

“Si le secret qui me conduisait dans l'atelier où votre colère a éclaté m'avait appartenu, je n'aurais pas attendu pour vous le dévoiler.

“On est parfois, victime des égarements, des fautes des autres.

“C'est mon cas.

“Ce que je ne pouvais dire il y a trois semaines, je ne puis vous l'écrire: l'obstacle est devant moi.

“Cela, non jamais, mes lèvres ne le diront. Jamais une plume que je guiderai ne le dévoilera.

“Puisque je prépare ces lignes pour le cas où la mort me surprendrait avant qu'il y ait eu, entre nous, explications, vous pourrez vous rendre, je vous y autorise chez le peintre Roger.



“Je voudrais simplement que tout le monde fut heureux.”

“C'est un jeune homme sans famille à qui personne ne s'intéresse, alors qu'il aurait, aussi bien que d'autres, des droits à une affection et à un dévouement.

“Présentez-vous chez lui sans arrière-pensée et montrez-lui cette lettre.

“Je le laisse libre de vous communiquer ce qui m'attache à lui.

“Vous serez alors convaincu que rien de coupable n'existe entre nous.

“Lorsqu'il se sera expliqué, vous jugerez si vous ne devez plus le revoir.

“Vous serez libre également de lui ten-

dre la main. C'est ce que fera votre loyauté d'homme de coeur, j'en suis convaincue.

“C'est tout.

“Je vous pardonne, mon cher Jean, vous avez dû beaucoup souffrir, vous aussi.

MALCIE D'ANICET.”

Elle relut, glissa la lettre dans une enveloppe qu'elle cacheta de cinq cachets, écrivit dessus:

“Pour mon mari,

Le capitaine d'Anicet.

A lire après mon décès.”

Et, satisfaite, soulagée d'un poids énorme, elle la porta, bien en vue, sur une des tablettes de son armoire à glace.

VIII

RÊVE DE MÈRE

Ce même jour, Mme Méén faisait à son fils, en l'absence de Berthe, une confidence. La jeune fille était demandée en mariage.

Il n'y a qu'à communiquer la demande à ma soeur, conclut Maurice. Si elle consent, je n'y vois, pour ma part, aucun obstacle.

Un petit bruit dans la serrure, suivi de pas hâtifs, se firent entendre dans le vestibule.

— Je crois, du reste, que la voici.

En effet, Berthe, toute rieuse, revenait de chez une amie.

Jugeant que sa présence n'était pas nécessaire pour la communication, Maurice se retira.

La soeur passa dans sa chambre, enleva son chapeau, ses gants, et revint près de sa mère.

— Etiez-vous nombreuses à la réunion, mon enfant?

— Une dizaine, toutes très contentes de nous retrouver. J'ai vu Lina Bertrand que je n'avais pas rencontrée depuis des an-

nées, Raymonde Charbonnier, Emilie Blégnny.

— Tu dis?

— Emilie Blégnny.

— Où habite cette jeune fille?

— Rue d'Amsterdam.

— Est-ce que le père n'est pas au ministère de la marine?

— Je crois que si.

— N'a-t-elle pas une soeur plus jeune qu'elle et un frère plus âgé?... un jeune ingénieur qui sort de l'École agronomique?

— Je ne sais pas. Il me semble pourtant que oui. Comment se fait-il que tu sois si bien renseignée sur la famille d'Emilie.

— Ma chérie, je n'ai pas l'intention de t'en faire un mystère. Pendant ton absence j'ai reçu une visite.

— Qui donc?

— Mme Moutier.

— Il y a des mois et des mois que nous ne l'avons vue.

— Elle demeure loin. Devine le but de sa visite?

— Mais... nous voir!

— C'est plus important que cela.

La mère souriait.

Berthe cherchait à comprendre.

— Je ne sais pas.

— Elle est venue tout simplement demander ta main.

— Tu dis?

— Que Mme Moutier est venue faire une proposition de mariage.

Berthe était suffoquée.

Un serrement de coeur l'empêcha de parler.

— On dirait que cela ne te sourit pas.

— Je ne m'y attendais pas, voilà tout.

— Comme tu dis cela, Berthe!

La mère se troubla.

Le coeur de sa fille avait-il parlé?

Impossible. Dans leurs relations, il n'y avait aucun jeune homme qui pût lui convenir.

Elle lui trouva un visage décomposé, un regard fuyant.

Etait-ce l'imprévu qui la bouleversait ainsi?

Mme Méén continua :

— Que veux-tu, ma chérie, c'est une chose à laquelle nous pouvions nous attendre. Tu es arrivée à l'âge où une jeune fille est demandée en mariage... Il me semble que, sans exagérer par trop tes qualités — continua-t-elle souriante — tu as ce qu'il faut pour plaire.

Berthe se tut.

Toute sa gaieté avait disparu.

Après un silence, gros de pensées, elle dit d'un air contraint :

— Je ne comprends pas qu'un jeune homme demande en mariage une jeune fille qu'il ne connaît pas.

— Il paraît bien qu'il te connaît puisque c'est sa famille qu'il fait agir de sa part.

— En tous cas, il ne m'a jamais parlé et je ne l'ai jamais vu, moi!

— Ma chère petite, il sera très facile d'amener une rencontre. Je t'ai dit que c'était un jeune homme d'avenir. La famille Blégnny a les plus belles relations.

— Je n'y ai pourtant jamais rencontré des princesses, releva Berthe.

— Comme tu dis cela!

— Vois-tu, maman, je n'aime pas beaucoup les jeux de grosse caisse... Les Blégnny sont comme nous, ils appartiennent à la même société.

— Ma chérie, il y a une grande différence entre les deux maisons. Chez les Blégnny, la tête existe. La mort de ton père a diminué de beaucoup mes relations. C'est peu de chose, vois-tu, une maison où il n'y a que des femmes.

— Et mon frère?

— Je sais. Ton frère est comme toi au début de la vie. Ses relations ne sont pas assises. Elles n'en ont pas eu le temps. Ce sont des camaraderies, ce ne sont pas des relations.

— Il en aura plus tard. Maurice a du talent. Avec du talent on s'ouvre toutes les portes et on fait son chemin...

Le ton de Berthe se manifestait un peu agressif, contrairement à son habitude.

Elle en voulait à ceux qui se mettaient en travers de ses rêves.

D'un ton de doux reproche, Mme Méén objecta :

— L'imprévu te surexcite un peu. Cela me surprends. Tu devrais être contente d'une démarche qui, en somme, est flatteuse pour nous. Nous en reparlerons. Tu réfléchiras. Nous réfléchirons tous.

— Je tiens à te dire, maman, que je ne me marierai jamais avec quelqu'un que je n'aimerai pas.

— Je ne t'imposerai pas cela, mon enfant. Tu es assez raisonnable, n'est-ce pas pour ne pas rêver des folies. Les princes charmants n'existent que dans les imaginations exaltées. Les ciels sans nuages qui surplombent les nids d'amour dans les mansardes ne sont que dans les contes de fées.

Berthe regarda sa mère qui continua :

— Certes, je me garderai de mettre en avant la question pécuniaire. Cependant, crois-moi, on ne peut pas être heureuse sans un peu d'aisance, car la vie est pleine d'exigences, ma petite.

Rougissante, Berthe balbutia :

— Lorsqu'on n'est pas suffisamment riche pour se reposer du matin au soir, on travaille.

... Ce monsieur Blégnny, qui a bien voulu penser à moi, ne doit pas être millionnaire, car ses yeux ne se seraient pas arrêtés sur Berthe Méén. Il travaille, n'est-ce pas? Ingénieur agronome? Je ne sais pas trop ce que c'est. C'est sans doute un diplôme qui ouvre une carrière qui empêche de mourir de faim.

Mme Méén n'insista pas. Le raisonnement de sa fille qui discutait, comme de parti pris, tous les avantages que celle-ci s'efforçait de faire ressortir, la jetèrent dans de profondes réflexions, d'où une interrogation constante.

Le coeur de Berthe aurait-il parlé?

Sûre du contraire elle ne s'y arrêta pas.

De temps en temps, dans la soirée, des phrases lancées sur la demande n'amenèrent pas plus d'effervescence du côté de Berthe.

La mère réfléchit une partie de la nuit. Berthe en fit autant, car, le lendemain, la pauvre petite était toute pâle.

Ses yeux étaient cernés. Sa prunelle brillait comme si elle avait la fièvre.

Dans la matinée, la mère et la fille allaient reprendre l'important sujet lorsque la sonnette de l'appartement annonça une visite.

La pâleur de Berthe s'accrut encore.

Elle ne fit pas un mouvement.

Se trompait-elle?

Était-il possible qu'une autre personne possédât le même coup, amenât la même vibration!... ou bien, était-elle si hantée de la pensée qui lui avait tenu ses paupières ouvertes, qu'elle ne pouvait songer à nulle autre qu'à celui qu'elle aimait?

— Eh bien, Berthe, va donc!...

La chère enfant se demanda si elle pourrait avancer. Ses jambes étaient comme du coton.

.. .. .

Il y avait juste trois semaines que Maurice et Roger ne s'étaient pas rencontrés. Le temps paraissait long à celui-ci.

Comme il n'était plus l'irrésolu de jadis qui se laissait dérouter par le plus petit obstacle, il partit pour la rue de Ponthieu par une matinée ensoleillée, un de ces matins où il semble qu'il ne devrait y avoir sur terre que joie, bonheur, santé.

Lorsque Berthe eut ouvert lentement, toute tremblante, elle vit Roger.

Son coeur ne l'avait pas trompée.

Dans la pénombre du vestibule, le peintre prit la main de la jeune fille. L'étreinte manifesta la joie qu'il éprouvait de la revoir.

Il entra.

— Tiens, c'est vous, monsieur Roger?

— Oui, madame. Il y a quelque temps que je n'ai pas vu Maurice. Je viens lui demander le motif de cette abstention.

— Y a-t-il vraiment longtemps que vous vous êtes rencontrés? J'en suis surprise.

— Moi aussi, opina le jeune homme, gaîment.

Son regard tomba sur Berthe.

Mon Dieu qu'elle était pâle!

Serait-elle souffrante?

Une idée, comme un éclair, lui traversa le cerveau: peut-être avaient-ils appris?... peut-être que, ce qu'il croyait très secret resté entre les murs de l'atelier, s'était-il ébruité!... avec une fanfare d'histoire scandaleuse!...

Roger éprouva une douleur intense et de nouveau regarda la jeune fille.

Pouvait-il interroger?

Une hésitation.

Rêveur, il demanda:

— Maurice est-il ici?

— Mais oui. Il a dû vous entendre... Il va venir. Je le crois à sa toilette, renseigna Mme Méen. Il doit être à ses rasoirs.

— Dans ce cas, donnons-lui le temps. Pas de maladresse. Un garçon avec une balafre n'est plus un joli garçon...

Sous la plaisanterie, l'effort se sentait. Oh! qu'il aurait voulu savoir ce qui assombrissait le front de Berthe, ce qui lui faisait détourner les yeux lorsqu'ils rencontraient les siens.

D'habitude, ils brillaient de joie et de bonheur ces jolis yeux, lorsque Roger la regardait. Leur flamme traduisait tout un langage d'amour.

Aujourd'hui, elle n'osait même pas lever sur lui son regard.

— Vous vous intéressez tellement à moi, madame, dit le jeune homme, et vous m'avez toujours témoigné une telle sympathie, que je viens vous communiquer l'aubaine que j'ai eue depuis ma dernière visite.

— Tant mieux, monsieur Roger, tant mieux!

— Je crois que cette bonne occasion ne sera pas la dernière.

— ConteZ-nous cela.

— J'ai vendu des tableaux. Me voici en relations avec un richissime Américain qui m'a donné mille francs de deux peintures.

— Mille francs?

— Tout ronds.

— C'est fort beau. Comment l'avez-vous connu?

Berthe se taisait.

— Il m'a été envoyé par un de nos maîtres que Maurice connaît peut-être. Bref, William Vanderbook m'a laissé son adresse. Il doit me pistonner dans son pays. J'ai commencé une oeuvre. L'exposerai-je au Salon, l'an prochain, ou l'expédierai-je à New-York? Je ne sais pas encore.

— Vous avez le temps d'y penser.

— Oui, et je ferai en sorte d'opter pour la meilleure part.

— Je suis très heureuse, monsieur Roger. Vous allez voir que tout va marcher maintenant comme sur des roulettes... Les débuts sont toujours difficiles, mais lorsqu'on a un débouché, les affaires vont toutes seules. Vous l'avez le débouché.

La jolie prunelle de Berthe s'éleva reconnaissante sur sa mère.

Ces paroles là ne pouvaient pas être des paroles banales, comme on en dit dans les salons, de ces jolies phrases qui font plaisir à ceux à qui elles s'adressent et qui n'engagent à rien ceux qui les prononcent.

Mme Méen parlait de coeur.

N'avait-elle pas montré maintes et maintes fois l'intérêt qu'elle portait à l'ami de son fils?

Sa cause n'était pas perdue.

Le visage de Berthe se rasséréna.

Elle tenterait une explication.

Elle irait de son aveu.

La porte s'ouvrit et Maurice, tout heureux, rasé de frais, entra en coup de vent.

— Très aimable à toi d'être venu.

— Je commençais de trouver le temps long.

— Mon cher Roger, il y a huit jours que je veux aller chez toi, mais tu sais.

— Tu as donc beaucoup à faire, interrogea Berthe.

— Pas plus que ça!... Il suffit parfois de projeter d'aller à droite, pour qu'on aille à gauche. D'autre part, je connais les heures de Roger. Elles n'ont pas coïncidé avec les miennes cette semaine. Pas plus compliqué que cela!... Voyons, qu'as-tu fait depuis notre dernière rencontre?

— Je viens de le dire à ces dames: la connaissance d'un milord.

— Diable!

— Oui, d'un Américain qui m'a acheté deux toiles.

— Es-tu payé?

— Parfaitement.

— C'est de la chance! De passage à Paris, ton Yankee?

— Oui. Mais il y vient comme nous partions pour Marseille. Nous sommes au mieux. J'ai dîné avec lui au Terminus.

— Rien que ça!

Roger souriait.

— En compagnie de Renaud. Connais-tu Renaud?

— Le portraitiste?

— Oui.

— Eh bien, tu n'étais pas en mauvaise compagnie. Je n'ai jamais vu Renaud, mais je le connais de nom! C'est lui qui a lancé Dompierre. Un original, dit-on, mais lorsqu'il prend quelqu'un en affection, il le pistonne carrément. Tâche d'être un de ses favoris. Tous mes compliments. La chance va venir. Jamais un sans deux.

Roger regarda Berthe et murmura:

— Puisses-tu dire vrai!...

— Dis-donc, veux-tu que nous allions faire un tour?

— Je ne demande pas mieux. J'ai une course que je ne puis différer. Attends-moi une minute.

Dans les chassés-croisés de la sortie — Berthe, cherchant la canne de son frère, Mme Méén une note pour une acquisition dont elle priait son fils — Roger se trouva seul auprès de la jeune fille.

Les yeux attristés de Berthe rencontrèrent ceux du jeune homme.

Comprenait-il ce qu'elle souffrait?

D'un geste aussi vif que la pensée, il lui prit la main, murmura dans un souffle:

— Qu'avez-vous?

Il baisa avec ardeur ses doigts tremblants.

Berthe n'eut pas le temps d'une réponse. Elle tourna la tête.

Sa mère était derrière elle.

Les deux amis partirent laissant seules les deux femmes.

La vue de Roger avait-elle attiré la préoccupation de Berthe? Aviva-t-elle la pensée d'une proche discussion avec sa mère en exaltant son amour?... en tous cas, cette visite, l'émotion qu'occasionnèrent le baiser furtif et la chaleur des lèvres sur ses petits doigts précipitèrent les événements.

Mme Méén revint au salon, et, machinalement, sa fille la suivit.

Sans préambule, la mère commença:

— Lorsque l'ami de ton frère est arrivé, j'allais reprendre avec toi ma chère petite, le sujet d'hier. Viens ici que nous causions. J'ai demandé quelques jours à Mme Moutiers avant de la revoir. Il ne faut pas prolonger indéfiniment.

Oppressée, défaillante, Berthe s'assit auprès de sa mère qui continua:

— Ta pâleur me dit que tu n'as pas dû dormir toutes les heures de la nuit, il ne faut rien exagérer, Berthe.

La jeune fille parla le silence.

— Voyons, tant que tu n'auras pas vu M. Blégnny, il ne t'est guère possible de mettre ton coeur en avant. Le mariage ne te déplaît pas, n'est-ce pas?

Berthe balbutia:

— Le mariage? Non.

— C'est du reste, un but vers lequel toutes les jeunes filles aspirent. Pour elles, c'est la liberté. J'ai réfléchi, moi aussi, beaucoup: Si vous vous plaisez réciproquement, M. Blégnny et toi, nous continuerons les pourparlers. Qu'en dis-tu?

— Rien ne presse.

— Nous ne pouvons être ridicules nous ne devons pas, surtout, être inconvenants envers cette famille.

Mme Méén regarda sa fille.

Sa pâleur lui fit pitié.

— Es-tu sottte de te bouleverser ainsi? Parle donc. Dis ce que tu penses. Ne reste pas devant moi comme une statue.

— Tu as raison. Il est préférable que je parle d'autant plus que tu as l'air d'y tenir à ce mariage.

— D'y tenir!... d'y tenir!... Il me semble qu'une occasion pareille sera difficile à retrouver.

— Eh bien, mère, je le regrette, mais je n'aimerai pas M. Blégny.

Ce fut autour de la mère à pâlir.

Elle interrogea :

— Tu dis?

Lentement, oppressée, le coeur battant très fort sous son corsage, Berthe répéta :

— Je n'aimerai pas M. Blégny.

— Qu'est-ce que cela veut dire? fulmina Mme Méén épouvantée, avec un présentiment. Un roman?...

— Non, mère, il n'y a pas de roman. J'aime, c'est vrai, mais crois bien qu'il n'y a aucun roman.

— Tu aimes!... répéta la mère atterrée, en lançant un regard d'épouvante à sa fille.

Était-ce l'irréparable?

Elle, la mère arrivait-elle trop tard?

Est-ce que Berthe allait se buter dans une idée, rejeter une occasion qui comme elle l'avait dit, pouvait être unique?

On verrait.

Hors d'elle, elle interrogea :

— Qui aimes-tu? Qui as-tu aimé à mon insu?

— Je t'en prie, maman, ne m'accable pas. Je n'ai rien fait pour cela. Mon coeur a parlé! Je ne m'en suis pas défendue. Mon amour est très grand, très sincère, je sens bien que je ne pourrai pas aimer ailleurs.

— Majs enfin, me donneras-tu le nom?

Avec un peu plus de calme :

— Si après tout, il te vaut!... S'il vaut M. Blégny.

— Pour moi, il est supérieur, puisque je l'aime.

Haletante, Mme Méén demanda :

— Eh bien, son nom?

— Tu ne le devines pas?

— Oh! non.

— Maman, c'est M. Roger.

La mère se leva brusquement.

Elle regarda sa fille terrifiée.

Ce n'était pas!...

Cela ne pouvait pas être!...

Elle avait mal compris!...

— Répète...

Très bas, comme honteuse, Berthe redit :

— Monsieur... Roger!

La mère cria :

— Tu es folle, sans doute... Tu as une minute d'aberration!... Tu ne sais pas ce que tu dis!...

La jeune fille ne répondit pas.

Affolée, la mère continua :

— Il faut que tu divagues pour oser pareil avec Roger!... Un jeune homme dont ton frère n'a jamais rien pu savoir!... Un jeune homme qui ignore lui-même de qui il est l'enfant.

... Une épave de ruisseau peut-être?

... En tous cas, un être qui a dû au hasard de ne pas être jeté dans le troupeau de l'Assistance publique?

... Ce garçon-là, mon gendre?

... Ton mari!

— Maman!... maman!...

Sans écouter, Mme Méén poursuivit :

— Ah! ses visites avaient un double but!... Il t'enjôlait et je n'y ai rien vu!...

— Maman, tais-toi. Je n'ai jamais dit un seul mot de mon affection à l'ami de mon frère. Cela, je te le jure.

— Il a sans doute été plus communicatif lui.

— Jamais!... Jamais!...

Mme Méén conclut :

— Il ne remettra pas les pieds ici.
 — Je l'aimerai quand même.
 — Alors, tu es folle!
 — Non, mais je crois que ce serait une infamie de consentir à un mariage autre qu'avec celui vers qui je me sens attirée.
 — Pour cette union, tu peux en faire ton deuil.

Un silence.

— On ne peut pas sortir de là, riposta encore Mme Méén. Il faudra choisir. Tes préférences, tes goûts ou les miens, ce qui équivaut à : ta mère ou le peintre Roger. Roger qui? Personne n'a jamais su...

— Maman, tu es surprise, tu ne t'attendais pas. Ne m'en veuille pas, je t'en prie, de mon aveu. J'aurais pu agir différemment : refuser sans explication.

— C'est cela de la fourberie!

— J'aurais évité cette scène pénible, regrettable... Garde-moi rancune, si tu le veux, de mon silence, mais ne déverse pas sur lui ton courroux. Doit-il être responsable de fautes qui ne lui sont pas personnelles?

— La voilà qui prend sa défense!... Oh! non, jamais! affirma encore la mère avec un geste énergique.

— Pourquoi le recevais-tu? pourquoi — il y a cinq minutes encore — t'intéressais-tu à ses succès? l'encourageais-tu? te réjouissais-tu d'une chance?

La mère évita de répondre.

Elle continua comme si elle ne parlait qu'à elle-même :

— Un jeune homme à qui j'ai ouvert ma porte par compassion, par charité, pour appeler les choses par leur nom... Vrai, il y a de quoi rire!... Ma fille devenir la femme d'un garçon sans famille, sans nom, sans le sou!... Ton frère va être édifié!... C'est lui qui je pense, va se charger de l'évincement. Je vais l'informer dès sa rentrée.

Berthe tressaillit.

Un silence gros d'angoisses plana sur les deux femmes.

La pauvre enfant souffrait trop pour soutenir plus longtemps une discussion.

Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Elle balbutia :

— Ecoute.

Mme Méén la considéra le regard toujours flamboyant.

— Tu m'as dit, n'est-ce pas, que tu ne consentirais jamais à ce mariage?

— Je le répète, jamais!

— C'est bien décidé?

— Absolument. Sur cette parole, et, quoi qu'il arrive, je ne reviendrai pas.

— Je t'ai affirmé que je n'avais pas dit un mot de mon affection à M. Roger.

La mère écoutait. Berthe ajouta :

— La famille Blégné attendra bien huit jours la réponse, je suppose.

— C'est un peu long, mais enfin!

— Eh bien, dans huit jours, je ferai connaître ma décision. Garde pour toi, seule, d'ici là, mon aveu.

... Me le promets-tu?

— Tu m'imposes des conditions?

— Non, mère, je ne t'impose rien. Je te demande simplement de laisser passer quelques jours dans le calme. Quelque chose de pénible plane sur nous en ce moment. Je souffre de ne pas avoir la même idée que toi. Nous souffrons tous les deux. Attendons pour prendre une résolution. Il ne faut pas que nous nous repentions plus tard, de celle que nous prendrons. Je ne veux pas te causer du chagrin. Je réfléchirai. Toi aussi, dis, mère, tu réfléchiras!

— C'est fait. Il y a des choses auxquelles on ne doit pas consentir.

Berthe n'insista pas.

Elles se séparèrent.

Une fois seule, la jeune fille éclata en sanglots.

Une heure après, lorsque Maurice revint, sa mère ne put garder pour elle l'aveu de sa fille.

Elle traduisait son mécontentement par ses actes, son maintien, ses gestes saccadés, fiévreux.

— Tu ne t'attends pas à la communica-

tion que je vais te faire, déclara-t-elle ironiquement. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, nous recevions pour ta soeur une demande honorable. Elle refuse. Elle a rêvé plus haut que cela. Un héros sans pareil.

... L'amour supplée à tout.

... Son idéal, c'est ton ami Roger.

Maurice la regarda.

— Cela t'étonne? Il y a de quoi. Dans la vie, il faut s'attendre à tout.

... Maintenant, c'est à nous à agir... J'ai dit à ta soeur que je ne consentirais jamais à ce mariage. Elle m'a demandé huit jours pour réfléchir.

... J'attendrai jusque-là.

... En attendant, tu voudras bien signifier à ton ami de ne plus remettre les pieds ici.

Le regard du fils et de la mère se rencontrèrent.

— Je pense que tu trouves naturelle ma détermination.

Maurice interrogea :

— Je doute que Roger connaisse le sentiment de ma soeur.

— Elle le prétend.

— Maman, objecta le jeune homme avec beaucoup de calme, si Berthe t'a dit qu'elle avait gardé pour elle son amour, tu peux la croire.

— Vas-tu l'excuser?

— Je n'approuve ni ne désapprouve. Ma soeur est franche, sincère. Compte sur ma parole. Quant à moi, tu m'embarrasses. Quel motif donner à mon ami pour l'éloigner d'ici s'il ignore que Berthe l'aime.

— Des prétextes? Tu en trouveras dix, si tu le veux. Du reste, si tu n'agis pas toi-même, je m'en charge.

— Je te demanderai de ne rien brusquer. Je tiens à l'amitié de Roger. Il possède des qualités que je n'ai rencontrés chez aucun de mes camarades.

— J'admets qu'il reste ton ami, mais je ne veux pas, entends-tu, qu'un garçon sans le sou et sans nom entre dans notre famille.

— Puisque Berthe t'a demandé huit jours, patiente jusque-là.

... Je reconnais que Roger est pauvre, qu'il est isolé, mais, permets-moi de te dire qu'avec son talent — un talent qui tôt ou tard s'imposera, j'en suis sûr — si aucune ombre n'existait dans sa vie, Roger pourrait avoir des ambitions.

... Berthe n'est pas une révoltée. Laisse écouler la semaine. Tu verras ce qu'elle décidera.

IX

IMPRÉVU

A l'hôtel de la rue d'Aguesseau, les domestiques affolés courent de tous côtés.

Un docteur est là près du lit où râle la malade.

Il se sent impuissant. Les remèdes restent sans efficacité.

Fulbert vient de partir en hâte à la recherche d'une sommité médicale.

La concierge se tient sur le seuil de sa loge.

Elle offre ses services.

Dans l'hôtel, du haut en bas, des visages inquiets, des regards qui s'interrogent, des soupirs, des ombres qui circulent en attendant la minute suprême.

La nourrice et les enfants ont été éloignés.

Jean va et vient dans la chambre.

Il s'approche de son beau-père affalé dans un fauteuil. Devant la douleur muette du vieillard, Jean n'a pas le courage de dire un mot.

Il se dirige vers l'homme de science.

— Eh bien, docteur?

Celui-ci se tait.

Impossible de se méprendre sur le silence.

Jean se retourne.

Les tapis assourdissent ses pas.

Dans la chambre où le drame lugubre se joue, la respiration, les hoquets seuls, de l'agonisante coupent le morne silence.

Tout à coup la porte s'ouvre.

Atterré, le souffle court, Fulbert annonce :

— Monsieur le docteur Romeuf.

Son confrère vient à lui, tend la main, chuchote quelques mots et les deux praticiens reviennent près de la moribonde.

Ils échangent leurs impressions.

Elles sont les mêmes.

Rien à tenter.

Le pouls diminué insensiblement.

La faiblesse augmente de minute en minute.

— Angèle!... murmure, suppliant, Maxime d'Hallon, me reconnaissez-vous?... Regardez ces messieurs, ils vont vous soulager... Où souffrez-vous? Parlez-leur.

Aux praticiens:

— Tentez quelque chose, docteurs, essayez tout.

Ils ne répondent pas.

Enfin, pour disputer à la Grande Faucheuse, celle dont les minutes sont comptées, pour donner aussi à ceux qui se désolent une dernière lueur d'espoir, ils rédigent une ordonnance.

Mais ils sont persuadés, que tout effort est inutile.

Ils s'éloignent.

Jean les accompagne dans l'antichambre.

A son regard interrogateur, l'éminent docteur Romeuf déclare :

— Vous pouvez, capitaine, vous attendre à tout. L'injection de caféine éloignera de quelques minutes le dénouement fatal. Le mieux ne se ra que factice.

... Ne vous y fiez pas.

— Vous avouerez, docteur, que c'est épouvantable de sortir de chez soi bien portante et d'y être rapportée mourante, parce qu'il a plu à un monsieur de faire rouler à toute vitesse son automobile.

— Oui, c'est épouvantable! Les régle-
ments ne sont pas mis en vigueur.

— Y en a-t-il des réglemets?

— Il y en a. On ne les applique pas.

— Vous croyez, vraiment, docteur, que
Mme d'Hallon est condamnée?

— C'est mon avis. C'est aussi celui de mon confrère.

Il ajouta d'une voix basse :

— Trop de lésions internes, mon cher capitaine. Courage. Préparez doucement Mme d'Anicet.

Des ménagements?

C'est fini entre eux.

Jean laissera aux événements le soin d'agir.

Malcie comprendra sans lui.

Et puis, les médecins peuvent se tromper. Sont-ils infailibles.

Malcie a entendu.

Depuis des mois, ses illusions sont tombées.

Elle s'attend à des luttes, des douleurs.

Elle ne croit pas aux joies durables.

Lorsque, de sa fenêtre, elle a vu sa mère transportée sur une civière, sous le porche, elle l'a crue morte...

C'est elle qui, en courant vers la blessée, a appelée à son aide, ceux dont les noms sont arrivés à ses lèvres : son mari, les domestiques...

— Jean!... Fulbert!...

C'est elle qui, quelques minutes plus tard a embrassé celle qui est cause de son long martyre.

C'est elle, qui avec de douces paroles, a obtenu le soulèvement des paupières.

Ce qu'elle vient d'entendre confirme ses pensées.

Sa mère est perdue.

Rien ne peut la retenir à la vie.

Sa résolution est prise.

Il lui faudra du courage. Beaucoup. Elle en aura pour gravir la nouvelle station du Calvaire.

Lorsque Jean revint dans la chambre, Malcie, pâle, mais résolue, se lève. Elle va vers le vieillard, son père.

— Père, veux-tu me laisser un instant avec ma mère.

Maximé lève ses yeux rougis vers la douce créature.

— Pourquoi, mon enfant?

— Père, j'ai à lui parler. Deux minutes, seulement.

Puis à Jean :

— Inutile de me leurrer. J'ai tout entendu.

La porte était entr'ouverte.

Surpris, il balbutie :

— Comment donc ?

— Ma mère est condamnée. Dieu me fera la grâce de quelques minutes dont j'ai besoin. Voulez-vous, je vous prie, accompagner mon père et ne pas le laisser seul. C'est lui qui a besoin de consolation.

— C'est une idée étrange que vous avez là. Dans l'état où est votre mère, vous pouvez vous trouver embarrassée.

— Ne craignez rien. J'ai plus d'énergie et plus de courage que vous ne pensez.

Jean n'insista pas.

— Va, père, suis Jean... Vous reviendrez quand je vous en prierai.

Le désir de sa fille était un ordre.

Restée seule, Malcie fit manoeuvrer le cordon des rideaux.

La lumière des deux grandes fenêtres tomba sur le visage de la malade.

Aucune impression n'échappa à la jeune femme.

Malcie s'approcha du lit, et, pour être très près de l'agonisante, afin que personne n'entendit la dernière conversation, elle s'agenouilla.

Le buste courbé, prête à recevoir la confession de celle qui mourait, Malcie prit dans ses mains celles de sa mère; dont pas un geste, pas un mot, n'avait trahi le secret pendant tant d'années.

Son coeur battait fort, mais sa volonté était énergique.

Elle répéta :

— Mère!...

Angèle d'Hallon ne fit aucun mouvement.

Était-elle déjà insensible à tout ou bien revivait-elle le passé ?

Les remords surgissaient-ils ?

Se rappelait-elle la naissance de son pre-

mier enfant, dans une villa de la banlieue, qu'elle avait habitée pendant un mois ?

Revoyait-elle le petit être enveloppé de langes, confié à la créature infâme, la femme masquée qu'elle-même avait conduite à Jacques d'Anvertout.

Voyait-elle tout cela et tout cela l'écrasait-elle d'horribles tourments ?

— Mère! renouvela Malcie, c'est moi votre enfant. Regardez-moi.

Les paupières se soulevèrent et les yeux ternes, presque sans vie, rencontrèrent ceux de la courageuse Malcie.

Ses lèvres remuèrent comme pour un balbutiement.

Aucun son ne sortit.

Paralysée ?

La femme de Jean tressaillit.

— Vous voulez parler, mère ?

La prunelle à demi-éteinte fit le tour de la chambre dans un effarement.

— Nous sommes seules... Si vous avez quelque chose à me dire ne craignez pas.

Un râle sortit de la poitrine d'Angèle.

— Mourir... Je vais mourir... Terrible punition ?...

— Que dites-vous, mère ? Vous n'en êtes pas là, j'espère.

Malcie se pencha.

Très bas, comme un souffle :

— Punition ?... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oh !... oh !...

Elle montre son front, sa poitrine.

— J'étouffe !... Jamais je ne pourrai ?

Si, mère, avec un peu de bonne volonté.

— A vous !... A vous !... C'est effrayant !

— Au contraire. Peut-être n'y a-t-il que moi qui puisse savoir... Ayez confiance !... Voyons ! un effort. Voulez-vous que je soulève votre tête ?

— Oui.

— Attendez. Je vais mettre un coussin derrière l'oreiller. Vous serez plus à l'aise. Là... Etes-vous mieux ?... Vous devez respirer plus librement... Qu'avez-vous à me confier ?

Une lueur de vie éclaira les yeux tout à l'heure mornes.

— Votre père...

— Je vous ai dit que nous étions seules. Si vous avez quelque chose à me révéler, parlez sans crainte... Est-ce quelqu'un à me recommander?

— Oh! je ne pourrai!... Je ne puis!...

— C'est cela, n'est-ce pas? J'ai compris. Ce que vous me confierez sera respecté. Si vous avez une volonté à m'exprimer, je vous jure qu'elle sera respectée.

— Votre père a toujours ignoré...

— S'il ne doit jamais savoir, le silence que vous avez gardé sera continué. Si le bonheur dépend de son ignorance, tous mes efforts tendront à l'entretenir.

La main que Mme d'Anicet retenait tressaillit.

— Malcie!

— Mère!...

— On dirait... que... vous savez...

Un silence.

— Tenez ne prolongez pas plus longtemps vos souffrances... Oui, je sais...

— Vous savez?...

— Oui.

— Comment avez-vous appris?

— Peu importe.

La malade se redressa.

La femme du capitaine s'effraya des yeux qui la fixaient.

— Est-ce qu'il vit?... Savez-vous s'il vit?

— Oui, mère.

— Comment? Je le croyais mort.

— Le père, oui. L'enfant, non.

La tête retomba sans forces sur l'oreiller.

— Il vit!... Il vit!... Mauvaise mère!... Malheureuse mère!... Maudite!...

Ses mains gesticulaient comme pour cacher une vision sinistre, comme pour éloigner un fantôme.

— Mère!

Les lèvres qui bleuissaient tremblèrent encore, et, difficilement, articulèrent.

— Heureux?... Malheureux?... Dites-le moi.

— Beaucoup de choses lui ont manqué.

— Le connaissez-vous?

— Oui.

— Je suis punie!... punie!... Ma fille savait!...

... Où vit-il?

— A Paris.

Un silence de mort.

Puis un cri:

— Malcie!...

— Mère.

— Malcie!...

— Je vous écoute mère.

Le souffle devenait de plus en plus lent.

— Malcie!...

La jeune femme se sentait elle-même défaillir d'émotion.

— Faites...

— Quoi... que voulez-vous que je fasse. Parlez, je jure d'accomplir tout ce que vous m'imposerez.

— Faites... faites... ce que je n'ai pas fait...

— Mère, j'en fais le serment.

Mme d'Hallon était épuisée.

Ses dernières forces avaient passé dans l'aveu.

Sa fille l'absolvait de son crime d'abandon.

Plus rien ne la préoccupait.

Sa tête s'amolait.

Ses yeux se fermèrent.

Elle avait l'air de dormir.

Malcie se redressa.

Défaillante, elle passa dans la salle à manger où, respectant sa volonté, son père et son mari attendaient.

Là, elle balbutia:

— Les épreuves sont parfois des liens qui rattachent ceux qui étaient désunis... Père, Jean, vous pouvez venir... J'ai eu du courage. Ayez-en aussi... La vie est peu de chose.

Tous trois entourèrent la couche.

L'agonisante rouvrit les yeux, regarda l'excellent homme qui l'avait rendue heureuse... elle regarda le capitaine Jean... et ses yeux, longuement, restèrent sur Mal-

cie comme pour lui renouveler la recommandation suprême.

Un dernier souffle.

C'était fini!...

X

EXPLICATIONS

Des mois ont passé.

A l'hôtel d'Hallon, la vie a repris son cours avec ses uniformités.

Il en est de même dans le petit intérieur de la rue de Ponthieu.

Berthe s'est prononcée lorsque la semaine de réflexion a été écoulée, et rien n'a pu la faire sortir de sa détermination.

Peinée de contrister sa mère, mais forte de son amour pur, elle a dit très simplement:

— J'aime Roger. Je ne puis, ayant le cœur plein de lui, me marier à un autre. Je consens à ne pas le revoir de six mois. Si je puis l'oublier et si M. Blégné veut attendre jusque-là, je consentirai volontier à devenir sa femme.

Peu à peu, le calme est revenu, et, ici, comme là-bas, les jours s'écoulaient sans variantes.

Cependant, dans la monotonie des heures, Malcie est hantée d'une idée.

La recommandation maternelle lui revient sans cesse.

Sa mère mourante lui apparaît et elle entend:

"Faites ce que je n'ai pas fait".

C'est, pour elle, devoir sacré!

Un jour, elle a l'idée de courir dans l'atelier.

Quel bien cela lui fera!

Elle parlera de celle qui n'est plus... Elle répètera la suprême recommandation, et, peut-être que celui qui a beaucoup souffert aussi pardonnera.

Elle s'habille.

Lorsqu'elle est dans ses crêpes, une enfant, celle qui l'a déjà retenue une fois,

Est-ce le moment de commettre une imprudence?

Jean n'est pas désarmé, puisque dans les jours de deuil, il n'a pas eu un mot, pas une tendresse.

"Aux yeux du monde, vous serez Mme d'Anicet, mais, entre nous, c'est fini".

S'il la suivait!...

Elle enlève sa vêtue de tristesse et cherche un autre moyen d'action.

Il faut que le désir de la mourante soit respecté.

"Faites ce que je n'ai pas fait", c'est à dire réparez, soyez la mère que je n'ai pas été, donnez-lui les tendresses dont je l'ai privé: pour son bonheur faites ce que vous pourrez".

Soudain, une idée traversa le cerveau fatigué de Malcie.

Son oeil brille.

Son teint se colore.

Pour la mettre à exécution, elle n'attendra pas.

Les attermolements la tuent.

Elle sonne.

Fulbert arrive.

— Est-ce que monsieur le capitaine est dans son cabinet?

— Je ne sais pas. Madame veut-elle que je me renseigne.

— Oui. Fulbert, et si monsieur est chez lui, demandez lui s'il peut me recevoir.

— Oui, madame.

— Le plus tôt sera le meilleur.

Sans bruit, la porte se referme.

Deux minutes d'horrible attente s'écoulaient et le domestique revient.

— Monsieur Jean attend madame.

Puis, joignant les mains comme devant une sainte, suppliant, le vieux serviteur murmure:

— Faites, madame, tout ce qui dépendra de vous pour que l'hôtel redevienne ce qu'il était.

— Mon bon Fulbert!

Elle était debout, dans la direction de l'appartement de Jean.

— Vous m'avez fait demander si je pouvais vous recevoir?

— Oui, puisque nous vivons comme si nous étions étrangers l'un à l'autre.

— Avez-vous besoin de quelque chose?

— Que vous m'écoutez quelques instants. Ce ne sera pas long.

Elle s'assit.

Jean qui s'était levé lorsqu'il avait entendu le froufroutement approcher machinalement l'imita.

— J'avais pensé, expliqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux, que la mort inattendue de ma mère aurait amené une amélioration, un changement dans notre vie.

— Je vous prie de ne pas revenir sur le passé. Expliquez-moi le but de votre visite. Lorsque certaines existences sont brisées, rien ne peut y remédier.

— Oh! tranquillisez-vous. Je ne viens pas ici pour gémir. Si j'ai souffert, vous ne vous plaindrez pas de l'écho de mes souffrances, puisque je ne vous ai jamais dit un mot. Quant à essayer de me disculper, je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas. Me disculper de quoi?

Il allait parler.

Elle eut un geste très doux.

— Je vous en prie, ne m'interrompez pas. Il pourrait encore vous échapper des expressions brutales, des mots blessants qui me tortureraient et dont vous vous repentiriez amèrement.

... Je vais vous dire de suite pourquoi je suis auprès de vous.

... Malheureusement pour l'explication que j'ai résolu de vous donner, je dois revenir en arrière et toucher au délicat sujet, à l'affreuse méprise.

Il la regarda.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour une protestation.

— Jean!... taisez-vous!...

Comme pour lui rappeler le pacte, il répondit froidement avec un regard d'acier:

— Madame, veuillez continuer.

Des larmes lui montèrent aux yeux.

Hésiterait-elle?

Elle reprit haleine.

— C'est cela. Puisque vous l'avez décidé, veuillez m'écouter comme si j'étais une étrangère. Oubliez un instant que j'ai été votre femme, la mère de nos enfants. Je vais, moi, m'efforcer de me considérer comme telle et, par conséquent, de parler comme la circonstance l'exige.

Il se leva, nerveux et ironique:

— L'exorde est long. Je me demande ce que sera le roman.

C'était trop.

Elle s'attendait à de l'indifférence, mais pas à des insultes.

Ne lui restait-il donc qu'à reculer?

Si elle réfléchissait après avoir accompli le premier pas, elle aurait le courage de recommencer?

À demi suffoqué d'émotion, elle hésita un moment et déclara:

— Je vois que l'explication deviendra impossible. Vous devenez railleur. Nous ne nous comprendrons pas.

— Vous avez tort. Je trouve, au contraire, le prologue intéressant. Seulement, vous êtes femme, et vous ne savez pas sortir des difficultés en trois mots. Il vous faut des discours à perte de vue.

... Vous êtes ici, n'est-ce pas, pour me dire que vous n'avez jamais été la maîtresse d'un individu qui vous embrassait?

— Je suis ici, en effet, pour vous donner la preuve du contraire.

Il la regardait narquois.

Le front plein de tristesse, elle détourna les yeux et fit comme si elle n'avait pas entendu.

Elle expliqua lentement, mais sans arrêt, pour sortir enfin de la torturante épreuve.

— Il y a quelque temps, un jour que vous étiez à Cambrai...

Toujours marchant, il appuya.

— Je suis, en effet, allé à Cambrai.

— Eh bien, ce jour-là, je me suis senti si faible que la pensée de la mort m'est venue...

... On meurt à tout âge.

... J'ai appelé Fulbert, qui m'a donné ce qui était nécessaire pour écrire...

... Je ne voulais pas que moi morte, vous soyez poursuivi du doute affreux qui vous avait assailli.

... Je vous ai écrit une lettre.

... Je l'ai cachetée et je ne l'ai jamais rouverte depuis.

... A cette époque, je ne pensais pas que nous serions frappés par le deuil qui nous a atteints.

... Je me souviens de ce que je vous ai écrit et je n'ai pas un mot à y changer.

... Je suis venue vous prier de prendre connaissance de cette lettre.

... C'est peu, comme vous voyez.

... Après lecture, vous serez libre d'agir comme vous voudrez.

... Certains devoirs sont sacrés. Je remplirai ceux qui m'incombent. Je l'ai juré au lit de mort de ma mère.

... Rien ne m'en détournera.

... J'ai cruellement expié une faute qui n'était pas la mienne. Ce n'est pas moi qui la révélerai. Je ne le dois pas.

Malcie s'arrêta. Avant de donner le temps d'une protestation, elle reprit :

— Voulez-vous aller la prendre vous-même cette lettre où elle a été déposée, il y a trois mois ?

Elle se ravisa :

— Non, je vais vous l'envoyer par Fulbert... Prenez-en connaissance sans parti pris. Faites ensuite ce que votre cœur vous dictera.

... Je subirai ce qu'il vous plaira de décider.

Le capitaine Jean s'arrêta.

Pas un mot ne tomba de ses lèvres.

Des devoirs sacrés?... Une faute qui n'était pas la sienne?... Elle ne l'a révélerai pas cette faute... Des mots blessants dont il se repentirait!... Elle avait eu peur de mourir!...

Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Il regarda Malcie s'éloigner dans sa longue robe noire.

Il la trouva plus maigre encore... d'une pâleur inquiétante.

Il s'effraya.

Son cœur s'amollissait.

Encore une fois le doute, spectre se dressa.

Allons donc ! Il n'était pas fou !

Et le bruit des baisers ?

Il revint à son bureau.

Malgré lui, il répétait toutes les phrases.

N'avait-elle pas dit encore :

“Je suis ici pour vous en donner la preuve!...”

La preuve, répétait-il, la preuve de son innocence ?

Son visage s'empourpra.

Aurait-elle souffert aussi longtemps sans protester ?

Absorbé dans ses réflexions, il n'entendit pas l'avertissement de Fulbert, qui dut s'annoncer deux fois.

— Entrez !

La lettre mystérieuse aux cinq cachets était dans ses doigts.

Il la tourna, la retourna, impressionné, peu maître de lui.

Jean avait le cœur serré.

Il étouffait.

Il se leva.

Que contenait-elle cette lettre ?

— Ah ! non, c'est tout de même trop bête, se dit-il. On rirait joliment si l'on savait que le capitaine d'Anicet tremble comme une femme.

Il glissa sous la partie gommée la pointe effilée d'un coupe-lettre et, en sortant la feuille, il disait :

— Si je m'étais trompé!... Si cela n'était pas!... Si Malcie!...

Il ne continua pas.

Le visage de l'homme sanguin s'empourpra de nouveau.

Sa violence tomba.

Celui qui, dans une minute de folie, avait failli trancher deux vies, n'osait pas déplier cette lettre.

Il n'osait pas la lire.

Jean porta la main à son front. Un calme se fait enfin dans son cerveau.

Il ouvre et très troublé, il lit.

Il ne s'arrête qu'à la fin.

De cette souffrance résignée qui s'exhale sans plainte de l'âme meurtrie une phrase seule se détache et le capitaine Jean ne s'arrête qu'à elle.

"Je le laisse libre de vous communiquer ce qui m'attache à lui".

Mille suppositions heurtent le cerveau du capitaine. Il souffre. Un secret existe. Mais quel secret?... Quelle mystérieuse révélation?...

Malcie a dit qu'elle se taira. Elle ne parlera pas.

Il se lève. Il marche. Que va-t-il apprendre? Mais quoi? Celui-là seul qu'il a cru l'amant de sa femme peut parler? Et, c'est lui, le capitaine d'Anicet qui doit aller à lui et demander cette révélation?

Un rire sardonique coupe l'air.

Il murmure sourdement:

— Le roman est...

Jean n'achève pas. L'amour-propre et le coeur sont en jeu. Ce qu'il endure est horrible.

Malcie serait-elle vraiment innocente? Toutes les tortures, toutes les insultes, sa froideur glaciale, l'étude minutieuse de chaque heure, de chaque minute pour entretenir l'éloignement et l'indifférence, lui reviennent à l'esprit.

Quelle folie que tout cela, puisque tortures, insultes, froideurs, le torturent lui aussi.

Malcie le lui a dit et il n'a pas nié, donc c'est vrai. Il l'aime. Il l'adore.

Que faut-il pour détruire la barrière qui existe entre eux?

Un mot, une explication là-bas, dans l'atelier...

Reculera-t-il?

Il réfléchit, passe la main sur son front.

Rêve-t-il?

La lutte douloureuse est finie.

A mi-voix, il balbutie:

Irai-je?

Une voix douce répond:

— Va, va... La martyre attend ton retour. Ses bras sont prêts à s'ouvrir pour te donner la caresse du pardon... Va donc! N'hésite pas!... Le bonheur est à la portée de ta main. Profites-en.

Jean regarde autour de lui.

Vraiment ne rêve-t-il pas?

Il est engourdi comme sous la fraîcheur d'une caresse troublante, d'une de ces caresses des heures d'autrefois où le doux murmure d'amour le berçait divinement.

Il revoit Malcie lui sourire... lui pardonner! De ses grands yeux a disparu le vague indifférent des vies mornes. La joie les anime.

Jean se lève.

Ce qu'il a enduré froidement, par volonté, depuis les mois de séparation morale, n'a rien de comparable avec ce qu'il endure à cette heure.

Quoi qu'il ait à apprendre, il saura!...

En apercevant le capitaine, brusquement, Mme Barbillon sort de sa loge.

— Le peintre Roger est-il chez lui?

Elle regarda Jean qui renouvelle:

— Le peintre Roger est-il chez lui?

— Je ne sais pas. Je vais aller voir.

— Je puis vous éviter cette peine, madame.

— Inutile. Je monte.

Elle gravit déjà les escaliers.

— Monsieur Roger?

Devant son chevalet, l'artiste travaille à la toile qui l'absorbe la moitié de ses jours, lorsqu'il entend la concierge.

— Qu'y a-t-il, madame Barbillon?

— Le mari de la dame est en bas.

— De quelle dame?

— Vous savez... le monsieur au revolver.

— Ah! Eh bien?

— Il veut parler à monsieur Roger. J'ai dit que j'ignorais si vous étiez chez vous. J'ai grande envie de répondre que vous êtes sorti.

Le peintre eut une hésitation.

— Priez-le de monter.

— Ce n'est peut-être pas prudent.

— Si je ne reçois pas aujourd'hui, il reviendra. Epargnons-lui cette peine.

Les deux hommes, jeunes tous deux, l'un âgé de trente ans, l'autre de vingt-six, s'étudièrent dans un regard.

Roger montra une chaise au capitaine. Il resta sur son tabouret devant son oeuvre et il attendit.

— Je serai aussi bref que possible, déclara Jean un peu nerveux. Les incidents qui ont eu lieu mettent un peu de gêne entre nous.

Roger se tut.

Si son silence n'était pas encourageant, son abord restait extrêmement courtois.

Le capitaine continua :

— Je ne reviendrai pas sur ce que vous savez. Je suis ici simplement pour éclairer un mystère.

... Homme d'honneur, je suis prêt à réparer une méprise, si méprise il y a.

... Mais je tiens à ce que les explications soient nettes, franches.

... Je suis ici d'après la volonté de madame d'Anicet.

L'apression de Roger tomba.

— D'après ce que je crois comprendre, c'est la fin prématurée de Mme d'Hallon, ma belle-mère, qui précipite une explication.

Roger ne sourcilla pas.

Il connaissait la mort.

— Voici, monsieur, quelques lignes écrites il y a deux mois. Mme d'Anicet me les a soumises ce matin. Je suis autorisé, je dois même vous les communiquer.

... Veuillez en prendre connaissance.

— Est-ce que cette lettre m'est adressée ? interrogea le peintre.

— Non. A moi.

— Dans ce cas, monsieur, veuillez en faire lecture vous-même.

Jean allait lire.

Il s'arrêta.

— Mon Dieu, je ne suis pas plus timide, ni plus scrupuleux qu'un autre, mais la

chose est infiniment délicate, et si cela ne vous contrarie pas, j'aimerais autant...

Roger comprit.

Il prit le papier que lui offrait Jean.

Les yeux du capitaine restèrent pendant quelques minutes fixées sur le peintre.

Pas une émotion extérieure ne trahit Roger. Il lut plusieurs fois la phrase qui le concernait et tendit la lettre au capitaine.

— Vous dites, monsieur, que Mme d'Anicet vous l'a remise ce matin ?

— Me l'a fait remettre — ce qui revient au même — après une conversation dans laquelle Mme d'Anicet m'a déclaré qu'elle n'avait pas un mot à changer à ce qu'elle a écrit il y a deux mois.

— Je vous crois sur parole, monsieur le capitaine. Je sais que vous êtes un homme d'honneur. Il est regrettable que certains actes aient été commis ; mais puisque Mme d'Anicet me laisse libre de parler, je n'ai aucun motif de me taire.

... Celle qui porte votre nom, monsieur le capitaine, est une sainte.

... C'est elle qui m'a empêché de me livrer à des actes désespérés...

... C'est elle qui a évité que je portasse le scandale et le déshonneur dans une famille, la sienne... la vôtre.

Jean sursauta :

— Inutile de prendre des ménagements, n'est-ce pas ? Entre hommes, on se comprend.

— Elle l'a chèrement payé, puisque, de ce jour, le martyre pour elle a commencé.

... Que vous dirai-je encore ? C'est elle qui a fait renâître en mon coeur la confiance en la vie, l'amour dans le travail.

... Sans elle, j'étais perdu, parce que j'étais résolu à toute vengeance et à toutes excentricités.

... Rien ne m'eût arrêté sur la pente malheureuse, où, déjà, j'avais mis le pied.

... Une main de femme m'a retenu.

Il soupira et poursuivit :

— D'après ce que j'ai lu, vous ne savez rien de moi.

Les deux regards se rencontrèrent.

— Rien.

— Comme Mme d'Anicet, je ne vous dirai pas, moi non plus, le nom que je devrais porter; mais ce que j'ai mis sous les yeux de la douce et vaillante créature, je dois aujourd'hui à la démarche que vous avez tentée, de vous le révéler également.

... C'est un parchemin qui ne me quitte pas.

Roger ouvrit son veston, et, dans la pochette d'un portefeuille tout neuf, il prit la lettre jaunie, froissée, vieille déjà de son père, Jacques d'Anvertout.



"Oh! mon Roger, comme je t'aime."

Pendant que Jean lut, une lutte douloureuse se livra en lui.

Il voulait se rappeler toutes les phrases, toutes les expressions de celui qui avait écrit cela, de celui qu'il sentait loyal. Lorsqu'il était à la fin d'un alinéa, il le recommençait.

Pas une seule fois il ne leva les yeux sur Roger, qui, lui, le fixait.

Le peintre vit la surprise et l'étonnement se manifester.

À une pâleur subite succéda un flot pourpre. Dominé par une idée unique, Jean dit en repliant la lettre:

— Me pardonnera-t-elle?

— Je la connais peu, répondit le peintre. Il me semble que son grand cœur l'a déjà fait.

Le capitaine se leva.

— Je comprends maintenant à quels devoirs Mme d'Anicet faisait allusion. Elle a éloigné son père pour s'entretenir avec sa mère quelques minutes avant la mort de celle-ci.

... Elle lui a parlé seule. C'est un désir que j'ai respecté. Malcie connaissait cette lettre, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est vous qui la lui aviez révélée?

— C'est moi.

Jean ne s'attarda pas.

Ce n'était pas la pensée de Roger qui le hantait. C'était celle de la femme qui, chez lui, devait l'attendre.

Bravement, simplement, il tenait la main du peintre.

— Nous nous reverrons. Je regrette de n'avoir pas su plus tôt ce que je viens d'apprendre... En effet... pour Malcie... l'avoué était difficile. Peut-être ne sera-t-il pas trop tard pour réparer!

Il prend l'escalier et disparaît.

Lorsqu'il arrive à l'hôtel, Malcie se trouve derrière la fenêtre de sa chambre.

Elle veut l'apercevoir dès qu'il passera sous le porche.

À son air, elle comprendra.

Jean lève les yeux.

Son trouble est si grand que son visage est bouleversé.

Malcie, qui depuis une heure espère, se met à craindre. Elle croit défaillir.

Son cœur bat à l'étouffer.

Que s'est-il passé là-bas?

Que va-t-il lui dire? Va-t-il venir directement ou bien mettra-t-il encore entre eux, la présence ennuyeuse d'un domestique?

Elle ne veut pas qu'il connaisse la super-

cherie d'amour qui l'a tenue tremblante, oppressée, une heure durant, derrière le tulle du rideau.

Elle s'éloigne et va d'un pas nonchalant, s'asseoir sur le canapé qui fait face à la porte.

Elle retient sa respiration... Elle écoute...

Jean monte.

Il est au premier étage.

Il arrive chez lui.

Le passe-partout glisse dans la serrure.

La porte est refermée.

Malcie n'entend plus rien. Elle a aux oreilles un douloureux bruit de cloche.

Elle est pâle à mourir.

Si Jean ne vient pas, s'il hésite, s'il tarde, c'est que là-bas l'explication n'a pas été ce qu'elle aurait dû être, c'est qu'ils ne se sont pas compris.

Elle essaye de percevoir un bruit. Elle veut que Jean vienne et elle ne peut pas croire qu'il ne viendra pas.

Rien encore.

Jean, cependant, est là derrière la porte. Son coeur bat avec une telle violence qu'il hésite à entrer... Jamais les mots ne lui viendront!

Soudain un geste significatif.

Assez souffrir!

Brusquement, il ouvre... Devant lui, dans une pâleur de morte, Malcie apparaît.

Elle se lève défaillante.

Mais Jean l'empêche de faire un pas. Elle est dans ses bras. Il la force à se rasseoir. Et lui, miné de remords, de confusion, mais dominé par l'amour qui vibre intense, il s'écroule à genoux devant elle.

Il l'enlace, regarde ses jolis yeux, constate la pâleur dont il est cause, n'ose pas encore l'embrasser, mais laisse tomber de ses lèvres tremblantes le mot:

— Pardon!... Pardon!...

Des pleurs de joie s'échappent des yeux de Malcie. Elle sourit... retient contre le visage torturé de celui que les remords accablent... et c'est elle qui donne les pre-

miers baisers sur les yeux angoissés, sur les lèvres suppliantes...

XI

LA TOILE

Des mois ont passé.

Ils ont été courts: la joie et le bonheur y présidaient.

Mme Barbillon n'a pas remis les pieds à l'hôtel de la rue d'Aguesseau.

Les intermédiaires ne sont plus nécessaires.

Lorsque Malcie veut s'entretenir avec Roger, elle va chez lui. Le jeune homme a ses entrées chez le capitaine.

A sa première visite, la concierge, qui l'a reconnu, a montré quelque surprise, mais, comme elles se sont renouvelées, les visites, la brave femme, qui a bon coeur et n'est point mauvaise langue au fond, a conclu:

— Encore un que madame a tiré du pétrin!...

Cependant, elle ne peut s'empêcher de murmurer:

— Pourtant! et cette histoire!...

Immédiatement, elle ajouta:

— Bah! j'en connaîtrai le dernier mot par Mné Barbillon!

Dans l'hôtel, le mystère est resté entre Jean et sa femme. A quoi donc ternir le souvenir de la morte, dans le coeur de celui qui l'a toujours aimée et estimée?...

Du jour où Jean a su, aucun motif n'existait pour lui taire les dernières intentions d'Angèle d'Hallon.

Malcie n'a rien omis, pas même le désir exprimé.

“Faites ce que je n'ai pas fait”.

Seule, que peut-elle accomplir?

Elle consulte Jean, et, avec son assentiment, elle propose à Roger de changer de local.

Il s'y est refusé.

— Rapprochez-vous de nous, a-t-elle dit, tentante.

Roger a souri. Il a maintenu sa décision.

— Lorsque je serai arrivé par moi-même, je m'installerai. Je dois attendre. Vous l'avouerez-je, j'aime mon atelier. Toute ma vie y est concentrée. Tous mes rêves sont entre ces murs. Je ne sais pas si je pourrais travailler... ailleurs... Ici, j'ai souffert. J'ai vécu ces heures heureuses, les plus douces de ma vie.

Malcie n'a pas hésité, mais Malcie est très femme et le refus d'aujourd'hui ne la découragera pas. Au contraire.

Elle y reviendra dans huit jours, dans un mois. Elle fera prévaloir d'immenses avantages, etc., etc... Ce que femme veut!...

En attendant que la question de domicile qui, en somme, est secondaire, soit tranchée, Malcie ne se lasse pas. Elle va chez son vieil ami Renaud, et Renaud, qui a vu les œuvres de Roger, déclare :

Il fera son chemin.

— Pensez-vous?

— J'en suis sûr.

— Il reste trop pelotonné sur lui-même.

— Le talent s'impose, mon enfant. Ce n'est ni le Boul'Mich', ni devant des bocks qu'on fait des chefs-d'œuvre.

Malcie souriait.

— Etes-vous convaincu que le talent s'impose seul?

— Aux gents intelligents, oui. Quant au renom, à la gloire, si vous voulez, savez-vous à quoi cela tient?

— A quoi?

— Au hasard.

— Espérons qu'il en aura des hasards heureux...

Un autre rêve hante Malcie et elle cherche à le réaliser.

Elle attend une circonstance qui fera connaître Roger, alors rien ne l'arrêtera.

Elle ne l'entretient pas seule, ce rêve doré.

Souvent, très souvent, le peintre pose ses pinceaux pour regarder un instantané pris par lui-même et dont personne ne se doute. L'amour est si malin!...

Puis, lorsqu'il s'est reposé dans la vue des doux yeux, du gracieux sourire, et qu'il a glissé la carte-album dans la pochette de son calepin, il travaille avec la fièvre, il jette avec génie du vert, du blanc, il fond ses tons en maîtres.

Quand l'oeuvre fut achevée, c'était celle d'un artiste :

On en parla un jour que le capitaine Jean avait à sa table Renaud et Roger.

Malcie prétendait que la toile devait être exposée au Salon. Elle demanda l'avis du vieil ami.

— Eh mais, fichtre, je pense bien qu'il faut la présenter au Salon. J'ai toujours cru que c'était le but.

— Vous savez que Roger ne connaît personne du jury.

— Qu'il expose.

— Vous parlerez pour lui, bon ami.

— Qu'il expose!... Exposez, sacre-bien! parler! parler! On aura l'air de demander des faveurs!... des grâces!... Pas de ça!... On ne meurt pas d'un refus!

— Non, mais ce serait bien ennuyeux, murmura Malcie.

— Les épreuves font les hommes.

— Cela dépend!... Excellent ami, nous désirerions beaucoup que vous parliez pour lui. Vous nous feriez plaisir.

— Si cela ne vous contrarie pas, insista Jean.

— Ils vont me faire faire ce que j'ai juré que je ne ferais jamais, affirma le portraitiste. C'est donc bien vrai, qu'on n'accomplit des bêtises qu'avec des amis!...

Tous sourirent.

— C'est convenu, n'est-ce pas?

— Vous y tenez donc bien!

— Certes, vous ne vous doutez pas de ce qui peut résulter d'un succès, avança la jeune femme en regardant Roger.

La rougeur qui envahit le front du peintre éventa son secret.

Renaud comprit.

— Ah! vraiment! dit-il. Heureux temps, hein, jeune homme. Gentille?

— Adorable! cher maître.

— Dans ce cas, il faut, en effet, un succès... On réfléchira!... On réfléchira!...

.. .. .

Les toiles des Artistes français sont exposées dans le Salon de l'avenue Nicolas II.

Chaque juré a donné son avis.

Le jury, en groupe, commença ses opérations.

Il se tient derrière le cordon qui fixe la distance, va, vient, discute, se prépare au vote.

Accepté? refusé? ajourné? L'avenir de Roger est dans ces trois mots.

Renaud a dit espérer, mais le vieil ami ne fait pas parti de la commission et ils sont légion ceux qui se sont fait recommander, et qui, d'une façon ou d'une autre, ont attiré sur leur oeuvre ou leur personne une attention.

La toile de Roger occupe une longueur de deux mètres de long.

C'est un paysage ensoleillé où se silhouette une femme qui soigne un soldat français.

La toile est intitulée: *Compassion*.

Sur le tronc d'un arbre ce seul prénom: *Roger*.

Un an de travail a été nécessaire à l'exécution.

Les toiles sont nombreuses, en général, bonnes.

Le jury est exténué.

L'attention excessive, exagérée, au début de l'examen, decline, devient moins scrupuleuse. Les cerveaux ont besoin d'une relâche. Ils se ressentent de la fatigue physique.

Et pourtant que d'avenirs, de destinées, dépendent de l'appréciation.

Un homme qui, dans le palais, se promène silencieux, se rend compte de la lassitude.

C'est Renaud.

Sur le talent de son protégé, il s'est obstiné, il n'a pas voulu le recommander.

Il n'a pas parlé à personne de *Compas-*

sion. Il devient nerveux, irrité, s'arrête et regarde le groupe.

Les jurés circulent à droite, à gauche. Les discussions s'échauffent.

Le président agite la sonnette.

Personne n'a l'air de la voir, la toile du jeune artiste!...

Refusée d'avance comme ces choses vouées à la Fatalité avant d'éclorre?

Les remords assaillent le maître.

Compassion est un chef-d'oeuvre, *Compassion* ne peut passer inaperçu.

Si pareille infamie est commise, il demandera un jury spécial. Il mettra en avant la presse.

A quoi bon, puisqu'il sera trop tard?

Il s'en veut.

Pourquoi n'a-t-il pas agi?

Ce mot n'avait pas été dit.

Renaud n'y tint plus.

Il n'influencera pas le jury. Il ne le peut maintenant, mais ce qu'il a sur le coeur, il ne partira pas sans le communiquer au président.

Il se dirige vers lui.

— Mon cher président, déclare-t-il, voilà une heure que vos jurés s'écritent devant les oeuvres de nos artistes français. Il y en a une qui s'impose, qui arrête le regard par le talent avec lequel elle a été brossée.

... Je n'ai pas vu un seul juré y donner une minute d'attention.

— De quelle toile parlez-vous, cher maître?

— Tenez, elle est cependant superbement placée cette toile. Une femme, un soldat, *Compassion*, quoi.

— Son sort est déjà décidé.

Tous deux se regardent.

Renaud enlève son chapeau, un immense feutre gris qui encadre très artistement sa barbe et ses cheveux tout blancs.

Son pâle visage rosé d'émoi.

L'anxiété de son regard est une interrogation.

— Les avis ont été unanimes, continua le président. Si l'oeuvre appartient à un

de vos protégés, cher maître, réjouissez-vous, c'est la meilleure du Salon...

La crainte avait été poignante. La joie fut extrême.

Renaud serra chaleureusement la main du président.

— Merci!... Merci!... A les voir j'avais cru!...

Il fit volte-face, s'appretant à partir, puis tout à coup s'arrêta.

Deux minutes de plus ou de moins qu'importait!

Il voulut assister au vote.

Ce fut l'affaire de quelques instants.

Lorsqu'il sortit du Palais pour porter lui-même l'heureuse nouvelle aux intéressés, le secrétaire de la commission avait apposé un timbre sur le chassiss de l'oeuvre.

La toile de Roger était enregistrée.

Ce fut une vraie fête chez Malcie quand la nouvelle arriva.

Le talent de Roger était reconnu. Roger était quelqu'un. L'avenir lui appartenait.

La femme du capitaine Jean ne se réjouissait pas seule.

Dans un autre coeur aussi silencieusement, une allégresse vibrat. Rien n'en transpirait, de cette joie, dans la crainte d'exciter encore le courroux de Mme Méen, car le fils de Blégny avait trouvé long le temps imposé par Berthe. Il s'était épris d'une jeune Normande, et la mère de Berthe ne pardonnait pas à sa fille d'avoir perdu pareille occasion, comme elle disait.

Depuis on ne parlait jamais de Roger, Mme Méen ne le permettait pas.

Cependant, par son frère, la jeune fille avait su que le tableau, accepté par la Société des Beaux-Arts, était exposé dans le Salon de l'avenue Nicolas II. Elle désirait le voir.

Combien de fois son imagination, et son coeur avaient-ils volé dans l'atelier où celui qui l'aimait travaillait pour la conquérir!...

Et c'était son aveu qui avait mis entre elle et sa mère une insurmontable barrière!... C'était l'aveu de cet amour propre si pur qui faisait qu'elles ne se comprenaient plus!...

C'était une tendresse loyale, combattue par l'orgueil maternel qui occasionnait de longues insomnies et la rendait si pâle, si pâle!...

Très souvent, répondant à une pensée intime, à ce sentiment doux, fort, puissant, qui mourrait avec elle, Berthe affirmait.

— Jamais, non, jamais, je ne me marierai.

Ce jour-là, Berthe et Maurice étaient seuls.

— Paris tout entier ira au Salon.

La jeune fille soupira.

— Seule, je n'ai pas le droit d'y entrer.

— Qu'est-ce qui t'empêche?

— Ce serait le sujet d'une discussion avec maman. Inutile.

— Si cela t'est agréable, Berthe, je me ferai un plaisir de t'accompagner.

— Est-ce vrai?

— Je ne crois pas que maman s'y oppose.

— Je t'en prie, ne lui en parle pas. Si nous ne pouvons accomplir cette sortie sans la lui soumettre, je préfère y renoncer. Si tu savais comme les paroles qu'elle me lance à chaque instant me font du mal!

— Elle me paraît cependant moins aigrie depuis quelque temps. Il fut lui pardonner. Elle avait rêvé pour toi des chimères. Toutes les mères sont comme cela. N'en parlons plus, cela te rend triste et me peine.

Berthe fit un collier de ses bras au jeune homme et l'embrassa.

— Oh!... toi, tu es bon!... bien bon!...

— C'est décidé, nous irons.

— Quand?

— Dame, il ne faudrait pas que nous nous fassions pincer!... Maman dirait que

c'est moi qui suis cause que tu "toques" et tu comprends!...

... Tu verras un chef-d'oeuvre, ma chère. Il n'y a pas à dire, très chouette, *Compassion*.

— C'est un artiste, n'est-ce pas?

— Absolument.

— Il est à l'abri des soucis.

— Je crois pouvoir dire que les jours sombres sont finis pour lui.

— Oh! mon Dieu! quel bonheur!

— Seras-tu libre cet après-midi.

— Je le suis tous les jours.

— Eh bien, affaire conclud pour tantôt.

J'aime les choses qui marchent rondement. Sois prête à deux heures.

— Je le serai, mon bon Maurice.

A l'heure fixée, le frère et la soeur partent.

L'émotion paralysait la pensée de Berthe.

Si elle le rencontrait là-bas?...

Quel est l'artiste qui n'aime pas à se rendre compte de l'appréciation du public?

Perdu dans la foule, n'est-ce pas, pour lui, une satisfaction très légitime d'entendre louer son oeuvre?

Outre l'artiste, est-ce que les amis, les protecteurs ne se rendent pas dans les galeries.

Ne pouvait-elle rencontrer Mme d'Anicet?

Lorsqu'ils arrivèrent, salle comble.

Dans le brouhaha, au milieu de cette foule où l'on ne parvient à circuler qu'à force de coudoiements, Berthe cherche un visage connu.

Elle n'a pas souci du tableau: Maurice la dirige. Elle sait qu'il y va directement.

Elle va... Elle va...

Non, elle ne connaît personne.

Il semble tout à coup qu'une éclaircie se produit. Dans cette atmosphère étouffante, on respire plus librement.

— Juste en face, numéro 536.

Berthe a les yeux sur le chef-d'oeuvre.

Maurice lui en explique les détails. Il

fait ressortir les beautés avec des expressions techniques.

Berthe est heureuse. Son coeur bat très fort.

— C'est beau, dit-elle, c'est la toile d'un grand coeur.

Elle regarde à droite, à gauche, de tous côtés. Roger n'est pas là. Mme d'Anicet non plus.

La foule circule. Des hommes, des femmes, des indifférents, des connaisseurs, des enfants aussi. C'est un but de sortie. On va au Salon comme on va aux Courses.

Une statue d'homme grand, mince, attire l'attention de Maurice et de Berthe.

Il est vêtu d'un complet à carreaux. Il a à la main un guide et une lunette.

C'est la troisième fois qu'il se pose devant l'oeuvre de Roger.

Evidemment cette idole le captive.

Il s'approche... s'éloigne... regarde de face... de côté et exclame:

— Beautiful!...

Il revient devant les jeunes gens, leur tournant le dos, examine encore avec attention.

Des gardiens circulent.

Un d'eux passe à côté de l'étranger.

Solennellement, celui-ci lève la main.

— Pas encore vendue, s'il vous plaît.

— Quelle oeuvre, monsieur?

— 536... là... devant.

— Non, monsieur. Le Salon n'est ouvert que depuis deux jours. Cette toile-là sera très disputée. C'est un des clous de l'Exposition.

— Quoi! L'oeuvre il sera disputée.

— Ça été l'avis du jury.

— Disputée à moi William Vanderbook?

— Par tous ceux qui la désireront.

— Ah! nous verrons! Roger, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, elle est du peintre Roger.

— Moi, ai pris paquebot expres pour l'Exposition pictures. Arrivé hier au Ha-

vre. Personne avant moi achètera... Aoh! nô!...

Sans faire un mouvement, Maurice et Berthe ont entendu le dialogue.

Ils se regardent.

Berthe est rayonnante.

— La fortune de Roger est faite, affirme son frère.

Elle ne répond pas.

Un bonheur intense l'étreint, fait mourir les mots dans sa gorge.

— Partons-nous? demanda le jeune homme.

Un vertige saisit Berthe.

Elle se touche le front.

A peine sont-ils dehors qu'elle frissonne.

Le brusque changement de température la saisit. Tout tourne autour d'elle.

— Qu'as-tu?

— Je ne sais pas. Il faisait très chaud. J'ai la tête lourde.

— Pourvu que tu n'aies pas pris mal là-dedans.

— Oh!...

Hélas! Maurice disait vrai.

Le soir Berthe refusa toute nourriture. Elle se mit au lit avec la fièvre. Des frissons l'ébranlaient.

La fatigue qu'elle éprouvait depuis quelque temps devait amener une crise.

L'émotion de la journée la provoqua.

Dans la nuit, Berthe délira.

Maurice était au désespoir.

N'était-ce pas la course au Salon qui avait déterminé la maladie?

Son délire intermittent effrayait d'autant plus la mère que le docteur ne se prononçait pas catégoriquement.

— Il y a ébranlement dans le système nerveux, déclara-t-il; cette enfant n'a-t-elle pas subi de contrariété?

— Croyez-vous, docteur, que cela soit?

— Certainement. Votre enfant, madame, est une sensitive. Les nerfs jouent chez elle un grand rôle. Un rien peut la remettre, mais un rien peut la tuer.

— Elle n'est pourtant pas d'aujourd'hui cette contrariété.

— Raison de plus. Votre jeune fille a concentré son chagrin. Un choc a suffi. Ménagez-la.

Le diagnostic ne surprit pas la mère.

Il se révélait de lui-même, quand aux heures de fièvre tombaient des lèvres de Berthe les deux mots:

— Roger!... Maman!...

La somnolence qui suivait ces douloureux instants était si profonde, la respiration de la malade devenait si faible que la mère n'avait qu'un cri:

— Tout, tout, mon Dieu! mais la guérison de mon enfant!

Maurice était atterré.

Le souvenir de cette visite le bourrelait. Toute sa vie il s'en repentirait.

De deux jours et de deux nuits, Mme Méeen ne quitta pas le chevet de Berthe.

Un matin pourtant, c'était le troisième jour de la maladie, Mme Méeen ne put y résister. Elle laissa Maurice auprès de sa soeur et s'accorda un peu de repos.

Berthe éprouvait une accalmie.

— Te sens-tu mieux? interrogea le jeune homme.

— Je suis très faible.

— Où souffres-tu?

— Partout et nulle part.

— Combien je regrette de t'avoir conduite au Salon! Quelle mauvaise idée nous avons eue là!

— Tu as tort, Maurice, il y a longtemps que je ne me sens pas bien... oh! oui, longtemps... depuis... tu sais bien.

— Je sais.

— Je ne voulais pas me plaindre, mais je comprends que j'étais menacée.

— J'aurais préféré que cela se fût déclaré à un autre moment.

— Ne te reproche rien, Maurice. J'ai été si heureuse!... Je te dois ces quelques minutes de joie. Ne l'as-tu pas vu depuis?

— Roger?

— Oui.

— Non. Il doit être occupé ces temps-ci.

— Tu ne sais pas s'il a conclu son marché avec l'étranger? Tu ne sais pas s'il est heureux?

— Je me propose d'aller le voir.

— Me tiendras-tu au courant?

— Oui, si tu es sage.

Elle sourit.

Il lui prit la main.

— Berthe?

— Quoi donc?

Timide, il exposa:

— Je crois que tu as tort de t'enfermer dans ton silence... Tu te fais mal.

— Je comprends que c'est cela, en effet.

— Les idées de maman pourraient être changées.

Le visage de Berthe prit subitement une coloration de vie.

Lambouissante, elle objecta:

— La mère ne m'a pas communiqué ses impressions. Tout me fait supposer qu'elle reviendrait facilement sur sa décision.

— Penses-tu?

— C'est toujours la même chose: il n'a pas de nom, pas de famille.

— Si, Berthe, il a un nom. Celui qui est sur son oeuvre! Beaucoup le lui envieront. Quant à sa famille, ce sera nous, si tu deviens sa femme.

— Oh! Maurice! continua-t-elle avec un divin sourire, crois-tu, vraiment, que maman consentirait?...

Avec la gaieté dans les yeux et aux lèvres, le jeune homme répondit:

— Roger t'aime... A dire vrai, je m'en doute un peu: mais... en supposant que je lui donne à entendre que je serais très heureux qu'il devint mon frère... en supposant que je m'autorise à faire le premier pas. Il faut que j'attende ta guérison. Une fiancée malade?... Ce n'est pas possible!...

— Et maman? C'est maman qui me préoccupe.

— Guéris, je m'en charge.

Sa tête se souleva sur l'oreiller.

Autour de son front, de jolis frissons se caressaient.

Elle était adorable, jolie à tenter le ciseau d'un sculpteur.

— Est-ce bien vrai, ce que tu dis-là?

Il répéta avec un geste d'affirmation:

— Guérie je me charge de maman.

Ceci se passait le surlendemain du jour où les deux conspirateurs avaient accompli leur petite fugue.

Pendant ce temps, que d'améliorations là-bas dans l'atelier! que de joies entrevues! que d'espoirs caressés.

En sortant du Salon, William Vanderbook avait couru rue Notre-Dame-des-Champs.

Porte close.

De là, il s'était fait conduire chez Renaud.

N'ayant pu le renseigner sur les heures de Roger, le maître accompagna l'Américain chez Malcie.

Fulbert fut immédiatement délégué chez le peintre. Une heure plus tard, il le ramenait avec lui.

Le traité de vente fut conclu avec le capitaine Jean et Malcie pour témoins. *Compassion* était payé vingt-cinq mille francs.

William Vanderbook devenait l'ami. Devant lui, fut soulevé le voile de l'avenir et le nom de la gentille Berthe fut prononcé.

D'un commun accord, il fut convenu que ce serait Malcie qui demanderait la main de la jeune fille.

Pouvait-on choisir meilleur avocat.

— Il ne faudra pas y mettre de retard, reprit Roger.

— Comptez sur moi.

— Eh! mais, j'y pense, propose le richissime Américain, et si vous voulez faire votre voyage de noces à New-York, je vous invite. Je serai très heureux de produire là-bas le peintre Roger.

— Merci, mon cher monsieur, merci!...

Il faut attendre!... Serai-je agréé?...

William eut un geste très éloquent.

— Ils seraient difficiles...

— Et puis, ajouta Roger, je ne puis décider seul un tel voyage!...

L'Américain et le peintre quittèrent ensemble l'hôtel d'Hallon.

Dans la rue, Vanderbook un sourire sous sa moustache blond argent, mit sa main sur le bras du jeune homme:

— Veinard! je l'avais annoncé, il y a un an: quand on est l'ami des jolies femmes, on réussit toujours! je la reconnais et je me souviens!

— Oh! protesta Roger, épouvantable méprise!... cruelle méprise!... C'est une sainte!...

Il n'y avait pas à douter de l'accent sincère.

Avec un flegme d'outre-mer, William murmura:

— Dommage!... Le "Pont de Joinville" il perd beaucoup de sa valeur.

XII

NID D'AMOUR

Pour la seconde fois, Malcie se présente rue de Ponthieu.

Lorsqu'on est sous le coup d'une joie, on se fait difficilement à la pensée que les épreuves sont le lot de la plupart. On oublie les tristesses passées.

Heureuse, souriante, Malcie gravit les étages. Elle s'annonce, entend des pas lasés qui s'approchent. On ouvre.

Elle se trouve en face d'une femme pâlie, aux yeux fatigués, une femme à peine reconnaissable.

Un trouble différent les envahit toutes deux.

"Un malheur" pense Malcie.

"Que vient-elle faire ici?" se demande Mme Méen.

La femme du capitaine Jean tend la main aux doigts glacés qui répondent machinalement.

Silencieuse, elle pénètre dans le petit salon.

Il lui paraît bien froid sans la présence de l'exquise jeune fille.

Entre les deux femmes, la conversation est longue.

Mme Méen passe de surprise en surprise.

Elle parle bas, elle ne veut pas que sa fille entende.

L'amour-propre lui met parfois des rougeurs au front.

Puis, le souvenir des jours pénibles, l'affolement des heures de crise, atténuent les mots acerbes qui lui échappent.

Que va-t-elle décider?

Elle ne le sait pas.

Son trouble est trop grand pour qu'elle se prononce.

Elle réfléchira. Elle consultera Berthe.

Avant tout, il faut que celle-ci se remette.

L'arrivée de Maurice met trêve aux atermoiements.

Il a reconnu la voix de Mme d'Anicet. Il entre. Devant lui Malcie expose de nouveau le but de sa visite.

— Si Berthe consent, dit-il, pourquoi y mettrions-nous empêchement? Je vais lui soumettre la chose.

Il se lève, il fit un pas.

— Maurice?

— Maman.

— Maurice, tu sais que les docteurs ont conseillé des ménagements.

— J'en prendrai.

— Attend qu'elle soit complètement remise. Rien ne presse.

Le jeune homme a disparu...

Dès qu'il pénètre dans la chambre de la jeune fille, celle-ci l'interroge:

— Avec qui maman s'entretient-elle? Il me semble que je connais la voix.

Maurice est content.

Il voudrait voir le sourire d'autrefois sur les lèvres de sa soeur. Il voudrait la voir heureuse et, pour cela, il voudrait tout lui dire, d'un seul coup, dans un seul mot.

Il craint.

Des ménagements sont encore nécessaires.

Cependant, il la contemple. Il la trouve moins pâlotte. Elle s'intéresse à ce qui se passe.

N'est-ce pas un indice de guérison?

Il sourit.

Il la regarde dans les yeux.

Il voudrait qu'elle comprit avant qu'il eût parlé.

— Tu ne devines pas?

Sous le regard pénétrant qui persiste, elle murmure :

— C'est une voix de femme.

Il hésite encore.

— Oui... bien sûr... c'est une voix de femme.

Il se rapproche de la chaise longue où elle repose.

— Me promets-tu d'être raisonnable?

— Tu sais bien que je le suis.

Il n'y tint plus.

— Petite soeur, tu n'as donc pas un pressentiment? Oui, oui, c'est une dame qui est chez moi... une dame très élégante... charmante... une dame que tu aimes, sa visite a un but très sérieux. Je l'ai deviné, moi, dès que j'ai vu Mme d'Anicet.

— Mme d'Anicet!...

— Parfaitement.

— Maurice, que dis-tu? Un but très sérieux.

— Très sérieux, en effet. Elle continue la tâche qu'elle s'est imposée. Comprends-tu? Elle le veut, très heureux!... et dame maintenant, qu'il fait partie des artistes de talent, il paraît, ma chère petite Berthe, qu'il ne peut plus vivre seul, et il a délégué tout simplement Mme d'Anicet pour demander la main de celle qu'il aime.

Elle veut parler.

Maurice l'en empêche. Il ajoute :

— A force de conspirer, je pense que nous aurons le dessus.

Il la quitte.

Les paupières de Berthe se rejoignent. Sa vision est si jolie, aux rêves si doux... Il l'enivre d'un tel bonheur que ses lèvres reprennent leur sourire, ses yeux s'ouvrent, une lueur de joie les illumine.

Un bien-être l'envahit.

Elle se sent mieux.

Elle se croit mieux.

— Eh bien? interroge émue, Mme Méen.

Maurice répond simplement.

— Berthe est heureuse.

Insensiblement dominé par la tendresse, le courroux de la mère tombe.

Au fond que souhaite-t-elle? sinon le bonheur de ses enfants.

Malcie qui a triomphé de tous les obstacles, se lève.

— Pourrais-je la voir? demanda-t-elle, lui serrer la main... lui dire qu'elle guérisse vite?...

Mme Méen ne proteste plus.

Elle ouvre la porte que vient de refermer le jeune homme.

Souriante, tous prennent la même direction.

Berthe gît sur le parquet.

Son long peignoir fait ressortir les formes du corps fluet qui ne se meut pas.

Que s'est-il passé?

Heureuse de la confiance, a-t-elle voulu essayer de faire quelques pas?

... Se rendre compte de ce qu'ils traîmaient sans elle.

... Les surprendre gentiment!

Berthe a trop présumé de ses forces.

En glissant de son siège, une faiblesse l'a prise...

Elle a vu la porte, devant elle, très près, à deux pas...

Un mouvement suffit pour franchir la distance.

Elle la veut franchir.

Mais aussitôt un vertige...

Elle veut se retenir...

Elle se cramponne à un fauteuil, mais ses forces ne sont pas suffisantes. Elle s'affaisse doucement...

Personne n'entend le bruit du corps.

Malcie est devenu blême.

Evanouie?

Morte

La fatalité ne lâcherait-elle pas Roger?

La femme du capitaine Jean se courba. Elle fait un signe à Maurice.

Ils la soulèvent, la déposent sur le canapé, donnent de l'air.

— Elle n'est qu'évanouie, murmure Malcie. La présence d'un médecin serait prudente.

Maurice part comme une flèche.

Il ne revient pas seul.

Malcie assiste à la consultation.

— Ce n'est rien, déclara-t-il, ou plutôt, c'est toujours la même chose: jeu de nerfs.

... Je vais donner un conseil qui devra être exécuté demain.

... Il faut, madame, que votre fille change d'air... Un mois, une quinzaine peuvent la remettre. C'est urgent.

— Où aller, docteur, où aller?

Il regarde Berthe qui murmure:

— Ne m'envoyez pas loin.

De la main, il impose silence.

— Si vous voulez rester six mois dans le même état, mon enfant, vous n'avez qu'à ne pas changer de place et aller dans la banlieue. Si votre santé vous est chère au point de vous imposer pour elle un sacrifice, vous allez partir...

— Où?

— En Auvergne.

Trois bouches protestèrent:

— En Auvergne?

— Oui... au Lioran... à douze cents mètres d'altitude. Là, vous vivrez dans les champs, saturés d'air pur. Les sapins vous serviront d'ombrelle. La saison est propice. Profitez-en.

— En Auvergne? répéta Berthe.

— J'ai précisé, au Lioran.

— Vous affirmez, docteur, que je pourrai revenir dans un mois.

— J'en suis sûr.

Encore, elle objecta:

— Cependant, à quelques heures de Paris, en Normandie, il y a de jolies plages où l'air est très bon. Ce ne serait pas loin, et, les dimanches...

Elle s'arrête.

Tous la comprennent.

— La mer! Gardez-vous en, par exemple! Ce serait néfaste. La brise marine!... Ah! non!... De l'air pur, je vous dis, des effluves des montagnes!

Malcie prend la main de Berthe. Elle la regarde d'un air très significatif:

— Ma chérie, il faut être raisonnable. Tout dépend de vous, maintenant.

Les joues de Berthe se colorèrent légèrement.

La décision est prise.

— Eh bien, nous partirons demain, n'est-ce pas, maman?

Les malles sont vite préparées. Dès le lendemain, Berthe et sa mère s'installent dans un compartiment pour douze heures de route.

Maurice et Roger sont sur le quai, ils promettent de faire le voyage dans quinze jours pour constater l'amélioration.

Bercée par cette pensée, les longues heures du voyage paraissent moins fatigantes à Berthe.

Elle songe à celui à qui elle a laissé tout son coeur. Quinze jours! c'est court!

Elle dort une partie de la nuit. Son sommeil est doux, fait de jolis rêves.

Le train stoppe à Saint-Jacques.

C'est l'avant-dernière station.

Dans dix minutes Le Lioran.

Sur toute la longueur du train, les touristes se préparent, bouclent les courroies, ferment les valises. C'est la joie de l'arrivée. Le tunnel qui précède la station climatique est proche.

L'air frais, humide pénètre brusquement dans les compartiments.

Mme Méén jette un châle sur les épaules de sa fille.

Un coup de sifflet aigu... un grondement sourd...

Le train est dans le souterrain.

Il avance dans les ténèbres.

Soudain, un mugissement horrible fait écho. Puis un choc qui bouscule ceux qui sont debouts... qui jette les autres contre les parois.

La vapeur a été brusquement renversée :
le train est en panne.

Personne n'ose baisser les vasistas.

La fumée est aveuglante. Elle n'a pas
d'issue. Elle s'engouffre dans les wagons.

Les femmes crient.

Qu'arrive-t-il ?

Nuit profonde ! La lumière insuffisante
des veilleuses guide à peine les mouve-
mensts.

Les garde-freins descendent des vigies.
A tâtons, ils se dirigent sur les trottoirs
étroits du côté de la locomotive.

Des cris affolés interrogent.

Doit-on sortir?... Sortir où?... Du bras
on touche les parois humides.

L'affolement est complet.

Il n'y a qu'une voie. Si un train arri-
ve, c'est une horrible catastrophe.

Personne ne répond.

Des minutes angoissantes.

C'est du délire... On pressent un dan-
ger... Le silence de ce tombeau terrifiant
est lugubre.

Enfin, une voix, celle du chauffeur se
fait entendre.

Cinq cents mètres avant la sortie du tun-
nel, des vaches apeurées par le grandement
sourd du train ont escaladé la claie de
leur pâturage... Mugissantes, affolées, elles
se sont précipitées dans le souterrain...

Chacun respira.

Les serre-freins remontent à leur poste,
et, lentement, la locomotive franchit la
courte distance qui la sépare de la station,
laissant derrière elle la bouillie sanglante
des imprudents animaux.

.. .. .

Quinze jours après — chose promise,
chose due — Roger et Maurice débarquent
dans l'agreste petite station du Lioran.

Du wagon, ils ont donné un coup d'oeil
aux deux hôtels qui s'élèvent derrière la
gare.

Personne aux fenêtres.

Une crainte les saisit.

Silencieux, ils traversent la voie, sor-
tent de la petite gare.

Mais... la joie est le meilleur des talis-
mans... Berthe a déjà recouvré des forces.
Elle est devant eux...

C'est au bras de Roger qu'elle entre-
prend ses premières promenades.

C'est dans cette sauvage déchirure du
massif cantalien que le jeune peintre lui
murmure ses premières paroles d'amour.

Les promenades se font d'une heure. El-
les allongent. Elles durent des après-midi
entiers.

Dans ce site grandiose, vraiment alpes-
tre, dans ce délicieux séjour de roches vol-
caniques boisées de pins, Roger esquisse
des paysages et Berthe tresse des gerbes
dans la meilleure flore alpine.

Ils sont vraiment heureux.

De jour en jour la santé de Berthe se
raffermit. Elle gravit les rochers d'un pied
montagnard.

Roger parle de retour.

Il est heureux, c'est vrai. Il veut plus
que cela. Il veut son nid. Un vrai nid d'a-
mour, et Mme Méen gagne encore une se-
maine, puis le départ est décidé.

A Paris, Roger ne prend pas de repos.
Du matin au soir, il monte les étages,
court rue de Ponthieu pour demander l'a-
vis de Berthe et repart.

Ils optent, enfin, pour un appartement
rue de Miromesnil, à proximité de Mal-
cie, très près de Mme Méen. Tout est pour
le mieux.

Les tapissiers viennent.

C'est coquet, charmant, délicieux au pos-
sible.

Le jour du mariage est fixé !

En une exquise toilette de satin blanc,
Berthe, au bras de son mari, pénètre dans
le nid, où rien ne manque !

Ils y sont tous deux... Roger murmure
des paroles d'amour et Berthe, toute sup-
pliante, le coeur plein d'un tendre émoi,
répond :

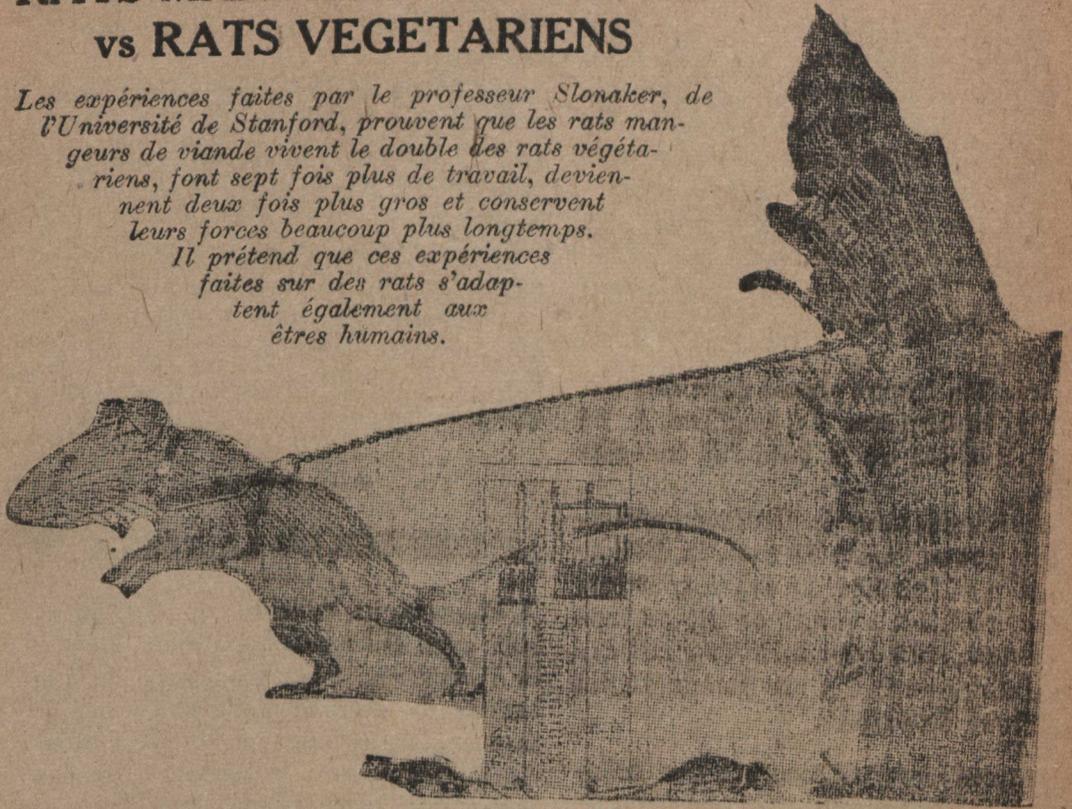
— Oh ! mon Roger !... comme je t'aime !

— F I N —

RATS MANGEURS DE VIANDE vs RATS VEGETARIENS

Les expériences faites par le professeur Slonaker, de l'Université de Stanford, prouvent que les rats mangeurs de viande vivent le double des rats végétariens, font sept fois plus de travail, deviennent deux fois plus gros et conservent leurs forces beaucoup plus longtemps.

Il prétend que ces expériences faites sur des rats s'adaptent également aux êtres humains.



Devons-nous manger de la viande?

Le professeur Slonaker prétend avoir résolu affirmativement la question en faisant des expériences sur les rats.

Les rats, tout comme les hommes, sont omnivores, c'est-à-dire qu'ils peuvent manger toute sorte de nourriture.

Le savant Californien donne de puissants arguments pour nous prouver que les rats mangeurs de viande sont beaucoup plus forts et plus vigoureux que les végétariens.

Le professeur Slonaker a fait ses expériences sur 16 rats blancs, il les a surveillés et étudiés pendant quatre années et voici en quelques mots le résultat de ses travaux.

Les rats mangeurs de viande vivent le double des végétariens.

Ils font sept fois plus de travail.

Ils deviennent deux fois plus gros.

Le savant professeur prétend que ce résultat sur des rats, s'applique également aux hommes et que si un homme était soumis au même traitement les résultats obtenus seraient analogues à celui des rats.

Le professeur va plus loin encore; il prétend que la viande est indispensable à l'existence. Les Japonais, avant 1883, ne se nourrissaient que de riz. 33% des marins japonais étaient atteints de bérubéri. En 1884, la viande et le pain furent ajoutés à la ration des marins et depuis ce jour on ne rencontre pas 3 cas de faiblesse par année.

Partout où la civilisation a pénétré, la nourriture animale est entrée.

Les jeunes rats ont commencé à

suivre le traitement du professeur Slonaker à l'âge de 28 jours; à l'âge de 56 jours les rats avaient tous reçu la même nourriture, consistant en pain, lait et quelquefois des haricots et de la viande hachée. Le poids des mâles était de deux onces et un tiers et celui des femelles de deux onces.

A partir de ce jour, (56ème), la différence dans la nourriture fut introduite. Le groupe des végétariens fut séparé de celui des mangeurs de viande.

Les rats furent placés dans des cages à révolutions de manière à ce que l'activité de la bête fut enregistrée.

Un rat mangeur de viande a parcouru durant sa vie de 25 mois la distance de 5,447 milles. Le rat végétarien, lui, n'a réussi, durant ce même laps de temps, qu'à parcourir 492 milles. Ce qui donne 2 à 1 en faveur du rat mangeur de viande.

Le professeur a constaté que la femelle est beaucoup plus énergique, chez les rats, que le mâle. Le meilleur rat mâle, mangeur de viande, parcourt 4,588 milles comparé à 451 milles pour le rat végétarien. Le meilleur rat femelle, mangeur de viande, parcourt 5,447 milles ou 28,760,000 de pieds durant sa vie de 34 mois. Son poids moyen est de 5 onces.

D'après les calculs du savant professeur, le travail fait par un seul rat, mangeur de viande, dans ce court espace de 34 mois équivaut à dix millions de livres. Le travail fait par un végétarien équivaut à 730,000 livres seulement.

Pour donner une idée du travail d'un rat, disons que si l'on donnait en une seconde la somme de travail fait durant sa vie par un rat mangeur de viande, cette force lèverait un ascenseur contenant soixante passagers

jusqu'au 44ème étage d'un gratte-ciel new-yorkais; tandis qu'un rat végétarien ne pourrait lever que 6 passagers.

L'énergie déployée par un rat mangeur de viande, équivaut à la force de 18,180 chevaux et serait suffisante pour jeter à bas l'édifice Woolworth à New-York.

D'après cette étude il est facile de constater que la viande est de beaucoup préférable dans l'alimentation, aux légumes et aux pâtes. La viande donne un sang beaucoup plus riche que les légumes.

LE COMBLE DE LA RECLAME

A Calcutta, un criminel des plus dangereux avait été condamné à mort. Le jour de l'exécution, le bourreau procédait à la toilette du condamné, lorsqu'un gentleman anglais se présente porteur d'un ordre du gouverneur, l'autorisant à communiquer avec le condamné.

On les laisse seuls pendant un quart d'heure, et lorsqu'ils se séparent, on entend le patient crier au gentleman:

— Ecoutez, je veux bien, mais vous donnerez \$4,000 à mes héritiers.

Le condamné se laisse garotter, on l'enlève, et le voici bientôt sur l'échafaud. Il réclame, pour lui, le droit qu'à tout prisonnier d'adresser une dernière fois la parole avant de mourir, et d'une voix de stentor, il s'écrie:

— Vous tous qui m'écoutez, sachez bien ceci! Le meilleur chocolat est le chocolat XYZ... Piccadilly, Londres!

Et il passe sa tête dans le noeud coulant.

Les Américains n'avaient pas encore trouvé celle-là.

LA FEMME

SAYNETTE EN UN ACTE

PAR E. GRENET-D'ANCOURT

SCÈNE UNIQUE

(Le théâtre représente un salon. A l'avant-scène deux tables rapprochées, de façon à n'en former qu'une et recouvertes chacune d'un tapis de même couleur. Sur chaque table, une carafe, un verre et un sucrier; derrière chaque table, une chaise. Au lever du rideau, Ducornet et Lagneau, en tenue de soirée, gantés et cravatés de blanc, chapeau à la main, entrent du fond et descendent d'un même pas jusqu'aux tables. Ils saluent ensemble, trois fois, mettent chacun leur chapeau sous leur table, retirent leurs gants, toussent, se mouchent et se préparent un verre d'eau sucrée, tout en ayant soin d'observer scrupuleusement les mêmes gestes.)

DUCORNET - LAGNEAU

(Ensemble)

Hum!... Hum!... Mesdames et messieurs.
(Ils s'arrêtent et se font mutuellement signe de parler le premier.)

D. — Non, non, je n'en ferai rien!

L. — Commencez-donc, monsieur Ducornet, je vous en prie.

D. — Soit!... Je commence... (prenant une pose). Mesdames!...

L. — ...Z'et messieurs!... (Même jeu.)

D. — Peut-être croyez-vous que nous allons exécuter devant vous...

L. — ...des exercices variés sur la barre fixe, le trapèze ou la corde rajde!...

(1) Ce spirituel dialogue qui obtint un si vif succès, à plusieurs de nos soirées, alors que les interprètes étaient M. Paul Coullée et le regretté Paul Leclerc, nous a été demandé à plusieurs reprises par des élèves de nos conservatoires et cours de diction, ainsi que par des lecteurs assidus de la 'Revue Populaire'. Il nous fait plaisir de pouvoir le leur offrir en entier dans ce numéro.



D. — Non, mesdames...

L. — ...Z'et messieurs...

D. — Nous ne sommes pas clowns...

L. — Nous ne l'avons jamais été...

D. — (Montrant Lagneau) Monsieur Lagneau, mon illustre confrère...

L. — (Même jeu) Mon illustre confrère, monsieur Ducornet...

D. — (Se montrant) Et moi...

L. — (Même jeu) Et moi...

D. — Nous sommes tous deux conférenciers...

L. — Conférenciers, tous deux, nous sommes...

D. — Or, mesdames...

L. — Z'et messieurs...

D. — La conférence passe de mode... Elle s'en va, elle se meurt...

L. — Elle est morte.

D. — On l'a couchée dans le même tombeau que la tragédie...

L. — Denique tandem!...

D. — Vous dites?

L. — Denique tandem.

D. — Qu'est-ce que c'est que ça?

L. — C'est du latin.

D. — (Étonné) Ah! il y en a encore!

- L. — Dame! il me semble...
- D. — Je croyais qu'on l'avait supprimé. En tous cas, il est inutile de parler une langue que personne ici ne comprend...
- L. — (*Surpris*) Ah! personne ne?...
- D. — Non, tout le monde a l'air de comprendre... mais... c'est pour faire du genre...
- L. — Soit... continuez!...
- D. — Je continue... je... Qu'est-ce que je disais?... Ah!... que la conférence était morte... et, pourquoi est-elle morte?...
- L. — That is the question!
- D. — (*Furieux*) Mais, laissez-nous donc tranquilles avec votre latin!...
- L. — Pardon, pardon... ça c'est de l'Anglais.
- D. — (*Surpris*) De l'Anglais?... alors, vous le prononcez mal; j'ai cru que c'était un vers de Virgile.
- L. — Non, non, non, c'est de... Shakespeare.
- D. — (*Avec humeur*) Eh bien... c'est que... Virgile le lui a chippé, voilà tout...
- L. — Oh! c'est peu probable... car...
- D. — (*Vivement*) Car, car, car... si nous nous interrompons ainsi nous ne finirons jamais!
- L. — Vous avez raison... allez!... All right!
- D. — Je demandais donc... (*à L.*) Qu'est-ce que je demandais donc?...
- L. — (*à D.*) Je ne pourrais pas vous dire...
- D. — Ah!... Je demandais pourquoi la conférence était morte?...
- L. — Oui, pourquoi?...
- D. — Pourquoi, mesdames...
- L. — Z'et messieurs...
- D. — Pourquoi?
- L. — Je n'en sais rien!...
- D. — Je vais vous le dire!
- L. — Nous allons vous le dire.
- D. — La conférence est démodée, usée, mourante, morte!...
- L. — Parce que...
- D. — Parce que...
- L. — (*à D.*) Je l'ai dit...
- D. — (*à L.*) Hein?...
- L. — Je l'ai dit.
- D. — Quoi?
- L. — Parce que...
- D. — Parce que quoi? (*Impatience*).
- L. — Non, vous ne comprenez pas... J'ai dit: parce que, une fois, et vous le répétez; alors ça fait deux fois parce que...
- D. — Ah! très bien! (*Au public*) Parce que...
- L. — (*à part*) Ça fait trois fois!
- D. — (*S'interrompant*) Hé?
- L. — Rien!...
- D. — (*Reprenant*) Parce que...
- L. — (*A part*) Quatre!
- D. — Parce qu'elle a cessé de plaire au public; elle n'est plus dans ses goûts, elle n'est plus dans ses moeurs!... J'ai cherché la cause de cette décadence, de cette dépréciation de la conférence...
- L. — Et je l'ai trouvée!
- D. — Et d'abord, qu'est-ce qu'une conférence?... Une conférence, mesdames et messieurs... une conférence est une... sorte de... causerie... faite sur un sujet quelconque...
- L. — Par un monsieur quelconque aussi.
- D. — Mais... et c'est ici le point... le point...
- L. — Culminant...
- D. — Ce qui tue la conférence...
- L. — C'est que celui qui l'a fait est seul... tout seul...
- D. — Or, de nos jours, le public aime les spectacles... les spectacles...
- L. — Z'a spectacle...
- D. — Nous avons donc pensé... qu'une conférence faite par deux conférenciers aurait plus de chance de plaire au public...
- L. — Qu'une conférence faite par un seul...
- D. — Et nous allons, mesdames...
- L. — Z'et messieurs...
- D. — Nous allons, dis-je, essayer devant vous... (*Montrant L.*) monsieur...
- L. — Et moi (*Se reprenant*) Non, et monsieur...
- D. — Cette nouvelle manière...

- L. — De parler en public.
(Tous deux boivent.)
 D. — Nous avons choisi un sujet...
 L. — Epatant!...
 D. — *(Avec emphase)* La femme!
 L. — *(Clignant de l'oeil)* La femme!
 D. — Mais, avant toute chose, nous devons vous dire, messieurs...
 L. — Z'et messieurs *(Se reprenant)* Non... z'et mesdames...
 D. — Que notre conférence...
 L. — N'est nullement préparée...
 D. — Et que je suis marié, hélas!



Songez que cette pauvre femme n'avait aucune instruction.

- L. — Et que je ne le suis pas, hélas aussi!...
 D. — Les opinions de monsieur...
 L. — Différeront sans doute un peu de celles de monsieur...
(Tous deux boivent.)
 D. — *(Prenant une pose)*. La femme!...
 L. — *(Même jeu)* La femme!
 D. — Ah! messieurs, un orateur a besoin de mâles accents pour un sujet aussi viril!...
 L. — Oui, messieurs, j'ai dit mâles accents!...

- D. — Non... c'est moi qui l'ai dit!
 L. — Oh! vous ou moi, c'est quif-quif!
 D. — Pardon, si vous répétez absolument ce que je dit, ce n'est pas la peine que nous soyons deux...
 L. — C'est juste...
 D. — Et puis ne parlez que lorsque j'ai fini une période...
 L. — Alors, je ne parlerai jamais *(Il s'assied)*.
 D. — Mais si... mais si... *(Au public)*. Je reprends... La femme! Qu'est-ce que la femme?... Le Dictionnaire nous dit: La femme est la femelle...
 L. — Garez! il y a des dames!
 D. — Eh bien, elles doivent savoir ce qu'elles sont...
 L. — C'est pourquoi il est inutile... d'insister...
 D. — Puisque c'est dans le dictionnaire!
 L. — Oui, mais ce n'est pas toujours... poli, un dictionnaire...
 D. — Soit, je vais gazer... *(Au public)*. La femme est le... la... *(à L.)* Mais, sapsriti, je ne sais plus comment dire...
 L. — *(Vivement)*. Alors, à mon tour!
 D. — *(De même)*. Non, non, j'ai trouvé! *(Au public)*. La femme est le contraire de l'homme, plus que le contraire!... elle en est l'ennemie, comme... le chien en est l'ami...
 L. — *(à D.)* Permettez...
 D. — *(à L.)* Laissez-moi finir. *(Au public)* Oui, la femme est l'ennemie de l'homme et je vais le prouver par un exemple qui date de quelques années... qui date de la création du monde...
 L. — *(Riant sous cappe)* Hou! hou! hou!
 D. — *(à L.)* Qu'est-ce qui vous prend?
 L. — Rien, j'éternue!...
 D. — Alors, à vos souhaits! *(Au public)* Adam, notre premier père était seul dans le paradis terrestre... il était heureux et ne croyait pas que son bonheur dut jamais finir, lorsque Dieu s'imagina de compléter la félicité du premier homme, en lui donnant une compagne... et, quelle compagne,

messieurs!... quelle compagne...

L. — (à D.) Eh! mais, si je m'en rap-
porte aux nombreux portraits que j'ai vus
d'elle, elle était assez...

D. — (à L.) Ils ne sont pas ressem-
blants! (Au public) Donc, Dieu eut l'idée
de donner une compagne à l'homme. Un
matin d'avril, nous dit Châteaubriand,
Adam qui s'était couché tard la veille...

L. (à D.) Il était allé en soirée...

D. — (Sans s'entendre) Qui s'était cou-
ché tard la veille, dormait, étendu molle-
ment au bord d'une fontaine...

L. — (Fredonnant) A la claire fontai-
ne...

D. — (à L.) Allons, bon! vous chantez?

L. — Moi?... Non,... c'est un tramway
qui passe!...

D. — (Reprenant) Au bord d'une fon-
taine... Donc, comme il dormait, il sentait
une main invisible lui trouver le flanc; aus-
sitôt... ô tableau plein d'horreur!... on vit
sortir un être rose, blanc et tremblant de
ce que tout sanglant!...

V'lan!...

D. — C'était la femme!... oui, messieurs,
la femme!... Le ciel devint noir... c'est tou-
jours Châteaubriand qui parle, le tonner-
re gronda, le soleil pâlit, les fleurs se ca-
chèrent dans l'herbe et les bêtes épouvan-
tées hurlèrent de terreur!... d'où venait
mesdames (il regarde L. qui s'endort, et
continue) z'et messieurs, d'où venait cet
effroi des êtres et des choses, ce boulever-
sement de la nature?... Hé, messieurs, on
l'a toujours dit: la nature est prévoyante;
or, la nature prévoyait, la nature presen-
tait les maux épouvantables qu'allait
faire fondre sur l'homme, les êtres et les
choses, la naissance de la femme. (Chan-
tant de ton) L'éléphant rêveur songeait
de ses blanches défenses, on ferait un
hochet pour amuser le premier rejeton de
cette créature! Le lion, qu'on ferait de sa
peau royale un tapis pour mettre sous ses
pieds! L'oiseau voyait son duvet devenir
oreiller et ses ailes rivées aux côtés d'un
chapeau gigantesque et ridicule! La bre-

bis et le chevreau pleuraient de penser,
l'une, que de sa blanche laine on ferait des
tissus multicolores, et l'autre, des bottines
de son cuir! Les poissons eux-mêmes, les
poissons se lamentaient au fond des mers:
Demain gémissaient-ils... demain, on fera
de nos écailles d'argent qui scintillent au
dos des vagues bleues, de vulgaires démê-
loirs et d'horribles peignes à chignons!...
Et, moi, ajoutait la baleine, on m'arrache-
ra, un à un, tous mes fanons, pour en gar-
nir, ô profanation! les corsets de toutes
les femmes que celle-ci engendrera! Som-
mes-nous plus heureuses? risquaient timi-
dement les fleurs des bois et des prairies,
nous que l'on distillera dans d'infâmes
alambics et que l'on appellera plus désor-
mais que: odeurs pour le mouchoir! La
femme me réserve une sort cent fois plus
cruel que le vôtre interrompait le sapin,
en secouant son feuillage sombre; numé-
roté derrière et sur les côtés, il faudra que
je la traîne du matin au soir, à l'heure ou
à la course! Elle nous mangera, soupi-
raient les légumes et les fruits!... On lui
taillera des palais dans nos flancs, grin-
çaient les pierres!... On nous extraira du
sol, grondaient les métaux en fondant en
larmes, et nous orneront sa chambre, son
salon, sa cuisine, son cou, ses oreilles, ses
bras, ses doigts!... Je serai casserole ou
chaudron tonnait le cuivre! Moi, pendu-
le ou porte-veine, tintait l'or!... Et c'est
avec moi qu'elle vous achètera tous, ô mes
frères, gémissait l'argent avec un geste de
dégoût!... Oui, voilà, messieurs, voilà com-
ment la nature accueillit la naissance de
la femme! (Poussant L.) A vous!

L. — (Se réveillant.) Hein?

D. — A vous! A vous!

L. — (Hébété) Quoi?... Qu'est-ce que
vous voulez que j'avoue?...

D. — Mais non, à vous de parler!

L. — (Se levant) Ah! pardon! (Après
un temps) Mesdames...

D. — (S'asseyant) Z'et messieurs...

L. — Je dois vous dire que je ne suis pas
du tout de l'avis de mon illustre confrère,

monsieur Ducornet. Je l'ai écouté avec la plus profonde attention. Il vous a raconté, si j'ai bonne mémoire, que le tonnerre avait grondé, que le soleil avait pâli, que les fleurs s'étaient cachées, au moment où la femme était sortie de... sa retraite... Cela se peut, mais il a oublié de vous dire ce que l'homme a pensé de cette naissance. La nature s'est révoltée, soit ; mais l'homme a-t-il fait comme la nature ? Non, messieurs, non !... au contraire ! Lorsqu'Adam, s'étant réveillé, aperçut pour la première fois notre mère Ève assise à ses côtés dans l'herbe, il s'écria d'abord avec effroi : Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Puis, l'examinant avec attention, et se re-



Adam qui s'était couché tard la veille.

mettant peu à peu, il ajouta : Tiens, tiens ! tiens ! Eve se leva... Tiens ! tiens ! tiens ! dit encore Adam ! Elle sourit... Tiens ! tiens ! répéta le père des hommes.

D. — (*Se levant*) Et, pendant ce temps, le serpent rampait, rampait, rampait !

L. — Pauvre bête !

D. — Et Eve qui l'entendait siffler...

L. — Pauvre femme !

D. — Le regarda longuement... longuement... et c'est ce regard qui fut le signal

du commencement de la fin du monde !

L. — C'est entendu, Eve est la cause première de tous nos maux, mais après tout, elle n'est pas si coupable, à mon avis, qu'on le veut bien dire. Songez, mesdames et messieurs, que cette pauvre femme n'avait aucune instruction...

D. — (*à L.*) Elle n'était pas encore obligatoirement...

L. — (*Reprenant*) Aucune expérience de la vie, qu'elle était toute ignorance et toute candeur, et convenez avec moi que, dans ces conditions, mille autres à sa place se seraient laissées rouler comme elle, par le serpent.

D. — (*Avec emportement*) Rien ne saurait l'excuser !

L. — (*Même jeu*) Tout l'excuse, au contraire !

D. — Non !

L. — Si !

D. — Non !

L. — Si !

D. — Non, non, non !

L. — Eh bien, ne l'excusons pas, soit, mais, du moins, ne rendons pas les autres femmes responsables de sa faute.

D. — Toutes les femmes ont été coulées dans le même moule !

L. — (*Avec finesse*) Heureusement !

D. — Ecoutez ce qu'en dit Molière : "Les femmes ne valent pas le diable", s'écrie-t-il, quelque fait...

L. — Oui, mais il ajoute : "Et malgré cela, dans le monde on fait tout pour ces animaux-là !" Voyons, mon cher confrère, jetez un coup d'oeil dans cette salle et vous changerez sûrement d'avis. Regardez, là, à droite, cette petite brune... et là, à gauche, cette blonde vermeille, et là-haut, cette rousse piquante... et ici, et là-bas... délicieuses ! délicieuses ! Mesdames !... (*Il envoie des baisers*) Voyons ! est-ce que vous ne trouvez pas que notre mère Eve a eu raison de... et que toutes les femmes sont des anges ?

D. — Déchus, monsieur, déchus !

L. — Mais...

D. — Assez... je continue!...

L. — Moi aussi.

(Ensemble). — Je disais donc, mesdames et messieurs...

L. — (à D.) Pardon, c'est à mon tour...

D. — (à L.) Laissez-moi parler, monsieur!

L. — (Furieux) Laissez-moi parler, vous-même, monsieur!

D. — (Même jeu) Je veux terminer cette conférence tout seul, monsieur!

— Et moi aussi, monsieur! (Ensemble) Mesdames et messieurs, je... (S'apercevant qu'ils parlent ensemble) Ah! c'est trop fort! (Ils emportent chacun leur table dans un coin opposé du théâtre,

Lagneau à droite, Ducornet à gauche. Les deux chaises restent près l'une de l'autre au milieu de la scène, ainsi que les deux chapeaux placés au commencement sous les tables. Ducornet et Lagneau parlent en même temps.)

D. — Mesdames et messieurs, la femme...

L. — La femme, mesdames et messieurs...

D. — ...est un être trompeur...

L. — ...est un être adorable...

D. — ...non seulement Molière l'a dit...

L. — ...qu'on chanté tous les poètes!

D. — ...mais un autre auteur!...

L. — ...La femme, messieurs...

D. — ...Qui pour être moins célèbre!...

L. — ...nous a fait perdre le paradis...

D. — ...n'en est pas moins bon!...

(Quittant leurs tables et se dirigeant à petits pas vers le milieu de la scène.)

L. — ...Mais avouons, au moins...

D. — ...Je veux dire Beaumarchais...

L. — ...avouons avec franchise...

D. — ...l'a dit aussi!...

L. — ...Qu'on le retrouve...

D. — ...dans son "Mariage de Figaro"

L. — ...Ce paradis dans ses yeux...

(Ensemble, au centre)

— Oui, mesdames et messieurs...

(Ils se regardent.)

(Seul) Ah ça! voulez-vous me laisser parler, oui ou non?...

D. — (Allant à la table opposée) J'ai fini et je vais me résumer en deux mots!

L. — (Même jeu) Moi aussi, je vais me résumer!

D. — La femme a tous les défauts!...

L. — Elle a toutes les qualités!...

D. — (à L. de sa place) Pas une!...

L. — (à D. même jeu) Voyons! elle a au moins celle d'être utile à l'humanité!

D. — (Vivement) Eh! monsieur!... Le génie de l'homme est sans limites!

L. — (Abasourdi) Hein?...



Chut!... j'ai deviné.

D. — Ou aurait trouvé autre chose!

L. — Ah!

D. — On a bien trouvé le gaz, les chemins de fer, le téléphone et la poêle Shouberski!

L. — (Venant vers le milieu de la scène) Monsieur, je crois que nous arriverons difficilement à nous entendre...

D. — (Toujours à la même place) Comment? ça allait très bien!

L. — Croyez-moi, arrêtons-nous ici.

D. — (Surpris) Pourquoi?

L. — Chut... j'ai deviné... et je vous plains!...

D. — (*s'avançant vers L.*) Qu'avez-vous deviné?

L. — J'ai deviné en voyant votre haine contre les femmes, que Madame Ducornet a un pauvre caractère, monsieur!...

D. — (*Furieux*) Monsieur! vous insultez ma femme!...

L. — (*Eperdu*) Mais...

D. — Apprenez que ma femme est vertueuse, bonne, douce, aimable, prévenante; qu'elle a toutes les qualités et tous les charmes, que c'est un ange enfin et que je l'adore!

L. — Mais alors, d'où vient que tout à l'heure vous fulminiez?

D. — Il faut bien qu'on dise quelque chose quand on fait une conférence!...

L. — (*Au comble de l'étonnement.*) Quoi!... vous ne pensez donc pas un mot de tout ce que vous avez dit?

D. — Non! Non!... Croyez-vous que je vais dire ce que je pense à un tas de gens que je ne connais pas? Vous croyez donc qu'il y a des orateurs sincères? vous n'avez donc jamais été à la Chambre?...

L. — Ah!... ils ne sont pas sincères, à la...

D. — Mais non. S'ils étaient sincères, ils s'en iraient!

L. — Eh bien, à la bonne heure!... dites donc, si vous le voulez, pour finir, nous déclarerons ensemble au public...

D. — Quoi?

L. — Que... (*Il lui parle à l'oreille.*)

— D. — Soit, allons-y!... mais elles vont rougir!

L. — Tant mieux! cela leur va si bien! allez!

D. — Non, allez, vous!...

L. — Eh bien, ensemble, alors!

(*Ils vont chercher leur table, la rapportent au milieu de la scène et se placent derrière.*)

(*Ensemble*)

— Mesdames et Messieurs, la femme est le chef-d'oeuvre de la Création!...

(*Ils ramassent leur chapeau et sortent bras dessus, bras dessous.*)

RIDEAU.

La LANGUE FRANÇAISE EST-ELLE UNE LANGUE CLAIRE

Les étrangers le contestent, dit M. Marie qui, pour montrer qu'ils n'ont pas tort, analyse quelques termes français à significations diverses, parfois même opposées. Il ne serait pas malaisé d'allonger sa liste, mais ce serait interminable, car la moitié de notre dictionnaire, pour le moins, devrait y passer. A lui seul, le verbe "faire" a, dans Littré, quatre-vingt-deux acceptions. De ce genre de protéisme on peut conclure que notre langue est plus riche d'idées que de mots, et que cette condition la rend, pour l'étranger — comme d'ailleurs pour nous-mêmes — difficile à bien posséder. Et, cependant, elle ne cesse pas d'être si claire qu'on l'a nommée la "langue diplomatique". N'ayant point qualité pour mettre tous ces points en lumière, aussi, sur la naissance des mots, leurs changements de sens et les conséquences de ces variations, nous empruntons aux travaux de deux linguistes en renom les courts extraits suivants:

"Il semblerait que le langage dût posséder autant de termes que d'idées simples, et créer un mot pour chacune d'elles, mais les ressources dont il dispose sont souvent insuffisantes pour rendre ainsi les nouvelles idées; et d'ailleurs la mémoire serait écrasée sous le poids des mots. L'esprit recourt à un procédé plus simple, il donne à un même mot plusieurs significations... qui, chacune à part s'approprient le son primitif et vivent ensuite de leur vie propre... L'idée spéciale évoque le mot dans sa fonction spéciale, parce que c'est de l'idée, non du mot, que part l'esprit quand il exprime sa pensée"

"Comment cette multiplicité de sens ne produit-elle ni obscurité ni confusion?... C'est que le mot arrive préparé par ce qui le précède et ce qui l'entoure, commenté par le temps et le lieu, déterminé par les personnages qui sont en scène".

AUTEURS EN REPRESENTATION

Il est d'usage, au théâtre en France, à la fin de la répétition générale d'une nouvelle pièce, que l'acteur remplissant le rôle principal vienne dire au public le nom de l'auteur. Si à Paris les spectateurs se bornent généralement à saluer ce nom d'applaudissements plus ou moins nourris, à l'étranger il arrive souvent que l'on demande à voir l'auteur en personne et que celui-ci, s'il est présent dans la salle, soit obligé de venir saluer le public. La chose s'est présentée à plus d'une reprise à Montréal, aux théâtres National et Canadien, il n'y a pas très longtemps.

C'est ainsi que devant des salles en délire, on put voir souvent Verdi, Massenet, Saint-Saëns et autres grands musiciens traînés à l'avant-scène par leurs interprètes, et acclamés par leurs admirateurs.

Quant aux auteurs dramatiques, poètes ou prosateurs, ils sont beaucoup moins exposés que les musiciens à de pareilles manifestations, leurs oeuvres n'étant souvent représentées à l'étranger qu'à l'état de traductions ou d'adaptations.

Gorki, le grand écrivain, passait à Georgetown, lorsqu'il avisa, à la porte d'un théâtre, une affiche immense qui portait ces mots: "A la fin de la représentation, l'auteur viendra saluer le public." Gorki, un peu intrigué, prend une place, assiste



à la représentation et, au dernier acte, réclame bruyamment, avec la salle, l'auteur.

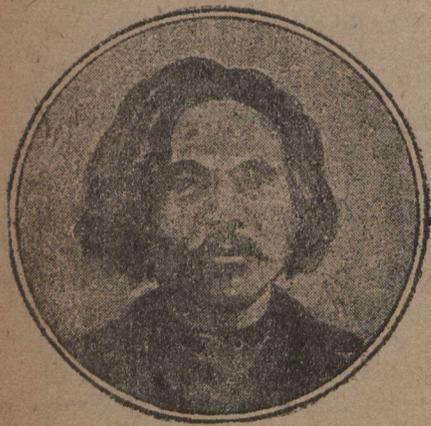
Le rideau se relève, tandis qu'un homme habilement grimé et qui s'était fait la tête de Gorki, se présente sur le plateau aux acclamations de la foule. Gorki passe alors dans la coulisse et, après s'être nommé au directeur quelque peu intrigué, demande à être présentée à son sosie. Celui-ci stupéfait apprend à l'écrivain, qu'ancien artiste sans emploi, il a été engagé par l'impresario pour jouer les auteurs des différentes oeuvres représentées au cours de la tournée.

Et c'est ainsi qu'il se faisait successivement la tête de Rostand, Donnay, Bataille, Sudermann, Tolstoï, Ibsen, etc. Gorki, amusé, n'insista pas; cette exhibition ne faisait en somme de tort à personne.

— : o : —

Toute jeune fille sait que 75 pour cent des promesses faites par un homme avant son mariage sont de la pure fantaisie; mais cependant, elle s'y laisse prendre, tout comme par les jolies fleurs qu'elle trouve dans les catalogues de graines de semence.

— : o : —



Or, certain impresario américain, connaissant l'âme humaine et sachant à quel point la présence d'un auteur en vogue attirerait le public, trouva le moyen pratique de satisfaire ce dernier.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



LE ROSIER ENCHANTE

Robert de Bonnières

En ce temps-là vivaient le Roi Charmant,
Serpentin-Vert et Florine ma mie,
Et, dans sa tour, pour cent ans endormie,
Dormait encore le Belle-au-Bois-Dormant.

C'était le temps des palais de féerie,
De l'Oiseau Bleu, des Pantoufles de vair,
Des vieux récits dans les longs soirs d'hiver :
Moins sôts que nous y croyaient, je vous prie.

Jeannot, un soir, cheminait dans le bois,
Et regagnait la maison, d'un pied leste,
Lorsqu'une Voix, qui lui parut céleste,
L'arrêta net : "Jeannot", disait la Voix.

Qui fut surpris ? Dame, ce fut notre homme.
Il ne s'était aucunement douté
Qu'il cheminât dans le Bois Enchanté.
S'il n'avait peut, ma foi, c'était tout comme.

Il demeura tout sot et tout transi.
"Jeannot, mon bon Jeannot" redisait-elle.
Il n'était pas, certe une voix mortelle,
Charmante assez pour supplier ainsi.

Or, en ce lieu, poussait, plus haut qu'un orme,
Un rosier d'or aux roses de rubis.
Le paysan eut eu mille brebis
D'un seul fleuron de ce rosier énorme.

La Voix partait de ces rameaux touffus,
Car il y vit une gentille Fée,
De diamants et de perles coiffée.
Jeannot tira son bonnet, tout confus.

“Jeannot, je veux te conter ma misère,
Dit-elle; écoute et remets ton bonnet,
Je te demande une chose qui n'est
Que trop plaisante à tout amant sincère.”



Le jeune gars écarquillait les yeux,
Comme en extase, et restait tout oreille;
Il n'avait jamais vu beauté pareille,
Ni de fichu d'argent aussi soyeux.

La Fée était belle en beauté parfaite,
Rare, en effet, et mignonne à ravir;
Tant, qu'à jamais, pour l'aimer et servir,
Je n'en voudrais pour moi qu'une ainsi faite.

“Mon bon Jeannot, aime-moi seulement,
Reprit la Fée; il n'est point de tendresses,
Et de baisers, et de bonnes caresses
Que je ne fasse à mon fidèle amant.

“Aime-moi bien, puisque je suis jolie,
Aime-moi bien, aussi, par charité.
Je suis liée à cet arbre enchanté:
Romp, en m'aimant, le charme qui me lie.”

“Je ne dis non, fit l'autre, et je m'en vais
Tout droit conter notre cas à ma mère.
Conseil ne nuit: l'on cueille pomme amère,
Sans que, pourtant, le pommier soit mauvais.”

Il faut conter la chose toute telle,
Riant, pleurant, amoureux et dispos.
Du coup, sa mère en laissa choir deux pots
Qu'elle tenait. "Eh! mon gas, lui dit-elle,

"Fais à ton gré. Ce nous est grand honneur;
Va, mon garçon, va, pousse l'aventure;
Et nos voisins, malgré notre roture,
Nous donneront bientôt du Monseigneur."

Elle rêvait déjà vaisselle plate,
Non plus salé, mais belle venaison,
Vin en tonneaux et le linge à façon,
Corset de soie et jupe d'écarlate.

Jeannot courut. L'aurore jusqu'au cieux
Avait poussé sa lueur roselée;
La Fée était bel et bien envolée
Et tout le Bois rose et silencieux.



Ne tardez pas, quand l'heure heureuse sonne,
Gentils amants, aimez-vous sans façon.
De bel Amour n'a besoin de leçon.
Le bel Amour ne consulte personne.

(Contes à la Reine: Livre des Fées.)

LES GAFFES HISTORIQUES

Vous voyez ce chiffre, 1492? C'est la date de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. 1492, il semble aisé de retenir cela. Et pourtant, combien d'écrivains oublieux ont fait intervenir dans leurs récits l'Amérique avant qu'elle n'ait été connue des Européens!

Ceci n'est qu'un exemple. On pourrait vous citer des quantités de "gaffes" analogues et qui ont été commises par les auteurs ou les artistes les plus réputés.

Le Tintoret, par exemple, dans son tableau célèbre où il nous montre les Hébreux recueillant la manne dans le désert, fait porter des fusils aux guerriers.



Il y a, dans une église de Capoue, en Italie, une Vierge Marie que l'on peut voir représentée confortablement assise dans un fauteuil devant une petite table à thé et un délicieux service d'argenterie. Shakespeare, dans sa tragédie *Jules César*, fait dire à Cassius: "Ma pendule vient de sonner trois heures." Or, les horloges à sonnerie n'ont été inventées que plusieurs centaines d'années après la chute de l'empire romain.

Découvrir pareilles bévues est une amusette. Mais avez-vous jamais réfléchi à la difficulté et aux erreurs certaines que commettront les historiens futurs de notre époque? Elle s'est signalée par les plus

étonnantes découvertes, échelonnées en moins d'une centaine d'années pour relater le moindre fait, il faudra la plus grande prudence. Qu'est-ce en effet, que trente, quinze ou dix ans, quand on écrit avec un recul de plusieurs siècles? Une simple bagatelle. Mais cette bagatelle permettra des gaffes analogues à celles qui ont été suggérées par notre illustrateur pour donner une idée des tableaux probables que l'on verra sans doute quelque jour.

Un peintre qui voudra commémorer la catastrophe du cuirassé américain, le *Maine*, l'attribuera, pour rendre l'incident plus palpitant, à quelques bombes jetées sur le navire par un aviateur. Or, la perte du *Maine* eut lieu à une époque où on était loin de soupçonner que les progrès de l'aviation permettraient un jour pareil exploit.

Un romancier, décrivant un hôpital pendant la guerre de 1870, se croira autorisé à montrer un médecin examinant les blessés à l'aide des rayons X. On montrera George Washington, qui mourut quarante ans avant que la première photographie ait été prise, poser dans l'atelier de l'opérateur devant un objectif.

Peut-être aussi verra-t-on quelque jour au Louvre, à Paris, une peinture du genre de notre illustration, montrant Napoléon installé dans sa tente, non loin du champ de bataille, diriger les opérations au moyen du téléphone. Ou encore, un peintre religieux nous montrera Jeanne d'Arc, assise tranquillement dans sa chaumière en train de piquer à la machine.

Disons cependant que tous ces écrivains ou historiens ne seront pas sérieux ou n'ont pas été sérieux, car le premier souci de l'écrivain de mérite, c'est de savoir ce qu'il écrit, c'est de respecter l'histoire.

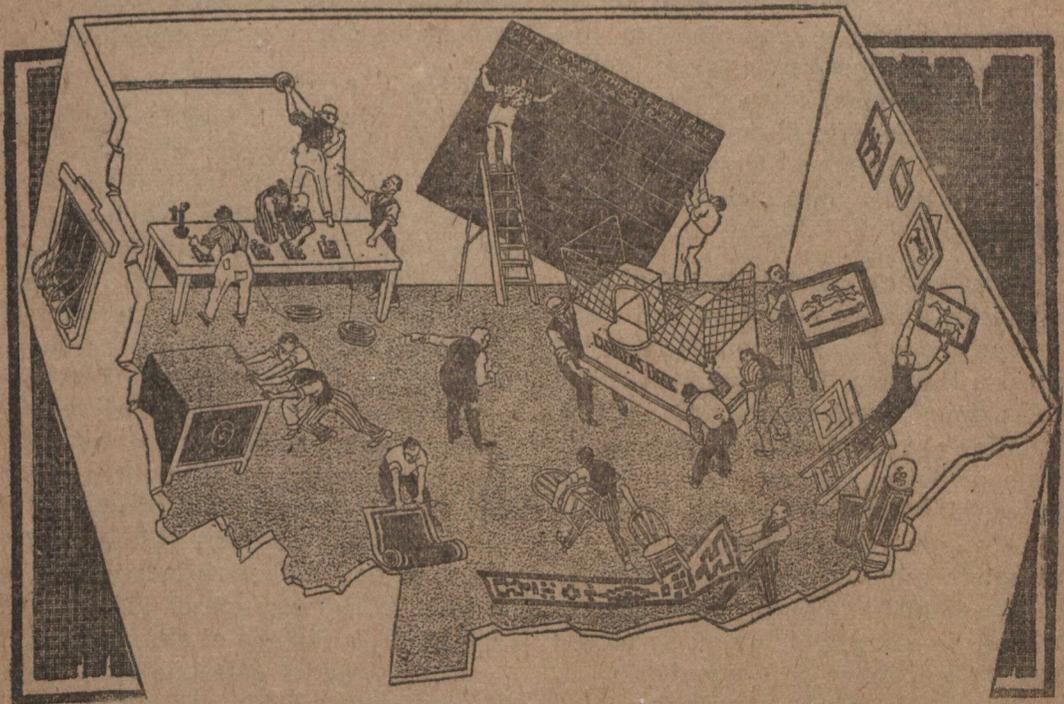
— : o : —

L'Espagne a plus de journées ensoleillées dans l'année que tous les autres pays du monde.

IL VAUT MIEUX SE MEFIER TOUT DE SUITE DE CEUX QUI PRENNENT TROP NOS INTERETS

Depuis quelques mois, les journaux quotidiens nous apprennent que plusieurs de nos concitoyens se sont laissés prendre et se sont fait filouter des sommes considérables, parfois des fortunes entières, par d'habiles escrocs, surtout au moyen de paris sur des courses imaginaires et lointaines,

eu affaire à des bandes parfaitement organisées, ayant leur organisation principale aux Etats-Unis. Nous n'avons pas l'intention de nous engager dans le domaine policier, et reproduire sous les yeux de nos lecteurs des détails qu'ils connaissent déjà, ou de nouveaux détails non publiés que nous



Comment s'y prennent les membres d'une bande organisée d'escrocs pour aménager en quelques minutes, le bureau ou la victime à dépouiller sera amenée, l'instant, d'après.

dans lesquelles, après avoir gagné une fois ou deux, ils se firent dépouiller entièrement et de telle façon qu'ils n'osaient parler de peur de se ridiculiser et parfois de se compromettre.

Les enquêtes commencées ont démontré que dans chaque cas, on avait

aurions pu obtenir, au cours de conversations avec des personnes bien informées. Ce serait tomber dans le domaine de l'information locale et du fait divers, et le magazine ne doit pas empiéter sur le terrain des quotidiens.

Cependant, il n'est pas déplacé de

tirer certaines conclusions de ces événements regrettables et de donner des conseils salutaires à ceux qui seraient en proie à la hantise de doubler, tripler ou quadrupler trop vite leurs économies péniblement amassées. Un policier honnête et de grande expérience nous disait dernièrement: "Ce serait une bonne chose que de répéter au public que dans aucun cas, les fortunes se font aussi rapidement et aussi facilement qu'on tente de nous le faire croire. Du reste, allez au fond de toutes ces histoires d'escrocs et de détectives, et presque dans chaque cas, vous trouverez que la victime s'est laissée éblouir au point de ne pouvoir se rendre compte que les moyens pris pour gagner aussi facilement dépendaient toujours d'une information secrète, d'une indiscretion la plupart du temps déloyale ou malhonnête. Il ne saurait en être autrement.

"Seulement, ajoutait-il, il faut bien admettre que les complices qui s'entendent pour ruiner l'honnête citoyen un peu trop ambitieux, sont assez habiles pour présenter leur plan d'une manière qui paraît sûre et inoffensive. Ce sont des roublards, et le meilleur moyen d'éviter leurs pièges, c'est de les éloigner irrévocablement dès les premiers mots de l'exposé d'une affaire semblant quelque peu mystérieuse. Je comprends qu'on ne puisse pas les empêcher de nous aborder et de lier connaissance avec nous, mais la prudence exige de cesser toutes relations dès que l'on commence à sentir la "ficelle". Celui qui prête d'abord une oreille attentive à tous ces récits de fortunes réalisées en quelques minutes est perdu et entraîné, si seulement il permet à ces habiles aventuriers de prendre la moindre emprise sur lui."

Et après nous avoir répété ces salutaires conseils, le brave policier dont nous faisons le nom, nous expliqua à l'aide d'un plan que nous illustrons ci-contre, comment s'y prenaient les membres d'une des bandes organisées pour dépouiller leurs victimes, dans la plupart des cas.

"Les chefs de ces organisations ténébreuses, dit-il, sont des hommes patients et décidés qui y ont mis le temps pour choisir les nombreux collaborateurs qu'ils ont su trouver dans différents centres où ils voulaient opérer, et dans les différentes classes de la société. Pour cela, il fallait de l'audace et de l'argent, mais ils avaient les deux depuis longtemps.

"Cela leur prend parfois des mois avant de trouver l'acolyte de belle apparence, beau parleur, ayant une situation qui fasse façade et inspire confiance; et lorsqu'ils n'en ont pas assez d'un, ils s'arrangent pour en trouver deux, trois, quatre, autant qu'il en faut. Une fois leur personnel au complet, on se réunit et l'on discute. On a reçu du dehors, (car on opère rarement dans la ville où on se trouve) des rapports au sujet des victimes à dépouiller ainsi que des indications précises sur leur genre d'affaires, le total de leurs biens, leur nature et leur caractère individuel de chacun. Alors, comme au théâtre, la répétition commence et elle dure tant que les moindres rôles ne sont pas parfaitement appris et joués avec maîtrise. Ce n'est qu'à ce moment qu'on est prêt pour la grande première,—le coup à faire.

"Plusieurs manières d'exécuter ce coup sont déjà connues du public et il n'est pas nécessaire d'y revenir. Mais pour vous donner une idée de l'outillage perfectionné dont ils disposent, jetez un simple coup d'oeil

sur le dessin que voici, et vous comprendrez comment, à quelques minutes d'avis, on installe un véritable bureau d'affaires, avec de faux appareils de téléphone, de télégraphe, de faux commis de bureau, etc., dans le but de recevoir et éblouir la victime qui vient d'arriver dans la ville où les paris se font, et comment dès que le coup est fait, on peut en quelques minutes seulement, faire disparaître toutes les traces qui pourraient donner quelques indices à la police. C'est fantastique, mais c'est exact! Et notez que ces puissantes organisations criminelles ont parfois des fonds de réserve de centaines de mille dollars, afin d'être prêts à faire face à toutes les éventualités; tromper le client ou dépister les recherches des détectives. L'arrestation de tels filous constitue une des parties les plus difficiles de la carrière du policier honnête. Je le répète, le meilleur moyen de se protéger contre de telles tentatives, c'est encore de se méfier de tous ceux qui ont des procédés secrets pour s'enrichir vite. Marchons plus lentement mais plus sûrement; surtout restons honnêtes."

— 0 —

POUR REPARER UNE PLUME FONTAINE



fondre un peu de cire et lorsque votre cire

QUELQUEFOIS il arrive qu'une plume-fontaine, pour une raison ou pour une autre, perde son encre. Immédiatement les doigts sont tachés et l'on est forcé d'abandonner le travail pour quelques instants.

Lorsque vous vous apercevez que votre plume-fontaine commence à couler et à perdre son encre, faites

est bien liquide, appliquez-la à l'endroit où votre plume fontaine perd son encre.

La cire en séchant bouchera complètement l'ouverture et vous débarrassera à jamais de cette nuisance.

On peut aussi se servir de gomme à mâcher avec le même résultat.

— : 0 : —

LIT POUR AUTOMOBILISTES

Les frais de voyages en auto seraient de beaucoup diminués si les automobilistes avaient recours au procédé suivant pour s'éviter des frais d'hôtel et de chambre.

Quoi de plus facile pour un proprié-
tair-



Lit installé dans un auto.

re d'auto que de confectionner un lit dans son automobile même, au lieu d'aller coucher dans un hôtel.

Avec le confort des automobiles modernes on peut facilement installer un lit au-dessus des sièges de la voiture. Ce lit reposant sur quatre crochets placés aux quatre coins de l'auto.

L'auto étant complètement fermé, on y trouve autant de confortable que dans un hôtel de campagne et on a de plus l'illusion du chez soi.

Les frais de voyage en sont diminués d'autant.

LE PREMIER PAIN DE POMMES DE TERRE

Quoi qu'ils en disent, ce ne sont pas les Allemands qui ont découvert le fameux *Kriegskartoffelbrod*, c'est-à-dire le "pain de pommes de terre de guerre"—plus vulgairement le pain KK. Ils n'ont eu que la peine de mettre en pratique les indications fournies par Parmentier dans un opuscule édité par l'imprimerie Royale en 1779 et qui a pour titre *Manière de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farine*.

M. E.-H. Guitard, à ce propos, racontait dernièrement dans le journal *La Nature*, qu'au mois de juillet 1775, Scèveole de Sainte-Marthe, procureur du roi à Argenton-en-Berry, publiait dans les *Affiches du Poitou*, plusieurs notes recommandant au public le pain de pommes de terre. D'autres amis de Parmentier prêchaient pareillement dans tous les coins de la France, mais sans trop de succès, semble-t-il. Parmentier lui-même publiait des recettes en 1777 dans son *Avis aux bonnes ménagères*, en 1786, dans son *Mémoire sur les avantages que la province de Languedoc peut retirer de ses grains*. Il faisait une démonstration publique à l'Hôtel des Invalides "avec une sorte d'appareil, et en présence de M. LeNoir, de M. Franklin, de M. le baron d'Espagne, de M. de la Ponce et de plusieurs officiers de l'état-major". Le pain qui en résulta fut présenté à Louis XVI.

Deux passages de Bachaumont prouvent que la renommée du nouveau pain franchit les mers pour atteindre les "Isles d'Amérique" où est à l'étude, à cette époque, un biscuit de pommes de terre, et qu'en France même la question prend de plus en plus les proportions d'une affaire d'Etat.

Ce qui est le plus curieux dans cette affaire, c'est que tout le monde se disputait avec âpreté le mérite d'avoir découvert un aliment que personne ne voulait manger. Le malheureux et illustre Parmentier, qui

se donna tant de mal pour... ne pas réussir à faire avaler son médiocre pain, prit au moins autant de peine pour prouver qu'il en était bien l'auteur. De longues pages de son opuscule sur la *Manière de faire le pain de pommes de terre* sont consacrées à cette polémique. Et ce pharmacien philanthrope, après avoir passé en revue, — non sans colère — quelques recettes pitoyables de ses "rivaux" s'arrête lassé en disant :

"S'il fallait insérer ici les diverses réclamations faites au sujet du pain de pommes de terre et les réponses qu'elles ont nécessairement occasionnées, un volume ne suffirait pas."

Parmentier donne aussi la recette du pain de pommes de terre sans mélange. La panification est un peu compliquée parce qu'il faut commencer par transformer en amidon la moitié des pommes à employer : ensuite, on opère à peu près comme dans le cas précédent, cet amidon remplaçant la farine de grain.

Mais, que l'on adopte l'un ou l'autre système, l'aliment qui en résulte — insistait toujours l'inventeur — n'a heureusement rien de commun avec cette "masse lourde et indigeste" — cette "galette noire et détestable" qu'on fabrique en Allemagne et dans les autres pays, "où la boulangerie est encore au berceau"; et cela lui rappelle l'amer souvenir du temps où, suivant les armées du Roy comme apothicaire, il était tombé aux mains de nos perpétuels ennemis.

"Prisonnier de guerre en Westphalie," écrit-il, "j'ai vu et mangé de ce soi-disant pain; mon palais s'en rappelle encore le souvenir. Le pain noir, mat et amer de sarrazin, placé à côté, aurait pu passer pour du pain mollet."

— : o : —

La Norvège produit annuellement près d'un million de tonnes de tourbe comme combustible.

UN VOYAGE AU PAYS DU MERVEILLEUX ET DE LA SCIENCE

Nikola Tesla parle de la possibilité de simplifier toutes les machines et de nous alimenter d'énergie électrique à même l'atmosphère que l'on chargerait à volonté de l'approvisionnement nécessaire.

Oublions, pour un moment, tout ce qui a été fait jusqu'ici de prodigieux, dans le domaine des inventions modernes, et risquons, si vous le voulez bien, une excursion, combien plaisante et instructive, dans le domaine des possibilités scientifiques de demain. Cela sera, pour une fois, de beaucoup plus intéressant, et lorsque ce voyage fantastique sera terminé, nous aurons beaucoup plus appris qu'en ne frayant toujours que les sentiers battus de la science.

UN NAVIRE IDEAL

Supposons que nous entreprenons ensemble ce voyage merveilleux sur un de ces magnifiques yachts de milliardaires, dans le genre du "Yokouta", de J.-J. Hill, venu plusieurs fois à Montréal, et capable de naviguer en toute sécurité sur tous les océans. Nous ne sommes qu'un petit groupe d'heureux mortels à bord, et l'espace ne fait pas défaut; de plus, nous ne sentons à bord, ni gazoline, ni l'huile des machines. De fait, la seule machinerie qui se trouve à bord, se résume à un moteur électrique relié à l'arbre de couche de l'hélice. Nous filons bon train, mais nous ne faisons pas de vitesse; nous sommes fortunés, nous avons le temps de profiter de notre promenade autour du monde.

Et chose extraordinaire entre toutes, il n'y a même pas de batteries d'alimentation électrique sur le navire. Seul, un fil part du moteur, parcourt les contours intérieurs du yacht, atteint le mat principal et va se fixer au sommet de ce mat à une boule métallique polie et luisante. Le fil s'arrête là. Lorsqu'on veut s'arrêter ou repartir, il suffit de presser un bouton, et ce n'est pas plus malin que ça.

L'AEROPLANE SANS MACHINES

Rien ne nous empêche, le lendemain, afin de varier les plaisirs, de nous envoler dans un aéroplane moins encombrant que ceux du type ordinaire, ne portant aucune machinerie autre qu'un moteur électrique comme celui que nous avons sur notre yacht. Ce moteur commande l'hélice, mais nous ne pouvons voir ce qui actionne ce moteur, qui se met en mouvement sous la simple pression d'un bouton. Comme sur le yacht, il y a une boule métallique brillante, sur le plan supérieur de l'avion. Mais, encore une fois, nous n'avons pas à nous inquiéter et nous prenons place dans l'aéroplane, assurés d'avance que si le moteur s'arrêtait, quelque part dans l'azur ou les nuages, nous nous contenterions de glisser et d'atterrir moel-

leusement sur le sol. Mais ces inconvenients ne peuvent être qu'excessivement rares.

DANS LA GUYANE ANGLAISE

Le surlendemain, nous reprenons la mer sur notre yacht, et nous nous dirigeons cette fois vers la Guyane anglaise dans l'Amérique du sud, et nous atteignons une rivière importante nommée Potara, qui, à un certain endroit, a une chute de 822 pieds. Inutile de vous dire que cette cataracte merveilleuse est le Niagara de la Guyane anglaise. A toutes les secondes, il passe sur la crête de cette cataracte un volume de 28,000 pieds cubes d'eau, et cette immense force motrice, judicieusement utilisée fournirait au moins quatre fois l'énergie électrique que fournit actuellement le Niagara. Le volume d'eau tombante du Niagara n'est que de 18,000,000 de pieds cubes par minute, et l'on n'utilise de cette force motrice qu'une proportion de 15,000 pieds cubes par seconde.

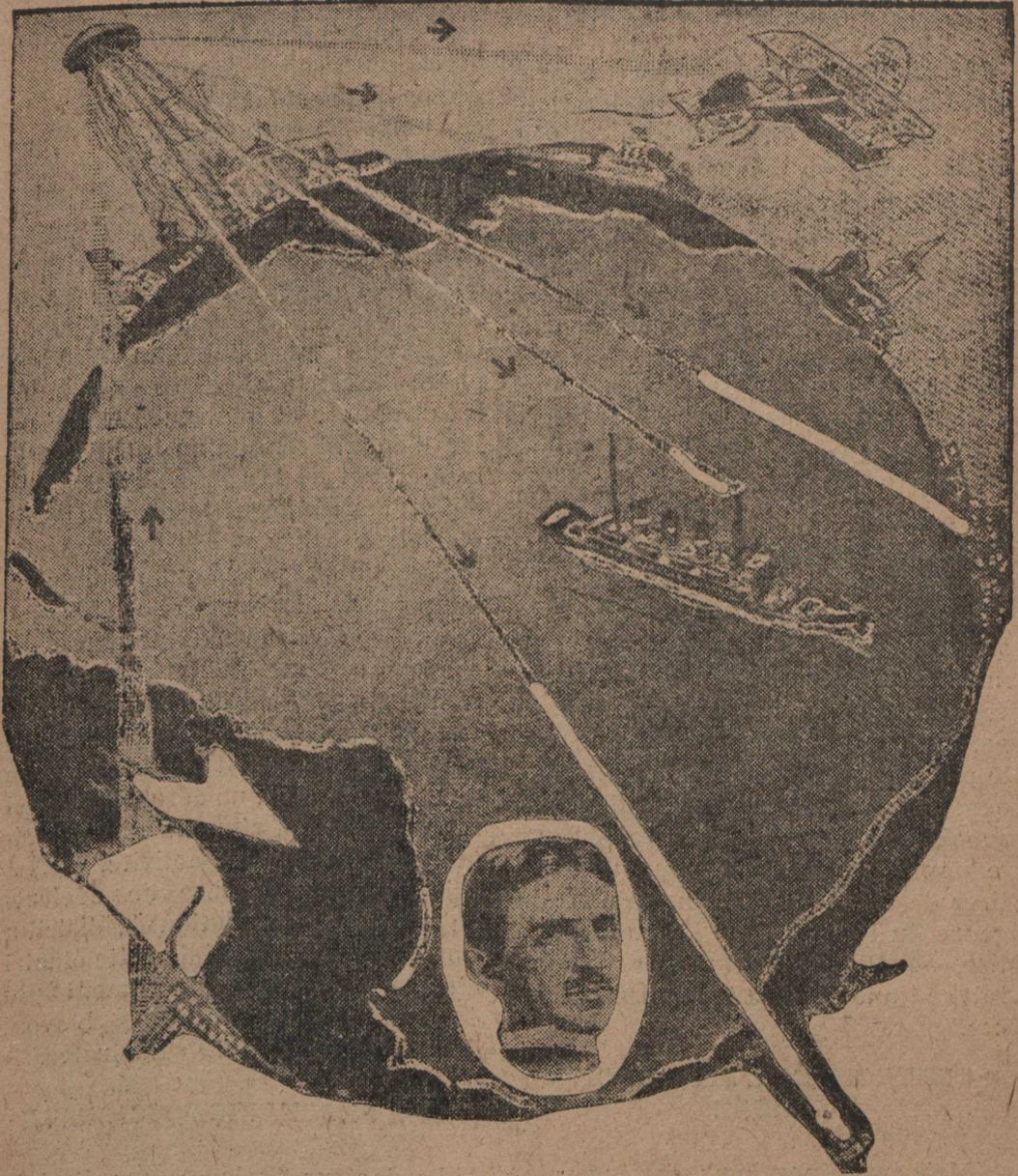
LE TUNNEL HYDRAULIQUE DU NIAGARA

Nous savons aujourd'hui ce que c'est que d'utiliser les grands pouvoirs d'eau pour des fins industrielles, mais il n'est pas hors de propos de rappeler comment on s'y est pris au Niagara. L'énergie électrique tirée de cette cataracte qui alimente tant de municipalités environnantes, y compris la ville de Buffalo, ne vient pas uniquement des chutes. On a aussi utilisé le courant de la rivière Niagara, en le faisant passer dans un immense tunnel de 6,807 pieds de longueur, par 18 pieds et 10 pouces de large, 21 pieds en hauteur dans sa plus grande

partie et 14 pieds à sa base, et ce tunnel est situé à un mille plus loin que la cataracte. Ce tunnel a été creusé dans le roc vif, et le travail a duré trois ans avec 3,000 ouvriers experts continuellement au travail. L'énorme pression hydraulique dans un puits ou trou de 178 pieds en profondeur, conduit l'eau jusqu'au tunnel avec une force qu'on qualifie d'irrésistible, sans exagération. Le tunnel a une légère pente variant de 4 à 7 pieds par 1000 pieds. L'eau se précipite dans ce tunnel et en passant furieusement, fait tourner les roues immenses reliées aux générateurs électriques. Enfin, il est calculé que les 18,000,000 de pieds cubes d'eau qui franchissent le parapet de la chute à toutes les minutes sont capables de fournir un pouvoir de 7,000,000 de H. P., suffisant pour fournir l'éclairage et l'électricité industrielle à 25 cités aussi considérables que New-York, la métropole américaine.

MATERIALISATION DU REVE

Nous rappelant tous ces détails au sujet du Niagara, nous ne pouvons faire autrement que songer à l'application d'un semblable procédé d'industrialisation de l'énorme cataracte de la Guyane anglaise que nous avons sous les yeux. Enfin ayant calculé qu'il serait possible d'obtenir de cette force naturelle un pouvoir électrique d'environ 2,400,000 H. P., nous en arrivons à nous demander la cause qui a fait se mouvoir notre yacht, notre aéroplane, qui éclaire tant de cités, etc., par la pression d'un simple bouton, et sans qu'il soit nécessaire d'avoir toutes les machineries compliquées et dispendieuses que nous avons actuellement. Nous voici rendus à la fin du rêve enchanteur et merveilleux, et c'est le moment d'étudier



Comment l'électricité emmagasinée dans l'atmosphère par de puissantes stations productrices d'énergie, pourrait être utilisée pour les fins les plus diverses. C'est la simplification de toutes les machineries, d'après le système de Nikola Tesla.

au point strictement matériel et possible la cause qu'on devine déjà de tant d'effets stupéfiants.

THEORIE DE NIKOLA TESLA

Dès 1898, plusieurs journaux scientifiques publièrent une déclaration du grand savant Nikola Tesla, dont la photographie se trouve au bas de la mappemonde ci-contre, à l'effet qu'il avait trouvé le moyen de charger l'atmosphère d'une pression électrique égale de 2,500,000 volts environ, et de distribuer cette force aérienne à tous ceux qui voudraient l'utiliser aux distances les plus considérables. L'"Electrical Review" écrivait à cette époque: "Tesla se propose maintenant de transmettre, sans l'aide, de fils, — et par les seuls agents naturels, la terre et l'air, — d'énormes quantités d'énergie électrique à des centaines et des centaines de milles. Cela pourrait sembler un conte des Mille et une nuits, mais les expériences si merveilleuses de ce savant jusqu'ici nous permettent de croire que Tesla ne parle pas à la légère et qu'il est prêt aux expériences les plus concluantes. Le succès de ses recherches signifie que le pouvoir électrique qu'on pourrait tirer de chaque source naturelle, du genre du Niagara, par le monde entier, — et Dieu sait s'il y en a, — pourrait se transmettre à toutes les distances."

CONTROLE DE L'ELECTRICITE LIBRE

Mais cette énergie ne serait pas ainsi envoyée aux quatre vents pour le libre usage de tous ceux à qui il prendrait fantaisie de s'en emparer. Le docteur Tesla affirme qu'il serait possible de la contrôler au moyen d'une clef secrète, ou combinaison assimi-

lable à celles des coffres-forts, de façon à ce que ne puissent s'en servir que ceux qui y auraient droit.

Le docteur Tesla ajoutait que pendant nombre d'années des savants experts doutèrent de la possibilité d'expédier ainsi sans fil, à travers l'espace, toute l'énergie électrique nécessaire à l'industrie mondiale. Cependant, depuis l'application de la télégraphie sans fil, surtout, ces mêmes savants s'intéressèrent de plus en plus à ce vaste projet. Ces hommes étaient sous l'impression que l'énergie électrique ainsi expédiée dans l'atmosphère devait se répandre dans toutes les directions et qu'il ne serait possible d'en utiliser qu'un pourcentage insignifiant de la somme totale produite. Tel n'est pas le cas. L'énergie électrique est expédiée dans une direction unique; celle que lui imprime le transmetteur pour aller jusqu'au receveur, et il ne s'en perd pas une parcelle en cours de route. Il est parfaitement possible de recueillir toute cette énergie électrique dans toutes les parties du monde, et de l'utiliser pour diriger un navire, un aéroplane, éclairer une maison, alimenter l'industrie, mettre les usines en activité, etc. Je suis même en mesure de déclarer, qu'une fois l'installation de distribution terminée, le coût de cette électricité aérienne serait infiniment plus économique et avantageux. L'avenir dira si mes prévisions sont justes."

UNE PROCHAINE POSSIBILITE

Le docteur Tesla et ses disciples sont convaincus que rien ne saurait limiter la transmission de l'électricité par l'univers, sans l'aide de fils, pourvu que les gouvernements, par des restrictions inopportunes, ne viennent pas décourager le capital. Espérons

que le jour n'est pas éloigné où le "Samedi", à l'instars de nombre d'autres entreprises industrielles et commerciales, aura aussi sa boule métallique, sur le toit de son local, et qu'il ne lui suffira que d'une combinaison secrète, et d'un bouton à pression, pour actionner ses presses. Nous sommes déjà en voie de réaliser d'importantes améliorations, tant au "Samedi" qu'à la "Revue Populaire", mais du jour où l'énergie électrique nous "tombera du ciel", nous franchirons les étapes à pas de géants.

La réalisation de ce rêve n'est peut être pas aussi éloignée que plusieurs pourraient se l'imaginer, tant les progrès de la science sont rapides et immenses.

Vieux Professeur.

NOUVEAU SPORT

LA "souque à la corde" est appelée à disparaître pour faire place à ce que les Américains appellent la "course centripète".

Ce jeu consiste à choisir deux équipes d'hommes, tout comme dans la souque à la corde. A chaque équipe est donné une pôle de bois que les hommes doivent en-



Deux équipes se préparant à la course.

fourcher pour la course.

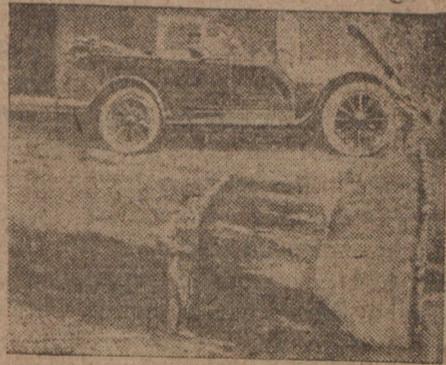
Chaque équipe se compose de dix hommes ou plus.

Ce jeu est très intéressant et demande beaucoup plus d'adresse qu'on se le figure à première vue; il faut que les mouvements de chaque équipe concordent bien ensemble et un seul faux pas d'un seul homme peut renverser une équipe toute entière. Ce jeu est très populaire dans plusieurs grandes usines des Etats-Unis. Ce jeu, tout comme le "Boomerang-Ball" dont nous parlions dernièrement est né, quelque part en France" durant la guerre.

—:o:—

UN ARBRE GEANT

ON a apporté récemment à un moulin de Tacoma, Washington, un arbre assez gros pour que le propriétaire du moulin puisse manoeuvrer son automobile dessus sans aucune difficulté.



Un arbre assez gros pour qu'une automobile puisse se promener dessus.

La vignette ci-jointe vous donnera une idée de la taille de cet arbre. Cet arbre géant fut coupé dans le comté de Snohomish et mesure 28 pieds de long, 10 pieds de diamètre au tronc et 8 pieds et demi à l'autre extrémité. 12,000 pieds de bois furent coupés et transformés en portes et châssis. Le bois était d'une qualité supérieure car l'arbre n'avait aucune noeud.

—:o:—

Une personne sur 10,000 vit jusqu'à 100 ans.

LES ABEILLES DE LA PROVINCE DE QUEBEC

DEPUIS quand les abeilles existent-elles au Canada? en particulier dans la province de Québec? En était-il fait mention avant 1608?

Quoique nous n'ayons pas de preuve certaine, tout porte à croire qu'il y avait des abeilles vivant du moins à l'état sauvage; puisque nous lisons dans les relations des Jésuites de 1637 que les sauvages se faisaient une décoction composée d'alun et de miel comme remède contre le typhus. — Donc, à cette époque, le miel était connu au pays. — Depuis cette date jusqu'en 1870, il est bien difficile de donner l'évolution de l'apiculture, aucun recensement n'en fait mention.

En 1870, le recensement nous donne pour la province de Québec, 41,295 ruches ayant produit 648,000 livres de miel.

Les ruches d'alors étaient pour la plupart à cadres fixes. les abeilles étaient de race allemande ou noire. Les italiennes étaient encore bien rares — la première reine qui traversa les mers 1860 devint la propriété de M.-P. Parson, des Etats-Unis, moyennant la somme de \$50. On ne connaissait pas alors la supériorité des abeilles italiennes sur les noires. Ce n'est que depuis dix ans à peine que dans notre province on a commencé à les apprécier à leur juste valeur.

Les méthodes employées à ce temps n'approchaient pas la perfection de nos méthodes modernes; aussi l'apiculture faisait-elle peu de progrès, même de 1870 à 1880 elle décrut sensiblement — la récolte à la fin de cette dernière année ne fut que de 550,000 lbs., près de 100,000 de moins qu'en 1870.

Cette diminution était due principalement à ce que la grande partie des apiculteurs par leur méthode de procéder détruisaient la moitié de leurs abeilles chaque année. Il le fallait bien si l'on voulait manger du miel. Heureusement aujour-

d'hui avec les ruches à cadres mobiles cette méthode barbare est presque disparue.

Dans le cours de l'hiver 1879, M. D.-A. Jones se rendit dans l'île de Chypre pour se procurer l'abeille "Chypriote" et en faire l'élevage. Dès l'année suivante des milliers de ces reines furent distribuées par tout le pays et même aux Etats-Unis. Cette race ne semble pas avoir eu de succès ici.

En 1880, les abeilles italiennes commençant à être acclimatées, existent en plus grand nombre et leur prix est plus raisonnable. Elles se vendent \$1.00 pièce; il y a loin du prix initial de \$50.00, en 1860.

— : o : —

LES CONVOITISES ALLEMANDES

DANS le traité de géographie de Daniel, édité en 1875 et en usage dans les écoles allemandes, on enseignait ceci: "Les limites naturelles de l'empire allemand sont la Baltique, la mer du Nord, la ligne de partage des eaux, entre le bassin du Rhin et le bassin de la Seine courant de Boulogne à Langres, les monts Faucilles, le Jura qui sépare comme une muraille la France de l'Allemagne, le Rhône, les Alpes, l'Adriatique (golfe de Fiume), les Karpathes de Hongrie et la Narova, dans le golfe de Finlande, à trente-cinq lieues de Saint-Petersbourg. Les limites politiques de l'empire allemand sont de beaucoup en arrière de ses limites naturelles, et nous avons le regret d'avouer que le tiers environ de la patrie allemande est encore retenu par nos voisins."

Les savants allemands et le peuple qu'ils formaient avaient, on le voit, de très gros appétits. Mais les nations alliés leur ont enseignés la modestie et la modération. Les géographes allemands seront sages en confondant désormais le tracé des limites naturelles avec celui des limites politiques.

— : o : —



ESCAMOTAGE D'UNE PERSONNE

Vous isolez une chaise sur un journal au milieu d'une scène de théâtre. Vous faites asseoir une dame sur la chaise et vous la recouvrez d'un voile de soie qui la moule étroitement. Vous prenez le foulard par le centre et, au commandement de "une, deux, trois", le foulard et la dame ont disparu.

Explication du tour.

Le journal que vous présentez aux spectateurs possède une trappe dissimulée par les caractères d'imprimerie. La scène sur laquelle vous opérez, possède, elle aussi, une trappe. ces deux trappes doivent être exactement de même dimension.

La chaise sur laquelle s'assoit la personne, est une vieille chaise bretonne qui n'a pas de barreaux sur le devant. Elle se compose d'un siège mobile qui se baisse pour laisser passer la femme entre les deux pieds de devant. Elle possède en outre une équipe en fil de fer, que son faible diamètre rend invisible aux spectateurs. Au commencement de cette expérience, cette équipe est renversée en arrière. Quand la personne est assise sur la chaise, elle fait basculer l'équipé qui vient lui recouvrir la tête et les épaules, tandis que, afin de masquer cette opération, le prestidigitateur tient, étendu devant elle, le voile qu'il présente aux spectateurs.

Ceci fait, l'opérateur place le foulard sur la personne, et quand cette dernière sera disparut, les spectateurs auront l'illusion qu'elle est encore en scène, grâce aux fils de fer qui dessinent encore la tête et les épaules.

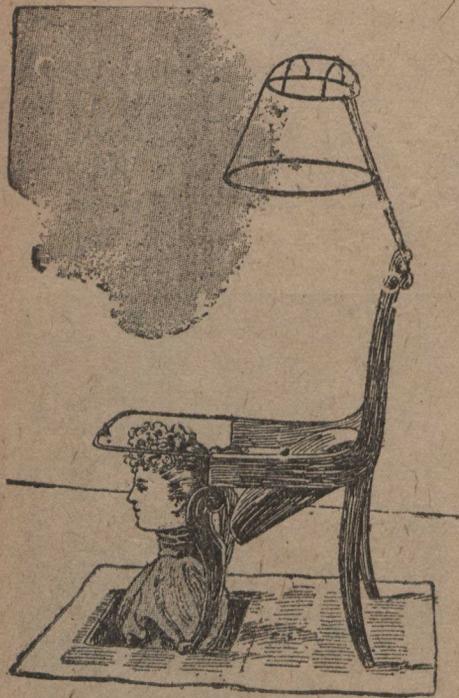


Dès que le foulard moule ainsi la dame on appuie sur un bouton dissimulé dans le plancher. La trappe du journal et celle de la scène s'ouvrent; la personne abaisse le devant de la chaise, passe entre les deux

montants de devant, puis au travers des deux trappes.

Aussitôt dans les dessous, le sujet recolle vivement, à l'aide d'un papier gommé, la trappe du journal qui s'est ouverte et referme la trappe de la scène. La chaise reprend aussi sa position naturelle. L'opérateur escamote le foulard, grâce à une corde qui passe dans la manche de son habit, et fait retomber en arrière l'armature en fil de fer.

Puis il enlève la chaise prend le journal et fait voir qu'il est intact.



Construction des divers accessoires.

La trappe du parquet de l'estrade sur laquelle on opère, doit être large de 18 pouces sur 22. Elle est maintenue par deux charnières lesquelles sont fixées à la droite du spectateur. Le verrou, qui la ferme de l'autre côté, doit être continué par une tige de 3 pouces au moins qui sera munie à son extrémité d'un bouton ressortant au-dessus du plancher de façon à ce que la trap-

pe puisse s'ouvrir du dessus de l'estrade. L'opérateur appuie sur ce bouton quand il veut faire filer la personne. Celle-ci sent alors la trappe s'ouvrir et descend par l'ouverture.

La construction de la trappe dans le journal demande infiniment de soins et de précautions.

Il faut d'abord coller deux journaux bord-à-bord, pour en faire un qui soit le double des journaux ordinaires.

Pour donner un peu de constance au journal, vous le doublez dans la partie du centre. Vous découpez une trappe avec un rasoir et vous collez au-dessus d'un des côtés une bande de toile destinée à former charnière. Sur les trois autres côtés du plateau mobile de la trappe, vous collez une petite bande de papier qui dépassera d'une ou deux lignes environ tout autour et sera destinée à empêcher le plateau de passer au travers de l'ouverture.

— : o : —

LA MALLE DES INDES

Ce truc qui a fait courir le monde depuis des années est d'invention anglaise.

L'expérience consiste à faire examiner une malle, la ficeler, la couvrir d'une housse, la ficeler une seconde fois, la cacheter à la cire et, malgré cela, qu'en quelques secondes, un jeune indien pénètre à l'intérieur sans défaire les cordes, les cachets, ni ouvrir la malle.

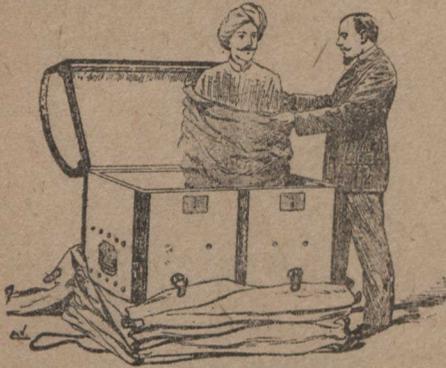
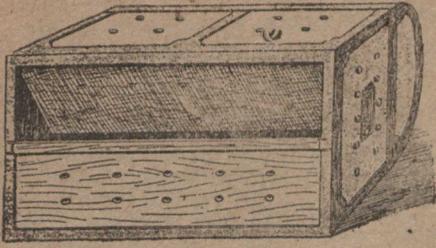
Explication du tour.

La malle contient au fond, une trappe de moitié de largeur sur sa longueur.

L'ouverture de cette malle se fait donc par l'un des trous d'aération au moyen d'une clef ronde qui s'engage dedans.

Dès que cette malle ficelé, cacheté, est placée sous un baldaquin et cachée aux regards des spectateurs, l'Indien, qui lui aussi, n'est pas visible, couche la malle,

fait glisser la housse qui se boucle en dessous, prend sa clef, ouvre la trappe, pénètre dans l'intérieur de la malle, ramène et reboucle la housse, ferme la trappe. Pour



relever la malle il sort de sa poche une clef à vis qu'il entre dans un des trous placés sous lui, tourne la clef; la malle se redresse lentement et, arrivée à son point d'équilibre, se remet brusquement sur le fond. Ce bruit sert de signal pour l'opérateur. Il ouvre aussitôt le baldaquin, fait remarquer que l'Indien est entré dans la malle et il la déficelle lentement pour présenter le voyageur mystérieux

— : o : —

LA BETTERAVE ET LE PERROQUET

IL Y AVAIT une fois une vulgaire betterave, qui, ayant enten-tu parler des aéroplanes, et semblable au "vers de terre amoureux d'une étoile", de Hugo, une betterave connaissant ses classiques et se souvenant de la grenouille de Lafontaine, voulut se faire oiseau. Elle se tourna et se retourna si bien dans son lit de terre qu'elle finit

par prendre la forme d'un oiseau extraordinaire, selon que le montre la gravure ci-contre, mais elle ne put jamais s'envoler, la pauvre.

Si bien que dernièrement, ayant été découverte par un fermier des environs de Montréal, elle fut portée au directeur d'un musée qui faillit d'abord la prendre pour un oiseau préhistorique, appartenant, selon toute vraisemblance, à la famille bien connue du *Pittacus érythras*, alias les perroquets. Si elle n'avait pas comme l'aéroplane ou l'oiseau le pouvoir de s'envoler vers les nuées, elle n'avait non plus rien du perroquet puisqu'elle demeura plus muette qu'une carpe.

Tout de même elle est précieusement conservée par son propriétaire à cause de sa forme bizarre. Quand ce dernier la montre à ses amis, il ne manque pas de leur faire une dissertation en plusieurs



points sur l'ambition exécrable de ces végétaux, comparable au "*Pittacus érythras*".

— : o : —

Une abeille collecte une cuillerée à thé de miel par saison.

L'HYMNE NATIONAL ANGLAIS

Il est curieux de rappeler que l'on a déjà soutenu que l'hymne national anglais était de Lulli.

La marquise de Créqui, dont les mémoires ne sont pas toujours exacts, a raconté que, lorsque le roi Louis XIV allait visiter Saint-Cyr, les jeunes et jolies pensionnaires l'accueillaient par une sorte de cantique dont les paroles étaient de la supérieure Mme de Brinon et la musique de Lulli :

Grand Dieu, sauvez le roi!
 Grand Dieu, vengez le roi!
 Vive le roi!
 Que toujours glorieux,
 Louis victorieux
 Voie ses ennemis
 Toujours soumis.
 Grand Dieu, sauvez le roi!
 Grand Dieu, vengez le roi!
 Vivé le roi!

L'hymne anglais s'exprime ainsi, — en adoptant les paroles françaises au rythme musical :

Dieu sauve notre roi,
 Et fais-lui de longs jours!
 Dieu sauve le roi!
 Fais-le victorieux
 Et glorieux!
 Qu'il règne longtemps!
 Dieu sauve le roi!

Cette analogie dans le rythme et dans l'idée a pu amener ce rapprochement et créer la légende. D'après ceux qui l'ont propagée, — sans preuves, — Haendel aurait entendu les jeunes filles exécuter ce cantique; il aurait demandé la permission de le copier, et de retour en Angleterre, en aurait fait hommage au roi George. Naturellement l'amour-propre britannique se refuse à accepter de croire que son chant

national est un air français écrit pour des jeunes filles. Ce qui ne semble pas douteux, c'est l'origine des paroles: elles sont de Carey, fils du marquis d'Halifax, qui eut une existence tourmentée et, de dégoût, finit par le suicide. Après la prise de Corto-Bello, en 1741, le poète Carey, gagné par l'enthousiasme, improvisa dans une taverne, à Cornhyll, à l'occasion d'un banquet en l'honneur de l'amiral victorieux, ces couplets qui tenaient plus du cantique que de la musique populaire. Dans la version initiale, Carey disait :

God save our Lord the King.

C'est en octobre 1745 que ce chant paraît, pour la première fois, dans sa forme définitive.

Un docteur Brewex a cru pouvoir affirmer que le *God save the King* avait été composé en 1605 par le docteur John Bull, à l'occasion de la découverte de la conspiration des poudres. Le manuscrit original serait encore à Anvers, où, sous le règne de Jacques II, Bull devint organiste de la Cathédrale.

Le *God save the King* jouit de ce rare privilège d'être non seulement le chant national anglais, mais aussi, avec des paroles différentes, le chant national du Wurtemberg, de la Saxe. D'aucuns auraient plutôt trouvé cela un embarras ou une confusion, au lieu d'un privilège, avant la guerre, car l'étranger ne comprenant pas la langue du pays où il se trouvait, aurait cru, en entendant seulement la mélodie, reconnaître l'hymne anglais, même en pays germanique. L'hymne national allemand, avant la guerre, était le: *Heil dir in Sieger Krantz* (Salut à toi, couronné de gloire). Cet hymne n'est que le *God save the King* légèrement modifié.

— : o : —

La plupart des célibataires se rendent à "leur" messe de mariage avec autant d'enthousiasme que le petit garçon à qui la maman fait prendre son bain.

EVASION FANTASTIQUE DU FOND D'UN SOUS-MARIN SUBMERGÉ

L'histoire dramatique qui suit est une leçon salubre pour les écoliers; elle doit leur prouver que ce que l'on a appris sur les bancs du collège et de l'université peut parfois servir, dans les circonstances, même les plus critiques de la vie. C'est le roman vécu d'un jeune écolier anglais qui se rappela fort à propos les principes d'Archimède et de la physique moderne, mais qui sut trouver assez de sang-froid pour les appliquer dans une occasion où il allait être victime d'une mort affreuse.



Le jeune homme, plutôt que de mourir asphyxié, avait provoqué une pression intérieure au moins égale à la pression extérieure, et il put être projeté à la surface de l'eau, se délivrant ainsi de sa prison sous-marine qui eut été infailliblement son tombeau.

Une fois ses études terminées, il dut s'enrôler dans la marine et il fut attaché au service d'un sous-marin anglais. Un jour que tous les officiers et l'équipage étaient en congé à terre, il fut laissé seul à la garde du submersible. Comme il était occupé à l'intérieur à travailler dans la chambre des machines, et qu'il avait laissé ouverte la porte de la tourelle du périscope, un accident qu'il ne put expliquer survint qui fit s'enfoncer le navire sous les eaux. Il essaya de gagner l'escalier extérieur et la trappe de sortie, mais l'eau pénétrante le repoussa. Il n'eut que le temps de retourner à la chambre des machines et de tirer derrière lui la cloison étanche qui l'isolait des flots envahissants et du reste du monde.

A ce moment, alors que le sous-marin s'enfonçait sous les eaux, il se trouvait en pleine obscurité dans la chambre des machines, le courant manquant entièrement, et tout ce qu'il touchait ne l'avancait guère. Il se trouvait néanmoins temporairement en sûreté, mais cela ne pouvait durer longtemps, car le sous-marin s'enfonçait de plus en plus, et avant peu il lui faudrait succomber à l'asphyxie. De plus l'eau salée s'infiltrant dans les batteries dégageait un gaz terrible presque irrespirable. Il voulut essayer de soulever la trappe extérieure de la chambre des machines, mais la pression extérieure de l'eau était si forte qu'il aurait fallu des masses d'hommes pour soulever cette trappe.

Il songea d'abord à se résigner à mourir ainsi au fond de l'eau et il passa en revue son passé. Et c'est au cours de cet examen de lui-même qu'il se souvint de son temps d'écolier et de certains principes de physique qu'il avait appris. L'eau, les gaz, la pression, trois éléments qu'il importait de connaître à fond dans cette minute tragique de sa vie. Il se souvint heureusement que dans le cas d'un corps submergé dans l'eau, ce corps serait défoncé par la pression de l'eau à moins que la pression des gaz

intérieurs ne fut égale à la pression extérieure. Alors, il se dit que la force de résistance du métal de la trappe de la chambre des machines, augmentée de la pression de l'air à l'intérieur de l'endroit où il se trouvait, pouvait soutenir la pression de l'eau pendant un certain temps, après lequel la pression extérieure l'emportant, la trappe pouvait être enfoncée par l'eau. Et alors il mourrait noyé s'il n'était pas déjà mort asphyxié.

Que faire?

Il ne restait plus qu'à risquer le tout pour le tout. Puisqu'il n'était pas capable de soulever cette trappe qui devait lui permettre de nager vers la surface, il lui fallait bien trouver un auxiliaire inerte autour de lui. S'il pouvait augmenter la pression d'air intérieur dans une proportion suffisante pour au moins égaler la pression extérieure de l'eau, il ne faudrait presque pas d'effort, pour soulever la trappe extérieure et nager vers la surface. Mais comment augmenter cette pression intérieure. Pour lui, il n'y avait qu'un moyen: laisser pénétrer l'eau dans l'endroit où il se trouvait, en ouvrant une valve, afin que l'eau refoulât l'air et les gaz vers les extrémités supérieures du sous-marin, c'est-à-dire vers la trappe libératrice.

Si ce projet ne réussissait pas, il était assuré de mourir noyé. Mais mourir noyé ou mourir asphyxié par les gaz ou le manque d'air, il n'avait pas le choix, et ne pouvait espérer aucun secours du dehors. Il se résolut donc à ouvrir la valve permettant à l'eau de la mer d'entrer dans la chambre des machines.

L'eau monta, monta, monta. Quand il en eut jusqu'à la taille, il essaya d'ouvrir la trappe mais ses efforts furent sans succès, et il se blessa douloureusement aux doigts. Il se résigna encore à attendre, et les secondes lui parurent des siècles jusqu'à ce qu'il eut de l'eau à la hauteur de la bouche et des oreilles. Il pouvait à peine respirer alors et il croyait que c'était bien l'horrible fin. Mais il se trouva porté vers la trappe de sortie, qui, sous la pression de l'air intérieur comprimé, ainsi que des gaz, s'ouvrit presque d'elle-même, l'emportant sur la pression extérieure. Alors, en une colonne, l'air et les gaz intérieurs s'élançèrent vers la surface, à travers l'élément liquide entraînant dans leur fuite le jeune marin qui avait si héroïquement défendu son existence.

Lorsqu'il arriva à la surface, il était à demi conscient, mais le hasard voulut qu'il jaillit aux côtés d'un navire à l'ancre, tout près de l'endroit où le sous-marin avait plongé un peu auparavant. On porta immédiatement secours au jeune héros de ce drame sous-marin qui vit encore, et qui se félicite d'avoir pu mettre en pratique d'une façon si prodigieuse pour lui les leçons de science qu'il avait reçues au collège.

— 0 —

La poignée d'un nouveau canif peut se plier et former une règle mesurant six pouces.

LE DETECTAPHONE

Vous avez sans doute entendu parler du détectaphone, un appareil récemment inventé aux États-Unis, et qu'on a surnommé "l'écouteur". Il a bien mérité son nom,



car il surpasse les plus habiles dans le vilain métier d'écouter aux portes et d'épier toutes les conversations.

Moins gros que le poing, facile à dissimuler, on le place derrière un rideau ou sous un meuble et tout ce qui est dit dans la pièce où il a été posé est fidèlement transmis aux personnes intéressées. Voilà qui est merveilleux! direz-vous.

Certes. Et le détectaphone a déjà fait ses preuves. On l'a installé dans des prisons et l'on a ainsi surpris des projets dont s'entretenaient des malfaiteurs. On l'a installé dans des chambres d'hôtels connus pour être le repaire des bandits et tout ce que ces messieurs disaient fut tranquillement sténographié, au poste de police, par le détective chargé de l'enquête. Il n'avait qu'à coucher sur papier les phrases qui lui étaient dictées par l'appareil. Nos grands journaux de Montréal racontaient récemment un scandale où il joua un rôle prépondérant.

Le détectaphone est une manière de téléphone où l'on parle d'un côté et où l'on écoute de l'autre. Il n'est pas fait pour un échange de conversations, comme les téléphones ordinaires. Il se compose essentiellement d'un disque d'ébonite, un peu plus gros qu'un cinquante cents, et qui est percé d'une trentaine de petits trous. Ce

disque, c'est l'*écouteur*. Il est relié par des fils à l'appareil transmetteur.

En somme, notre *écouteur* est analogue à toutes les plaques de téléphone devant lesquelles on parle. Tout son mérite consiste dans sa petite taille et dans l'excellence de son microphone, un instrument usité dans tous les téléphones, et qui augmente l'intensité du son.

Le microphone du détectaphone rend perceptibles les sons les plus faibles. Il peut enregistrer et transmettre à une très grande distance un bruit aussi vague que le bourdonnement d'une mouche.

La simplicité de l'installation du détectaphone (il suffit de poser les fils transmetteurs et de dissimuler le disque) a déjà rendu son application très fréquente à Montréal, à Québec et, va sans dire, aux États-Unis. On l'a placé dans des bars, dans des bureaux d'administrations, dans des "offices" d'hommes d'affaires véreux



que la police voulait surveiller. Des professeurs l'ont placé dans des salles d'étude pour surveiller leurs élèves pendant leur absence mais c'était là un moyen fort peu

— : o : —

Une femme ne commence à vieillir que le jour où elle ne se rappelle que le petit nom des amoureux admirateurs qu'elle a eue autrefois.

ENIGME NUMISMATIQUE

SUR la tranche des monnaies d'argent italienne figure, comme chacun a pu le constater, la devise FERT. Cette devise a été, de la part des savants, l'objet de conjectures sans nombre sur la date où elle figurera pour la première fois sur les monnaies italiennes et sur sa véritable signification.

M. Babelon, le conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale de Paris, vient de jeter quelque lueur sur ce problème et, ce qu'il y a de plus curieux en la chose, il appuya ses explications non point sur les travaux d'un numismate professionnel, mais sur le grand ouvrage de numismatique du roi d'Italie, dont six volumes in-quarto ont déjà paru.

Des explications de M. Babelon, il appert que cette devise mystérieuse remonte jusqu'au quatorzième siècle. Elle fut créée par Amédée VI, comte de Savoie, lorsqu'il fonda, en 1362, l'ordre de l'Annonciade.

Du collier de l'Annonciade, où le mot FERT figure, ce mot passa dans le champ des monnaies et dans les armoiries de la maison de Savoie.

Il s'agit très probablement du verbe latin *fert* (il porte).

Ainsi, ce serait à tort qu'on a voulu trouver dans les quatre lettres FERT les initiales de quatre mot d'une sentence dont le sens serait perdu.

Avec de la patience et un peu d'imagination, on peut toujours arriver à interpréter une énigme de ce genre. Les résultats de pareils efforts donnent souvent des combinaisons cocassés, qui font ensuite l'amusement des chercheurs plus prudents et plus consciencieux.

La devise FERT nous fournit un exemple de plus de cette constatation. Une vieille interprétation française voyait dans les quatre lettres sus-indiquées, les initiales des mots : *Frappez, Entrez, Rompez Tout*, allusion à la bravoure légendaire des princes de la maison de Savoie.

Une autre interprétation fantaisiste se

lit ainsi : *Foedere et Religione Tenemus* (nous tenons par notre foi et par notre religion).

— : o : —

PASSION DES COLLECTIONS

UN AMATEUR de Gand a laissé à ses héritiers une collection de boutons des plus curieuse. Cette chose paraissait ridicule au premier abord et finissait par devenir intéressante. Il avait divisé ses boutons par séries depuis le neuvième siècle jusqu'à nous. La collection commençait à un bouton de la robe de Charlemagne et finissait par un bouton de l'uniforme de Napoléon. Il y avait des boutons de tous les régiments qui avaient existé en France, depuis les francs-archers de Charles VII jusqu'aux chasseurs alpins. Il y en avait en bois, en cristal, en os, en ivoire, en plomb, en cuivre, en zinc, en argent, en or, en émeraude, en rubis et en diamants; sa collection, valeur matérielle, était estimée plus de \$40,000; elle avait bien coûté le double peut-être.

A Londres, un Anglais collectionnait la corde de pendu. Il avait voyagé dans une partie du globe, et dans l'autre il avait des correspondants; par lui et par ses correspondants, il était en relation avec les bourreaux des quatre parties du monde. Aussitôt un homme pendu en Europe, en Asie ou en Afrique, l'exécuteur coupait un bout de corde et envoyait cela avec un brevet d'authenticité à notre collectionneur lequel, en échange, lui retournait le prix de son envoi; il y avait une de ces cordes qui lui avait coûté cent livres sterling; il est vrai qu'elle avait eu l'honneur d'étrangler un très haut personnage turc.

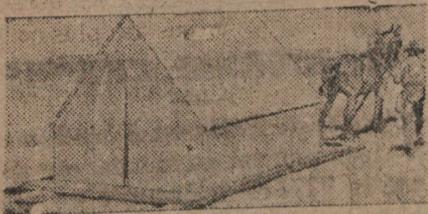
On ne dit pas si ça lui avait porté bonheur.

— : o : —

Ne jugez jamais de l'amour d'un homme par son désespoir à vous quitter mais par son empressement à revenir vous voir.

TENTES MONTEES SUR .. TRAINEAUX

LORS de la construction de Lincoln Highway, une route que traverse le désert du Great Salt Lake, dans l'état de l'Utah, aux



Tentes transportées par des chevaux.

Etats-Unis, on a construit quatre tentes pour loger les nombreux ouvriers employés à ces travaux.

Ces tentes étaient installées sur des traîneaux et dès qu'une section de la route était terminée on transportait à force de chevaux les tentes ailleurs.

Rien n'était dérangé à l'intérieur, lors du déménagement, et le soir venu les ouvriers rentraient dans leur "home" sans presque s'apercevoir qu'ils reposaient à 25 ou 30 milles de l'endroit où ils avaient logés la veille.

—:o:—

UN BEAU GESTE DE LADY LAURIER

LADY LAURIER a fait savoir son intention bien arrêtée de ne pas accepter une pension que le gouvernement lui avait offerte. Elle considère que les viagers et les assurances laissés par sir Wilfrid suffisent amplement à ses besoins et elle croit que la somme qui servirait à lui constituer un fonds de pension peut être utilisée ailleurs plus utilement.

On ne pouvait pas attendre plus de désintéressement et de noblesse de la part de lady Laurier. Elle a bien été et demeure encore la digne épouse de celui que son caractère plaçait au-dessus de tout éloge.

—:o:—

UN BOL A PUNCH EN GLACE

LES bols à punch fait entièrement en glace sont une nouveauté et une originalité qui viennent de sortir et qui sont mis en vente par une compagnie de glace de Marietta, Georgie, E.-U.

Ces bols sont faits très artistiquement et de formes aussi variés que l'on veut. On gèle l'eau dans un moule ayant la forme désirée, ce qui donne une glace beaucoup plus claire et beaucoup plus pure qu'un bloc de glace que l'on taillerait. Ces bols ont une capacité d'un gallon, quoiqu'on puisse les faire beaucoup plus grand ou plus petit suivant les besoins. Par un temps chaud, ils peuvent garder le liquide froid pendant quatre ou cinq heures. On place des fleurs dans l'eau avant de la fai-



Tasses et bol à punch en glace.

re geler et l'effet obtenu est des plus pittoresques. On a même fabriqué des verres et des tasses à punch en glace.

—:o:—

LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

UNE fois de plus, le drapeau français flotte sur la cathédrale de Strasbourg. Mais les Français l'ont reconquise sans lui infliger les cruelles meurtrissures que lui firent les Allemands en 1870, lors du bombardement de la grande cité alsacienne.

Une partie de sa toiture fut alors incendiée; de nombreuses statues et colonnettes furent irrémédiablement détruites.

“A la cathédrale de Strasbourg, a pu écrire Xavier Marmier, est liée toute l'histoire civile et religieuse de la grande cité alsacienne”. Et l'éminent écrivain ajoute que sur l'emplacement où apparaît cette merveille de l'art gothique, une forêt sacrée s'élevait jadis, où les anciens habitants du pays offraient des sacrifices à leurs divinité.

Un temple fut construit au même endroit, lors de la domination romaine. Parmi les dieux qui y étaient adorés figurait un dieu de la guerre.

Clovis fit démolir cet édifice et bâtit une église dédiée à la Vierge. Cette église était construite avec des troncs d'arbres affermis par une grossière maçonnerie.

Plus tard, Charlemagne remplaça cette église en bois par une large église en pierre. Mais en l'an 1007, un incendie anéantit la nouvelle métropole.

L'évêque de Strasbourg Werhner, qu'on a surnommé l'*Aedificator*, entreprit de reconstruire la cathédrale carlovingienne dans des proportions gigantesques.

L'édifice encore aujourd'hui existant fut commencé en 1015 et l'on dit que pendant treize années, plus de cent mille personnes y furent employées.

Werhner mourut en 1028, avant d'avoir pu achever sa colossale entreprise. Mais elle fut continuée avec zèle par ses successeurs et par de nombreux architectes.

Les merveilleuses cathédrale du moyen-âge, celles de Reims, de Rouen, de Char-

tres, de Strasbourg sont, en effet, le travail de plusieurs générations.

En 1439, la cathédrale de Strasbourg était terminée. Des milliers de bras y avaient travaillé pendant 424 ans.

— : o : —

UN JOURNAL CHINOIS

LA *Gazette de Pékin* ou *King-Pao* est le plus vieux journal du monde, car elle remonte au VII^e siècle de notre ère, elle paraît encore aujourd'hui et publie uniquement les communications officielles. La presse moderne, la presse d'opinion, ne date que d'un demi-siècle.

Presque tous les journaux chinois s'impriment sur une sorte de papier de soie et d'un seul côté; seuls quelques-uns d'entre eux emploient un papier plus fort imprimé au recto et au verso.

Quant à leur disposition typographique, la langue chinoise l'impose, le chinois s'écrivant verticalement de haut en bas et de droite à gauche. Pour changer d'alinéa, on abandonne la colonne verticale que l'on vient d'écrire tout comme en français, on quitte la ligne horizontale commencée.

Les journaux chinois se composent d'une seule feuille, pliée en deux horizontalement et plus large que haute; chacune des grandes pages se subdivise en huit petites pages numérotées à partir de la droite.

La langue chinoise ne possédant pas d'alphabet, on a classé les mots du dictionnaires en 214 groupes d'idées. Chacune de ces classes comporte une clef, radical servant à former tous les dérivés du même type grâce à des accents. La lecture d'un article et sa composition exigent une singulière subtilité.

— : o : —

Si un homme savait être aussi libre et heureux en ménage qu'il l'est célibataire, ce serait la fin du célibat.

L'ORANGE EST UN FRUIT HONNETE ET FORT RECOMMANDE

MADAME P.-C... de la rue St-Hubert est célèbre dans tout son entourage, pour son amour effréné des oranges. "J'aurais dû



naître en Californie ou en Espagne, et y passer ma vie", dit-elle souvent à ses amies; "il me semble que je ne me serais nourrie que de fruits ensoleillés". La vignette ci-contre est un instantané pris à son insu, alors qu'elle avait eu le bonheur de trouver une énorme orange mesurant 18 pouces de circonférence et pesant exactement trois livres. Aussi, est-il facile de voir son contentement devant ce phénomène. L'eau nous en vient à la bouche seulement à la regarder.

Mais, ce qu'on sait peut-être moins, c'est que la gourmandise pour les oranges est une chose bonne en elle-même. C'est même avec raison que les médecins recommandent aux personnes qui le peuvent, de manger beaucoup d'oranges. L'orange nettoie le cœur; c'est pourquoi plusieurs personnes en mangent le matin, avant le déjeuner, puis comme dessert, puis encore avant le coucher. L'orange est un fruit

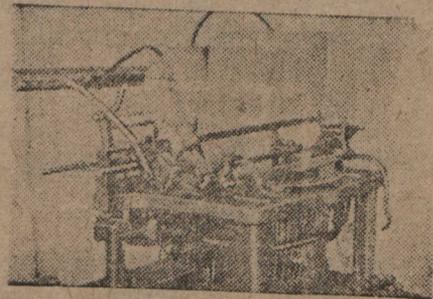
honnête et son apparence n'est guère trompeuse. Quand une orange n'est pas bonne, cela se voit à l'œil, sans qu'il soit nécessaire de l'ouvrir ou d'y goûter. Enfin, l'orange, parce qu'elle a absorbé tous les rayons du soleil qu'elle pouvait absorber, est un excellent préservatif contre la grippe et contre d'autres maladies entraînant la fièvre, l'assèchement des lèvres et les brûlements d'estomac.

— : o : —

NOUVEL ACCESSOIRE POUR MACHINE A ECRIRE

On peut sauver beaucoup de temps en se servant de ce nouvel accessoire pour nos machines à écrire. L'appareil est simple et peu compliqué. Il s'agit d'un support qui s'adapte au chariot de la machine à écrire, lequel support tient un rouleau de plusieurs centaines de verges de papier; ce papier se déroule de lui-même pour passer sur le rouleau à impression.

L'avantage de cette invention est visible; il s'agit de gagner du temps. Au lieu d'avoir à placer une feuille de papier à chaque fois que vous en avez fini une autre, vous n'avez, avec cet appareil, qu'à



Le clavigraphie et son support à papier.

déchirer votre feuille et le papier qui reste se trouve en position pour le nouveau travail.

Cet appareil a été inventé par un clavigraphiste de Glens Falls, N.-Y.

— : o : —

LE PREMIER PRINCE DE GALLES

EN 1284, le roi d'Angleterre Edouard Ier venait d'achever la conquête du pays de Galles. Les Gallois, avant de se soumettre définitivement, demandèrent que, pour les gouverner, on leur donnât un prince, né sur leur sol, qui ne parlât ni le français ni le saxon, langues de leurs vainqueurs. (On sait que l'Angleterre ayant été conquise en 1066 par Guillaume, duc de Normandie, pendant plus de deux siècles le français resta la langue des nobles et de la Cour).

— Serez-vous fidèles à ce prince? demanda Edouard Ier aux délégués gallois qui étaient venus le trouver.

— Oui, nous le jurons, s'écrièrent-ils avec élan.

On apporta alors un petit enfant nouveau-né, le premier fils du roi.

— Voilà votre prince, dit Edouard. Il est né hier au château de Caernarvon, en plein pays de Galles et il ne parle aucune des langues que vous proscrivez. J'ai tenu ma promesse, tiendrez-vous la vôtre?...

Pour toute réponse, les députés gallois baisèrent la petite main du royal enfant et lui engagèrent leur foi.

C'est depuis cette époque, que l'héritier de la Couronne d'Angleterre s'appelle le prince de Galles.

— : o : —

LE TELEPHONE AU SAINT-BERNARD

Les religieux du grand-Saint-Bernard, qui, avec une charité admirable, se consacrent au sauvetage des voyageurs en détresse dans une des régions les plus farouches des Alpes, viennent d'introduire une innovation qui sera bien appréciée des touristes.

Dans les cabanes-refuges qui s'échelonnent le long de la route dans les passages les plus périlleux, le téléphone vient d'être

installé, en relation directe avec l'hospice.

Le voyageur surpris par la tempête, pourvu qu'il puisse gagner à temps une de ces cabanes où il est en sécurité, n'a qu'à décrocher les récepteurs et demander nus, lui envoient sans plus tarder un "maronnier" accompagné d'un des célèbres chiens du Saint-Bernard, doué d'un flair merveilleux.

Un paquet de provisions et de réconfortants est attaché au dos du chien, et si le voyageur a perdu un ou plusieurs compagnons de route, l'intelligent animal part immédiatement à leur recherche et ne tarde pas à les dépister.

— : o : —

POUR GRANDIR, IL FAUT MARCHER A QUATRE PATTES

Les organes et les os de notre corps qui ne sont pas exposés à une pression se développe continuellement jusqu'à la quarantième année. Le coeur devient plus robuste, la capacité des poumons augmente et le cerveau suit son développement jusqu'à la quatrième décade de la vie.

L'homme cesse de grandir au commencement de la troisième décade, parce qu'à cette époque la pression qu'exerce le poids du corps comprime les vertèbres, les petits os de l'épine dorsale et les fémurs.

Si l'homme était un quadrupède, sa taille pourrait se développer encore durant une quinzaine d'années comme le prouve le fait que les os non sujets à la compression n'arrêtent leur croissance que vers les quarante ans. De ces observations, faites par le docteur L. Nascher, nous sommes forcés de déduire que ceux qui veulent être de "beaux gars" n'ont qu'à marcher à quatre pattes aussi longtemps qu'il leur sera possible.

— : o : —

APPAREIL POUR FENDRE LE BOIS

Voici une excellente idée qui est venue à une petite ménagère et qui est de première utilité. Une des pattes de la table de cuisine s'étant brisée, elle se disposait à



Accessoire indispensable pour nettoyer un mur le long d'un escalier.

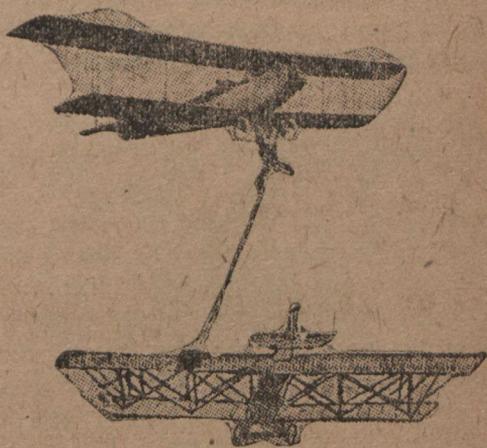
déménager la table par "la cheminée", lorsqu'il lui vint une idée lumineuse. Elle scia la patte voisine de celle brisée et se fit une magnifique plateforme pour nettoyer les peintures de son escalier.

Toutes les ménagères savent que les murs longeant les escaliers sont les plus difficiles à nettoyer en raison du peu d'espace et de points d'appuis qu'on y trouve. Il est toujours dangereux de se servir d'un escabeau. La table ainsi préparée a beaucoup d'avantages, elle forme une surface plane assez grande pour qu'on puisse se mouvoir à l'aise, ensuite vous avez assez d'espace disponible pour y placer vos seaux, brosses, linges, etc., etc.. La table peut être très légère, par conséquent très facile à mouvoir.

UN AVIATEUR INTREPIDE

A-T-ON idée de l'intrépidité d'un aviateur changeant d'aéro à 5,000 pieds d'altitude? Pourtant il s'est trouvé un homme assez habile et assez audacieux pour entreprendre et réussir ce tour de force. Dernièrement, un jeune lieutenant dans l'armée américaine, se trouvant dans un camp d'entraînement au Texas, partit comme passager dans un avion. Ce lieutenant étant acrobate dans le civil, crut bon, histoire d'amuser ses camarades de régiments restés à terre, d'exécuter une série d'actes acrobatiques à bord de son avion.

Il se suspendit par les jarrets à l'essieu des roues de l'aéroplane. A un certain moment un autre avion passait au-dessous du sien, allant dans la même direction; il se laissa glisser et après une chute de 150 pieds dans les airs, il tomba sur l'autre aéroplane. Cet exploit s'accomplit à 5,000 pieds d'altitude.



Un aviateur saute d'un aéroplane dans un autre.

Inutile de dire que cette prouesse avait donné la chair de poule aux nombreux spectateurs témoins de ce saut périlleux.

MUSEES DE FAUX

DEPUIS quelque temps, les conservateurs des grands musées d'Europe ont pris l'habitude de se réunir chaque année, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, pour tenir le Congrès des faux.

C'est un moyen de se tenir au courant des progrès accomplis par l'industrie florissante des faussaires, une occasion de se signaler les objets et les marchands suspects, bref, une assurance contre les imitations de toutes formes et de tous prix. Plusieurs fois, dans cette conférence, on a demandé que chaque grand musée ouvrit une salle de faux pour édifier les amateurs et pour les mettre en garde; jusqu'à présent, par une sorte de pudeur, cette idée heureuse n'avait pas abouti. Les conservateurs d'Amérique, plus braves que ceux d'Europe viennent de donner l'exemple. En attendant l'installations d'une salle permanente, le docteur Robinson, directeur du Metropolitan de New-York, a ouvert une exposition où figureront les faux les plus remarquables achetés par ce musée ou par les collectionneurs du pays.

Ces derniers ont promis leur concours, à la condition bien naturelle qu'il resterait anonyme. Malgré cette modestie, les noms de ces généreux prêteurs ne seront pas mystère. Tout le monde sait, à New-York et ailleurs, que tel Mécène milliardaire, dans les premières années de sa vocation artistique, a commis maintes erreurs; que tel autre, dans sa galerie de Boston, a trahé les Titians, les Murillos, les Corrèges de seconde et de troisième main. Un musée de faux, outre les services que l'on en doit attendre, pourra encore donner aux visiteurs de grandes joies esthétiques. Au prix que se vend l'ancien, il y a plus de profit pour un homme de talent, à ressembler du vieux qu'à travailler dans le neuf...

LES MOTS HISTORIQUES

PLUS je vais, plus j'acquies la conviction qu'aucun des mots célèbres de l'histoire n'a été prononcé, dit Monselet.

St. Rémy, archevêque de Rheims, n'a jamais adressé à Clovis ou Clodowich, roi des Francks, ces paroles si souvent citées: "Courbe la tête, fier Sicambre!" mais bien celles-ci: "Courbe la tête *doux* Sicambre!"

François Ier n'a pas écrit à sa mère, après la bataille de Pavie: "Tout est perdu, fors l'honneur!" voici ce qu'il écrit: "Pour vous advertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toute chose ne m'est demeuré que l'honneur et la vie, qui est sauvé". Ce qui est bien différent.

Galilée s'est bien gardée de s'écrier: "Et pourtant elle se meut!" Lisez à ce sujet l'étude de Philarète Chasles.

Buffon n'a pas dit: "L'homme, c'est le style", non plus que: "L'homme c'est le génie". Il a enveloppé ces deux pensées dans de longues phrases à manchettes.

Le chevalier d'Assas n'a pas crié: "A moi, Auvergne! ce sont les ennemis!" Rochambeau raconte dans ses Mémoires qu'il a entendu toute autre chose.

Mme Roland n'a pas prononcé sur l'échafaud cette phrase mémorable: "O liberté! que de crimes on commet en ton nom!" Elle a dit: "O liberté! comme on t'a jouée!"

Louis XVIII n'a pas dit en rentrant aux Tuileries: "Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus". C'est le comte Beugnot qui a trouvé cette formule... vingt-quatre heures après.

Rien de certain sur la réplique de Cambonne.

Les mots modernes ne méritent pas plus de créance; leurs auteurs ne sont occupés continuellement qu'à en repousser la paternité.

N'est-il pas singulier que, de tout temps, il ait existé des individus exerçant la profession de *faiseurs de mots historiques?*

LES OSSEMENTS FOSSILES GEANTS ABONDENT DANS L'OUEST CANADIEN ET AMERICAIN

ON se demande parfois avec raison où les différents musées d'histoire naturelle se procurent leurs spécimens si curieux d'animaux gigantesques antédiluviens, dont



Le porc géant préhistorique.

les races sont actuellement complètement éteintes. La vérité c'est qu'on en trouve un peu partout, dans tous les pays du monde, au hasard des fouilles spéciales ou accidentelles. Mais il est en Amérique, un coin qui semble privilégié; c'est le grand ouest tant canadien qu'américain, et plus particulièrement une certaine section du nord du Nebraska, notamment sur l'immense ranch de M. James Henry Cook, où l'on voyait, dernièrement encore, au-delà de 21 camps universitaires y pratiquer des fouilles scientifiques dans le sol, grâce à la courtoisie du propriétaire.

Et comme ces fouilles, bien dirigées, sont presque à tout coup fructueuses, on peut donc affirmer qu'il y a des milliers et des milliers d'années, nos vastes plaines et vallées de l'ouest étaient alors des marécages hospitaliers pour ces mammifères géants dont les ossements nous laissent aujourd'hui rêveurs, au sujet des époques si différentes et si éloignées de nous. Sur notre planète, l'Amérique pouvait bien ne pas être alors découverte mais le règne animal s'y trouvait certainement représenté sous ses espèces les plus monstrueuses et les plus carnivores.

Le Wyoming de l'Alberta et la Saskat-

chewan ont aussi été le théâtre de fouilles fort fructueuses pour le monde savant, et les grands musées du Nebraska, de l'état de New-York ainsi que des musées canadiens de l'ouest exhibent des spécimens qui nous laissent rêveurs quant à l'âge de notre terre et de ses lointains et primitifs habitants.

C'est d'ordinaire aux pieds des collines qu'on trouve les ossements fossiles. Pourvu que l'on découvre un premier ossement après avoir passé au crible le sol bouleversé, on est à peu près certain d'en trouver un amoncellement, en continuant quelque peu les fouilles. Des étudiants et des savants de l'université du Nebraska ont trouvé récemment une bande rocailleuse de sept pieds de long par quatre de large, entièrement formée d'ossements préhistoriques. On commence par enlever à la dynamite ou à la charrue une couche de sol d'environ une vingtaine de pieds en épaisseur, puis on passe alors au crible toute la terre et le roc que l'on extrait. Il est rare qu'on passe une journée sans trouver d'importants spécimens d'animaux disparus. Ces ossements, on en prend un soin infini; on les entour de forte toile enduite de



Le moropus antédiluvien ou hippopotame à tête de cheval.

plâtre et on les expédie en grandes précautions aux musées où le travail de séparation, d'analyse, ainsi que le montage se fait. On a trouvé, dernièrement, dans un de ces lits d'ossements, les carcasses pétrifiées au cours des siècles, d'un dinohyde ou porc géant, dont le crâne mesure 35 pouces de longueur, et les jambes 7 pieds

de hauteur à l'avant. C'est le type du sanglier agrandi.

On a trouvé aussi les restes d'un moropus, animal ayant la tête d'un cheval avec le corps d'un hippopotame et mesurant environ de huit à dix pieds de hauteur jusqu'aux épaules. Les vignettes ci-contre nous donnent une idée de ces animaux bizarres qui existaient bien avant les époques les uns des plus reculées de l'histoire du genre humain. Comment ces espèces sont-elles disparues à jamais, se sont-elles pétrifiées dans leurs ossements, en se mélangeant au sable et à la boue? Est-ce à la suite de quelque cataclysme terrestre épouvantable? C'est ce qu'il reste à approfondir, et l'on avouera que c'est là un vaste champ d'action pour la science.

— : o : —

LE PREMIER ACTEUR QUI SUT SE BIEN GRIMER

Le premier acteur qui sut se bien grimer, c'est incontestablement David Garrick, le célèbre acteur anglais qui vécut de 1717 à 1779 et triompha maintes fois dans les plus beaux rôles de Shakespeare.

Lelio Riccoboni, qui inaugura la comédie italienne à l'hôtel de Bourgogne et a laissé un nom dans l'histoire du théâtre, vit un jour une comédie dans laquelle un vieillard de soixante ans jouait le principal rôle. L'acteur qui le remplissait lui ayant paru par le naturel de son jeu, avoir l'âge du personnage, il voulut le connaître.

On le conduisit à la loge d'un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans.

— Monsieur, lui dit Lelio, est-ce monsieur votre père qui a joué le vieillard?

— Non, monsieur, c'est moi.

— Cela n'est pas possible: il était tout ridé!

— Monsieur, répliqua le jeune homme en lui montrant plusieurs petits pots qui contenaient différentes couleurs, voici où je prends l'âge que je dois me donner, se-

lon les rôles que j'ai à représenter: une teinture légère de carmin me donne la fraîcheur de la jeunesse; la cinabre me fait paraître plus mâle; et, avec un peu d'indigo, dont je me frotte le menton, j'ai la barbe vigoureuse d'un homme de trente-cinq à quarante ans; je mêle un peu d'ocre au vermillon pour acquérir dix années de plus, et, pour paraître décrépît, j'ajoute du safran, je me frotte de blanc d'Espagne les sourcils et le bas du visage, et avec ces petits pinceaux je me fais des rides; alors, en mesurant ma voix, mon attitude et mon geste aux différents caractères, je tâche, autant qu'il m'est possible, de m'approcher de la vérité pour faire plus d'illusion.

Lelio Roccoboni, frappé de l'intelligence de ce jeune homme, prédit qu'il serait le premier de son art. Il ne se trompait pas: c'était David Garrick.

Une autre anecdote donna la preuve de ce merveilleux talent de transformation du célèbre acteur:

Après la mort du grand romancier anglais Henry Fielding, en 1754, les amis de ce dernier ayant exprimé le regret qu'aucun peintre n'eût fixé ses traits sur la toile, Garrick ne craignit pas de faire revivre Fielding quelques instants afin que le grand peintre William Hogarth, qui était présent, pût esquisser rapidement son portrait.

La proposition ayant été acceptée, Garrick se retira dans une chambre voisine, où il fit les préparatifs nécessaires pour se donner, autant que possible, toutes les apparences extérieures du personnage.

Quand il reparut, tout le monde crut à l'instant reconnaître Fielding, et Hogarth s'empressa de tracer, sur ce régulier modèle, l'unique esquisse que l'on possède du visage de l'auteur de *Tom Jones*.

— : o : —

L'Amérique a 200,000 téléphones de plus que le reste de l'univers.

APPAREIL POUR FENDRE LE BOIS

Tout le monde sait la difficulté que l'on a pour trouver un endroit pour fendre le bois à la campagne; quelques-uns pren-



Vue de l'appareil pour fendre le bois.

nent une bûche, d'autre un chevalet, mais bûche ou chevalet ont leurs inconvénients, c'est qu'à tout coup vous risquez de recevoir un éclat de bois dans la figure.

M. A. S. Thomas, d'Amherstburg, Can., vient de résoudre le problème en fabriquant un petit chevalet excessivement simple et ne coûtant que quelques heures de travail.

Regardez attentivement notre vignette. Ce bloc se compose de deux planches parallèles reliées entre elles par trois vis avec tarots. Entre les deux planches, vous pouvez placer d'autres planches de mêmes dimensions pour donner plus de poids à votre bloc.

— : o : —

Un homme et une femme s'entendent parfaitement sur les questions d'amour, de religion, de politique, sur la couleur du papier peint des murs; mais ils auront des discussions effarantes pour savoir si c'est au mari ou à la femme à laver le chien.

TRAPPE POUR LES RATS MUSQUES

Au printemps, lorsque les légumes ne sont pas encore verts, il est très facile d'attraper les rats musqués et de s'en faire un petit revenu en vendant leur fourrure qui est très recherchée par les fourreurs.

Le rat musqué (*Fiber Zibethicus*) est très populaire au Canada et abonde surtout au bord des rivières et des étangs. Il est très friand de légumes et de fruits, tels que carottes, navets, radis et pommes.

Une trappe à rat musqué peut être faite avec un baril en coupant sur le centre une ouverture de 10 pouces carrés laissant les deux côtés du baril intact. Encerchez le baril tel que le fait voir notre vignette, avec deux fortes planches de 6 pouces de largeur.

Placez votre baril dans un ruisseau ou un étang, emplissez-le aux trois quarts d'eau.



Vue de la trappe à rats musqués.

Placez vos légumes dans l'espace libre et laissez-les flotter à la surface de l'eau.

Les animaux attirés par cet appât sauteront dans le baril où vous pourrez les prendre vivants et vendre leurs peaux.

— : o : —

Il faut deux femmes dans la vie d'un homme pour le rendre supportable: La première, qui l'a refusé et lui a brisé le cœur; la seconde, qui l'a épousé et lui a brisé "sa" volonté.

UNE CURIOSITE GEOGRAPHIQUE

SCAPA FLOW, où les bateaux de guerre livrés par les Allemands, ont été internés, comme le prévoyaient les conditions de l'armistice, est sans doute le port naturel le plus curieux qui soit au monde.

Nous nous représentons généralement un port de mer comme une baie plus ou moins formée par la terre ferme, comme une rade, comme l'estuaire d'un fleuve.

Scapa Flow, qui est situé au nord de l'Ecosse, n'est rien de tout cela.

C'est exactement une portion de l'Océan Atlantique qui se trouve encerclée par un anneau d'îles et d'îlots rocheux. Entre ces îlots, se trouvent un grand nombre de passes étroites et tortueuses, très difficilement navigables et qui permettent l'accès dans la Flow, une mer intérieure, plus ou moins entourée de terre.

Cette curieuse configuration physique fait de Scapa Flow un endroit idéal pour interner une flotte ennemie, puisqu'aucun navire étranger, lorsqu'il est entré dans la Flow, ne peut plus raisonnablement en sortir, par les étroits et dangereux chenaux qui servent d'issue, sans le secours d'un pilote.

La flotte allemande est "bouclée" sans espoir dans ce vaste camp marin de concentration. Ce qui rend toute tentative de fuite encore plus périlleuse, c'est que les chenaux d'accès et de sortie sont seulement praticables par certaines marées; c'est que les eaux y sont sujettes à des courants et à des tourbillons extrêmement dangereux, appelés "roosts" par les insulaires de Scapa.

A marée montante, le flot de l'Atlantique se précipite dans les passes avec une vitesse inimaginable.

Malgré cela, le porte de Scapa Flow est d'une sécurité absolue. Même par les plus grandes tempêtes, ses eaux demeurent calmes, tant elles sont protégées par les flots environnants.

L'intérieur du port mesure quinze milles de long sur dix milles de large: il est de taille suffisante pour offrir asile à toutes les flottes de guerre du monde entier.

— : o : —

NOUVELLE CHAISE DE THEATRE

UN théâtre de New-York est pourvu de nouvelles chaises, genre télescope. Ces chaises peuvent être élevées jusqu'à deux pieds de hauteur de manière à permettre à toute personne de voir le spectacle sans être incommodé par la personne assise devant elle.

Chaque chaise repose sur un pied unique; à l'intérieur du pied se trouve un tube télescopique mû par un pouvoir hydraulique. L'occupant d'un fauteuil n'a



Chaises hydrauliques pour les théâtres.

qu'à presser un bouton placé à cet effet, pour être élevé à un ou deux pieds de hauteur. Chaque chaise est indépendante de sa voisine. Les pieds de l'occupant repose sur un plateau, ce qui lui permet de se reposer aussi bien que si ses pieds étaient sur le sol.

Il est probable qu'avant peu, plusieurs théâtres New-Yorkais adopteront ce nouveau genre de fauteuil. A quand le tour des théâtres montréalais?

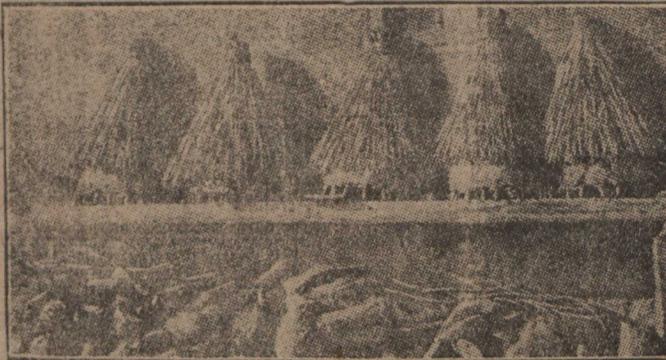
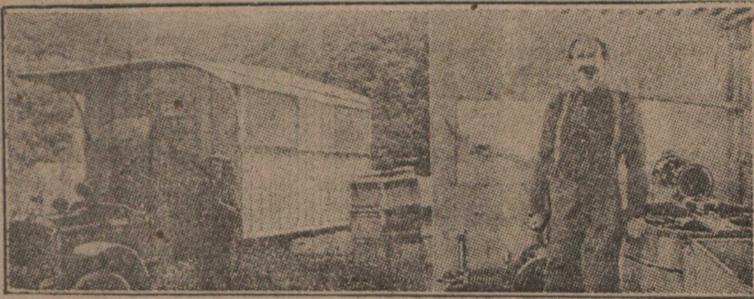
— : o : —

L'APICULTURE ET SES PROGRES

L'APICULTURE fait des progrès très considérables au Canada, et surtout dans notre province, depuis peu. Non pas que nous ignorions le miel et ses qualités nutritives, mais, la population étant moins considérable, nous nous contentions des méthodes primitives d'élever les abeilles, ces généreuses ouvrières de la ruche, avec les mé-

thodes modernes, on a trouvé le moyen d'utiliser l'automobile pour conduire les abeilles aux endroits précis où elles peuvent le mieux butiner les fleurs, mais il fut un temps, pas très éloigné, où nous les laissions butiner au gré de leurs promenades, nous contentant de ce qu'elles pouvaient bien produire, qu'elle que fut la distance de la ruche à la source même de l'alimentation. Et les ruches, — nos pères en

saient quelque chose, — combien primitives! Le progrès a heureusement fait son oeuvre, et la province de Québec occupe actuellement une place enviable dans le domaine de l'apiculture. Mais, si primitives qu'aient été nos méthodes d'il y a quelques vingt ou trente ans, elles n'ont jamais été aussi primitives que celles des Macédoniens actuels et



des populations des Balkans en général, dont les moeurs nous intéressent plus particulièrement, depuis la guerre. Ces gens-là se nourrissent énormément de miel, mais leurs procédés d'élevage des abeilles n'ont presque pas été modifiés depuis Alexandre-le-Grand, bien que nous vivions au XX^{me} siècle. Autant dire qu'elles n'ont guère varié depuis les premiers siècles, alors que les abeilles se contentaient d'une ruche fabriquée d'écorce et simplement

— 163 —

recouverte de paille, comme on peut les voir dans l'une de nos gravures. Seulement, il y avait autant de miel que de nos jours, parce que chacun avait ses propres ruches, et élevait ses propres abeilles. Les ruches étaient installées sur les murs mêmes des maisons sur une simple tablette, au-dessous de laquelle on plaçait le bois de chauffage pour le faire sécher. Il en est encore ainsi en Macédoine. Aujourd'hui personne ne songerait à l'apiculture dans les villes, et il faut bien que l'homme des champs songe, lui au moins, à cette industrie nécessaire et lucrative, à condition qu'on emploie les procédés les plus modernes. Nos fermes expérimentales sont d'excellents éducateurs sous ce rapport.

L'autre vignette illustre, au contraire, le procédé très moderne d'un apiculteur de la Californie, M. L.-R. Mercer, de Castaic, transportant ses abeilles à l'endroit même où elles n'ont qu'à sortir pour butiner les fleurs et y puiser leur provision de suc. Aussi la récolte est-elle abondante et songe-t-on dès maintenant à fabriquer de l'antique hydromel. Quelques apiculteurs canadiens ont déjà réussi à fabriquer de cette liqueur classique.

— : o : —

DES HEROINES D'IL Y A 49 ANS

Les héroïnes de la dernière guerre ne doivent pas nous faire oublier celles de la guerre qui entraîna la perte des deux provinces françaises.

Le nom de Mlle Juliette Dodu fut célèbre dans toute la France ainsi que son admirable conduite lors de la prise de Pithiviers par les Allemands en 1870, où, receveuse du bureau télégraphique, elle réussit à surprendre les dépêches prussiennes et à les faire parvenir au général d'Aurelles de Paladines, sauvant ainsi d'un désastre certain un corps d'armée tout entier. Son héroïsme lui valut d'être con-

damnée à mort par un conseil de guerre allemand, mais le prince Frédéric-Charles la grâcia, et après la guerre elle reçut la médaille militaire, puis en 1878, la croix de la Légion d'honneur, justes récompenses de son dévouement à la patrie.

Il y eut aussi une autre héroïne moins connue du public, mais dont la figure est empreinte d'un caractère véritablement épique en même temps que d'une profonde originalité: c'est Antoinette Lix.

Née à Colmar, elle était fille d'un grenadier de la Restauration, et fut d'abord institutrice dans la famille du comte Lubinski, en Pologne. Lorsque éclata la révolution de 1861, elle s'engagea parmi les insurgés et fut nommée officier; blessée et faite prisonnière, elle s'évada en 1870.

Lors de la guerre franco-allemande, Antoinette Lix, sous des habits d'homme, s'enrôla dans les francs-tireurs des Vosges, et y devint lieutenant. Sa compagnie ayant été dispersée, elle se fit infirmière.

Dans les Vosges, le souvenir de la vaillante femme s'est conservé vivace. Comme Juliette Dodu, c'était une postière, et son bureau, qu'on lui avait donné après la guerre de 1870, était situé à Lamarche, en face de l'école des filles. Si la receveuse se trouvait à la fenêtre quand l'essaim des petites écolières sortait de sa classe, celles-ci se rassemblaient sur la place et lui faisaient une ovation:

"Vive mademoiselle Lix!"

Pendant la campagne, l'empereur Guillaume Ier, qui s'était procuré une photographie de la femme-lieutenant, avait bien recommandé qu'on l'amènât en sa présence si on réussissait à la faire prisonnière.

Sa compagnie se trouvant à Saint-Dié, les dames de la ville vinrent la complimenter et emplirent de fleurs la chambre où elle se trouvait.

Hélas! elle mourut presque oubliée à l'hospice civil Saint-François, à Saint-Nicolas-du-Port, le 14 janvier 1909.

— : o : —

UN TUBE D'AUTOMOBILE POUR APPRENDRE A NAGER

L'AN dernier, un millionnaire américain des environs de Chicago, a donné à ses enfants, histoire de les amuser, un tube de pneu d'automobile.



Nouvel emploi d'un tube d'automobile.

Les enfants, avec le sens habituel qui les caractérise, ont tout le suite trouvé un moyen de se distraire avec ce jouet nouveau genre; et pendant les chaudes après-midi de l'été, alors que tous les heureux mortels qui passent les étés à la campagne étaient aux bains, les enfants se servaient de leur tube d'auto comme d'une bouée de sauvetage pour apprendre à nager.

L'idée n'a pas pris de temps à se généraliser et quelques jours plus tard les élégantes et les mondaines des villégiatures de la Nouvelle-Angleterre voulaient toutes avoir leurs tubes d'autos; de là probablement le mot français "prendre son tub". (oyoe.)

— : o : —

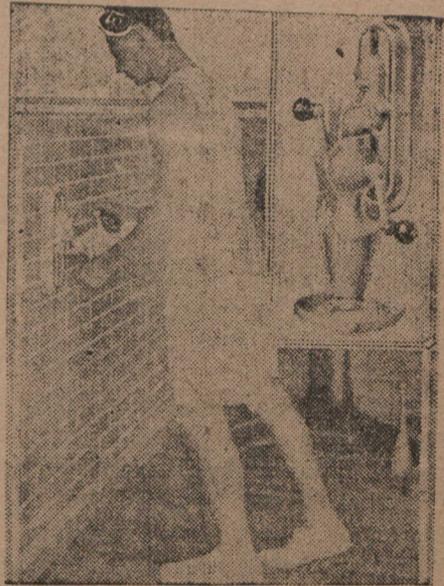
Le célibataire ne doit aucune reconnaissance aux femmes qui ont bien voulu flirter avec lui; si les femmes n'avaient pas de temps en temps quelques petits flirts dans leur existence, leur vie ne mériterait pas d'être vécue.

UN NOUVEAU MASSEUR POUR L'ABDOMEN

UN nouveau procédé vient d'être inventé pour le massage de l'abdomen pour les hommes qui prennent du ventre.

Cet appareil est opéré par le patient lui-même. Il consiste en une plaque en métal, que l'on place sur le ventre; deux poignées, qui servent à donner les vibrations sont placés au centre de l'appareil et actionnés par le patient. L'appareil se fixe à un mur à hauteur du ventre; on le baisse ou le relève à volonté, il est peu encombrant.

Dès que le patient fait tourner les poignées en s'appuyant l'abdomen sur la plaque de métal, les vibrations stimulent la partie appuyée à l'appareil.



Appareil pour le massage de l'abdomen.

Les vibrations sont d'autant successives que le patient est plus habile à faire manoeuvrer le masseur.

— : o : —

Malgré les tramways, un homme prend autant de temps à revenir de son bureau le soir qu'il en prenait il y a 30 ans.

LA BAGUE EMPOISONNEE

UNE amusante histoire nous vient de Berlin, en passant par le Danemark et Amsterdam.

Nos lecteurs se souviendront peut-être qu'au lendemain de l'invasion boche, une dame de la haute aristocratie française, dont le château avait été abominablement dévalisé et souillé par les bandits du kaiser, envoya à la presse française l'information suivante:

«Les Allemands ont pillé mon château pendant mon absence, et mon intendant, qui put s'échapper de leurs mains et venir me rejoindre à Paris, m'a raconté ceci: parmi les nombreux objets qui m'ont été volés dans le boudoir proche de ma chambre à coucher, il se trouve une bague très ancienne que, le 1er juillet 1914, je plaçai dans un tiroir.

«Je tiens à déclarer ici que, malgré mon attachement pour ce bijou de famille, mon plus grand désir est qu'il demeure la propriété de son ravisseur et soit portée par lui. En effet, la chaleur du doigt échauffe un poison subtil qui sommeille dans la pierre de cette bague et, quiconque la portera pendant deux semaines, périra d'une mort atroce, à la suite d'un lent empoisonnement.

«Comme Française, mon plus ardent désir est de voir cette bague offerte à Guillaume II par le cambrioleur qui l'a prise.»

Ce qu'est devenue la mystérieuse bague empoisonnée, nul ne le sait. Mais il paraît que cette lettre, qui avait d'abord passé inaperçue en Allemagne, a été traduite et publiée dans tous les journaux. Ceux-ci ont été immédiatement assaillis de lettres de lecteurs et de lectrices qui, tous, manifestaient la plus vive inquiétude: ils avaient des bagues volées en France... peut-être allaient-ils mourir? Et ils suppliaient qu'on leur donnât une description tout à fait détaillée du fameux joyau.

Alors, les journalistes boches sont parés en chasse — mais ils n'ont rien trouvé.

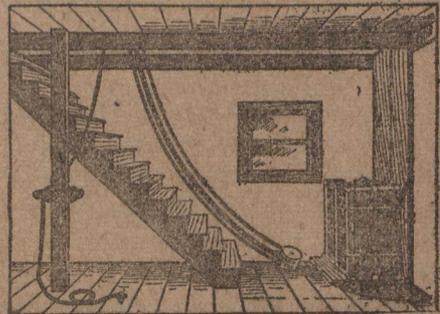
L'ELEVATEUR pour VALISES ET COLIS LEGERS

CET élévateur à bras a été trouvé très pratique pour les petits hôtels et les petits magasins où l'on est forcé de déposer les malles et colis dans un grenier quelconque.

Cet élévateur est actionné à bras à l'aide de câbles, de poulies et d'une simple plate-forme.

Il se place très bien au-dessus d'une escalier.

La plate-forme proprement dite doit être construite avec du bois de deux pouces d'épaisseur. A une extrémité, vous placez deux bonnes pentures, cependant qu'à l'autre extrémité vous mettez une plate-forme placée à angle droit sur la première et assez large pour qu'une valise ou un co-



lis puisse y tenir sans être renversé. Au haut de cette plate-forme fixez un piton ou un fort anneau pour pouvoir attacher votre poulie. Reliez vos deux plateformes par deux tiges de fer. Ces deux tiges de fer maintenant toujours à angle droit les deux plateformes.

Une poulie s'attache à la plateforme pendant que l'autre extrémité est tenue au plafond à l'étage supérieur.

Pour le faire rester en place vous n'avez qu'à placer entre les deux planchers une tige de fer sur lequel il reposera.

Pour vous servir de nouveau de l'élévateur, vous n'avez qu'à enlever la tige de fer, à accrocher la poulie au piton de la plateforme et votre élévateur est prêt à fonctionner.

APPAREIL POUR CALCULER LA RAPIDITÉ DE LA PENSÉE HUMAINE

LA réaction musculaire influe-t-elle sur votre cerveau et en combien de temps cette réaction produit-elle son impression sur le siège de votre pensée? Si vous l'ignorez, — et il y a de grandes chances pour que vous l'ignoriez, — le docteur Amar, de Paris, est là pour vous renseigner. Il a découvert le moyen de soumettre le cerveau humain à des essais psychographiques qui ont produit d'excellents résultats, et il est aujourd'hui en mesure de noter la vitesse de votre conception cérébrale, à des centièmes de seconde près. Et, déductivement, il est en état de vous dire si vous êtes bien organisé selon votre genre d'occupation actuelle ou selon le genre de la profession que vous comptez embrasser.

L'appareil inventé par le docteur Amar, dont on a une idée dans la vignette ci-contre, enregistre la promptitude ou la vitesse, l'intensité, la durée, etc., de la transmission des impressions musculaires reçues par votre oeil, votre ouïe ou votre sens du toucher ou du goûter, etc. Cet appareil se compose d'un cylindre garni d'un papier enduit de noir de fumée. Par un mouvement d'horlogerie ce cylindre a un mouvement rotatif d'une rotation à la seconde. Une aiguille à vibrations d'une capacité de cent doubles vibrations à la seconde, inscrit sur le noir de fumée des oscillations qui indiquent les fractions de seconde représentant la durée d'une impression provoquée sur le cerveau par une réaction du système musculaire. Ces réactions musculaires du sujet soumis à l'épreuve sont transmises au cylindre par deux aiguilles parallèles soumises à une pression d'air comprimé.

Selon le système Amar, vous vous as-

seyez en face de la table munie de l'appareil psychographique. Immédiatement en face de vous se trouvent deux petits tambours pneumatiques. Dès que vous avez reçu les instructions, vous placez un de vos doigts sur l'un des tambours, et votre oeil doit fixer quelque chose qui ressemble au foyer d'un minuscule camera. Quelques minutes plus tard, le docteur presse un dé clic, et une petite flamme électrique se



Le psychographe du docteur Amar, pour mesurer la rapidité de transmission des impressions extérieures au cerveau.

produit dans la boîte derrière le foyer que vous fixez. Au même moment, il vous semble que vous appuyez plus fortement votre doigt sur la peau du tambour. Alors l'air comprimé que contient le tambour est déplacé et cela force l'aiguille à tracer sur le papier enduit de noir de fumée, une ligne plus ou moins sinueuse selon le cas.

Alors, le docteur enlève le papier du cylindre, compte les sinuosités de la ligne tracée et vous apprend que 20 pour cent d'une seconde s'est écoulé entre le signal

donné par la petite flamme électrique, et votre réponse cérébrale indiquée par la pesée de votre doigt sur la peau du tambour. Pourtant, vous vous étiez imaginé avoir pesé sur le tambour à l'instant même du signal. On vous apprend alors que la vitesse normale d'impressionnabilité du cerveau varie entre 0.195 et 0.21 secondes.

Cet appareil mesure également la vitesse ou la rapidité de la réflexion. Pour cela, placez un doigt de la main gauche sur le tambour de gauche, et un doigt de la main droite sur l'autre. On vous prévient que le tambour de gauche signifie le bleu, et celui de droite le rouge. Alors le docteur lance une petite flamme bleu ou rouge dans le caméra. Naturellement vous appuyez sur l'un ou l'autre tambour selon la couleur produite. Et, la lecture de votre record vous apprendra qu'il vous a fallu le double du temps, comparé avec la première expérience, pour manifester une impression nerveuse à votre système cérébral.

Et par une accumulation de centaines d'expériences de ce genre, le docteur Amar est arrivé à des conclusions qui permettent de dire à un individu s'il est bien dans sa sphère, et si l'occupation à laquelle il se livre quotidiennement est bien conforme à son tempérament nerveux. Les statistiques recueillies à l'aide de cet appareil prouvent que l'âge du sujet étudié, variant de 18 à 45 ans, n'offre pas de différences notables en matière d'impressionnabilité cérébrale. Les sujets qui ont une profession demandant une certaine rapidité, telle que les dessinateurs, les mécaniciens, etc., sont ordinairement plus vifs que les fermiers de 0.02 secondes ou plus. Les personnes qui ont subi des chocs ou accidents au cerveau ou à la vue ont des records de 0.21, 0.24 et même 0.32 de seconde entre le moment du signal donné et celui de la pression de leur doigt indiquant le temps nécessaire pour la transmission au cerveau de l'impression reçue. Ces derniers sont considérés dans la classe des **invalides**.

VEGETARISME ET REGIME CARNE

Il faut manger beaucoup de légumes et de la viande aussi... Un savant, après beaucoup d'autres, vient à ce sujet, de faire une expérience concluante. Il a pris, à cet effet des rats, qui, comme l'homme, sont omnivores, c'est-à-dire mangent de tout. Il les sépara en deux lots; le premier, qu'il alimenta exclusivement de légumes et de fruits, l'autre auquel il donna les mêmes aliments avec, en plus, quelques onces de viande deux ou trois fois par semaine. Il put ainsi constater que le régime végétarien diminue sensiblement l'activité des animaux. C'est ainsi que les rats du premier lot se livrent à la course beaucoup moins que les seconds, avec une propension au repos, une attitude d'indifférence et de lassitude.

Non seulement ils manquent manifestement d'énergie, mais encore donnent des signes de vieillesse précoce.

Ils sont amaigris, déchargés, avec le dos voûté, un pelage rude et hérissé, un museau et une queue s'écaillant par place.

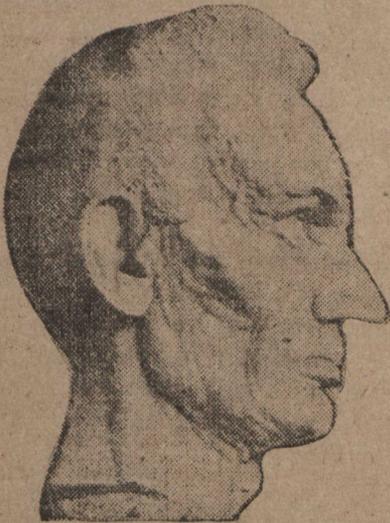
Le poids des animaux suit une marche parallèle à leur attitude: ainsi, à 9 mois un mâle omnivore pèse 8 onces et un mâle végétarien, seulement 4 onces et demie. De même la longévité: la durée moyenne des rats omnivores est de 1,020 jours et celle des rats végétariens de 555 jours. Si, du rat, on peut conclure à l'homme, si vous voulez bien vous porter et vivre longtemps, mangez beaucoup de légumes et un peu de viande. Il faut, en tout, un juste milieu.

— : o : —

L'amour d'une femme pour un homme n'est pas autre chose que l'amour-propre tourné vers un autre objet.

LA POMME D'ADAM ET SON INFLUENCE SUR L'INTELECT HUMAIN A TRAVERS LES AGES

ON a beaucoup parlé, ces temps derniers, de la pomme d'Adam que la plupart de nos semblables ont plus ou moins prononcée, en souvenir de la mésaventure de nos premiers parents, au Paradis Terrestre. Cela à cause d'une décision du général Pershing, le commandant des troupes américaines, sur le front français, de faire porter à ses soldats des cols assez hauts pour cacher cette protubérance naturelle du cou, et peut-être aussi pour la soustraire aux balles boches.



Buste d'Abraham Lincoln, laissant voir une pomme d'Adam fort développée.

Quelques-uns d'entre nous ont réellement été marqués d'une manière proéminente de ce vestige de l'antique Eden. Mais laissons un moment la parole aux biologistes Haeckel et à ses partisans, sur ce sujet important pour l'humanité toute entière. Ces derniers, sans qu'il soit besoin de les suivre jusqu'au transformisme, prétendent que l'homme s'est ossifié avec les

siècles et qu'à mesure que son développement intellectuel s'affirmait, son "squelette" prenait des formes de plus en plus précises. L'histoire naturelle nous parle de la formation des mammifères et de leurs changements physiques accidentels, et n'oublions pas que l'homme est le roi des animaux mammifères. Il y aurait ici matière à une longue dissertation, mais il est facile de l'abrégé par une simple visite dans les grands musées d'histoire naturelle, entre autres l'American Museum of Natural History, où l'on peut voir des spécimens reconstitués par McGregor, de l'homme préhistorique, au moins depuis Adam. Dans cette série de reconstitutions, on remarquera facilement qu'au début, la fameuse pomme d'Adam est presque imperceptible et qu'elle ne se développe qu'à mesure que les générations deviennent plus éclairées. Les anciens Grecs et les anciens Romains en faisaient étalage dans leurs sculptures; regardez attentivement les bustes de Cicéron et de Démosthène, et autres, et vous verrez que nous n'exagérons pas. Les peintres, les sculpteurs et les photographes modernes semblent employer tout leur talent à masquer cette protubérance, mais elle existe quand même, et les observateurs l'ont trouvée très développée chez des hommes aussi éminents, voire célèbres, que Abraham Lincoln, sir Wilfrid Laurier et autres. Une pomme d'Adam bien prononcée n'est peut-être pas toujours l'indice d'une intelligence supérieure, mais elle indique au moins un individu n'ayant rien de l'épicurien, ne faisant pas de graisse inutile paralysant le développement de sa matière cérébrale.

Dans une des vignettes ci-contre nous avons la tête d'Abraham Lincoln avec une

pomme d'Adam fort saillante, et dans l'autre le buste d'un homme préhistorique, presque privé de sa pomme d'Adam, et dont la physionomie est loin d'indiquer un degré prononcé de culture intellectuelle.

La conclusion de cette étude n'ayant en elle-même rien d'absolu, c'est que ceux qui ont le "bonheur" de posséder une pomme d'Adam proéminente peuvent l'exhiber sans crainte, puisque cet indice serait tout en leur faveur.



Buste d'un citoyen antédiluvien, à l'aspect peu intelligent, montrant une absence presque complète de la pomme d'Adam.

Pourvu que cette théorie plutôt fantaisiste ne provoque pas chez les créateurs de modes masculines, le goût des cols bas, trop ouverts et des chemisettes "échan-crées". On y gagne toujours à cacher ses "trésors" en supposant qu'une pomme d'Adam trop saillante puisse être un apanage de beauté et un certificat d'intelligence.

— : o : —

D'APRÈS les hommes, la "femme idéale" est comme une bonne réputation — très difficile à avoir et très facile à perdre.

UNE CARGAISON D'YEUX

Il paraît qu'une marchandise, généralement importée d'Allemagne, et qu'on attendait avec une grande impatience aux Etats-Unis, au début de la guerre, ce sont les yeux artificiels, dont les Boches avaient, pour ainsi dire, monopolisé l'industrie.

Les borgnes d'Amérique furent désolés : les yeux tant attendus n'arrivaient pas ; conséquence du blocus des Alliés.

Une hausse extraordinaire en a résulté, et l'on faisait parfois payer jusqu'à \$12 et plus un article qui, en temps normaux, et quand on sait où s'adresser, vaut à peine 75 cents.

L'emploi des yeux en verre est fort ancien. Les Romains les connaissaient, les Egyptiens aussi. Il n'y a rien de mystérieux dans leur fabrication, qui est, au contraire, rapide et d'une grande simplicité. On devrait donc pouvoir les fabriquer un peu partout aujourd'hui et les céder à des prix raisonnables.

Si l'on songe que l'usure d'un oeil de verre est relativement rapide et qu'il faut le remplacer tous les ans, on voit que le métier d'oculariste est bon, puisqu'il est entendu que, dès qu'on travaille pour l'oeil, ce n'est plus tout à fait "à l'oeil" qu'on travaille.

Les borgnes yankees ont eu une fausse joie. Ils espéraient un peu que le *Deutschland* contiendrait dans ses flancs quelques milliers d'yeux en verre. Hélas!... en fait d'yeux, le fameux sous-marin de commerce avait tout simplement ses périscopopes, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

— : o : —

L'amour et la guerre sont deux grands fléaux ; le pire des deux n'est probablement pas celui qu'on pense.

IMITATEUR DE BRUIT AU CINEMA

Il s'agit de donner au spectateur d'une sé-
ance cinématographique une illusion plus
grande encore de la vérité. Déjà, la musi-
que de l'orchestre s'est adaptée à la pièce :
si c'est une bouffonnerie, on joue des airs
gais ; on entend les accents de la polka que
les acteurs dansent sur le rideau lumineux.
Si c'est un drame, les airs sont, tour à tour,
graves et pathétiques.

Mais il y a mieux. Dans certains théâ-
tres muets, on s'applique à reproduire tous
les bruits qui interviennent normalement
dans une scène : le claquement d'une porte
précipitamment formée, la détonation d'une
arme à feu, le roulement de la voiture
dans l'assaut de la diligence ou tout autre
pièce de ce genre.

Vous savez les merveilleux résultats
qu'ont obtenus certains *vrais théâtres*,
dans cet ordre d'idées. Ils renferment dans
leurs coulisses des légions de machinistes
qui savent imiter les éclairs, faire tomber
la neige sur la scène, sonner des carillons,
etc. Au cinématographe, ce personnel auxi-
liaire est beaucoup plus modeste et se ré-
duit à un employé, *l'imitateur de bruits*,
et c'est cet homme à tout faire que nous
allons épier, pendant une représentation.

Il doit suivre toutes les scènes du *film*
avec plus d'attention que le plus enthousi-
aste des spectateurs. C'est qu'il ne s'agit
pas de faire de "gaffes" et, par exemple,
de tirer le coup de pistolet qui abat le
cambrioleur, deux secondes après que ce-
lui-ci a touché le sol. Il serait désastreux
que l'on entendit le bruit de la vaisselle
brisée, quelques instants avant que la cui-
sinière la laisse échapper de ses mains.

Aussi, l'imitateur tient-il ses yeux con-
stamment fixés sur le rideau ; il est assis
devant une petite table qui est chargée
d'appareils. Ils sont tous très primitifs.

Lorsque vous entendez le cheval du cour-
rier galoper à travers les rues pavées de la
ville, ce bruit très particulier des sabots
du cheval est simplement obtenu avec
deux moitiés de noix de coco dont l'opéra-
teur tapote légèrement la table.

Si, au cours d'une scène de ménage, il
arrive qu'une partie du mobilier est ren-
versée, l'affreux tumulte qui s'ensuit est
provoqué par quelques haltères qui tom-
bent de la table sur le parquet, en même
temps que des fragments d'assiettes. Le
faiseur de bruits donne aussi quelques
coups de pied dans les seaux vides, puis,
les empoignant, il les jette avec fracas sur
le sol.

L'orage qui gronde s'imité au moyen
d'une plaque de tôle qui est agitée. Pour
faire entendre la pluie, on projette, d'une
boîte de fer-blanc dans une autre, quel-
ques douzaines de pois chiches. Le faiseur
de bruits a toujours à portée de sa main
un revolver chargé dont il fera usage au
bon moment.

Il fait tinter les cloches de la petite égli-
se villageoise, après le mariage de l'héroï-
ne, et si, dans une scène mouvementée, une
gifle s'abat sur la joue d'un individu, vous
croyez entendre la gifle mais vous enten-
dez seulement le claquement de la semelle
d'une vieille pantoufle sur un coin de la
table.

Quand vous voyez avec admiration les
grandes vagues se briser majestueusement
sur le rivage, notre homme frotte vigou-
reusement la surface de sa table avec du
papier de verre. Et quand les vagues s'é-
talent sur les sables et qu'on entend plus
qu'une sorte de bruit soyeux, très doux,
c'est que l'opérateur fait aller son bras
moins vite et qu'il frotte plus légèrement.

Mais voici la scène attendue où paraîs-

sent les cowboys. Ils allument un feu de camp et l'on peut entendre les flammes crépiter. Etes-vous bien sûrs que ce soit réellement un feu de bois qui flambe? Cè pétilllement qui vous trompe est produit par un fagot de petit bois secs que l'on piétine.

L'imitateur siffle quand un des Indiens appelle un de ses amis. Il sait encore produire le cri de guerre et faire entendre la flèche qui fend l'air et atteint son but.

A côté de lui, il a aussi un baquet d'eau. Vous le voyez tout à coup lancer dans le baquet un gros morceau de bois, puis agiter rapidement celui-ci dans l'eau.

Vous ne comprenez peut-être pas tout à fait l'effet qu'il a voulu produire. Mais si vous jetez les yeux sur la scène, vous voyez qu'un agent vient de se précipiter dans la rivière pour porter secours à quelqu'un qui est tombé à l'eau et les remous ont été reproduits avec une étonnante exactitude.

—:o:—

LE COR AU FOND DES BOIS

(Drame lyrico-idéalistico-futuriste, en 3 actes et en vers, dédié à M. Gustave Scheler; par Edmond L'Aiglon.)

PERSONNAGES :

ROMÉO.

ANGÉLIQUE.

LE DOCTEUR.

ACTE IER.

L'âme remplie de poésie, Roméo et Angélique errent dans les grands bois au crépuscule, tandis que, lointain, le son d'un cor berce le feuillage et toute la nature endormie, tout en grisant les coeurs.

ROMÉO.

Que cette heure est exquise, ô céleste Angélique...

N'est-ce pas que nos coeurs goûtent cette [musique?

Écoutons en silence.....

ANGÉLIQUE (*ravie et illuminée*).

Ah! reste près de moi

J'aime le "son" du cor, le soir, au fond des [bois...

ACTE II^{ME}.

Lui et elle sont encore dans un autre bois, le soir. Elle clame son enthousiasme à la nature silencieuse, tandis que, retiré à l'écart, et un pied déchaussé, il soigne comme il le peut, si loin de toute civilisation, un durillon formidable sur le gros orteil; il paraît souffrir terriblement.

ANGÉLIQUE (*à la cantonnade*).

Entends-tu, Roméo, la voix du grand si- [lence?

Ça nous remplit le coeur d'une tendresse [immense...

ROMÉO (*répondant de loin*).

Sans doute cher amour.. (*avec une atroce [grimace*) Nom d'un vieux tire-poids, J'aime le "soin" du cor, le soir, au fond [des bois...

ACTE III^{ME}.

La guerre s'est déclarée, et Roméo fut envoyé, comme bûcheron, dans les forêts de l'Abitibi. Ne voulant pas se séparer de son fiancé, Angélique l'a suivi. C'est le soir mystérieux. Mais Roméo est fort souffrant; par distraction, il vient d'avaler son "manché de hache", croyant avoir avalé sa gomme. Ayant aperçu le cabriolet du médecin de campagne, elle fait signe au docteur qui accourt, muni de son stéthoscope, et ausculte le malade.

ANGÉLIQUE.

Roméo, cher docteur, avait fini sa tâche. Lorsque, par accident, il avala sa hache.

ROMÉO (*au docteur*).

Oui, c'est dans l'estomac; ça me barbotte [encor.

LE DOCTEUR (*l'oreille à son instrument*). J'aime le "son" du bois, le soir, au fond [du corps.

(*Et le rideau tombe lentement tandis que très lointaine, douce et poétique, on entend une vespérale mélodie amollissante, jouée en sourdine par les cors d'harmonie...*)

EDMOND L'AIGLON.

LA CHINOISE AUX PETITS PIEDS

LA CHINE se modernise et la coutume qui consiste à déformer le pied chez la Chinoise est en passe d'être abolie. Quelques auteurs font remonter l'origine de cette torture au règne de l'impératrice Ta-K (dixième siècle après J.-C.). Désolée de se voir affligée, par la nature marâtre, de pieds bots, cette infortunée souveraine, pour ne pas rester une exception pitoyable, promulgua un édit qui rendait le *pied bot* obligatoire pour les jeunes filles, dans l'étendue de l'empire. Voilà un édit bien féminin, et qui nous fait penser à la fable du rat qui avait perdu sa queue.

D'après un autre récit, la mode du "petit pied" aurait été imposée par courtesanerie, à la suite d'un acte de cruauté de l'empereur Tchinchochéou. Ce monarque, faible et débauché, avait fait creuser dans une des cours de son palais, une vaste fosse, dans laquelle il déposa de grandes jarres vides, semblables à celles qui servent aux Chinois à recueillir et à conserver l'eau. Il les fit recouvrir de planches sur lesquelles il fit danser sa concubine Chefe. Les pieds de la danseuse mirent en valeur la sonorité de cet instrument de musique d'un nouveau genre. Charmé, et désireux de donner plus de netteté au martèlement des pieds sur les jarres creuses, l'empereur Tchinchochéou. Ce monarque de façon à réduire le plus possible leurs dimensions, à en faire quelque chose comme des baguettes de tambour. L'exemple fut suivi.

On a prétendu aussi que la mode du "petit pied" aurait été inspirée par un sentiment de jalousie. Peu confiant dans la fidélité de ses femmes et répugnant à la claustration absolue telle que la pratiquent les mahométans, le Chinois aurait trouvé dans cette mode un moyen à la fois commode et durable pour mettre un frein

à la légèreté de ses compagnes, pour les empêcher de trop courir... Ainsi estropié, la Chinoise ne peut guère quitter ses appartements, tant la marche lui est pénible.

Suivant d'autres, la politique ne serait pas étrangère à la mode en question. Celle-ci en reléguant les femmes chinoises dans leur "home" familial, constituerait un excellent moyen de les détourner des affaires publiques.

Un sentiment de coquetterie ne serait pas non plus étranger à la persistance d'une mode que nous trouvons monstrueuse. Si nos élégantes sont fières de posséder un pied mignon

petit à tenir dans la main

les Chinoises le sont d'un pied minuscule.

A s'en rapporter au docteur Matignon, qui a passé des années en Chine, le petit pied de la Chinoise constitue pour le Céléste un enthousiasme d'autant plus puissant que le pied est plus petit.

Le docteur Dekeyser est entré dans de longs développements sur la technique suivie, pour amener le pied de la Chinoise à l'état de déformation voulue. Il constate, d'autre part, que la déformation du pied tend de plus en plus à disparaître, surtout dans les provinces méridionales, qui sont les plus intelligentes de l'empire.

Depuis longtemps, déjà, les autorités chinoises se sont rendu compte de l'absurdité et de la novicité de cette pratique cruelle.

On conçoit très bien que la déformation du pied doit entraîner souvent des conséquences assez sérieuses pour la santé générale, en raison de la quasi-immobilité qu'elle impose à ses victimes. Le manque d'exercice amène facilement, chez celles-ci, la surcharge graisseuse des organes et tous les désordres qui en dérivent.

Au sentiment de certains Chinois, la dé-

chéance de maintes familles chinoises ne serait pas imputable à l'abus de l'opium seulement, mais aussi aux conséquences éloignées de la déformation du pied. Aussi les édits interdisant cette mode antique se sont-ils succédé, en grand nombre, sans que jusqu'ici le but visé ait été entièrement atteint. Certaines mesures seront, sans doute, plus efficaces que les édits.

C'est ainsi que, dans certaines provinces, les fonctionnaires préposés à la perception des impôts font opérer la mensuration des pieds de toutes les jeunes filles de leur circonscription. Les familles dans lesquelles on trouve une ou plusieurs jeunes filles dont le pied n'atteint pas une mesure fixée, sont tenues de payer un impôt supplémentaire.

Une autre mesure interdit aux jeunes filles du peuple le mariage avec un jeune homme d'une classe supérieure, quand elles ont les pieds déformés. Il est, du reste à noter que les femmes des classes inférieures sont à peu près seules, actuellement, à sacrifier à l'antique mode du petit pied.

Une question intéressante au point de vue biologique est de savoir si la mode en question, dont l'origine remonte à dix siècles en arrière, n'a pas laissé de traces ataviques chez les descendants, si, en un mot, on ne trouve pas des déformations congénitales des membres inférieurs, chez des descendants de ces Chinois au petit pied.

Le docteur Dekeyser n'a pas connaissance que le fait ait été signalé. D'ailleurs, sieurs filles, presque toujours, une seule dans les familles chinoises qui ont plu- est soumise à la déformation des pieds; c'est ou l'aînée, ou lorsque les filles sont nées à peu d'intervalles, la plus jolie.

— : o : —

Un célibataire vit avec ses illusions et meurt avec ses convictions.

PANIER POUR MACHINE A COUDRE

Voici un petit panier qui peut s'adapter très facilement à une machine à coudre et qui peut rendre de très grands services à la maison ou même à la manufacture, pour les personnes qui fabriquent des petits articles.

Les jeunes filles ou les dames qui font de menus objets à la maison, peuvent sitôt leur pièce finie au lieu de la garder sur la machine à coudre, ou la quantités s'amon-



Vue du panier à côté de la machine à coudre.

celant, deviendra un encombrement, peuvent la déposer par l'ouverture dans le panier placé sur un côté de la machine et continuer leur travail sans être incommodée par l'amoncellement du travail terminé. La plupart de nos petites ouvrières ont l'habitude, une fois un article terminé, de le lancer sur la première table venue où souvent il tombe par terre et se salit.

Avec ce panier cela n'est plus à craindre, et cette petite invention est de première utilité.

— : o : —



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes



Allo Mars! — C'est en 1924 que cette planète se trouvera plus rapprochée de la terre. — Divers moyens suggérés pour communiquer avec les Martiens. — Descriptions de nos voisins sidéraux.

Avec des merveilles réalisées comme la télégraphie sans fils et l'aviation, et d'autres en voie de réalisation, telles que l'emmagasinage de l'électricité provenant de nos grands pouvoirs d'eau, dans l'atmosphère, pour des fins industrielles, il semble plus d'actualité que jamais de nous demander de nouveau si nous ne viendrons jamais à bout de communiquer avec la



Le professeur R.-W. Wood suggère un immense rond noir sur un fond blanc terrestre, comme moyen de communication avec Mars.

planète Mars, que le monde savant continue à croire habitée. Aurons-nous jamais le télégraphe interplanétaire?

Marconi, le plus pratique et le moins visionnaire de tous les "magiciens" modernes, n'a-t-il pas déclaré que, dans un avenir possible et peut-être prochain, nous serions en état d'établir un système compréhensible de communications avec le

monde extérieur des planètes? Il est convaincu que la science universelle des mathématiques servira de base à la formation d'une sorte d'espéranto interplanétaire, et que ce langage pourra être transmis à travers l'éther, au moyen de vagues voyageant éternellement. Et, il base cette affirmation sur le fait que nous recevons actuellement d'étranges signaux qui semblent nous arriver des espaces infinis dans lesquelles évolue notre infime planète, la terre.

L'idée d'établir une ligne de communication — "Allo! Mars!" — avec la planète que les astronomes prétendent la plus avancée ou la plus civilisée de tout le vaste univers n'est certes pas nouvelle. Il y a des années que c'est là le *dada favori* des savants réputés les plus illustres. Ces derniers affirment même qu'il y a belle lurette que les Martiens ont installé leur ligne de communication "Allo! la Terre". Seulement nous sommes encore à l'état de tâtonnement et dans l'impossibilité de leur répondre, ce qui est vexant pour des gens bien élevés.

En 1913, quelques mois seulement avant la déclaration de la guerre mondiale, un astronome distingué, M. LeCouture, de Genève, déclarait sans le moindre doute, que les habitants de Mars nous faisaient des signaux. Et comme preuve de ce *flirt*

intersidéral il dit que pendant dix-sept jours et autant de nuits, il constata sur la surface de Mars, toute une série d'apparitions lumineuses d'un blanc bleu-té, se prolongeant pendant quelques secondes et se répétant pendant plusieurs intervalles consécutifs. Il les compara à la lumière d'une lampe à arc d'une puissance extraordinaire.

De son côté, le célèbre astronome français Camille Flammarion et le professeur W.-H. Pickering, de Harvard, sont tous les deux d'opinion que des communications entre la Terre et Mars sont possibles au moyen de signaux lumineux. Le professeur Pickering suggère la construction d'un immense miroir, tel que représenté dans la vignette ci-dessus, d'un quart de mille de diamètre soit tourné vers Mars, et serve à réfléchir les rayons du Soleil. M. Flammarion a plutôt confiance dans les réflecteurs électriques pendant la nuit, ajoutant que les rayons lumineux ainsi projetés de la surface sombre de notre planète seront plus visibles de Mars, qu'une lumière par réflexion, si intense soit-elle, mais atténuée par l'éclairage de la terre par le soleil. "Dans les deux cas, dit-il, ces signaux puissants pourraient certainement être aperçus par les Martiens, à condition qu'ils possèdent les instruments de perception équivalents à nos télescopes. Cette expérience pourrait être tentée dans n'importe quelle partie du monde. Et en supposant que nos signaux soient aperçus et que nous obtenions une réponse, le reste de cette conversation sidérale deviendra un jeu d'enfant, après les tâtonnements préliminaires.

"Il est évident que le premier appel interplanétaire perçu vaudra dire tout simplement comme au télégraphe: "Etes-vous là?" L'invention d'un code spécial entre les deux mondes ne sera plus alors qu'une affaire d'étude des différents moyens employés sur les deux planètes simultanément. Cela ira relativement vite.

"Il est certain que les Martiens, s'ils ex-

istent, ont déjà essayé de communiquer avec nous, continue M. Flammarion. Car, il ne faut pas oublier que les télescopes nous étaient inconnus, il y a trois cents ans et que ce n'est que depuis cent ans à peine que nous avons commencé à étudier sérieusement la planète Mars. Il se peut aussi que les Martiens nous aient envoyé des signaux depuis des milliers d'années et que, fatigués de n'avoir pas reçu de réponse ils se sont découragés et aient pris notre globe pour une planète inhabitée..."

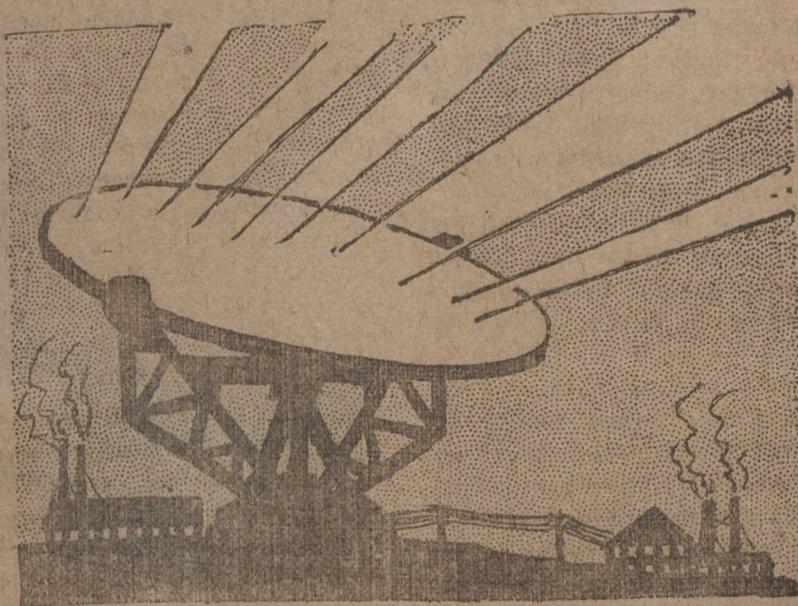
De son côté, le professeur Robert-W. Wood, de l'université John Hopkins, suggère un autre moyen de faire des signaux à Mars. Il croit qu'il serait moins coûteux et plus facile de tracer un immense rond noir sur une vaste plaine blanche et que ce signal serait facilement découvert des habitants de Mars s'ils existent et pourvu qu'ils aient des télescopes au moins aussi puissants que les nôtres. Il dit que ce rond noir pourrait être formé à l'aide de tissus noirs enroulés sur des rouleaux mûs à l'électricité, et que le plus ou moins d'extension qu'on pourrait donner à ce signal tranchant bien sur le fond blanc au-dessus, pourrait constituer un commencement de code entre les citoyens de Mars et nous.

Le professeur Wm.-R. Brooks, du collège Hobart, qui détient le record des découvertes de comètes, croit qu'on devrait plutôt établir un système de signaux avec des lampes électriques sans réflecteurs. Seulement il en voudrait des milliers et des milliers, couvrant une vaste surface, qu'on pourrait allumer et éteindre à volonté, simultanément ou partiellement. Il croit que de tels signaux seraient bien plus vite compris des Martiens s'il en existe.

Le professeur David-P. Todd, d'Amherst, à qui l'on concède plusieurs découvertes astronomiques importantes, a une idée au moins digne de Cyrano de Bergerac. S'étant servi déjà d'un ballon pour effectuer certaines observations astronomiques, il croit qu'il pourrait réussir à donner un signal aux Martiens, en s'éle-

vant aussi haut que possible, dans un ballon et une fois cette altitude atteinte, se servir d'un appareil de télégraphe sans fil. Cela fait songer quelque peu à l'histoire de la goutte d'eau de l'océan, si l'on songe un peu à ce que pourrait signifier cette ascension, même à 20,000 pieds dans l'azur, comparé aux espaces infinis qui nous environnent. Tous les astronomes ne s'accordent pas cependant, puisque le professeur Percival Lowell, de Harvard, prétend au contraire que Mars devrait être inhabité et inhabitable à des êtres vivants, puisqu'il a constaté que l'atmosphère enveloppant la planète Mars ne se composait que d'oxygène et de moisissure.

centre de gravité; blonds parce que la lumière du jour est moins intense que sur la terre. Il croit que les membres bien que plus grands et gros sont peut-être moins robustes que les nôtres; d'après lui les Martiens ressembleraient à nos types scandinaves agrandis. Ils auraient le crâne très développé, les yeux grands, le nez fort, de très longues oreilles, enfin un genre de beauté qui courrait le risque d'être fort peu apprécié de nos belles amoureuses terriennes. Cependant ils seraient excessivement intelligents, ce qui expliquerait leur degré d'avancement dans des sciences dont nous ne connaissons encore que l'A. B. C.



Moyen suggéré pour communiquer avec Mars, en 1924, lorsque cette planète se rapprochera de nous

Côté amusant de toute cette question si palpitante d'intérêt, mes jeunes amis, c'est une reconstitution de la planète Mars et de ses habitants, par le professeur Edmond Perrier, du Musée d'histoire naturelle de Paris. Il croit que la pression atmosphérique très basse a produit un développement extraordinaire des poumons des êtres vivants sur la planète Mars. Il croit que les hommes de Mars sont grands, à cause de l'absence presque totale du

Le professeur Pickering croit même que Vénus pourrait aussi être habitée comme Mars et la Terre. Ces deux planètes sont nos voisines les plus rapprochées. Quant à Vénus, bien que plus rapprochée de nous que Mars, on la dirait plus timide que Mars, car elle ne se laisse voir que dans des conditions peu favorables.

Enfin, n'oublions pas que c'est en 1924, c'est-à-dire dans cinq ans, que la planète Mars se trouvera le plus près de nous, sans

nous coudoyer pour cela. Donc, si nos savants désirent absolument "flirter" avec les habitants de ce monde inconnu, qu'ils se préparent dès maintenant afin de ne pas laisser passer inutilement ce rapprochement qui n'arrive qu'une fois et encor... par génération.

—:o:—

LE FEU ET LES THEATRES DE VUES ANIMEES

LES THEATRES de vues animées sont devenus l'une des principales récréations populaires, depuis quelques années. On a calculé que plus d'un demi-million de personnes s'y rendent chaque jour. Il faut donc que pareils théâtres soient à l'épreuve du feu et autres dangers. Ce sont surtout des femmes et des enfants qui les fréquentent; advenant une panique les conséquences seraient désastreuses.

Au Canada, plus de 29 pour cent de ces théâtres sont construits en bois. En 92 cas, des familles habitent au-dessus sans d'autres issues que les escaliers, s'il éclate un incendie.

L'existence d'un si grand nombre de théâtres paraît inconcevable, quand on sait à quel danger ils sont exposés par le feu; mais le fait se passe d'explication.

Quand les vues animées étaient à leur origine, les promoteurs doutaient plus ou moins des profits qui en dériveraient; ils ne voulurent pas risquer de grandes sommes d'argent en des constructions coûteuses.

Plusieurs théâtres furent donc bâtis à la hâte et à peu de frais, et souvent les précautions les plus élémentaires furent négligées. Maintenant la construction est régie par des lois, complétées par des règlements municipaux, qui sont mises en vigueur partout, afin de protéger la vie du public.

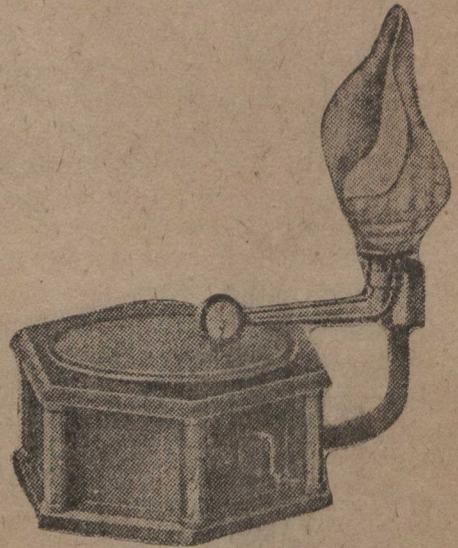
—:o:—

COQUILLAGE EN GUISE DE CORNET DE GRAMOPHONE

UN accessoire très joli, très élégant, et qui donnerait une toute autre apparence à votre gramophone serait un coquillage marin,

En effet, les coquillages marins du genre de celui que nous illustrons sont excessivement forts et résistants, et outre qu'ils sont d'un très joli effet, ils transmettent le son beaucoup plus clairement que les cornets ordinaires en métal ou en bois.

L'on a qu'à couper à l'intérieur de la conque une très infime portion pour relier au gros bout du coquillage le petit bout du tube acoustique. A l'aide d'un petit accessoire on relit facilement le coquillage à



Le coquillage cornet de gramophone.

l'appareil de transmission du son et le tour est joué.

Outre que le son sortira du gramophone absolument pur et ne perdra aucun charme, votre appareil sera d'un très joli effet.

Ce genre de coquillage est peu dispendieux; on peut se le procurer facilement dans les principaux magasins de nos grandes villes.

—:o:—



LES VRAIS POETES

LE PIANO

Puis-je te célébrer autant que je le dois,
 Cher interlocuteur au langage mystique?
 Hier encor, le chagrin, ruisselant de mes doigts,
 T'arrachait un sanglot funèbre et sympathique.

Sois fier d'être incompris de la vulgarité,
 Beethoven a sur toi déchaîné sa folie,
 Et Chopin, cet archange ivre d'étrangeté,
 T'a versé le trop-plein de sa mélancolie.

Le rêve tendrement peut flotter dans tes sons;
 La volupté se pâme avec tous ses frissons
 Dans tes soupirs d'amour et de tristesse vague;

Intime confident du vrai musicien,
 Tu consoles son coeur et son esprit qui vague
 Par ton gémissement, fidèle écho du sien.

MAURICE ROLLINAT.

(1) Maurice Rollinat naquit à Châteauroux (Indre) en 1846 et mourut dans une maison de santé, à Paris, le 26 octobre 1903. La perte de son épouse et les chagrins intimes lui firent perdre la raison, en 1902. Il a subi l'influence littéraire de Baudelaire d'étonnante façon. Ses "Névroses" faisaient dire à Barbey d'Aurevilly, en 1889, que ses vers "étaient une musique pour ses admirateurs fanatisés. Rollinat chantait et accompagnait ses vers au piano, au Chat Noir, dès 1884, et l'on parlait alors de "sa tête pâle et noire, sa bouche tordue par un rictus effroyable, sa face de terreur et d'agonie..."

LES TRAITES DE PAIX

BEAUCOUP de personnes se figuraient que l'armistice une fois signé entre l'Entente et les Empires centraux, le traité de paix ne saurait tarder d'être conclu. Les enseignements de l'Histoire démentent, pourtant, cette croyance populaire.

Des États ennemis ne sauraient passer subitement de la guerre à la paix. Et, comme l'a dit un juriste éminent, M. Edouard Clunet, "avant de toucher au but la Paix parcourt généralement trois stades distincts: l'*Armistice*, qui suspend l'état de guerre (*Kriegs Zustand*), les *Préliminaires de Paix*, qui précisent les conditions essentielles de la réconciliation prochaine et le *Traité de Paix* qui règle jusqu'en ses détails les conditions des nouveaux rapports pacifiques — sinon amicaux".

Or, le passage d'un de ces stades à l'autre peut demander assez de temps. C'est ce qu'on verra par les exemples qui suivent:

Dans la vieillesse de Louis XIV, les préliminaires de Londres furent signés le 8 octobre 1711 et le traité d'Utrecht, qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne, fut seulement signé le 11 avril 1713, c'est-à-dire *die-neuf mois* après.

Le congrès de Vienne siégeait depuis *cinq mois*, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe et, par ce coup de théâtre, mit fin aux travaux qui allaient régler la paix.

Pour terminer la guerre de Crimée, Napoléon III annonçait le 15 novembre 1865 "une paix prompte et durable"; or les préliminaires de Vienne se firent attendre jusqu'au 1er février suivant, et le traité de Paris fut signé le 30 mars.

Dans la guerre de 1870-71, les préliminaires de Versailles furent signés le 26 février 1871 et le traité de paix de Francfort-sur-Mein le 10 mai 1871.

La guerre russo-turque cessa le 31 janvier 1878, à l'armistice d'Andrinople, et les préliminaires de San-Stéfano furent conclus le 3 mars; cependant que le 13

juin, après bien des surprises, et les clauses définitives de la paix ne furent connues que le 13 juillet.

Les préliminaires de paix, lors de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis, eurent lieu le 12 août 1898 et le traité de paix fut seulement signé en décembre de la même année.

Souvenons-nous encore que l'histoire nous apprend que la Paix de Westphalie fut discutée pendant des années; et rappelons-nous qu'il importe moins pour la tranquillité à venir de l'humanité, d'avoir une paix prompte et hâtive, qu'une paix durable et juste.

—:o:—

UNE ANECDOTE SUR M. VENIZELOS

C'ÉTAIT au temps où la France entretenait un détachement d'infanterie dans l'île de Crète. Le pays manquait de routes: le commandant du détachement se chargea de faire construire celles qui étaient le plus nécessaires.

Aussitôt, les maires des villages environnants vinrent le trouver, pour le prier de faire passer les routes à travers leurs localités; habitués aux moeurs de leurs maîtres turcs, ils offrirent à notre officier des sommes qui s'élevaient jusqu'à \$600.

Il est inutile de dire qu'il refusa.

Seul de tous ses collègues, M. Vénizélos, alors maire d'un petit village voisin, s'abstint de faire aucune offre, ce qui lui valut l'amitié du commandant.

Celui-ci lui dit un jour:

— Vous êtes assez intelligent non seulement pour être honnête, mais pour croire à l'honnêteté des autres. Vous réussirez certainement.

Et maintenant que le commandant est retraité, il montre avec fierté la photographie que lui donna le maire du petit village crétois, qui devait devenir un grand homme d'État.

Evidemment, le pécumat ou le "graft" n'était pas encore inventé à cette époque.

UN MERLE BLANC

DANS le langage courant, on désigne du nom de "merle blanc" une personne ou un objet introuvable. "Une femme discrète, a-t-on dit, c'est un merle blanc."

Vous avez tous vu des merles, remarquables par la beauté de leur chant et par



le beau noir brillant de leur plumage. Mais vous n'avez, sans doute, jamais vu de merle blanc. En fait, si peu de personnes en ont vu, qu'on a fini par croire qu'un tel phénomène n'existait pas et c'est de là qu'est venue l'expression "rare comme le merle blanc".

Pourtant, quelques merles blancs ont existé. Et la curieuse photographie que nous reproduisons ici vous montre, dans toute son originalité, cet animal.

Il fut capturé dans le voisinage de Chambers, dans le Nebraska, aux Etats-Unis. On l'a mis en cage et on l'a présenté à de nombreuses sociétés savantes.

Tout le monde voit en lui un albinos. On désigne sous le nom d'albinos des individus chez lesquels la matière pigmentaire fait défaut, au point que les cheveux sont incolores, la peau aussi; chez les albinos, enfin, l'iris est transparent et la face interne de la choroïde est dépourvue de la matière noire destinée à absorber l'excès des rayons lumineux. Il en résulte qu'ils ne peuvent supporter la lumière solaire et voient mieux la nuit que le jour.

C'est en raison de cette dernière particularité que dans quelques pays sauvages, comme au Congo, les albinos sont l'objet d'une certaine vénération sous le nom de *dondos*.

— : o : —

LA REVANCHE DES POILUS EN ENTRANT DANS METZ

CE fut un jour glorieux que celui où, au lendemain de l'armistice, le soldat de France pénétra pour la première fois, après près de cinquante ans, sur le sol des anciennes provinces françaises. Et ce fut une joie immense, indescriptible pour la population de Metz, voulant manifester veau le tricolore flotter victorieusement au vent et d'entendre les accents tant regrettés de la Marseillaise. Les dépêches nous ont alors appris que dans son délire, la population de Metz, voulant minfester toute cette joie provoquée par la déliyrance, ne trouva rien de mieux à faire que de renverser de son socle la statue équestre de Guillaume Ier, sur la principale place publique. Et lorsque le maréchal Pétain pénétra dans Metz, à la tête de ses héroïques poilus, il ne trouva pas le monument de



l'ancien ennemi de la France. La vignette ci-contre fait voir la statue du vainqueur de 1870, descendue brutalement de son socle, et renversée sur le côté, sur le sol.

— : o : —

POUR APPRENDRE A RAMER SOFA-LIT POUR LA

VILLEGIATURE

LES amateurs de canotage qui ne savent pas manoeuvrer les rames, et qui en les ramenant après le premier coup, les frottent à la surface de l'eau en arrosant tous les occupants de la chaloupe, seront sans doute contents d'apprendre qu'un inventeur



de Brooklyn, M. Charles-J. Olson, vient d'inventer un appareil permettant aux novices de ramer sans effort et tout aussi bien que des vétérans en matière de canotage. La vignette ci-contre est assez explicative par elle-même. Les rames raccourcies sont fixées de telle sorte aux *talets* qu'elles ne peuvent sauter; de plus, elles sont tirées et poussées à l'aide d'un levier transversal solidement fixé lui-même aux rames. Il suffit de faire deux mouvements en avant et en arrière. L'invention peut-être bonne, mais on ne voit pas clairement comment la rame peut revenir à fleur d'eau après avoir donné son effort. Si elle reste en eau profonde, non seulement elle doit paralyser la marche de l'embarcation, mais elle doit fatiguer le rameur. Enfin, il appert que cette invention est appelée à certains succès. Plusieurs rameurs d'expérience préféreront encore le système peu compliqué actuel, à cause de l'exercice qu'il procure, et de la liberté plus grande des mouvements.

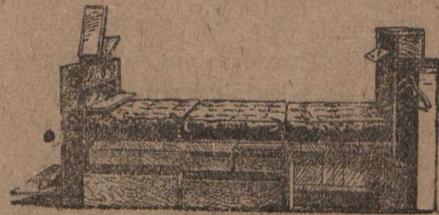
— : o : —

Une seule huitre produit dans une saison 1,000,000 de petits.

DANS quelques jours nous allons plier bagage et partir pour la villégiature où nous attendent nos bungalow et nos chalets. Ce qui empêche encore quelques personnes de la ville d'aller passer les étés à la campagne, c'est le manque de confortable et le manque d'espace qu'on trouve dans les maisons d'été. Les maisons sont trop petites, on est forcé de se tasser, on n'a pas l'espace voulue pour y placer le linge qu'on y apporte, etc., etc. Nous plaçons aujourd'hui, sous vos yeux, un nouveau meuble, qui est en lui-même, un lit, un canapé, une armoire, une table, un bureau, etc.

Le matelas est en trois sections. Le lit est munie de tiroirs et d'armoires pour placer le linge, les chaussures, les cols, les cravates, les mouchoirs, les sous-vêtements, les serviettes, etc.

Il y a au pied du lit un endroit spécialement aménagé pour placer un cadran. Le dessus d'un des bras du lit se relève et l'on trouve un miroir; é l'intérieur du même bras, il y a une petite case pour le savon, la brosse à cheveux et le blaireau.



Un lit très pratique pour la villégiature.

A la tête se trouve un autre tiroir pour les livres, magazines et journaux que l'on veut lire une fois couché.

Comme on peut en juger, ce lit est un véritable mobilier en lui-même.

— : o : —

ON NE MENAGE PAS LES CELIBATAIRES DANS L'ARGENTINE

Il y a longtemps que la république Argentine a établi l'impôt sur les célibataires



Lorsqu'un homme arrive à l'âge de 20 ans, il est considéré comme susceptible de contracter mariage et il doit payer un impôt mensuel de \$5 jusqu'à trente ans.

Cet impôt, déjà très sensible, est porté au double pour les cinq années qui suivent. De trente-cinq à cinquante ans, le célibataire paye 20 dollars par mois, et de cinquante à soixante-quinze ans, 30 dollars. A partir de soixante-quinze ans, l'impôt tombe à dix dollars. A quatre-vingts ans, il est enfin totalement supprimé.

Tout veuf qui ne se remarie pas dans un délai de trois ans, recommence à payer l'impôt.

Le procédé est un peu dur et le tarif un peu lourd, mais il faut ajouter que l'on exempté de la taxe tout individu qui peut établir qu'il a demandé trois fois dans la même année des jeunes filles en mariage et qu'il a été trois fois éconduit.

Que pensent de ce régime nos célibataires de Montréal, à \$10 par année? Y en a-t-il un seul qui, pour protester contre l'imposition de la taxe, voudrait s'expatrier et aller vivre dans la république Argentine?

Il appert que les célibataires sont fort rares à Buenos-Ayres, mais que par contre les maris malgré eux épient par le trou de la serrure, le moment où madame va se

promener, afin d'organiser une joyeuse partie de "bluff" entre anciens célibataires.

—:o:—

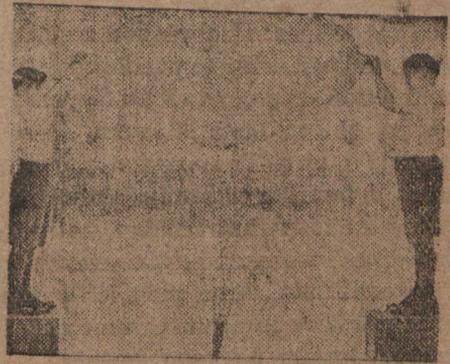
BALLON DIRIGEABLE POUR ENFANT

ENCORE un nouveau jouet pour nos enfants.

Un manufacturier de jouets de l'ouest canadien met sur le marché un jouet représentant un ballon dirigeable. Ce ballon est fait d'un fort tissu en papier, et mesure six pieds et demi de long. Il se compose du ballon proprement dit, de deux cartouches, de deux fusées, d'un parachute en papier auquel est accroché un petit mannequin.

Pour monter le ballon, on le déplie, puis on allume une cartouche; le ballon se gonfle de lui-même et s'enlève rapidement dans les airs à une hauteur considérable.

Le parachute est tenu au ballon par une fusée qui s'enflammera lorsque la cartouche sera brûlée.



Le nouveau ballon dirigeable.

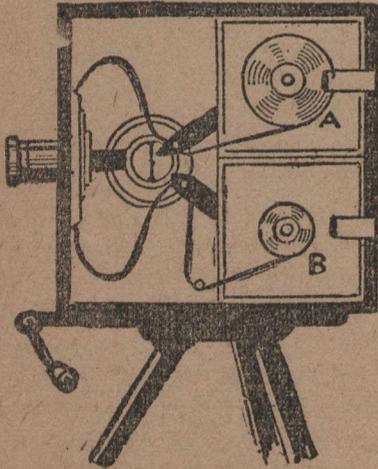
Le ballon peut être recapturé et envoyé de nouveau dans les airs avec la seconde cartouche.

Ce jouet peut également servir à la fête du 24 juin. Il est aussi intéressant pour les grandes personnes que pour les enfants.

—:o:—

LE CINEMATOGAPHE

SI L'ON demande quel est l'inventeur du cinématographe, quelques personnes répondront sans doute: Edison. Cela n'est pas absolument exact. On connaissait le cinéma avant l'appareil imaginé par l'Américain. De plus, il fallut que le Français Lumière apportât bien des perfectionnements à l'appareil Edison pour qu'il eût une valeur pratique.



Le cinématographe est né d'une constatation physiologique que l'on peut exprimer en ces termes: l'impression reçue par la rétine de l'oeil subsiste pendant une certaine fraction de seconde à la disparition de l'objet qui en était la cause. Il était donc clair que si l'impression subsistait pendant le temps très bref nécessaire pour la projection d'une autre image, notre oeil recevrait ces images successives sans solution de continuité, sans arrêt, et qu'ainsi on pourrait faire paraître sur un écran des vues reproduisant des mouvements.

Vers le milieu du XXe siècle, Plateau construisit, d'après ce principe, son *zootrope*; ensuite, Raynaud inventait son *praxinoscope*, appareils qui furent les précurseurs du cinéma. Les images qu'ils projetaient n'étaient que des dessins. Marey imagina de substituer des photos aux dessins et, en 1895, Edison, cultivant toujours

la même idée, inventa un appareil à bande pelliculaire, le "film", que Lumière mit entièrement au point.

Voilà donc l'histoire du cinéma. Quant à l'appareil qui prend les films, il est fort simple, malgré ses dimensions imposantes et la petite manivelle que vous voyez tourner aux opérateurs lorsqu'ils prennent un film cinématographique dans la rue.

Notre dessin vous montre la disposition intérieure de la chambre photographique, et, en l'examinant, vous saisirez vite son fonctionnement.

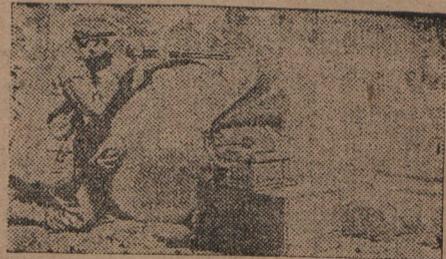
Vous voyez en A, en haut et à droite de la chambre, le film enroulé autour d'une bobine. Lorsque le photographe tourne la manivelle, le film se déroule et circule à travers la boîte en glissant sur des petites roues garnies de velours. Ainsi, il vient passer derrière l'objectif, où il reçoit l'image, et il retourne vers l'arrière de la boîte, en B, où il s'enroule sur une autre bobine.

Une fois que tout le film est épuisé, une fois que le spectacle cinématographique est entièrement pris, il n'y a plus qu'à ouvrir la chambre photographique, à en retirer le film pour le développer comme une photo ordinaire.

— : o : —

LA CHASSE AU PHOQUE

CHACUN sait que le phoque aime la musique.



Le gramophone pour la chasse au phoque.

Aussi un chasseur canadien aussi habile qu'ingénieur, a-t-il imaginé d'apporter

ter avec lui dans un voyage au Labrador, un petit phonographe peu encombrant, pour faire la chasse au phoque.

Le chasseur met un disque quelconque, (car ces animaux n'ont guère de préférence pour tel ou tel auteur ou compositeur de musique,) fait partir l'appareil et attend, embusqué derrière une roche ou un arbre que les amphibiens apparaissent, attirés par la musique.

Sitôt qu'une tête se montre, à la surface des flots, pan, la bête tombe et le chasseur n'a qu'à arrêter son gramophone et à aller chercher sa proie.

Cette chasse est très originale et le chasseur seul qui y a pensé a fait montre d'une rare sagacité.

— : o : —

LA PANTOMIME ET SON HISTOIRE

LA pantomime est l'art d'exprimer des idées, des passions, au moyen de gestes et d'attitudes.

Les Grecs, puis les Romains, surtout ceux de la décadence, se sont montrés grands amateurs des pantomimes.

Les plus célèbres acteurs de pantomime furent Pylade et Bathylle qui se firent applaudir à la fin du premier siècle avant l'ère chrétienne.

Longtemps après, sous le même ciel d'Italie, puis en France, les personnages du Théâtre Italien se plurent à remplacer par des gestes synthétiques et clairs le langage de la comédie. A partir de la création de l'Opéra, on eut à Paris, à Versailles, un genre de représentations auquel furent pareillement donnés le nom de "pantomime". On appelait ainsi, au XVIIe et XVIIIe siècles un ballet mythologique, qui se dansait et se jouait le visage couvert d'un masque. Au XIXe siècle, deux mimes célèbres, Gaspard Dubureau et Paul Legrand réveillèrent le goût de ce genre de spectacle sur le théâtre des Funambules (voir notre

vignette) G. Debureau et son fils Charles, qui reprit son rôle, n'eurent que des successeurs intermittents.

En Angleterre, la pantomime fut aussi du genre italien. La première pantomime anglaise fut représentée à Londres en 1720, au Théâtre Lincoln's Inn Fields, elle avait pour titre: "Harlequin Executed" (L'exécution d'Arlequin).

Vers le milieu du XVIIIe siècle, la pantomime anglaise fut transformée du tout au tout par le génie du fameux mime anglais Grimardi, qui fit du "clown" le premier personnage de la pantomime. Grimardi apparut pour la première fois au théâtre de Sadler's Wells, où il jouait le rôle d'un singe Il joua avec un très grand succès des pantomimes de sa composition pendant plus de cinquante. Il finit sa carrière au théâtre Drury Lane, à la fin du XVIIIe siècle.

En France comme en Angleterre la pantomime n'arriva à ne plus servir qu'à des farces grossières. Il y eut tout à coup pour elle un réveil inattendu. On fonda le cercle funambulesque. Le théâtre libre fit une place à ce genre scénique. Le mime Séverin, l'artiste suédoise Charlotte Wiehe et la parisienne Félicia Mallet, ont montré qu'il était possible de rendre très expressives, sans parler, les sensations les plus complexes de la vie.

Paul Legrand a laissé un volume complet de pantomimes qui sont encore jouées avec un grand succès en France, et même à l'étranger.

De nos jours, le cinématographe n'est-il pas de la pantomime? Les plus grands mimes modernes du monde ne travaillent guère que pour le film, quoique ce genre de théâtre soit l'enfance de l'art de la pantomime. Tel grand artiste au cinéma ne vaudrait même pas la peine d'être vu dans une pantomime classique au théâtre.

— : o : —

Le plus féroce des animaux est la pantomime noire.

COMPLET INCOMBUSTIBLE



LA fabrication de tissus et d'articles en amianté a atteint un tel degré de perfection qu'un homme peut maintenant s'habiller des pieds à la tête sans avoir recourt à autre chose.

Un procédé spécial est employé pour rendre l'amianté aussi molle et flexible qu'une étoffe, quelconque et pour lui donner un "fini" imitant la toile. Ces complets d'amianté sont surtout pratique pour les ouvriers des fonderies, des manufacturiers de verre,

voir même pour les chimistes et les pompiers. On fabrique aussi en amianté des gants, des casques, des guêtres, des tabliers, etc.

L'amianté qui est incombustible est une des principales industries de la province de Québec.

—:o:—

LE CARACTERE D'APRES LA MARCHE

IL Y A quatre types de pas, disent les psychologues.

Les petits pas précipités appartiennent aux gens superficiels, aux pessimistes, aux intellectuels et aux femmes frivoles. Les petits pas lents désignent les âmes simples, sereines. Les grands pas lents marquent la volonté réfléchie, le calcul opiniâtre. Les grands pas rapides indiquent l'ardeur, la décision, l'humeur batailleuse, l'esprit combatif.

Les gens entreprenants, confiants en eux-mêmes, décidés marchent droit en

frappant le sol du talon; les gens rusés, traîtres, diplomates, décrivent des courbes sinueuses; les découragés, les mélancoliques, traînent les pieds; les énergiques tendent le jarret; les nonchalants se dandinent et les timides rasent les murs.

Quant aux avarés, ils ne marchent pas, dans l'impossibilité où ils sont de supprimer le premier pas, celui qui "coûte".

Montre-moi comment tu marches, je te dirai ce que tu es.

—:o:—

COSTUME TRANSFORMABLE

VOICI un costume très élégant et très original pour les dames et demoiselles amateurs de bicyclette.

Ce costume est sortie des ateliers de munitions, et eut beaucoup de succès. Il se compose d'une jolie robe s'attachant d'un



Le nouveau costume pour dames.

seul côté à l'épaule gauche et à la taille. Vous enlevez la robe et vous apparaissez dans un élégant costume Bloomers. Ce costume qui nous vient de France, a été vite adopté par les élégantes des Etats-Unis et même du Canada, et il aura sans nul doute une très grande vogue à cause de sa commodité.

—:o:—

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES: VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE : : EN 25 JOURS GRACE AU : : REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUEBEC.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnements de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.





LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER-GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

: Chacun a sa maniere :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

— CONSULTATIONS GRATUITES —

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL





EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A. ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est, Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez Le Révéléateur des Amoureux, prix 10 cents Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez : E. Hartman, dépt. R., 385 ave Mont-Royal, Est, Montréal.

👉 **Lisez "LE SAMEDI"** 👈
Journal Illustré Hebdomadaire
(40 PAGES)

Abonnement payable d'avance. Canada et Etats-Unis, \$3.50, 1 an; \$1.75, 6 mois. Montréal, la banlieue et l'Europe, \$4.50 1 an; \$2.25, 6 mois. Un numéro: 7 cents.

Nos lecteurs sont priés de ne pas oublier de mentionner le nom de la "Revue Populaire" lorsqu'ils feront leurs achats chez nos annonceurs, soit personnellement, soit par écrit.



M. VICTOR NANTEL

MESURES PRISES ET AJUSTAGE A DOMICILE SI DESIRE

La MAISON NANTEL a toujours en mains et fabrique sur commandes, Membres Artificiels, Bandages Herniaires Brevetés, Corsets Orthopédiques, Corsets de Maintien, Corsets Elastiques, Ceintures Post-Opératoires, Ceintures pour Rein Mobile, Corsets et Ceintures de Maternité, Ceintures des Obèses, Bas Elastiques, Béquilles, Chaises d'Invalides, etc.

SPECIALITE :—Bande de contention pour Hernies faites avec le plus grand soin et donnant des résultats remarquables.

VICTOR NANTEL,
75 Rue BLEURY

Tél. Main 1644

Montréal.





AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Établissements d'Éducation*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ÉCRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

LA "REVUE POPULAIRE" DE JUIN 1919

SERA PLUS DEMANDEE QUE TOUS LES AUTRES NUMEROS PRECEDENTS, PARCE QU'ENTRE AUTRES PRIMEURS, ELLE CONTIENDRA:

10.—Un roman complet, admirable, d'Auguste Geoffroy, et intitulé:

"LA SOMNAMBULE"

Ce récit, à la fois fantastique et moderne, contient une intrigue qui passionne le lecteur, en le faisant passer par les situations les plus compliquées et les plus inattendues. Une belle histoire d'amour s'y déroule du commencement à la fin, et tout le roman est illustré avec abondance.

20.—Ceux et celles qui aiment la danse, soit en famille, soit à la campagne, auront une intéressante leçon de "Fox Trot", illustrée, clairement expliquée et accompagnée d'un fragment de musique spécialement adapté à cette leçon.

30.—Ceux qui veulent savoir pourquoi ils réussissent ou ne réussissent pas dans la vie, auront outre l'*Horoscope pour tous les jours du mois*, une étude phrénologique spéciale sur *les Bosses et Saillies du crâne et leurs significations*.

40.—Ceux qui veulent varier les amusements ordinaires, en veillée ou en société, auront une scène à deux personnages, intitulée: "1er début", et un monologue extraordinaire de Paul Bilhaud, intitulé: "Symphonie en lac majeur." Ceci s'adresse surtout aux nombreux élèves des collèges, des convents et des conservatoires. C'est le temps des vacances prochaines et c'est le bon temps.

50.—Les enfants ne sont pas oubliés, et en outre d'un beau conte pour lire à l'heure du coucher, ils auront aussi une page spéciale à découper.

60.—La chronique de la Jeunesse intéressera fortement les enfants un peu plus grands et même les personnes sérieuses.

70.—Ceux qui ont des fleurs ou qui passent l'été à la campagne auront une recette des plus simples pour fabriquer eux-mêmes des parfums exquis et à peu de frais.

80.—A part des *Travaux d'Amateurs*, de la *Magie en Famille* et une foule de nouvelles curiosités illustrées, il y aura l'*Eternel Féminin*, le *Carnet de Célibataires* et de nombreuses études historiques, littéraires ou traitant de sujets de la plus récente actualité.

90.—La "Revue Populaire" de juin, contient près de 100 illustrations.

On ferait bien de retenir d'avance, chez son dépositaire, le numéro de Juin de la "Revue Populaire".

COSTUMES



Vous éprouvez un sentiment
d'estime pour vous-même
lorsque vous étrennez un
costumes tailleur.



Vous éprouverez toujours ce
sentiment lorsque vos toi-
lettes seront maintenues en
parfaite condition, grâce à

NOS METHODES
DE NETTOYAGE

DECHAUX FRERES

Nettoyeurs



Teinturliers

Tél. Est 51



Le LAIT

Condensé

Borden's EAGLE BRAND

LE SOUPER DE BÉBÉ EST PRÉT !

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité.

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited
Montréal.

